

UNIVERSAL
LIBRARY

OU_216325

UNIVERSAL
LIBRARY

OSMANIA UNIVERSITY LIBRARY

Call No. 232-94390. Accession No. 6006.

Author Renan, E.

Title Vie de Jesus.

This book should be returned on or before the date
last marked below.

HISTOIRE
DES ORIGINS
DU CHRISTIANISME

LIYRE PREMIER

CHEZ LES MEMES EDITEURS

OEUVRES COMPLETES
D'ERNEST RENAN

FORMAT IN-8°

HISTOIRE GENERALE DES LANGUES SEMITIQUES. — 3 ^e édition revue et , augmentée. — Imprimerie impériale.	1 volume.
ETUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE. — 6 ^e édition.	1 volume.
ESSAIS DE MORALE ET DE CRITIQUE. — 2 ^e édition.	1 Volume.
LE LIVRE DE JON, traduit de l'hébreu, avec une étude sur l'âge et le caractère du poème. — 2 ^e édition.	1 volume.
LE CANTIQUE DES CANTIQUES, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème. — 2 ^e édition. . .	1 volume.
DE L'ORIGINE DU LANGAGE. — 3 ^e édition.	1 volume.
AVERROES ET L'AVERRUISME, essai historique. — 2 ^e édition, revue et corrigée.	1 volume.
DE LA PART DES PEUPLES SEMITIQUES DANS L'HISTOIRE DE LA CIVI- LISATION. — 5 ^e édition.	Brochure.
LA CHAÎNE D'HEURE AU COLLÈGE DE FRANCE, explications à mes collègues. — 3 ^e édition.	Brochure.

VIE E JESUS

PAR

ERNEST RENAN

MEMBRE DE L' INSTITUT

ONZIEME EDITION



PARIS

MICHEL LEVY FRERES, LIBRAIRES EDITEURS

VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

J—

1864

Tous droits reserves

A L'AME PURE

HE MA SOEUR HENRIETTE

MORTS A BYBLOS, LE 21 SEPTEMBRE 1861.

*To sourlens-in, du sein de Dieu oh tu reposes , de
ees longues j our n ees de Ghazir, ou, seul aver toi,
j'erirais ees pages inspirtcs par les lieux que nous
avons visilfo ensemble? Silencieuse a cole de moi, tu
relisais ehaque feuille el la recopiais shot tcrile, pen-
dant que la mer, les villages, les ravins, les montagnes
se deroulaient a nos pieds. Quand l'aeaablante lumifire
arait fail place a l'innombrable armee des etoiles, les
questions fines et delicules, les doules disrrets, me*

ramenaient a l' oh jet sublime de nos communes pensées.
Tu me dis un jour que ce livre-ci tu Vaimerais, d'abord
parce qu'il avait iti fait'aw toi, et aussi parce qu'il
te plaisait, Si parfois tu craignais pour lux les itroits
jugements de l'homme frivole, toujours tu fuspersuadee
que les dmes vraiment religieuses finiraient par s'y
plaire. Au milieu de ces douces miditalions, la mort
nous frappa tous les deux de son aile; le sommeil de la
fievrénousprit a la meme heure; jemerivcillai seul!..,
Tu dors maintenant dans la terre dAdonis, pres de la
sainte Byblos et des eaux sacrees ou les femmes des
myslires antiques venaient meler leurs larmes. Revtte-
moiy o bon genie, a moi que tu aimais, ces rfritefqui
domincnt la mort, empechent de la craindre et la font
presque aimer.

INTRODUCTION

ou L'ON TRAITE PRINCIPALEMENT DES SOURCES
DE CETTE HISTOIRE.

Une histoire des Origines du Ghristianisme devrait embrasser toute la période obscure, et, si j'ose le dire, souterraine, qui s'étend depuis les premiers commencements de cette religion jusqu'au moment où son existence devient un fait public, notoire, Evident aux yeux de tous. Une telle histoire se composerait de quatre livres. Le premier, que je présente aujourd'hui au public, traite du fait même qui a servi de point de départ au culte nouveau; il est rempli tout entier par la personne sublime du fondateur. Le second traiterait des apôtres et de leurs disciples im-

IV ORIGNES DU CHRISTIANISME.

mediats, ou, pour mieux dire, des revolutions que subit la pensee religieuse dans les deux premieres generations chretiennes. Je l'arreterais vers Tan 100, au moment ou les derniers amis de Jesus sont morts, et ou tous les livres du Nouveau Testament sont a peu pres fixes dans la forme ou nous les lisons. Le troisieme exposerait l'etat du christianisme sous les Antonins. On l'y verrait se developper lentement et soutenir une guerre presque permanente contre l'empire, lequel, arrive a ce moment au plus haut degre de la perfection administrative et gouverne par des philosophes, combat dans la secte naissante une societe secrete et theocratique, qui le nie obstinement et le mine sans cesse. Ce livre contiendrait toute l'etendue du II^e siecle. Le quatrieme livre, enfin, montrerait les progress décisifs que fait le christianisme a partir des empereurs syriens. On y verrait la savante construction des Antonins crouler, la decadence de la civilisation antique devenir irrevocable, le christianisme profiter de sa ruine, la Syrie conquerir tout l'Occident, et Jesus, en compagnie des clercs et des sages divinisés de l'Asie, prendre possession d'une societe a laquelle la philosophie et l'Etat purement civil ne suffisent plus. C'est alors que les idees religieuses des races groupées autour de la Mediterranee se modifient profon-

dement; que les cultes orientaux prennent partout le dessus; que le christianisme, devenu une eglise tres-nombreuse, oublie totalement ses reves millenaires, brise ses dernieres attaches avec le judaisme et passe tout entier dans le monde grec et latin. Les luttes et le travail litteraire du *in" sifecle*, lesquels se passent deja au grand jour, ne seraient exposes qu'en traits generaux. Je raconterais encore plus sornmairement les persecutions du conimncement du *iv^e sicle*, dernier effort de l'empire pour rcvenir a ses vieux principes, lesquels deniaient a l'association religieuse toute place dans l'filal. Enfin, jemebome-rais a pressentir le changement de politique qui, sous Constantin, intervertit les roles, et fait du mouvement feligieux le plus libre et le plus sponlane un culte officiel, assujetli a l'fit at et persecuteur a son tour.

Je ne sais si j'aurai assez de vie et de force pour remplir un plan aussi vaste. Je serai satisfait si, apres avoir ecrit la vie de Jesus, il m'est donne de raconler comme je renlends l'histoire des apolres, l'etat de la conscience chnetienne durant les semaines qui suivirent la inort de Jesus, la formation du cycle legendaire de la resurrection, les premiers actes de l'eglise de Jerusalem, la vie de saint Paul, la crise du temps de Neron, Tapparition de l'Apocalypse, la ruine de Jerusalem, la fondation des chretientes hebrai'ques de

la Batanee, la redaction des evangiles, l'origine des grandes ecoles de l'Asie-Mineure, issues de Jean. Tout palit a cote de ce merveilleux premier siecle. Par une singularite rare en l'histoire, nous voyons bien mieux ce qui s'est passe dans le monde chrctien de Tan 50 a Tan 75, que de Tan 100 a Tan 150.

Le plan suivi pour cette histoire a empche d'introduire dans le texte de longues dissertations critiques sur les points controvers6s. Un systeme continu de notes met le lecteur a meme de verifier d'apres les sources toutes les propositions du texte. Dans ces notes, on s'est borne strictement aux citations de premiere main, je veux dire a l'indication des passages originaux sur lesquels chaque assertion ou chaque conjecture s'appuie. Je sais que pour les personnes peu initiees a ces sortes d'etudcs, bien d'aulrcs dcveloppemcuts eussent ete neccssaires. Mais je n'ai pas l'habitude de refaire co qui est fait et bien fait. Pour ne citer que des livres ecrits en francais, les personnes qui voudront bien se procurer les ouvrages suivants :

Etudes critiques sur l'Evangile de saint Malthieu, pur M. Albert Reville, pasteur de l'eglisc wallonne de Rotterdam¹.

4. Leyde, Noothoven vunGoor, 1862. Paris, Cherbuliez, Ouvrage

Histoire de la theologie chretienne au siecle apostolique, par M. Rucss, professeur a la Faculty de theologie et au s<i>minaire protestant de Strasbourg¹.

Des doctrines religieuses des Juifs pendant les deux siecles anterieurs a l'bre chretienne, par M. Michel Nicolas, professeur a la Faculty de theologie protestante de Montauban².

Vie de Jesus, par le D^r Strauss, traduite par M. Littré, membre de l'Institut³.

Revue de theologie et de philosophie chrétienne, publiée sous la direction de M. Colani, de 1850 a 1857. — *Nouvelle Revue de theologie*, faisant suite a la precedente, depuis 1858⁴.

les personnes, dis-je, qui voudront bien consulter ces excellents écrits⁵, y trouveront expliqués une foule

couvertes par la société de La Haye pour la défense de la religion chrétienne.

4. Strasbourg, Trouillet et Wurtz. 2^e édition, 1860. Paris, Gherbuliez.

2. Paris, Michel Levy frères, 1860.

3. Paris, Ladrangé. 2^e édition, 1856.

4. Strasbourg, TreuMél et Wurtz. Paris, Gherbuliez.

5. Au moment où ces pages s'impriment, paraît un livre que j'ajoute pas à joindre aux précédents, quoique je n'aie pu le lire avec l'attention qu'il mérite: *Les Évangiles*, par M. Gustave d'Alphonse. Première partie: *Examen critique et comparatif des quatre premiers évangiles*. Paris, Hachette, 1863,

de points sur lesquels j'ai dû être très-succinct. La critique de détail des textes évangéliques, en particulier, a été faite par M. Strauss d'une manière qui laisse peu à désirer. Bien que M. Strauss se soit trompé dans sa théorie sur la rédaction des évangiles¹, et que son livre ait, selon moi, le tort de se tenir beaucoup trop sur le terrain théologique et trop peu sur le terrain historique², il est indispensable, pour se rendre compte des motifs qui m'ont guidé dans une foule de minuties, de suivre la discussion toujours judicieuse, quoiqu'à parfois un peu subtile, du livre si bien traduit par mon savant confrère, M. Littré.

Je crois n'avoir négligé, en fait de témoignages anciens, aucune source d'informations. Cinq grandes

1. Les grands résultats obtenus sur ce point ont été acquis même depuis la première édition de l'ouvrage de M. Strauss. Le savant critique y a, du reste, fait droit dans ses éditions successives avec beaucoup de bonne foi.

². Il est à peine besoin de rappeler que pas un mot, dans le livre de M. Strauss, ne justifie l'étrange et absurde calomnie par laquelle on a tenté de décréditer auprès des personnes superstitieuses un livre commode, exact, spirituel et consciencieux, quoiqu'il soit dans ses parties générales par un système exclusif. Non-seulement M. Strauss n'a jamais nié l'existence de Jésus, mais chaque page de son livre implique cette existence. Ce qui est vrai, c'est que M. Strauss suppose le caractère individuel de Jésus plus effacé pour nous qu'il ne l'est peut-être en réalité.

collections d'ecrits, sans parler d'une foule d'autres donnees eparses, nous restent sur Jesus et sur le temps oil il vecut, ce sont : 1° les evangiles et en general les ecrits du Nouveau Testament; 2° les compositions dites Apocryphes de l'Ancien Testament; 3° les ouvrages de Philon; 4° ceux de Josephe; 5° le Talmud. Les ecrits de Philon ont un inappreciable avantage de nous montrer les pensees qui fermentaient au temps de Jesus dans les ames occupees des grandes questions religieuses. Philon vivait, il est vrai, dans une tout autre province du judaisme que Jesus; mais, comme lui, il etait tres-degage des petitesse qui regnaient a Jerusalem ; Philon est vraiment le frere aine de Jesus. Il avait soixante-deux ans quand le prophete de Nazareth etait au plus haut degre de son activite, et il lui survcut au moins dix annes. Quel dommage que les hasards de la vie ne l'aient pas conduit en Galilee! Que ne nous eut-il pas-appris!

Josephe, ecrivain surtout pour les paiens, n'a pas dans son style la meme sincerite. Ses courtes notices sur Jesus, sur Jean-Baptiste, sur Juda le Gaulonite, sont seches et sans couleur. On sent qu'il cherche a presenter ces mouvements si profondement juifs de caractere et d'esprit sous une forme qui soit intelligible aux Grecs et aux Romains. Je crois le

passage sur Jesus ¹ authentique. 11 est parfaitement dans le gout de Josephe, et si cct historien a fait mention de Jesus, c'est bien comme cela qu'il a du en parler. On sent seulement qu'une main chretienne a retouche le morceau, y a ajoute quelques mots sans lesquels il eut ete presque blasphematoire², a peut-etre retranche ou modifie quelques expressions³. 11 faut se rappeler que la fortune litteraire dc Josephe se fit par les Chretiens, lesquels adopterent scs cents comme des documents essentiels de lour histoire sacre. Il s'en fit, probablement au n^e sicclc, une edition corrgee selon les idees chretiennes⁴. En tout cas, ce qui constitue l'immense interet de Josephe pour le sujet qui nous occupe, ce sont les vives lumteres qu'il jetle sur le temps. Grace a lui, Herodiade, Antipas, Philippe, Anne, CaTphe, Pilate sont des personnages que nous touchons du

1. *Ant.*, XVIII, III, 3.

2. S'il est perinis do l'appelcr hommo. »

3. Au lieu de $\chi\rho\iota\sigma\tau\acute{o}\varsigma \epsilon\upsilon\tau\acute{o}\varsigma \eta\nu\alpha\iota$ il y avait suroment $\chi\rho\iota\sigma\tau\acute{o}\varsigma \epsilon\upsilon\tau\acute{o}\varsigma \epsilon\lambda\acute{\iota}\gamma\eta\tau\omicron$. Cf. *Ant.*, XX, ix, 1.

4. Eusebe (*Hist, eccl.*, I, M, et *Demolish: timing.*, I11, 5) cite le passage sur Jesus comme nous le, lisons mainlenant dani Josephe. Origene (*Contre Crlse*, I, 47; 11, 13) et Eusebe (*Hist, accl.*, 11, 23) cilcnl une autre mterpolaliun clnetienne, laquelle no. se trouve dans aucun des mauuscnb dc Josephe qui sont paiveiiu.-jusqu'a nous.

doigt et que nous voyons vivre devant nous avec une frappante reality.

Les Apocryphes de l'Ancien Testament, surtout la partie juive des vers sibyllins et le Livre d'Enoch, joints au Livre de Daniel, qui est, lui aussi, un véritable apocryphe, ont une importance capitale pour l'histoire du développement des théories messianiques et pour l'intelligence des conceptions de Jésus sur le royaume de Dieu. Le Livre d'Enoch, en particulier, lequel était fort lu dans l'entourage de Jésus¹, nous donne la clef de l'expression de Fils de l'Homme » et des idées qui s'y rattachaient. L'âge de ces différents livres, grâce aux travaux de MM. Alexandre, Ewald, Dillmann, Reuss, est maintenant hors de doute. Tout le monde est d'accord pour placer la rédaction des plus importants d'entre eux au n^c et au i^{er} siècle avant Jésus-Christ. La date du Livre de Daniel est plus certaine encore. Le caractère des deux langues dans lesquelles il est écrit; l'usage de mots grecs; l'annonce claire, déterminée, datée, d'événements qui vont jusqu'au temps d'Antiochus Lpiphanes; les fausses images qui y sont tracées de la ville de Babylone; la couleur générale du livre, qui ne rappelle en rien les écrits de la captivité,

qui répond au contraire par une foule d'analogies aux croyances, aux mœurs, au tour d'imagination de l'époque des Séleucides; le tour apocalyptique des visions; la place du livre dans le canon hébreu hors de la série des prophètes; l'omission de Daniel dans les panegyriques du chapitre XLIX de l'*Ecclesiastique*, ou son rang était comme indiqué; bien d'autres preuves qui ont été cent fois déduites, ne permettent pas de douter que le Livre de Daniel ne soit le fruit de la grande exaltation produite chez les Juifs par la persécution d'Antiochus. Ce n'est pas dans la vieille littérature prophétique qu'il faut classer ce livre, mais bien en tête de la littérature apocalyptique, comme premier modèle d'un genre de composition où devaient prendre place après lui les divers poèmes sibyllins, le Livre d'Hénoch, l'Apocalypse de Jean, l'Ascension d'Isaïe, le quatrième livre d'Esdras.

Dans l'histoire des origines chrétiennes, on a jusqu'ici beaucoup trop négligé le Talmud. Je pense, avec M. Geiger, que la vraie notion des circonstances où se produisit Jésus doit être cherchée dans cette compilation bizarre, où tant de précieux renseignements sont mêlés à la plus insignifiante scolastique. La théologie chrétienne et la théologie juive ayant suivi au fond deux marches parallèles, l'histoire de l'une

ne pout bien elre comprise sans l'hisloire de l'aulre. IVinnombrables details materiels des evangiles trouvent, d'ailleurs, leur commentaire dans le Talmud. Les vastes recueils latins de Light foot, de Schcettgen, de Buxtorf, d'Otho, contenaient deja a cet egard une foule de renseignements. Je me suis imposé de verifier dans Toriginal toutes les citations que j'ai admises, sans en excepter une seule. La collaboration que m'a prclee pour cette partie de mon travail un savant israelite, M. Neubauer, tres-versé dans la litterature talmudique, m'a permis d'aller plus loin et d'eclaircir les parties les plus delicates de mon sujet par quelques nouveaux rapprochements. La distinction des epoques est ici fort importante, Ma redaction du Talmud s'etendant de Tan 200 a Tan 500 a peu pres. Nous y avons porte autant de discernement qu'il est possible dans l'etat actuel de ces etudes. Des dates si recenles exciteront quelques craintes chez les personnes habitees a n'accorder de valeur a un document que pour Tepoque meme oil il a ete ecrit. Mais de tels scrupules scaient ici deplaces. L'enseignement des Juifs depuis l'epoque asmoneenne jusqu'au n^e siecle fut principalement oral. Il ne faut pas juger de ces sortes d'etats intellectuels d'apres les habitudes d'un temps ou Ton ecrit beaucoup. Les velas, les anciennes poesies

arabes ont été conservés de mémoire pendant des siècles, et pourtant ces compositions présentent une forme très-arrêtée, très-délicate. Dans le Talmud, au contraire, la forme n'a aucun prix. Ajoutons qu'avant la *Mischna* de Juda le Saint, qui a fait oublier toutes les autres, il y eut des essais de rédaction, dont les commencements remontent peut-être plus haut qu'on ne le suppose communément. Le style du Talmud est celui de notes de cours; les rédacteurs ne firent probablement que classer sous certains titres l'énorme faras d'écritures qui s'était accumulé dans les différentes écoles durant des générations.

Il nous reste à parler des documents qui, se présentant comme des biographies du fondateur du christianisme, doivent naturellement tenir la première place dans une vie de Jésus. Un traité complet sur la rédaction des évangiles serait un ouvrage à lui seul. Grâce aux beaux travaux dont cette question a été l'objet depuis trente ans, un problème qu'on eût jugé autrefois insurmontable est arrivé à une solution qui assurément laisse encore à bien des incertitudes, mais qui suffit pleinement aux besoins de l'histoire. Nous aurons occasion d'y revenir dans notre deuxième livre, la composition des évangiles ayant été un des faits les plus importants pour l'avenir du christianisme qui se soient passés dans la seconde moitié du premier

siecle. Nous ne toucherons ici qu'une seule face du sujet, celle qui est indispensable a la solidité de notre récit. Laisant de côté tout ce qui appartient au tableau des temps apostoliques, nous rechercherons seulement dans quelle mesure les données fournies par les évangiles peuvent être employées dans une histoire dressée selon des principes rationnels¹?

Que les évangiles soient en partie légendaires, c'est ce qui est évident, puisqu'ils sont pleins de miracles et de surnaturel; mais il y a légende et légende. Personne ne doute des principaux traits de la vie de François d'Assise, quoique le surnaturel s'y rencontre à chaque pas. Personne, au contraire, n'accorde de créance à la Vie d'Apollonius de Tyane, parce qu'elle a été écrite longtemps après le héros et dans les conditions d'un pur roman. À quelle époque, par quelles mains, dans quelles conditions les évangiles ont-ils été rédigés? Voilà donc la question capitale d'où dépend l'opinion qu'il faut se former de leur crédibilité.

On [sait](#) que chacun des quatre évangiles porte en

4. Les personnes qui souhaiteraient de plus amples développements peuvent lire, outre l'ouvrage de M. Reville parfaite, les travaux de MM. Reuss et Schlierer dans la *Revue de théologie*, t. X, XI, XV; nouv. série, II, III, IV, et celui de M. Nicolas dans la *Revue germanique*, sept. et déc. 1862, avril et juin 1863.

lete le nom d'un personnage comm soit dans l'liis-
toire apostolique, soit dans l'histoire evang61ique ellc-
meme. Ces quatre personnages ne nous sont pas
donnas rigoureusement comme des auteurs. Les for-
mules « selon Matthieu, » « selon Marc, » « selon
Luc, » « selon Jean, » n'impliquent pas que, dans la
plus vieille opinion, ces recits eussent etc ecrits d'un
bout a l'autre par Matthieu, par Marc, par Luc, par
Jean¹; elles signifient seulement que c'etaicnt Hi les
traditions provenant de chacun do ces apolres et se
couvrant do leur autorite. 11 est clair que si ces
littres sont exacts, les cvangiles, sans cesser d'etre
en partie tegendaires, prennent une haute valour,
puisqu'ils nous font remonter au dcmi-sieclc qui sui-
vit la mort de Jesus, et meme, dans deux cas, ai]x
temoins oculaires de ses actions.

Pour Luc d'abord, le doute n'est guorc possible.
L'evangile de Luc est une composition reguliere,
fondee sur des documents anterieurs². Cost l'oeuvre
d'un homine qui choisit, elague, combine. L'auteur
de cet evangile est certainement le meme que celui
des Actes des Apotres³. Or, l'auteur des Actes est un

4. C'est ainsi qu'on disait : « l'fivangile selon les Hrbrcux, »
l'fcvangilo selon les figyptiens. »

2. Luc, i, 1-4.

3. Act., i, 1. Comp. Luc, i, 4-4

compagnon de saint Paul¹, livre qui convicnt parlaitement a Luc². Je sais que plus d'une objection peut etre opposee a ce raisonnement; mais une chose au moins est hors de doute, c'est que l'auteur du troisieme evangile et des Actes est un homme de la seconde generation apostolique, et cela suffit a notre objet. La date de cet evangile peut d'ailleurs etre determinee avec beaucoup de precision par des considerations tirees du livre lui-meme. Le chapitre xxix de Luc, inseparable du reste de l'ouvrage, a ete ecrit certainement apres le siege de Jerusalem, mais peu de temps apres³. Nous sommes donc ici sur un terrain solide; car il s'agit d'un ouvrage ecrit tout entier de la meme main et de la plus parfaite unite.

Les evangiles de Matthieu et de Marc n'ont pas, a beaucoup pres, le meme cachet individuel. Ce sont des compositions impersonnelles, oil l'auteur disparaît totalement. Un nom propre ecrit en tete de ces sortes d'ouvrages ne dit pas grand'chose. Mais si l'evangile de Luc est date, ceux de Matthieu et de

4. A partir de XVI, 40, l'auteur se donne pour temoin oculaire.

2. II Tim., iv, 14; Philcm., 24, Col., iv, 4 4. Le nom de *Lucas* (contraction de *Lucanus*) etant fort rare, on n'a pas a craindre ici une de ces homonymies qui jettent tant de perplexites dans les questions de critique relatives au Nouveau Testament.

3. Versets 9, 20, 24, 28, 32. Comp. XXII, 36.

Marc le sont aussi; car il est certain que le troisième evangile est postérieur aux deux premiers, et offre le caractère d'une rédaction bien plus avancée. Nous avons d'ailleurs, à cet égard, un témoignage capital de la première moitié du n^e Steele. Il est de Papias, évêque d'Hierapolis, homme grave, homme de tradition, qui fut attentif toute sa vie à recueillir ce qu'on pouvait savoir de la personne de Jésus¹. Après avoir déclaré qu'en pareille matière il préfère la tradition orale aux livres, Papias mentionne deux écrits sur les actes et les paroles du Christ : 1^o un écrit de Marc, interprète de l'apôtre Pierre, écrit court, incomplet, non rangé par ordre chronologique, comprenant des récits et des discours (λεγθέντα ἡ πραχθέντα), composé d'après les renseignements et les souvenirs de l'apôtre Pierre; 2^o un recueil de sentences (λόγια) écrit en hébreu² par Matthieu, « et que chacun a traduit comme il a pu. » Il est certain que ces deux descriptions répondent assez bien à la physionomie générale des deux livres appelés

4. Dans Eusebe, *Hist. eccl.*, III, 39. On ne saurait élever un doute quelconque sur l'authenticité de ce passage. Eusebe, on effect, loin d'exagérer l'autorité de Papias, est embarrassé de sa naïveté, de son millénarisme grossier, et se tire d'affaire en le traitant de petit esprit. Comp. Irénée, *À. h. c.*, III, i.

2. C'est-à-dire en dialecte sémitique.

maintenant « l'Évangile selon Matthieu, » « l'Évangile selon Marc, » le premier caractérise par ses longs discours, le second surtout anecdotique, beaucoup plus exact que le premier sur les petits faits, bref jusqu'à la sécheresse, pauvre en discours, assez mal composé. Que ces deux ouvrages tels que nous les lisons soient absolument semblables à ceux que lisait Papias, cela n'est pas soutenable; d'abord, parce que l'écrit de Matthieu pour Papias se composait uniquement de discours en hébreu, dont il circulait des traductions assez diverses, et en second lieu, parce que l'écrit de Marc et celui de Matthieu étaient pour lui profondément distincts, rédigés sans aucune entente, et, ce semble, dans des langues différentes. Or, dans l'état actuel des textes, l'Évangile selon Matthieu et l'Évangile selon Marc offrent des parties parallèles si longues et si parfaitement identiques qu'il faut supposer, ou que le rédacteur définitif du premier avait le second sous les yeux, ou que le rédacteur définitif du second avait le premier sous les yeux, ou que tous deux ont copié le même prototype. Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est que, ni pour Matthieu, ni pour Marc, nous n'avons les rédactions toutes faites originales; que nos deux premiers évangiles sont déjà des arrangements, où l'on a cherché à remplir les lacunes d'un texte par un autre. Chacun vou-

lait, en effet, posséder un exemplaire complet. Celui qui n'avait dans son exemplaire que des discours voulait avoir des récits, et réciproquement. C'est ainsi que « l'Evangile selon Matthieu » se trouva avoir englobé presque toutes les anecdotes de Marc, et que « l'Evangile selon Marc » contient aujourd'hui une foule de traits qui viennent des *Logia* de Matthieu. Chacun, d'ailleurs, puisait largement dans la tradition évangélique se continuant autour de lui. Cette tradition est si loin d'avoir été épuisée par les évangiles que les Actes des apôtres et les Pères les plus anciens citent plusieurs paroles de Jésus qui paraissent authentiques et qui ne se trouvent pas dans les évangiles que nous possédons.

Il importe peu à notre objet actuel de pousser plus loin cette délicate analyse, d'essayer de reconstruire en quelque sorte, d'une part, les *Logia* originaux de Matthieu; de l'autre, le récit primitif tel qu'il sortit de la plume de Marc. Les *Logia* nous sont sans doute représentés par les grands discours de Jésus qui remplissent une partie considérable du premier évangile. Ces discours forment, en effet, quand on les détache du reste, un tout assez complet. Quant aux récits du premier et du deuxième évangile, ils semblent avoir pour base un document commun dont le texte se retrouve tantôt chez l'un, tantôt chez

l'autre, et dont le deuxieme evangile, tel que nous le lisons aujourd'hui, n'est qu'une reproduction peu modiftee. En d'autres termes, le systeme de la vie de Jesus chez les synoptiques repose sur deux documents originaux : 1° les discours de Jesus recueillis par Tapdtre Matthieu; 2° le recueil d'anecdotes et de renseignements personnels que Marc 6crivit d'aprfs les souvenirs de Pierre. On peut dire que nous avons encore ces deux documents, meles a des renseignements d'autre provenance, dans les deux premiers evangiles, qui portent non sans raison le nom d' « Evangile selon Matthieu » et d' « Evangile selon Marc.

Ce qui est indubitable, en tous cas, c'est que de ires-bonne heure on mit par 6crit les discours de Jesus en langue arameenne, que de bonne heure aussi on ecrivit ses actions remarquables. Ce n'eaient pas la des textes arrets et fixes dogmatiquement. Outre les evangiles qui nous sont parvenus, il y en eut une foule d'autres pretendant reprcsenter la tradition des temoins oculaires*. On attachait peu d'importance a ccs ecrils, et les consnr-vateurs, tels que Papias, y preferaient hautement la

1. Luc, i, 1-2; Origdne, *Hom, in Luc*, 1, init.; saint Jerome, *Comment, in Malik*, prol.

tradition orale¹. Comme on croyait encore le monde pres de finir, on se souciait peu de composer des livres pour l'avenir; il s'agissait seulement de garder en son cœur l'image vive de celui qu'on esperait bientôt revoir dans les nues. De là le peu d'autorité dont jouissent durant cent cinquante ans les textes évangéliques. On ne se faisait nul scrupule d'y insérer des additions, de les combiner diversement, de les compléter les uns par les autres. Le pauvre homme qui n'a qu'un livre veut qu'il contienne tout ce qui lui va au cœur. On se prêtait ces petits livrets; chacun transcrivait, la marge de son exemplaire les mots, les paraboles qu'il trouvait ailleurs et qui le touchaient². La plus belle chose du monde est ainsi sortie d'une élaboration obscure et complètement populaire. Aucune rédaction n'avait de valeur absolue. Justin, qui fait souvent appel à ce qu'il nomme « les mémoires des apôtres³, » avait sous les yeux un état des documents évangéliques assez différent de celui que nous avons; en tous cas, il ne se donne

1. Papias, dans Eusebe, H. E., III, 39. Comparez Irénée, *Adv. Hér.*, III, II et III.

2. (Test ainsi que le beau récit *Jean*, VIII, 1-14 a toujours flotté sans trouver sa place fixe dans le cadre des évangiles recueillis.

3. τὰ ἀπὸ μνημονεύματα τῶν ἀποστόλων, ἃ καλεῖται εὐαγγέλια. Juslin, *Apol.*, I, 33, 66, 67; *Dial. cum Tryph.*, 10, 100, 101, 102, 403, 104, 105, 106, 107.

aucun souci de les alleguer textuellement. Les citations evangeliques, dans les Merits pseudo-clementins d'origine ebionite, presentent le meme caractere. L'esprit dtait tout; la lettre n'etait rien. G'est quand la tradition s'affaiblit dans la seconde moitte du n^e siecle que les textes portant des noms d'apotres prennent une autorit6 decisive et obtiennent force de loi.

Qui ne voit le prix de documents ainsi composes des souvenirs attendris, des recits naifs des deux premieres generations chretiennes, pleines encore de la forte impression que l'illustre fondateur avait produite, et qui semble lui avoir longtemps survecu? Ajoutons que les evangiles dont il s'agit semblent provenir de celle des branches de la famille chretienne qui touchait le plus pres a Jesus. Le dernier travail de redaction, au moins du texte qui porta le nom de Matthieu, parait avoir ete fait dans Tun des pays situes au nord-cst de la Palestine, tels que la Gaulonitide, le Hauran, la Batance, oil beaucoup de chretieus se r6fugierent a l'epoque de la guerre des Romains, ou Ton trouvait encore au n^e siecle des parents de Jesus ¹, et oil la premiere direction galijeenne se conserva plus longtemps qu'au Hours.

4. Julos Afncain, dans Eusobe, *Hist. eccl.* 1,7.

Jusqu'a present nous n'avons parle que des trois evangiles dils synoptiques. 11 nous reste a parler du quatrieme, de celui qui porte le nom de Jean. Ici les doutes sont beaucoup plus fondes, et la question nioins pres d'une solution. Papias, qui se rattachait a l'ecole de Jean, et qui, s'il n'avait pas ete son auditeur, comme le veut Ircnee, avait beaucoup frequente ses disciples immediats, entre autres Aristion et celui qu'on appelait *Presbyteros Joannes*, Papias, qui avait recueilli avcc passion les recits oraux de cet Aristion et de *Presbyteros Joannes*, ne dit pas un mot d'une « Vie de Jesus » ecrite par Jean. Si une telle mention se fut trouvee dans son ouvrage, Kusebe, qui releve chez lui tout ce qui sert a l'histoire litteraire du siecle apostolique, en eut sans aucun doute fait la remarque. Les difficultes intrinseques tirces do la lecture du quatrieme evangile lui-meme ne sont pas moins fortes. Comment, a cote de renseignements precis et qui sentent si bien le temoin oculaire, trouve-t-on ces discours totalement diffcrents de ccux de Malthiou? Comment, a cole d'un plan general de la vie de Jesus, qui parait bien plus salisfaisant et plus exact que celui des synoptiques, ces passages singuliers oil Ton sent un interet dogmatique propre au redacteur, des idees fort etrangeres a Jesus, et parfois des indices qui mettent en garde contre la bonne foi

du narrateur? Comment enfin, a cote des vues les plus pures, les plus justes, les plus vraiment evangeli-ques, ces taches ou l'on aime a voir des interpolations d'un ardent sectaire? Est-ce bien Jean, fils de Zebedee, le frere de Jacques (dont il n'est pas question une seule fois dans le quatrieme evangile), qui a pu ecrire en grec ces lecons de metaphysique abstraite, dont ni les synoptiques ni le Talmud ne presentent l'analogue? Tout cela est grave, et, pour moi, je n'ose etre absurd que le quatrme (Wangile ait ete ecrit tout entier de la plume d'un ancien pe-queur galileen. Mais qu'en somme cet 6vangile soit sorti, vers la fin du premier stecl, de la grande ecole d'Asie-Mineure, qui se rattachait a Jean, qu'il nous represente une version de la vie du maitre, digne d'etre prise en haute consideration et souvent d'etre prcfree, c'est ce qui est demontre, et par des temoignages exterieurs et par l'examen du document lui-meme, d'une facon qui ne laisse rien a desirer.

Kl d'abord. pcrsonne ne doute que, vers l'an 150, le qualrieme evangile n'existat et ne fut attribue a Jean. Des textes formels de saint Justin ¹, d'Athenagore ²,

4. *Apol.*, I, 32, 01; *Dial cum Tryph.*, 88.

2. *Legatio pro christ.*, 40.

de Tatien¹, de Theophile d'Antioche², d'Irenee³, montrent des lors cet Evangile mele a toutes les controverses et servant de pierre angulaire au developpement du dogme. Irenee est formel; or, Irenee sortait de l'ecole de Jean, et, entre lui et l'apotre, il n'y avait que Polycarpe. Le role de noire evangile dans le gnosticisme, et en particulier dans le systeme de Valentin⁴, dans le montanisme⁵ et dans la querelle des quartodecimans⁶, n'est pas moins decisif. L'ecole de Jean est celle dont on aperçoit le mieux la suite durant le n^e sifecle; or, cette ecole ne s'explique pas si Ton ne place le quatrieme evangile a son berceau meme. Ajoutons que la premiere epitre attribute a saint Jean est certainement du meme auleur que le qualricme evangile⁷; or, repllrc est reconnue comme de Jean par Polycarpe⁸, Papias⁹, Irenee¹⁰.

4. *Ado.Grcec.j* 5, 7. Cf. Eusebe, *H. E.*, IV, 29; Theodoret, *Hæretic. fahul.*, I, 20.

2. *Ad Antolycum*, II, 22.

3. *Adv. hear.*, II, XXII, 5; *HI*, i. Gf. Etis., *h. E.*, V, 8.

4. Irenee, *Adv. hcer.*, I, III, 6; III, xi, 7; saint Hippolytc, *VI-losophumena,yi*, I I, 29 et suiv.

5. Irenee, *Adv. Hær.*, III, xi, 9. - 6. Eusebe, *Hist.eccl.*, V, 24.

7. I Joann., 1, 3, 5. Les deux ecrits offrent la plus complete, identity do style, les memes tours, les meines expressions favorites.

8. *Epist. ad Philipp.* 7.— 9. Dans Eusebe, *Hist. eccl.*, III, 39.

10. *Adv. hær.*, III, xvi, 5, 8. Cf. Eusebe, *Hist. eccl.*, V, 8.

Mais c'est surtout la lecture de l'ouvrage qui est de nature à faire impression. L'auteur y parle toujours comme témoin oculaire; il veut se faire passer pour Tapotre Jean. Si donc cet ouvrage n'est pas réellement de l'apôtre, il faut admettre une supercherie que l'auteur s'avouait à lui-même. Or, quoique les idées du temps en fait de bonne foi littéraire différassent essentiellement des nôtres, on n'a pas d'exemple dans le monde apostolique d'un faux de ce genre. Non-seulement, du reste, l'auteur veut se faire passer pour Tapotre Jean, mais on voit clairement qu'il écrit dans l'intérêt de cet apôtre. À chaque page se trahit l'intention de fortifier son autorité, de montrer qu'il a été le préféré de Jésus¹ que dans toutes les circonstances solennelles (à la Cène, au Calvaire, au tombeau) il a tenu la première place. Les relations, en somme fraternelles, quoique n'excluant pas une certaine rivalité, de l'auteur avec Pierre², sa haine au contraire contre Judas³, haine antérieure peut-être à la trahison, semblent percer ça et là. On est tenté de croire que Jean, dans sa vieillesse, ayant lu les récits évangéliques qui circulaient, d'une part, y remarqua diverses

4. xiii, 23; xix, 26; xx, 2; xxi, 7, 20.

2. Jean, i, 45-46; xx, 2-6; xxi, 45-19. Comp. 1, 35, 40, 41.

3. VI, 65; XII, 6; XIII, 21 et suiv.

inexactitudes¹, de l'autre, fut froissée de voir qu'on ne lui accordait pas dans l'histoire du Christ une assez grande place; qu'alors il commença à dieter une foule de choses qu'il savait mieux que les autres, avec l'intention de montrer que, dans beaucoup de cas où on ne parlait que de Pierre, il avait figure avec et avant lui². Déjà, du vivant de Jésus, ces légers sentiments de jalousie s'étaient trahis entre les fils de Zébédée et les autres disciples³. Depuis la mort de Jacques, son frère, Jean restait seul héritier des souvenirs intimes dont ces deux apôtres, de l'aveu de tous, étaient dépositaires. De là sa perpétuelle attention à rappeler qu'il est le dernier survivant des témoins oculaires⁴, et le plaisir qu'il prend à raconter des circonstances que lui seul pouvait connaître. De 15, tant de petits traits de précision qui semblent comme des scolies d'un annotateur : « Il était six heures; » « il était nuit; » « cet homme s'ap-

1. La manière dont Aristion ou *Presblytros Joannes* s'exprimait sur l'évangile de Marc devant Papias (Eusèbe, H. E., III, 39) implique, en effet, une critique bienveillante, ou, pour mieux dire, une sorte d'excuse, qui semble supposer que les disciples de Jean concourent sur le même sujet quelque chose de mieux.

2. Comp. Jean, XVIII, 45 et suiv., à Matth., xxvi, 58; Jean, xx, 2-6, à Marc, xvi, 7. Voir aussi Jean, XIII, 24-25.

3. Voir ci-dessous, p. 459.

4. I, 44; xix, 35; xxi, 24 et suiv. Comp. la première épître de saint Jean, I, 3, 5.

pclait Malcluis; » « ils avaient allume un rechaud, car il laisait froid; » « cette tunique etait sans couture. » De la, enfin, le desordre de la redaction, Tirregularite de la marche, le decousu des premier chapitres; autant de traits inexplicables dans la supposition oil notre evangile ne serait qu'une these de theologie sans valour historique, et qui, au contraire, se comprennent parfaitement, si Ton y voit, conformement a la tradition, des souvenirs de vieillard, tantot d'une prodigieuse fraicheur, tantot ayant subi d'etranges alterations.

Une distinction capitale, en effet, doit etre faile dans l'evangile de Jean. D'une part, cet evangile nous prcsente un canevas de la vie de Jesus qui difere considerablement de celui des synoptiques. De Tautre, il met dans la bouche de Jesus des discours dont le ton, le style, les allures, les doctrines n'ont rien de commun avec les *Logia* rapportes par les synoptiques. Sous ce second rapport, la difference est telle qu'il faut faire son choix d'une maniere tranchee. Si Jesus parlait comme le veut Matthieu, il n'a pu parler comme le veut Jean. Entrc les deux autorites, aucun critique n'a hesite, ni n'hesitera. A mille lieues du ton simple, desinteresse, impersonnel des synoptiques, l'evangile de Jean montre sans cesse les preoccupations de Fapologiste, les arriere-pensees du sectaire,

l'intention de prouver une these et de convaincre des adversaires ¹. Ce n'est pas par des tirades pretentieuses, lourdes, mal ecrites, disant peu de chose au sens moral, que Jesus a fonde son oeuvre divine. Quand meme Papias ne nous apprendrait pas que Matthieu ecrivit les sentences de Jesus dans leur langue originate, le naturel, l'inimitable verity le charme sans pareil des discours synoptiques, le tour profondement hebraïque de ces discours, les analogies qu'ils presentent avec les sentences des docteurs juifs du meme temps, leur parfaite harmonie avec la nature de la Galilee, tous ces caracteres, si on les rapproche de la gnose obscure, de la metaphysique contournée qui remplit les discours de Jean, parleraient assez haut. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait dans les discours de Jean d'admirables (Sclairs, des traits qui viennent vraiment de Jesus². Mais le ton mystique de ces discours ne repond en rien au caractere de l'eloquence de Jesus telle qu'on se la figure d'après les synoptiques. Un nouvel esprit a souffle; la gnose est déjà

4. Voir, par exemple, chap. ix et xi. Remarquer surtout l'offset Grange que font des passages comme *Jean*, xix, 33; xx, 31; xxi, 20-23, 24-25, quand on se rappelle l'absence de toute reflexion qui distingue les synoptiques.

2. Par exemple, iv, 4 et suiv.; xv, 42 et suiv. Plusieurs mots rappelés par Jean se retrouvent dans les synoptiques (XII, 46; xv, 20).

commence; l'ère galiléenne du royaume de Dieu est finie; l'espérance de la prochaine venue du Christ s'éloigne; on entre dans les aridités de la métaphysique, dans les ténèbres du dogme abstrait. L'esprit de Jésus n'est pas là, et si le fils de Zébédée a vraiment tracé ces pages, il avait certes bien oublié en les écrivant le lac de Genésareth et les charmants entretiens qu'il avait entendus sur ses bords.

Une circonstance, d'ailleurs, qui prouve bien que les discours rapportés par le quatrième évangile ne sont pas des pièces historiques, mais des compositions destinées à couvrir de l'autorité de Jésus certaines doctrines chères au rédacteur, c'est leur parfaite harmonie avec l'état intellectuel de l'Asie-Mineure au moment où elles furent écrites. L'Asie-Mineure était alors le théâtre d'un étrange mouvement de philosophie synchrétique; tous les germes du gnosticisme y existaient déjà. Jean paraît avoir puisé à ces sources étrangères. Il se peut qu'après les crises de l'an 68 (date de l'Apocalypse) et de l'an 70 (prise de Jérusalem), le vieil apôtre, à l'âme ardente et mobile, désabusé de la croyance à une prochaine apparition du Fils de l'homme dans les nues, ait penché vers les idées qu'il trouvait autour de lui, et dont plusieurs s'amalgamaient assez bien avec certaines doctrines chrétiennes. En prêtant ces nouvelles idées à Jésus, il ne

fit que suivre un penchant bien naturel. Nos souvenirs se transforment avec tout le reste; l'idéal d'une personne que nous avons connue change avec nous¹. Considérant Jésus comme l'incarnation de la vérité, Jean ne pouvait manquer de lui attribuer ce qu'il était arrivé à prendre pour la vérité.

S'il faut tout dire, nous ajouterons que probablement Jean lui-même eut en cela peu de part, que ce changement se fit autour de lui plutôt que par lui. On est parfois tenté de croire que des notes précieuses, venant de l'apôtre, ont été employées par ses disciples dans un sens fort différent de l'esprit évangélique primitif. En effet, certaines parties du quatrième évangile ont été ajoutées après coup; tel est le xxi^e chapitre tout entier², où l'auteur semble s'être proposé de rendre hommage à l'apôtre Pierre après sa mort et de répondre aux objections qu'on allait tirer ou qu'on tirait déjà de la mort de Jean lui-même (v. 21-23). Plusieurs autres endroits portent la trace de ratures et de corrections³.

11 est impossible, à distance, d'avoir le mot de tous

4. C'est ainsi que Napoléon devint un libéral dans les souvenirs de ses compagnons d'exil, quand ceux-ci, après leur retour, se trouvaient mêlés au milieu de la société politique du temps.

2. Les versets xx, 30-34, forment évidemment l'ancienne conclusion.

3. vi, 2, 23; VII, 22,

ces problemes singuliers, et sans doute bien des surprises nous seraient reservees, s'il nous etait donne de penetrer dans les secrets de cette mysterieuse ecole d'Ephese qui, plus d'une fois, parait s'etre complu aux voies obscures. Mais une experience capitale'est celle-ci. Toute personne qui se mettra a ecrire la vie de Jesus sans theoric arreee sur la valeur relative des evangiles, se laissant uniquement guider par le sentiment du sujet, sera ramenee dans une foule de cas a preferer la narration de Jean a celle des synoptiques. Les derniers mois de la vie de Jesus en particulier ne s'expliquent que par Jean; une foule de traits de la Passion, inintelligibles dans les synoptiques¹, reprennent dans le recit du quatrieme evangile la vraisemblance et la possibility. Tout au contraire, j'ose defier qui que ce soit de composer une vie de Jesus qui ait un sens en tenant compte des discours que Jean prete a Jesus. Cette facon de se precher et de se demontrer sans cesse, cette perpeuelle argumentation, cette mise en scene sans naivete, ces longs raisonnements a la suite de chaque miracle, ces discours raides et gauches, dont le ton est si sou-

4. Par exemple, ce qui concerne l'annonce de la trahison de Judas.

vent faux et inegal¹, ne seraient pas soufferts par un hoirime de gout a cotd des delicieuses sentences des synoptiques. Ge sont ici, evidemment, des pieces artificielles², qui nous representent les predications de Jesus, comme les dialogues de Platon nous rendent les entretiens de Socrate. Ce sont en quelque sorte les variations d'un musicien improvisant pour son compte sur un theme donne. Le theme pcut n'etre pas sans quelque authenlicite; mais dans l'execution, la fantaisie de l'artiste se donne pleine carriere. On sent le procedd factice, la rhetorique, Tappret³. Ajoutons que le vocabulaire de Jesus ne se retrouve pas dans les morceaux dont nous parlons. L'expression de « royaume de Dieu, » qui etait si familiere au maitrc⁴, n'y figure qu'une seule fois⁵. En revanche, le style des discours preies a Jesus par le quatrieme evan-gile offre la plus complete analogie avec celui des epitres de saint Jean; on voit qu'en dcrivant les discours, l'auteur suivait, non ses souvenirs, mais le

1. Voir, par exemple, 11, 25; III, 32-33, et les longues disputes des ch. vn, viii, ix.

2. Souvent on sent que l'auteur cherehe des pretextes pour pla-cer des discours (ch. in, v, VIII, XIII et suiv.).

3. Par exemple, chap. xvii.

4. Outre les synoptiques, les Actes, les Epitres de saint Paul, l'Apocalypse en font foi.

5. Jean, m, 3, 5.

mouvement assez monotone de sa propre pensée. Toute une nouvelle langue mystique s'y déploie, langue dont les synoptiques n'ont pas la moindre idée (« monde, » « vérité, » « vie, » « lumière, » « ténèbres, » etc.). Si Jésus avait jamais parlé dans ce style, qui n'a rien d'hébreu, rien de juif, rien de tal-mudique, si j'ose m'exprimer ainsi, comment un seul de ses auditeurs en aurait-il si bien gardé le secret?

L'histoire littéraire offre du reste un autre exemple qui présente la plus grande analogie avec le phénomène historique que nous venons d'exposer, et qui sert à l'expliquer. Socrate, qui comme Jésus n'écrivit pas, nous est connu par deux de ses disciples, Xenophon et Platon, le premier répondant par sa rédaction limpide, transparente, impersonnelle, aux synoptiques, le second rappelant par sa vigoureuse individualité l'auteur du quatrième (Wangile. Pour exposer l'enseignement socratique, faut-il suivre les « Dialogues » de Platon ou les « Entretiens » de Xenophon ? Aucun doute, à cet égard n'est possible; tout le monde s'est attaché aux « Entretiens » et non aux « Dialogues.)) Platon cependant n'apprend-il rien sur Socrate? Serait-il d'une bonne critique, en écrivant la biographie de ce dernier, de négliger les « Dialogues ? » Qui oserait le soutenir? L'analogie, d'ailleurs, n'est pas complète, et la différence est en faveur du quatrième évangile.

C'est l'auteur de cet evangile, en effet, qui est le meilleur biographe, comme si Platon, tout en pretant a son maitre des discours fictifs, connaissait sur sa vie des choses capitales que Xenophon ignorait tout a fait.

Sans nous prononcer sur la question materielle de savoir quelle main a trace le quatrieme evangile, et tout en inclinant a croire que les discours au moins ne sont pas du fils de Zebedee, nous admettons donc que c'est bien la l'evangile selon Jean, » dans le meme sens que le premier et le deuxieme evangile sont bien les Evangiles « selon Matthieu » et « selon Marc. » Le canevas historique du quatrieme evangile est la vie de Jesus telle qu'on la savait dans l'ecole de Jean; c'est le recit qu'Aristion et *Presbyteros Joannes* firent a Papias sans lui dire qu'il etait ecrit, ou plutot n'attachant aucune importance a cette particularite. J'ajoute que, dans mon opinion, cette ecole savait mieux les circonstances exterieures de la vie du fondateur que le groupe dont les souvenirs ont constitue les (Evangiles synoptiques. Elle avait, notamment sur les sejours de Jesus a Jerusalem, des donnees que les autres ne possedaient pas. Les affiliates de l'ecole traitaient Marc de biographe mediocre, et avaient imagine un systeme pour expliquer ses lacunes¹. Certains passages de

4. Papias, *loc. cit.*

Luc, ou il y a comme un echo des traditions johanniques¹, prouvent du reste que ces traditions n'étaient pas pour le reste de la famille chrétienne quelque chose de tout à fait inconnu.

Ces explications seront suffisantes, je pense, pour qu'on voie, dans la suite du récit, les motifs qui m'ont déterminé à donner la préférence à tel ou tel des quatre guides que nous avons pour la vie de Jésus. En somme, j'admets comme authentiques les quatre Évangiles évanéoniques. Tous, scion moi, remontent au premier siècle, et ils sont à peu près des auteurs à qui on les attribue; mais leur valeur historique est fort diverse. Matthieu mérite évidemment une confiance hors ligne pour les discours; la sont les *Logia*, les notes mêmes prises sur le souvenir vif et net de l'enseignement de Jésus. Une espèce d'éclat à la fois doux et terrible, une force divine, si j'ose le dire, souligne ces paroles, les détache du contexte et les rend pour le

4. Ainsi, le pardon de la femme pécheresse, la connaissance qu'a Luc de la famille de Bethanie, son type du caractère de Marthe répondant au ~~δύναμις~~ de Jean (XII, 2), le trait de la femme qui essuya les pieds de Jésus avec ses cheveux, une notion obscure des voyages de Jésus à Jérusalem, l'idée qu'il a comparé à la Passion devant trois autorités, l'opinion où est l'auteur que quelques disciples assistaient au crucifiement, la connaissance qu'il a du rôle d'Anne à côté de Caïphe, l'apparition de l'ange dans l'agonie (comp. Jean, XII, 28-29).

critique facilement reconnaissables. La personne qui s'est donnée la tâche de faire avec l'histoire évangélique une composition régulière, possède à cet égard une excellente pierre de touche. Les vraies paroles de Jésus se décelent pour ainsi dire d'elles-mêmes; des qu'on les touche dans ce chaos de traditions d'authenticité inégale, on les sent vibrer; elles se traduisent comme spontanément, et viennent d'elles-mêmes se placer dans le récit, où elles gardent un relief sans pareil.

Les parties narratives groupées dans le premier évangile autour de ce noyau primitif n'ont pas la même autorité. Il s'y trouve beaucoup de légendes d'un contour assez mou, sorties de la piété de la deuxième génération chrétienne¹. L'évangile de Marc est bien plus ferme, plus précis, moins chargé de circonstances tardivement inscrites. (Vest celui des trois synoptiques qui est resté le plus ancien, le plus original, celui où sont venus s'ajouter le moins d'éléments postérieurs. Les détails matériels ont dans Marc une netteté qu'on chercherait vainement chez les autres (Synoptiques. Il aime à rapporter certains mots de Jésus en syro-chaldaïque². Il

1. Ch. i et II surtout. Voir aussi XXVII, 3 et suiv., 10, 51-53. 60, XXVIII, 2 et suiv., en comparant Marc

2. v, 41; VII, 34; xv, 34. Matthieu n'offre cette particularité qu'une fois (XXVII, 46).

est plein d'observations minutieuses venant sans nul doute d'un temoin oculaire, Rien ne s'oppose a ce que ce temoin oculaire, qui evidemment avait suivi Jesus, qui l'avait aime et regarde de tres-pres, qui en avait conservd une vive image, ne soit l'apdtre Pierre lui-meme, comme le veut Papias.

Quant a l'ouvrage de Luc, sa valeur historique est sensiblement plus faible. G'est un document de seconde main. La narration y est plus murie. Lcs mots de Jesus y sont plus reflechis, plus composes. Quelques sentences sont poussces a l'exces et faussees ¹. ficri-vant hors de la Palestine, et ccertainement apres le siege de Jerusalem ², Fautcur indique les lieux avec moins de rigueur que les deux autres synoptiques; il a une fausse idee du temple, qu'il se represcnlc comme un oratoire, ou l'on va faire ses devotions³; il emousse les details pour tacher d'amener une concordance entre les differents recits*; il adoucit les passages qui elaient devenus embarrassants au point de vue d'une idee plus exaltee de la divinite do

'I. xiv, 26. Los regies de l'apo-tolat (ch. x) y ont un caractere particulier d'exaltation.

2. xix, 41,43-44; xxi, 9, 20; win, 29.

3. II, 37; XVIII, 40 t suiv.; xxiv, 53.

4. Par exempli iv, 16.

Jesus¹ ; il exagere le merveilleux²; il commet des erreurs de chronologie³; il omet les gloses h[^]braïques⁴, ne cite aucune parole de Jesus en cette langue, nomme toutes les locality par leur nom grec. On sent l'egcrivain qui compile, l'homme qui n'a pas vu directement les temoins, mais qui travaille sur les textes, et se permet de fortes violences pour les mettre d'accord. Luc avait probablement sous les yeux le recueil biographique de Marc et les *Logia* de Matthieu. Mais il les traite avec beaucoup de liberte; tantot il fond ensemble deux anecdotes ou deux paraboles pour en faire une⁵; tantot il en decompose une pour en faire deux⁶. Il interprete les documents selon son sens particulier; il n'a pas l'impassibilite absolue de Matthieu et de Marc. On peut dire certaines choses de ses goulis et de ses tendances particulieres : c'est un devot tres-exact⁷; il tient a ce que Jesus ait accompli tous

4. in, 23. II omet Matth., xxiv, 36.

2. iv, 44; xxn, 43, 44.

3. Par exemplo, en co qui concerne Quirinius, Lysamas, Thoudas.

4. Comp. Luc, i, 34, a Matth., i, 24.

5. Parexemple, xix, 42-27.

6. Ainsi, lo repas do Bethanie lui donne deux recits (VII, 36-48, et x, 38-42).

7. XXIII, 56.

les rites juifs¹; il est démocrate et Sioniste exalté, c'est-à-dire très-opposé à la propriété et persuade que la revanche des pauvres va venir²; il affectionne par-dessus tout les anecdotes mettant en relief la conversion des pécheurs, l'exaltation des humbles³; il modifie souvent les anciennes traditions pour leur donner ce tour⁴. Il admet dans ses premières pages des légendes sur l'enfance de Jésus, racontées avec ces longues amplifications, ces cantiques, ces procédés de convention qui forment le trait essentiel des évangiles apocryphes. Enfin, il a dans le récit des derniers temps de Jésus quelques circonstances pleines d'un sentiment tendre et certains mots de Jésus d'une délicieuse beauté⁵, qui ne se trouvent pas dans les récits plus authentiques, et où l'on sent le travail de

4. i i, 2-1, 22, 30, 41, 42. C'est un trait sioniste. Cf. *Philosophumena*, VII, vi, 34.

2. La parabole du riche et du pauvre Lazare. Comp. VJ, 20 et suiv.; 2i et suiv.; xu, 13 et suiv.; xvi entier; XXII, 35; *Actes*, u. 44-45; v, 4 et suiv.

3. La femme qui oint les pieds, Zachée, le bon larron, la parabole du pharisien et du publicain, l'enfant prodigue.

4. Par exemple, la femme qui oint les pieds devient chez lui une pécheresse qui se convertit.

5. Jésus pleurant sur Jérusalem, la sueur de sang, la rencontre des saintes femmes, le bon larron, etc. Le mot aux femmes de Jérusalem (XXIII, 28-29) ne peut guère avoir été conçu qu'après le siège de Tan 70.

la legende. Luc les empruntait probablement a un recueil plus recent, ou l'on visait surtout a exciter des sentiments de piete.

Une grande reserve etait naturellement commandee en prsence d'un document de cette nature. Il eut ete aussipeu critique de lenegliger que de l'employersans discernement. Luc a eu sous les yeux des originaux que nous n'avons plus. Cost moins un evangliste qu'un biographe de Jesus, un harmoniste,» un correcteur ci la manifiere de Marcion et de Tatien. Mais c'est un biographe du premier sifecl, un artiste divin qui, independamment des renseignements qu'il a puises aux sources plus anciennes, nous monlre le caractere du fondateur avec un bonheur de trait, une inspiration d'ensemble, un relief que n'ont pas les deux autres synopliques. Son evangile est celui dont la lecture a le plus de charme ; car a l'incomparable beaute du iond commun, il ajoute une part d'artifice et de composition qui augmente singulierement reflet du portrait, sans nuire gravement a sa verite.

En somme, on peut dire que la redaction synop-
tique a traversS trois degrfe : 1° l'etat documentaire original (λόγια de Matthi λαχθέντα ἢ παραχθέντα de Marc), premieres redactions qui n'existent plus;
2° l'etat de simple melange, ou les documents ori-
ginaux sont amalgames sans aucun effort de compo-

sition, sans qu'on voie percer aucune **v**ue personnelle de la part des auteurs (Svangiles actuels de Matthieu et de Marc); 3° l'état de combinaison ou de rédaction voulue et réfléchi, où Ton sent reffort pour concilier les différentes versions (évangile de Luc). L'évangile de Jean, comme nous l'avons dit, forme une composition d'un autre ordre et tout a fait à part.

On remarquera que je n'ai fait nul usage des évangiles apocryphes. Ces compositions ne doivent être en aucune façon mises sur le même pied que les Svangiles canoniques. Ce sont de plates et pueriles amplifications, ayant les canoniques pour base et n'y ajoutant rien qui ait du prix. Au contraire, j'ai été fort attentif à recueillir les lambeaux conservés par les Pères de l'Eglise d'anciens évangiles qui existèrent autrefois parallèlement aux canoniques et qui sont maintenant perdus, comme l'Évangile selon les Hébreux, l'Évangile selon les Égyptiens, les Évangiles dits de Justin, de Marcion, de Tatien. Les deux premiers sont surtout importants en ce qu'ils étaient rédigés en araméen comme les *Logia* de Matthieu, qu'ils paraissent avoir constitué une variété de l'évangile de cet apôtre, et qu'ils furent l'évangile des *Ébionim*, c'est-à-dire de ces petites chrétiennes de Batanée qui gardèrent l'usage du syro-chaldéen,

et qui paraissent a, quelques egards avoir continue **la ligne de** Jesus. Mais il faut avouer que, dans l'etat oil ils nous sont arrives, ces evangiles sont inferieurs, pour Tautorite critique, a, la redaction de l'evangile de Matthieu que nous possedons.

On comprend maintenant, ce semble, le genre de valeur historique que j'attribue aux evangiles. Ce ne sont ni des biographies a la facon de Suetone, ni des tegendes fictives a la maniere de Philostrate; ce sont des biographies legendaires. Je les rapprocherais volontiers des legendes de Saints, des Vies de Plotin, de Proclus, d'Isidore, et autres erits du meme genre, oil la verite historique et l'intention de presenter des modules de vertu se combinent a des degres divers. L'inexactitude, qui est un des traits de toutes les compositions populaires, s'y fait particulierement sentir. Supposons qu'il y a dix ou douze ans, trois ou quatre vieux soldats de Ternpire se fussent mis chacun de leur cote a ecrire la vie de Napoleon avec leurs souvenirs. Il est clair que leurs rScits offriraient de nombreuses erreurs, de fortes discordances. L'un d'eux mettrait Wagram avant Marengo; l'autre ecrirait sans hesiter que Napoleon chassa des Tuileries le gouvernement de Robespierre; un troisieme omettrait des expeditions de la plus haute importance. Mais une chose resul-

terait certainement avec un haut degre de verite de ces nai'fs recits, c'est le caractere du hdros, Pimpression qu'il faisait autour de lui. En ce sens, de telles histoires populaires vaudraient mieux qu'une histoire solennelle et officielle. On en peut dire autant des evangiles. Uniquement attentifs a mettre en saillie l'excellence du maitre, ses miracles, son enseignement, les evangelistes montrent une entiere indifference pour tout ce qui n'est pas Pesprit meme de J6sus. Les contradictions sur les temps, les lieux, les personnes etaient regardees comme insignifiantes; car, autant on pretait a la parole de Jesus un haut degre d'inspiration, autant on etait loin d'accorder cette inspiration aux redacteurs. Ceux-ci ne s'envisageaient que comme de simples scribes et ne tenaient qu'a une seule chose : ne rien omettre de ce qu'ils savaient⁴.

Sans contredit, une part d'idees preconcies dut se meler a de tels souvenirs. Plusieurs recits, surtout de Luc, sont inventes pour faire ressortir vivement certains traits de la physionomie de Jesus. Cette physionomie elle-meme subissait chaque jour des alterations. Jesus serait un phenomene unique dans Phistoire si, avec le role qu'il joua, il n'avait ete

4. Voir le passage precite de Papias.

bien vite transfigure. La legende d'Alexandre etait eclose avant que la generation de ses compagnons d'armes fut eteinte; celle de saint Francois d'Assise commenga de son vivant. Un rapide travail de metamorphose s'opera de meme, dans les vingt ou trente annees qui suivirent la mort de Jesus, et imposa a sa biographie les tours absolus d'une legende ideale. La mort perfectionne l'homme le plus parfait; elle le rend sans defect pour ceux qui Pont aime. En memo temps, d'ailleurs, qu'on voulait peindre le mattre, on voulait le demontrer. Beaucoup d'anecdotes etaient concues pour prouver qu'en lui les propheties envisagees comme messianiques avaient eu leur accomplissement. Mais ce procede, dont il ne faut pas nier l'importance, ne saurait tout expliquer. Aucun ouvrage juif du temps ne donne une serie de propheties exactement libellees que le Messie dut accomplir. Plusieurs des allusions messianiques relevees par les evangeiistes sont si subtiles, si detournees, qu'on ne peut croire que tout cela repondtt a une doctrine generalement admise. Tantôt Ton raisonna ainsi : « Le Messie doit faire telle chose; or Jesus est le Messie; done Jesus a fait telle chose. » Tantot Ton raisonna a l'inverse : « Telle chose est arrivee a, Jesus; or Jesus est le Messie; done telle chose devait arriver au Mes-

sie⁴. » Les explications trop simples sont toujours fausses quand il s'agit d'analyser le tissu de ces profondes créations du sentiment populaire, qui dejouent tous les systèmes par leur richesse et leur infinie variété.

A peine est-il besoin de dire qu'avec de tels documents, pour ne donner que de l'incontestable, il faudrait se bonifier aux lignes générales. Dans presque toutes les histoires anciennes, même dans celles qui sont bien moins légendaires que celles-ci, le détail prête à des doutes infinis. Quand nous avons deux récits d'un même fait, il est extrêmement rare que les deux récits soient d'accord. N'est-ce pas une raison, quand on n'en a qu'un seul, de concevoir bien des perplexités ? On peut dire que parmi les anecdotes, les discours, les mots célèbres rapportés par les historiens, il n'y en a pas un de rigoureusement authentique. Y avait-il des stenographes pour fixer ces paroles rapides ? Y avait-il un annaliste toujours présent pour noter les gestes, les allures, les sentiments des acteurs ? Qu'on essaye d'arriver au vrai sur la manière dont s'est passé tel ou tel fait contemporain ; on n'y réussira pas. Deux récits d'un même événement faits par des témoins oculaires différents

4. Voir, par exemple, Jean, xix, 23-24. ,

essentiellement. Faut-il pour cela renoncer a toute la couleur des recits et se borner a l'nonce des faits d'ensemble? Ce serait supprimer l'histoire. Certes, je crois bien que, si Ton excepte certains axiomes courts et presque mnemoniques, aucun des discours rapportes par Matthieu n'est textuel; a peine nos proces verbaux stenographies le sont-ils. J'admets volontiers que cet admirable recit de la Passion renferme une foule d'I^t peu pres. Ferait-on cependant l'histoire de Jesus en omettant ces predications qui nous rendent d'une maniere si vive la physionomie de ses discours, et en se bornant a dire avec Josefhe et Tacite « qu'il fut mis a mort par l'ordre de Pilate a l'instigation des pretres? » Ce serait la, selon moi, un genre d'inexactitude pire que celui auquel on s'expose en admettant les details que nous fournissent les textes. Ces details ne sont pas vrais a la lettre; mais ils sont vrais d'une verite superieure; ils sont plus vrais que la nue verite, en ce sens qu'ils sont la verite rendue expressive et parlante, eievee a la hauteur d'une idee.

Je prie les personnes qui trouveront que j'ai accorde une confiance exageree a des recits en grande partie legendaires, de tenir compte de Tob^servation que je viens de faire. A quoi se reduirait la vie d' Alexandre, si on se bornait a ce qui est materiel le-

ment certain ? Les traditions meme en partie erronees renferment une portion de verite que l'histoire ne peut negliger. On n'a pas reprochS a M. Sprenger d'avoir, en ecrivant la vie de Mahomet, tenu grand compte des *hadith* ou traditions orales sur le prophete, et d'avoir souvent prete textuellement a son heros des paroles qui ne sont connues que par cette source. Les traditions sur Mahomet, cependant, n'ont pas un caractere historique superieur a celui des discours et des recits qui composent les evangiles. Elles furent ecrites de Tan 50 a Tan 140 de l'hcgire. Quand on ecrira l'histoire des ecoles juives aux socles qui out precede et suivi immediatement la naissance du christianisme, on ne se fera aucun scrupule de preter a Hillel, a Schammai, a Gamaliel, les maximes que leur attribuent la *Mischna* et la *Gemara*, bien que ces grandes compilations aient ete redigees plusieurs centaines d'annees apres les docteurs dont il s'agit.

Quant aux personnes qui croient, au contraire, que l'histoire doit consister a reproduire sans interpretation les documents qui nous sont parvenus, je les prie d'observer qu'en un tel sujet cela n'est pas loisible. Les quatre principaux documents sont en flagrante contradiction Tun avec l'autre; Josephe d'ailleurs les rectifiequelquefois. Il faut choisir. Pretendre qu'un evenement ne peut pas s'fitre passe de deux

a aucun doute. Si, dans de telles conditions, la resurrection s'operait, une probabilite'presque egale a la certitude serait acquise. Cependant comme une experience doit toujours pouvoir se repeier que Ton doit etre capable de refaire ce que Ton a fait une fois, et que dans l'ordre du miracle il ne peut etre question de facile ou de difficile, le thaumaturge serait invite a reproduire son acte merveilieux dans d'autres circonstances, sur d'autres cadavres, dans un autre milieu. Si chaque fois le miracle reussissait, deux choses seraient prouvees. la premiere, c'est qu'il arrive dans le monde des faits surnaturels; la seconde, c'est que le pouvoir de les produire appartient ou est delegue a certaines personnes, Mais qui ne voit que jamais miracle ne s'est passe dans ces conditions-la; depuis toujours jusqu'ici le thaumaturge a choisi le sujet de l'experience, choisi le milieu, choisi le public; que d'ailleurs le plus souvent c'est le peuple (lui-meme qui, par suite de l'invincible besoin qu'il a de voir dans les grands evenements et les grands hommes quelque chose de divin, cree apres coup les legendes merveilieuses? Jusqu'a nouvel ordre, nous maintiendrons donc ce principe de critique historique. au'un recit surnaturel ne peut etre admis comme tel, qu'il implique toujours credulite ou imposture, que le devoir de l'historien est de l'interpreter et de rechercher

quelle part de verite, quelle part d'erreur il peut receler.

Telles sont les regies qui ont ete suivies dans la composition de cet ecrit. A la lecture des textes, j'ai pu joindre une grande source de lumiferes, la vue des lieux oil se sont passes les evenements. La mission scientifique ayant pour objet Texploration de rancienne Phenicie, que j'ai dirigee en 1860 et 1861, m'amena a resider sur les frontifcres de la Galilee et a y voyager frequemmeni, l'ai traverse dans tousles sens la province evangelique; j'ai visite Jerusalem, Hebron et la Samarie; presque aucune locality importante de l'histoire de Jlsus ne m'a echappe. Toute cette histoire qui, a distance, semble Hotter dans les nuages d'un monde sans rdalite, prit ainsi un corps, une solidity qui m'etonnerent. L'accord frappant des textes et des lieux, la merveilleuse harmonie de Tideal evangelique avec le paysage qui lui sert de cadre furent pour inoi comme *une* revelation. J'eus devant les yeux un cinquieme evangile, lacere, mais lisible encore, et desormais, a travers les recits dc Matthieu et de Marc, au lieu d'un etre abstrait, qu'on dirait n'avoir jamais existe, je vis une admirable figure humaine vivre, se mouvoir. Pendant l'ete, ayant du

1. Le livre ou seront contenus les resultats de cette mission est sous presse.

monter a Ghazir, dans le Liban, pour prendre un peu de repos, je fixai en traits rapides l'image qui m'etait apparue, et il en resulta cette histoire. Quand une cruelle epreuve vint Mter mon depart, jen'avais plus a rediger que quelques pages. Le livre a ete, de la sorte, compose tout entier fort pres des lieux memes ou Jesus naquit et se developpa. Depuis mon retour, j'ai travaille sans cesse a verifier et a contrfiler dans le detail l'ebauche que j'avais ecrite a la hate dans une cabane maronite, avec cinq ou six volumes autour de moi.

Plusieurs regretteront peut-etre le tour biographique qu'a ainsi pris mon ouvrage. Quand je concus pour la premiere fois une histoire des origines du christianisme, ce que je voulais faire, c'etait bien, en effet, une histoire de doctrines, oil les hommes n'auraient eu presque aucune part. Jesus cut a peine ete nomm6; on se fut surtout attache a montrer comment les idees qui se sont produites sous son notn germerent et couvrirent le monde. Mais j'ai compris depuis que Thistoire n'est pas un simple jeu d'abstractions, que les hommes y sont plus que les doctrines. Ge n'est pas une certaine theorie sur la justification et la redemption qui a fait la reforme: e'est Luther, e'est Calvin. Le parsisme, l'hellenisme, le judaisme auraient pu se combiner sous toutes les formes; les doc-

trines de la resurrection et du Verbe auraient pu se developper durant des sifecles sans produire ce fait fecond, unique, grandiose, qui s'appelle le christia-nisme. Ce fait est l'oeuvre de Jesus, de saint Paul, de saint Jean. Faire l'histoire de Jesus, de saint Paul, de saint Jean, c'est faire Thistoire des origines du chris-tianisme. Les mouvements anterieurs n'appartiennent a notre sujet qu'en ce qu'ils servent a expliquer ces hommes extraordinaires, lesquels ne peuvent natu-rellement avoir ete sans lien avec ce qui les a pre-cedes.

Dans un tel effort pour faire revivre les hautes ames du passe, une part de divination et de con-jecture doit etre permise. Une grande vie est un tout organique qui ne peut se rendre par la simple ag-glo-meration de petits faits. Tl faut qu'un sentiment pro-fond embrasse l'ensemble et en fasse l' unite. La rai-son d'art en pareil sujet est un bon guide; le tact exquis d'un Goethe trouverait a, s'y appliquer. La condition essentielle des creations de Tart est de for-mer un systeme vivant dont toutes les parties s'ap-pellent et se commandent. Dans les histoires du genre de celle-ci, le grand signe qu'on tient le vrai est d'avoir reussi a combiner les textes d'une facon qui constitue un recit logique, vraisemblable, oil rien ne detonne. Les lois intimes de la vie, de la marche

des produits organiques, de la degradation des nuances, doivent etre a chaque instant consumes; car ce qu'il s'agit de retrouver ici, ce n'est pas la circonstance materielle, impossible a controler, c'est l'ame mene de l'histoire; ce qu'il faut rechercher, ce n'est pas la petite certitude des minuties, c'est la justesse du sentiment general, la verite de la couleur. Chaque trait qui sort des regies de la narration classique doit avertir de prendre garde ; car le fait qu'il s'agit de raconter a ete vivant, naturel, harmonieux. Si on ne reussit pas a le rendre tel par le recit, c'est que stirement on n'est pas arrive a le bien voir. Supposons qu'en restaurant la Minerve de Phidias selon les textes, on produisit un ensemble sec, heurte, artificiel; que faudrait-il en rondure? Une seule chose : c'est que les textes ont besoin de Interpretation du gout, qu'il faut les solliciter doucement jusqu'a ce qu'ils arrivent a, se rapprocher et a fournir un ensemble oil toutes les donnees soient heureusement* fondues. Serait-on sur alors d'avoir, trait pour trait, la statue grecque? Non; mais on n'en aurait pas du moins la caricature : on aurait l'esprit general de l'oeuvre, une des fagons dont elle a pu exister.

Ce sentiment d'un organisme vivant, on n'a pas hesite a le prendre pour guide dans l'agencement general du recit. La lecture des evangiles suffirait

pour prouver que leurs redacteurs, quoique ayant dans l'esprit un plan tres-juste de la vie de Jesus, n'ont pas ete guides par des donnees chronologiques bien rigoureuses; Papias, d'ailleurs, nous l'apprend expressenent¹. Les expressions : «En ce temps-la... apres cela... alors... et il arriva que..., » etc., sont de simples transitions destinees a rattacher les uns aux autres les differents recits. Laisser tous les renseignements fournis par les evangiles dans le desordre oil la tradition nous les donne, ce ne serait pas plus ecrire l'histoire de Jesus qu'on n'ecrirait l'histoire d'un homme celebre en donnant pelee-mele les lettres et les anecdotes de sa jeunesse, de sa vieillesse, de son age mur. Le Coran, qui nous offre aussi dans le recueil le plus complet les pieces des differentes epoques de la vie de Mahomet, a livre son secret a une critique ingenieuse; on a decouvert d'une maniere a peu pres certaine l'ordre chronologique oil ces pieces ont ete composees. Un tel redressement est beaucoup plus difficile pour l'Evangile, la vie publique de Jesus ayant ete plus courte et moins chargee d'evenements que la vie du fondateur de l'islam. Cependant, la tentative de trouver un fil pour se guider dans ce delale ne saurait etre taxee de subtilite gratuite. Il n'y a pas

1. *hoc. cit.*

grand abus d'hypothese a, supposer qu'un fondateur religieux commence par se rattacher aux aphorismes moraux qui sont deja en circulation de son temps et aux pratiques qui ont de la vogue; que, plus mur et entré en pleine possession de sa pensee, il se complatt dans un -genre d'eloquence calme, poetique, éloigne de toute controverse, suave et libre comme le sentiment pur; qu'il s'exalte peu a peu, s'anime devant l'opposition, finit par les polemiques et les fortes invectives. Telles sont les periodes qu'on distingue nettement dans le Goran. L'ordre adopts avec un tact extremement fin par les synoptiques suppose une marche analogue. Qu'on lise attentivement Matthieu, on trouvera dans la distribution des discours une gradation fort analogue a celle que nous venons d'indiquer. On observera, d'ailleurs, la reserve des tours de phrase dont nous nous servons quand il s'agit d'exposer le progres des idees de Jdsus. Le lecteur peut, s'il le prefere, ne voir dans les divisions adoptees a cet rgard que les coupes indispensables a l'exposition methodique d'une pensee profonde et compliquée.

Si l'amour d'un sujet peut servir a en donner l'intelligence, on reconnaitra aussi, j'espere, que cette condition ne m'a pas manque. Pour faire l'histoire d'une religion, il est necessaire, preincrement, d'y

avoir cru (sans cela, on ne saurait comprendre par quoi elle a charme et satisfait la conscience humaine); en second lieu, de n'y plus croire d'une maniere absolue ; car la foi absolue est incompatible avec Thistoire sincere. Mais l' amour va sans la foi. Pour ne s'attacher a aucune des formes qui captivent Tadoration des hommes, on ne renonce pas a gouter ce qu'elles contiennent de bon et de beau. Aucune apparition passagere n'epuise la divinite; Dieu s'etait revele avant Jesus, Dieu se revelera aprfes lui. Profondement inegales et d'autant plus divines qu'elles sont plus grandes, plus spontanfes, les manifestations du Dieu cache au fond de la conscience humaine sont toutes du meme ordre. Jesus ne saurait done appartenir uniquement a ceux qui se disent ses disciples. Il est Thonneur commun de ce qui porte un cceur d'homme. Sa gloire ne consiste pas a etre relegue hors de Thistoire; on lui rend un culte plus vrai en montrant que Thistoire entiere est incomprehensible sans lui.

VIE DE JESUS

CHAPITRE PREMIER.

PLACE BE. JLSUS DANS L'HISTOIRE DU MONDE.

L'evenement capital de Phisloirc du monde est la revolution par laquelle les plus nobles portions de Thumanite out passe des anciennes religions, comprises sous le nom vague de paganisme, a une religion fondce sur l'unite divine, la trinite, Tincarnation du Fils de Dieu. Cette conversion a cu besoin de pros do mille ans pour se faire. La religion nouvelle avail mis cllic-meme au moins trois cents ans a se former. Mais Torigine de la revolution dont il s'agit est un fait qui eut lieu sous les regnes d'Au-

guste et de Tibfcre. Mors vecut unc personne supe-
rieure qui, par son initiative hardic et par l'amour
qu'elle sut inspirer, crea l'objet et posa le point de
depart de la foi future de l'humanile.

L'hommc, des qu'il se distingua de l'animal, fut
religieux, c'est-a-dire qu'il vit, dans la nature, quelque
chose au dela de la realile, et pour lui quelque chose
au detti de la mort. Ce sentiment, pendant des milliers
d'annees, s'egara de la maniere la plus etrange. Chez
beaucoup de races, il ne depassa point la croyance
aux sorciers sous la forme grossiere ou nous la trou-
vons encore dans certains parties de FOceanie.
Chez quelques-unes, le sentiment religieux abeutit aux
honteuses scenes de boucherie qui fonnent le carac-
terc de Tancienne religion du Mcxique. Chez d'au-
tres, en Afrique surtout, il arriva au pur felichismc,
e'est-a-dire a l'adoration d'un objel materiel, aucjuel
on attribuait des pouvoirs surnaturels. Comme l'in-
stinct de l'amour, qui par moments eleve l'hommc
le plus vulgaire au-dessus de lui-meme, se change
parfois en perversion et en ferocite; ainsi cetle
divine faculte de la religion put longtemps sembler
un chancre qu'il fallait extirper de l'espece humaine,
une cause d'erreurs et de crimes que les sages de-
vaient chcrchcr a supprimcr.

Les brillantcs civilisations qui se developperent des

une antiquite fort reculee en Chine, en Babylonie, en Egypte, firent faire a la religion certains progres. La Chine arriva de tres-bonne heure a une sorte de bon sens mediocre, qui lui interdit les grands egarements. Elle ne connut ni les avantages, ni les abus du genie religieux. En tout cas, elle n'eut par ce cote aucune influence sur la direction du grand courant de l'humanite. Les religions de la Babylonie et de la Syrie ne se degagerent jamais d'un fond de sensualite etrangere; ces religions resterent, jusqu'a leur extinction au iv^e et au v^e siecle de notre ere, des ecoles d'immoralite, oil quelquefois se faisaient jour, par une sorte d'intuition poetique, de penetrantes echappées sur le monde divin. L'Egypte, a travers une sorte de felichisme apparent, put avoir de bonne heure des dogmes metaphysiques et un symbolisme relevé. Mais sans doute ces interpretations d'une theologie raffinee n'etaient pas primitives. Jamais rien, en possession d'une idee claire, ne s'est amuse a la revetir de symboles : c'est le plus souvent a la suite de longues reflexions, et par l'impossibilite ou est l'esprit humain de se resigner a l'absurde, qu'on cherche des idées sous les vieilles images mystiques dont le sens est perdu. Ce n'est pas de l'Egypte, d'ailleurs, qu'est venue la foi de l'humanite. Les elements qui, dans la religion d'un chretien, viennent, a

travers mille transformations, d'Egypte et de Syrie sont des formes exterieures sans beaucoup de consequence, ou des scories telles que les cultes les plus epures en retiennent toujours. Le grand defaut des religions dont nous parlons etait leur caractere essentiellement superstitieux; ce qu'elles jeterent dans le monde, ce furent des millions d'amulettes et d'abraxas. Aucune grande pensee morale ne pouvait sortir de races abaissees par un despotisme seculaire et accoutumees a des institutions qui enlevaient presque tout exercice a la liberte des individus.

La poesie de Tame, la foi, la liberty l'honnetete, le devouement, apparaissent dans le monde avec les deux grandes races qui, en un sens, ont fait l'humanite, je veux dire la race indo-europeenne et la race semitique. Les premieres intuitions religieuses de la race indo-europeenne furent essentiellement naturalistes. Mais c'etait un naturalisme profond et moral, un embrassement amoureux de la nature par l'homme, une poesie delicieuse, pleine du sentiment de Tinfini, le principe enfin de tout ce que le genie germanique et celtique, de ce qu'un Shakespeare, de ce qu'un Gcuthe devaient exprimer plus tard. Ce n'etait ni de la religion, ni de la morale reftechies; c'etait de la melancolie, de la lendresse, de Timagination; c'etait par-dessus tout du sdrieux,

VIE DE JESUS.

c'est-k-dire la condition essentielle de la morale et de la religion. La foi de l'humanite cependant ne pouvait venir de la, parce que ces vieux cultes avaient beaucoup de peine a se detacher du polytheisme et n'aboutissaient pas a un symbole bien clair. Le brahmanisme n'a vecu jusqu'ci nos jours que grace au privilege etonnant de conservation que l'Inde semble posseder. Le bouddhisme echoua dans toutes ses tentatives vers l'ouest. Le druidisme resta une forme exclusivement nationale et sans portee universelle. Les tentatives grecques de reforme, le mithraisme, les mysteres, ne suffirent pas pour donner aux ames un aliment solide. La Perse seule arriva a se faire une religion dogmatique, presque monotheiste et savamment organisee; mais il est fort possible que cette organisation meut une imitation ou un emprunt. En tout cas, la Perse n'a pas converti le monde; elle s'est convertie, au contraire, quand elle a vu paraître sur ses frontieres le drapeau de l'unité divine proclamée par l'islam.

C'est la race semitique¹ qui a la gloire d'avoir fait la religion de l'humanite. Bien au delà des confins de l'histoire, sous sa tente resplendissante pure des desordres

1. Je rappelle que ce mot designe simplement ici les peuples qui parlent ou ont parle une des langues qu'on appelle semitiques. Une telle designation est tout a fait defectueuse; mais c'est un de

d'un monde déjà corrompu, le patriarche bedouin préparait la foi du monde. Une forte antipathie contre les cultes voluptueux de la Syrie, une grande simplicité de rituel, l'absence complète de temples, l'idole réduite à d'insignifiants *theraphim*, voilà sa supériorité. Entre toutes les tribus des Semites nomades, celle des Beni-Israel était marquée déjà pour d'immenses destinées. D'antiques rapports avec l'Egypte, d'où résulteront peut-être quelques emprunts purement matériels, ne firent qu'augmenter leur répulsion pour l'idolâtrie. Une « Loi » ou *Thova*, très-anciennement écrite sur des tables de pierre, et qu'ils rapportaient à leur grand libérateur Moïse, était déjà le code du monothéisme et renfermait, comparée aux institutions d'Egypte et de Chaldée, de puissants germes d'égalité sociale et de moralité. Un coffre ou arche portative, ayant des deux côtés des oreillettes pour passer des leviers, constituait tout leur matériel religieux; là étaient réunis les objets sacrés de la nation, ses reliques, ses souvenirs, le «livre» enfin¹, journal toujours ouvert de la tribu, mais où l'on écrivait très-discrettement. La famille chargée de

ces mots, comme architecture gothique, » «chiffres arabes, » qu'il faut consommer pour s'entendre, inline après qu'on a démontré l'erreur qu'ils impliquent.

1. I Sam., x, 25.

tenir les leviers et de veiller sur ces archives portatives, étant près du livre et en disposant, prit bien vite de l'importance. De là cependant ne vint pas l'institution qui décida de l'avenir; le prêtre hébreu ne diffère pas beaucoup des autres prêtres de l'antiquité. Le caractère qui distingue essentiellement Israël entre les peuples théocratiques, c'est que le sacerdoce y a toujours été subordonné à l'inspiration individuelle. Outre ses prêtres, chaque tribu nomade avait son *nabi* ou prophète, sorte d'oracle vivant que l'on consultait pour la solution des questions obscures qui supposaient un haut degré de clairvoyance. Les nabis d'Israël, organisés en groupes ou écoles, eurent une grande supériorité. Défenseurs de l'ancien esprit démocratique, ennemis des riches, opposés à toute organisation politique et à ce qui eût engagé Israël dans les voies des autres nations, ils furent les vrais initiateurs de la primauté religieuse du peuple juif. De bonne heure, ils annonçèrent des espérances illimitées, et quand le peuple, en partie violé par les douleurs politiques, eût été écrasé par la puissance assyrienne, ils proclamèrent qu'un royaume sans borne lui était réservé, qu'un jour Jérusalem serait la capitale du monde entier et que le genre humain se ferait juif. Jérusalem et son temple leur apparurent comme une ville placée sur le sommet d'une mon-

tagne, vers laquelle tous les peuples devaient accourir, comme un oracle d'oii la loi imiverselle devait sortir, comme le centre d'un regne id6al, oil le genre humain, pacifie par Israel, retrouverait les joies de l'Eden¹.

Des accents inconnus se font deja entendre pour exalter le martyre et celebrer la puissance de «l'homme de douleur. » A propos de quelqu'un de ces sublimes patients qui, comme Jeremie, teignaient de leur sang les rues de Jerusalem, un inspire fit un cantique sur les souffrances et le Iriomphe du « Serviteur de Dieu, » oil toute la force prophetique du genie d'Israel sembla concentrce². « 11 s'elevait comme un faible arbuste, comme un rejeton qui monte d'un sol aride; il n'avait ni grace ni beaute. Accable d'opprobres, delaisse des homines, ions delournaient de lui la face; couvert d'ignoniinie, il comptait pour un neaut. (*Seal* qu'il s'est charge de uos soutfrances; e'est qu'il a pris sur lui nos douleurs. Vous l'cussicz tenu pour un homme frappe de Dieu, louche de sa main. Ce sont nos crimes qui Tout couvert de Measures, nos iniquites qui l'ont broye; le clialiment

4. Isci'ic, 11, 4-4, ot burtout les chapitres XL ot huiv., LX ET suiv.; Michee, iv, 4 et suiv. Il faut so rappoler quo la sreondo pur--- du livre d'lsa'ie, a partir du chapitro XL, n'est pas d'lsa'ie.

2. 1s., , 13 et suiv., et LIII cutier.

qui nous a valu le pardon a pese sur lui, et ses meurtrissures out ete notre guerison. Nous etions comme un troupeau errant, cliacun s'ctait egare, et Jehovah a decharge sur lui Tiniquite do tous. Ecrase, humilie, il n'a pas ouvert la bouche; il s'est laisse mener comme un agneau a l'immolation; comme une brebis silencieuse devant celui qui la tond, il n'a pas ouvert la bouche. Son tombeau passe pour celui d'un mediant, sa mort pour celle d'un impie. Mais du moment qu'il aura offert sa vie, il verra naitre une posterite nombreuse, et les intciets de Jehovah prospereront dans sa main. »

De profondes modilications s'opererent en meme temps dans la *Thorn*. De nouveaux textes, pretendant representor la vraie loi de Moise, tels que le Deuteronomie, se pmduisirent et inaugurerent en realite un esprit fort different de celui des vieux nomades. In grand fanatisme fut le trait dominant de cot esprit. Des croyants forcenes provoquent sans cesse des violences contre tout ce ([ui s'ecarte du culto de Jehovah ; un code de sau::, edictant la peine de mort pour des delits religieux, reussit a s'etahiir. La piete amene presque toujours de singulieres oppositions de vehemence et de douceur. Ge y.ele, inconnu a la grossiere simplicity du temps des Judges, inspire des tons de predication emue et d'onc-

tion tendre que le monde n'avait pas entendus jusque-Ist. **Une** forte tendance vers les questions sociales se fait déjà sentir; des utopies, des rêves de société parfaite prennent place dans le code. Mélange de morale patriarcale et de dévotion ardente, d'intuitions primitives et de raffinements pieux comme ceux qui remplissaient l'âme d'un Ezechias, d'un Josias, d'un Jeremie, le Pentateuque se fixe ainsi dans la forme où nous le voyons, et devient pour des siècles la règle absolue de l'esprit national.

Ce grand livre une fois créé, l'histoire du peuple juif se déroule avec un entraînement irrésistible. Les grands empires qui se succèdent dans l'Asie occidentale, en brisant pour lui tout espoir d'un royaume terrestre, le jettent dans les rêves religieux avec une sorte de passion sombre. Peu soucieux de dynamique nationale ou d'indépendance politique, ils acceptent les gouvernements qui le laissent pratiquer librement son culte et suivre ses usages. Israël n'aura plus désormais d'autre direction que celle de ses enthousiastes religieux, d'autres ennemis que ceux de l'unité divine, d'autre patrie que sa Loi.

Et cette Loi, il faut bien le remarquer, était toute sociale et morale. (Telait l'œuvre d'hommes pénétrés d'un haut idéal de la vie présente et croyant avoir trouvé les meilleurs moyens pour le réaliser. La con-

viction de tous est que la *Thora* bien observe ne peut manquer de donner la parfaite felicity Cette *Thora* n'a rien de commun avec les « Lois » grecques ou romaines, lesquelles, ne s'occupant guère que du droit abstrait, entrent peu dans les questions de bonheur et de moralité privées. On sent d'avance que les résultats qui en sortiront seront d'ordre social, et non d'ordre politique, que l'œuvre à laquelle ce peuple travaille est un royaume de Dieu, non une république civile, une institution universelle, non une nationalité ou une patrie.

À travers de nombreuses défaillances, Israël soutint admirablement cette vocation. Une série d'hommes pieux, Esdras, Nehémie, Onias, les Machabées, dévoués du zèle de la Loi, se succédèrent pour la défense des antiques institutions. L'idée qu'Israël est un peuple de Saints, une tribu choisie de Dieu et liée en vers lui par un contrat, prend des racines de plus en plus inébranlables. Une immense attente remplit les Times. Toute l'antiquité indo-européenne avait placé le paradis à l'origine; tous ses poètes avaient pleuré un âge d'or évanoui. Israël méritait Tage d'or dans l'avenir. L'éternelle poésie des fables religieuses, les Psaumes, découlent de ce pietisme exalté, avec leur divine et mélancolique harmonie. Israël devient vraiment et par

excellence le peuple de Dieu, pendant **qu'autour de** lui les religions païennes se reduisent de plus en plus, en Perse et en Babylonie, a un charlatanisme officiel, en Egypte et en Syrie, a une grossiere idolatrie, dans le monde grec et latin, a des parades. Ce que les martyrs Chrétiens ont fait dans les premiers siècles de notre ère, ce que les victimes de l'orthodoxie persécutrice ont fait dans le sein même du christianisme jusqu'à notre temps, les Juifs le firent durant les deux siècles qui précèdent l'ère chrétienne. Ils furent une vivante protestation contre la superstition et le matérialisme religieux. Un mouvement d'idées extraordinaire, aboutissant aux résultats les plus opposés, faisait d'eux à cette époque le peuple le plus frappant et le plus original du monde. Leur dispersion sur tout le littoral de la Méditerranée et l'usage de la langue grecque, qu'ils adoptèrent hors de la Palestine, préparèrent les voies à une propagande dont les sociétés anciennes, coupées en petites nationalités, n'avaient encore offert aucun exemple.

Jusqu'au temps des Macchabées, le judaïsme, malgré sa persistance à annoncer qu'il serait un jour la religion du genre humain, avait eu le caractère de tous les autres cultes de l'antiquité: c'était un culte de famille et de tribu. L'israélite pensait bien que son culte était le meilleur, et parlait avec mépris des dieux

elrangers. Mais il croyait aussi que la religion du vrai Diou n'etait faite que pour lui seul. On embrassait la culie de Jehovah quand on entrait dans la famille juive¹; voila tout. Aucun Israelite ne songeait a convertir l'etranger a un culte qui etait le patrimoine des fils d'Abraham. Le developpement du esprit pietiste, depuis Esdras et Nehemie, amena une conception beaucoup plus ferine et plus logique. Le judaisme devint la vraie religion d'une maniere absolue; on accorda a qui voulut le droit d'y entrer²; bientot ce fut une oeuvre pie d'y amener le plus de monde possible³. Sans doute, le sentiment delicat qui clevea Jean-Baptiste, Jesus, saint Paul, au-dessus des mesquines idees de races n'existaient pas encore; par une etrange contradiction, ces convertis (proselytes) etaient peu consideres et traites avec dedain⁴. Mais l'idee d'une religion exclusive, l'idee qu'il y a quelque chose au monde de superieur a la patrie, au sang, aux lois, Tidee qui

4. Ruth, 1, 16.

2. Esther, ix, 27.

3. Matth., xxiii, 15; Josephe, *Vita*, 23 ; B. J., II, xvii, 10; VII, iii, 3; *Ani.*, XX, II, 4; Horat., Sat. I, iv, 443; Juv., xiv, 96 et suiv.; Tacite, *Ann.*, II, 83; *Hist.*, V, 5; Dion Cassius, XXXVII, 17.

4. Mischna, *Schebiit*, x, 9; Talmud de Babylone, *Niddah*, fol. 13 b, *Jebamoth*, 47 b; *Kidduschin*, 70 b; Midraseh, *Jalkut Ruth*, fol. 163 d.

fera les apôtres et les martyrs, était fondée. Une profonde pitié pour les païens, quelque brillante que soit leur fortune mondaine, est désormais le sentiment de tout juif⁴. Par un cycle de légendes, destinées à fournir des modèles d'inebranlable fermeté (Daniel et ses compagnons, la mère des Macchabées et ses sept fils², le roman de l'Hippodrome d'Alexandrie³), les guides du peuple cherchent surtout à inculquer cette idée que la vertu consiste dans un attachement fanatique à des institutions religieuses déterminées.

Les persécutions d'Antiochus Epiphane firent de cette idée une passion, presque une frénésie. Ce fut quelque chose de très-analogue à ce qui se passa sous Neron, deux cent trente ans plus tard. La rage et le désespoir jetèrent les croyants dans le monde des visions et des rêves. La première apocalypse, le «Livre de Daniel,» parut. Ce fut comme une renaissance du prophétisme, mais sous une forme très-différente de l'ancienne et avec un sentiment bien plus large des destinées du monde.

4. Lettre apocryphe de Baruch, dans Fabricius, *Cod. pseud.* V. T. II, Wetsuiv.

2» H^e livre des Macchabées, ch. VII, et le *De Maccabmis*, attribué à Joseph. Cf. l'épître aux Hébreux, xi, 33 et suiv.

3. IIP livre (apocr.) des Macchabées; Rufin, *Suppl. ad Jos., Contra Apionem*, II, 5.

Le Livre de Daniel donna en quelque sorte aux esperances messianiques leur derniere expression. Le Messie ne fut plus un roi a la facon de David et de Salomon, un Cyrus theocrale et mosai'ste; ce fut un « iils de l'homme » apparaissant dans la nue¹, un etre surnaturel, revetu de l'apparence humaine, charge de juger le monde et de prosider a l'age d'or. Peut-etre le *Sosiosch* de la Perse, le grand prophete a venir, charge de preparer le regne d'Ormuzd, donna-t-il quelques traits a ce nouvel ideal². L'auteur inconnu du Livre de Daniel eut, en tout cas, une influence decisive sur l'evenement religieux qui allait transformer le monde. Il fournit la mise en scene et les termes Icclmiqucs du nouveau messianisme, et on peut lui appliquer ce que Jesus disait de Jean-Baptiste : Jusqu'a lui, les prophetes; a partir de lui, le royaume de Dieu.

Il ne faut pas croire cependant que ce mouvement, si profoiidomeiit religieux et passionne, eut pour mobile des dogmes particuliers, comme cela a eu lieu dans toutes les luttes qui ont eclate au sein du

4. vII, 4 3 et suiv.

2. *Vendidad*, xix, 48, 49; *Minokhired*, passage public dans la *Zeitschrift der dcutschen morgenlandischen Gcsellschaft*, I, 2(>3; *Boundehesch*, xxxi. Le manque de chronoilogie ccrtaine pour les textes zends et pehlvis laisse planer beaucoup de doute sur ces rapprochements entre les croyanccs juiyes et persanes.

christianisme. Le juif de cette époque était aussi peu théologien que possible. Il ne spéculait pas sur l'essence de la divinité; les croyances sur les anges, sur les fins de l'homme, sur les hypostases divines, dont le premier germe se laissait déjà entrevoir, étaient des croyances libres, des méditations auxquelles chacun se livrait selon la tournure de son esprit, mais dont une foule de gens n'avaient pas entendu parler. C'étaient même les plus orthodoxes qui restaient en dehors de toutes ces imaginations particulières, et s'en tenaient à la simplicité du mosaïsme. Aucun pouvoir dogmatique analogue à celui que le christianisme orthodoxe a délégué à l'Eglise n'existait alors. Ce n'est, qu'à partir du 1^{er} siècle, quand le christianisme est tombé entre les mains de races raisonneuses, folios de dialectique et de métaphysique, que commence cette fièvre de définitions, qui fait de l'histoire de l'Eglise l'histoire d'une immense controverse. On disputait aussi chez les Juifs; des écoles ardentes apportaient à presque toutes les questions qui s'agitaient des solutions opposées; mais dans ces luttes, dont le Talmud nous a conservé les principaux détails, il n'y a pas un seul mot de théologie spéculative. Observer et maintenir la loi, parce que la loi est juste, et que, bien observée, elle donne le bonheur, voilà tout le

judaïsme. Nul *credo*, ni symbole théorique. Un disciple de la philosophie arabe la plus barbare, Moïse Maimonide, a pu devenir l'oracle de la synagogue. parce qu'il a été un canoniste très-exercé.

Les règnes des derniers Asmonéens et celui d'Hérode virent l'exaltation grandir encore. Ils furent remplis par une série non interrompue de mouvements religieux. A mesure que le pouvoir se sécularisait et passait en des mains incrédules, le peuple juif vivait de moins en moins pour la terre et se laissait de plus en plus absorber par le travail étranger qui s'opérait en son sein. Le monde, distrait par d'autres spectacles, n'a nulle connaissance de ce qui se passe en ce coin oublié de l'Orient. Les âmes au courant de leur siècle sont pourtant mieux avisées. Le sage et clairvoyant Virgile semble répondre, comme par un écho secret, au second Isaïe; la naissance d'un enfant le jette dans des rêves de palingénésie universelle⁴. Ces rêves étaient ordinaires et formaient comme un genre de littérature, que Ton couvrait du nom des Sibylles. La formation toute récente de l'Empire exaltait les imagina-

4. Egl. iv. Le *Cumceum carmen* (v. 4) était une sorte d'apocalypse sibylline, empreinte de la philosophie de l'histoire familière à l'Orient. Voir Sorvius sur ce vers, et *Carmina sibyllina*, III, 87-817. Cf. Tac, *Ilis.*, V, 43.

tions; la grande ère de paix où Ton entra et cette impression de sensibilité mélancolique que prouvent les âmes après les longues périodes de révolution, faisaient naître de toutes parts des espérances illimitées.

En Judée, l'attente était à son comble. De saintes personnes, parmi lesquelles on cite un vieux Simeon, auquel la légende fait tenir Jésus dans ses bras, Anne, fille de Phanuel, considérée comme prophétesse¹, passaient leur vie autour du temple, jeunant, priant, pour qu'il plût à Dieu de ne pas les retirer du monde sans avoir vu l'accomplissement des espérances d'Israël. On sent une puissante incubation, l'approche de quelque chose d'inconnu.

Ce mélange confus de claires vues et de songes, cette alternative de déceptions et d'espérances, ces aspirations sans cesse refoulées par une odieuse réalité, trouverent enfin leur interprète dans l'homme incomparable auquel la conscience universelle a décerné le titre de Fils de Dieu, et cela avec justice, puisqu'il a fait faire à la religion un pas auquel nul autre ne peut et probablement ne pourra jamais être comparé.

4. Luc, ii, 25 et suiv.

CHAPTER II .

ENFANCE ET JEUNESSE DE JESUS. SES PREMIERES IMPRESSIONS.

Jesus naquit a Nazareth¹, petite ville de Galilee, qui n'eut avant lui aucune celebrite². Toute sa vie il fut designe du nom de « Nazareen ³, » et ce n'est que par un detour assez embarrasse⁴ qu'on réussit, dans sa legende, a le faire naître a Bethlehem.

4. Matth., xiii, 54 et suiv.; Marc, vi, 4 et suiv.; Jean, I, 45-46.

2. Elle n'est nommee ni dans les ecrits de l'Ancien Testament, ni dans Josephe, ni dans le Talmud.

3. Marc, i, 24; Luc, xvm, 37; Jean, xix, 49; Act. n, 22; in, G. De la le nom de *Nazareth*, longtemps applique" aux Chretiens, et qui les designe encore dans tous les pays musulmans.

4. Le recensement opere par Quirinius, auquel la legende rattache le voyage de Bethlehem, est posterieur d'au moins dix ans a l'annee ou, selon Luc et Matthieu, Jesus serait ne. Les deux evangelistes, en effet, font naître Jesus sous le regne d'Herode (Matth. n, 4, 49, 22; Luc, i, 5). Or, le recensement de Quirinius n'eut lieu qu'apres la deposition d'Archelaüs, c'est-a-dire dix ans apres la mort d'Herode, l'an 37 de l'ere d'Actium (Josephe, *Ant.*, xvii, xiii, 5; xviii, i, 4; ii, 4). L'inscription [par laquelle on proton-

Nous verrons plus tard¹ le motif de cette supposition, et comment elle était la conséquence obligée du rôle messianique prêté à Jésus². On ignore la date précise de sa naissance. Elle eut lieu sous le règne d'Auguste, vers l'an 750 de Rome, probable-

ment autrefois établir que Quirinius fit deux recensements est reconnu pour fausse (V. Orelli, *Inscr. lat.*, n°623, et le supplément de Henzen, à ce numéro; Borghesi, *Fastes consulaires* [encore inédits], à l'année 742). Le recensement en tout cas ne se serait appliqué qu'aux parties réduites en province romaine, et non aux tolarchies. Les textes par lesquels on cherche à prouver que quelques-unes des opérations de statistique et de cadastre ordonnées par Auguste durent s'étendre au domaine des Illyrodes, on n'impliquent pas ce qu'on leur fait dire, ou sont d'auteurs chrétiens, qui ont emprunté cette donnée à l'Évangile de Luc. Ce qui prouve bien, d'ailleurs, que le voyage de la famille de Jésus à Bethléhem n'a rien d'historique, c'est le motif qu'on lui attribue. Jésus n'était pas de la famille de David (v. ci-dessous, p. 237-238), et, en eût-il été, on ne concevrait pas encore que ses parents eussent des forces, pour une opération purement cadastrale et financière, de venir s'inscrire au lieu d'où leurs ancêtres étaient sortis depuis mille ans. En leur imposant une telle obligation, l'autorité romaine aurait sanctionné des prétentions pour elle pleines de menaces.

4. Ch. xiv.

2. Matth., H, 4 et suiv.; Luc, n, 1 et suiv. L'omission de Nazareth dans Marc, et les deux passages parallèles, Matth., XIII, 54, et Marc, vi, 4, où Nazareth figure comme «la patrie» de Jésus, prouvent qu'une telle légende manquait dans le texte primitif qui a fourni le canevas narratif des évangiles actuels de Matthieu et de Marc. Cost devant des objections souvent répétées qu'on aura ajoutées, en tête de l'évangile de Matthieu, des réserves dont la contrail-

nicnt quelques annees avant Tan 1 de l'ere que tous lcs peuples civilises font dater du jour oil il naquit¹.

Le nom de *Jesus*, qui lui fut donne, est une alteration de *Josue*. C'etait un nom fort commun; niais naturellement on y chcrcha plus lard des niystcres et une allusion a son role de Sauveur². Peut-etre lui-meme, comme tous les mystiques, s'exallait-il a ce propos. Il est ainsi plus d'une grande vocation dans l'histoire dont un nom donne sans arriere-pensee a un enfant a ete l'occasion. Les natures ardentes ne se resignent jamais a voir un hasard dans ce qui les concerne. Tout pour elle a ete regie par Dieu, et elles voient un signe de la volonte supcrieure dans les circonstances les plus insignifiantes.

La population de Galilee etait fort melee, comme

tion avec le reste du texte n'etait pas assez flagrante pour qu'on soit cru oblige de corriger les endroits qui avaient d'abord ete ecrits a un tout autre point de vue. Luc, au contraire (IV, 15), ecrivant avec reflexion, a employe, pour etre consequent, une expression plus adoucie. Quant a Jean, il ne sait rien du voyage de Bethlehem ; pour lui, Jesus est simplement de Nazareth » ou « Galileen », dans deux circonstances ou il eut ete de la plus liaule importance de rappeler sa naissance a Bethlehem (I, 45-46; III, 41-42).

1. On sait que le calcul qui sert de base a l'ere vulgaire a ete fait au vi^e siecle par Denys le Petit. Ce calcul implique certainement des hypotheses.

2. Mallh., I, 21; Luc, I, 34.

10 nom meme du pays¹ l'indiquait. Cete province comptait parmi ses habitants, au temps de Jesus, beaucoup de non-Juifs (Pheniciens, Syriens, Arabes et meme Grecs²). Les conversions au judaïsme n'etaient point rares dans ces sortes de pays mixtes. 11 est done impossible de soulever ici aucune question de race et de rechercher quel sang coulait dans les veines de celui qui a le plus contribu6 a effacer dans l'humanite les distinctions de sang.

Il sortit des rangs du peuple³. Son pere Joseph et sa mere Marie etaient des gens de mediocre condition, des artisans vivant de leur travail⁴, dans cet etat si commun en Orient, qui n'est ni l'aisance ni la misere. L'extreme simplicité de la vie dans de telles contrees, en ecartant le besoin de confortable, rend le privilege du riche presque inutile, et fait de tout le monde des pauvres volontaires. D'un autre cote, le manque total de gout pour les arts et pour ce qui contribue a l'elegance de la vie materielle, donne a la maison de celui qui ne manque de rien un aspect de denument. A part quelque chose de sordide et de

4. *Gelil haggoyim* « eglise des Gontils. »

² Strabon, XVI, n, 33; Jos., *Vita*, 42.

3. On expliquera plus tard (ch. xiv) l'origine des genealogies (destinees a le rattacher a la race de David. Les Ebionites les supprimaient) (Kpiph., *Adv. luer.*, xiv, 14).

4. Matth., XIII, 33; Marc, vi, 3; Jean, vi, 42.

repoussant que l'islainisme porte partout avec lui, la ville de Nazareth, au temps de J6sus, ne differait peut-etre pas beaucoup de ce qu'elle est aujourd'hui¹. Les rues oil il joua enfant, nous les voyons dans ces sentiers pierreux ou ces petits carrefours qui separent les cases. La maison de Joseph ressembla beaucoup sans doute a ces pauvres boutiques, eclairees par la porte, servant a la fois d'etabli, de cuisine, de chambre a coucher, ayant pour ameublement une natte, quelques coussins a terre, un ou deux vases d'argile et un coffre peint.

La famille, qu'elle provint d'un ou de plusieurs manages, eiait assez nombreuse. Jesus avail des freres et des scours², dont il semble avoir ete l'aine³. Tous sont resles obscurs; car il parait que les quatre pcrsonnages qui sont donnees comme ses freres, et parmi les(juels un au moins, Jacques, est arrivee a une graude importance dans les premieres annees du

1. L'aspect grossier des mines qui couvrcnt la Palestine prouve que les villes qui ne furent pas reconstruiles a la maniere romaino etaient fort mal baties. Quant a la forme des maisons, elle est, on Syne, si simple ctsi imperieuseinent commandee par le climat qu'elle n'a jamais du changer.

2. Malth., xn, 46 et Miiv.; XIII 33 et Miiv.; Mare, in, 31 et MUV.; vi, 3; Luc, vin, 10 et suiv.; Jean, n, 42 vII, 3, 3, 10; Act., i, 14.

3. Matth., i, 25.

developpement du christianisme, etaient ses cousins germains. Marie, en effet, avait une soeur nominee aussi Marie¹, qui epousa un certain Alphec ou Cleophas (ces deux noms paraissent designer une meme personne²), et fut mere de plusieurs fils qui jouerent un role considerable parmi les premiers disciples de Jesus. Ces cousins germains, qui adhererent au jeune Maitre, pendant que ses vrais freres lui faisaient de l'opposition⁵, prirent le titre de «freres du Seigneur¹.)» Les vrais freres de Jesus n'eurent d'importance,

4. Ces deux soeurs portant le memo nom sont un fait singulier. 11 y a la probablement quelque inexactitude, ⁱsenant de l'habludo de donner presque indistinctement aux Galileennes le nom de Marie.

2. Ils ne sont pas etymologiquement identiques. Ἀλφᾱίς est la transcription du nom syro-chaldaïque *llalphai*; Κλεόπᾱς ou Κλεόπᾱς est une forme ecourlee de Κλεόπᾱτος. Mais il pouvait y avoir substitution artificielle de l'un a l'autre, de meme que les Joseph se faisaient appeler « l'egesippe », les Ehakim « Alcimus », etc.

3. Jean, vii, 3 et suiv.

4. En effet, les quatre personnages qui sont donnees (Matth., xiii, 55; Marc, vi, 3) comme fils de Marie, mere de Jesus: Jacob, Joseph ou Jose, Simon et Jude, se retrouvent a peu pres comme fils de Marie et de Cleophas (Matth., xxvii, 56; Marc, xv, 40; Gal., i, 49; Epist. Jac, i, 4; Epist. Judæ, 4; Kuseb., C/irou. ad arm. R. DGCCX; Hint, eccl., III, 44, 32; Constit. Apost., VII, 40). L'hyponymie que nous proposons leve seule l'enorme difficulte que l'on trouve a supposer deux soeurs ayant chacune trois ou quatre fils portant les memes noms, et a admettre que Jacques et Simon, les deux premiers eveques de Jerusalem, qualifies de « freres du Seigneur, » aient ete de vrais freres de Jesus, qui au-

ainsi que leur mere, qu'apres sa mort¹. Meme alors ils ne paraissent pas avoir egale en consideration leurs cousins, dont la conversion avait ele plus spontanee et dont le caractere parait avoir eu plus d'originalite. Leur nom etait inconnu, a tel point que quand l'evangeliste met dans la bouche des gens de Nazareth l'enumeration des freres selon la nature, ce sont les noms des fils de Cleophas qui se presentent a lui tout d'abord.

Ses socurs se marierent a Nazareth², et il y passa les annees de sa premiere jeunesse. Nazareth etait une petite ville, situee dans un pli de terrain largement ouvert au sommet du groupe de montagnes qui ferme au nord la plaine d'Esdremon. La population est maintenant de trois a quatre mille ames, et

cela commence par lui etre hostiles, puis se seraient convertis. L'evangeliste, en lendant appeler ces quatre fils de Cleophas « freres du Seigneur, » aura mis, par erreur, leur nom au passage *Malik*, xxi, 53 — *Marc*, vi, 3, a la place des noms des vrais freres, restes toujours obscurs. On s'explique donc la sorte comment le caractere des personnages appeles « freres du Seigneur, » de Jacques par exemple, est si different de celui des vrais freres de Jesus, tel qu'on le voit se dessiner dans Jean, viii, 34 suiv. L'expression de « frere du Seigneur » constitua evidemment, dans l'eglise primitive, une espece d'ordre parallele a celui des apotres. Voir surtout 1 *Cor.*, i, 5.

1. *Act.*, i, 4 4.

2. *Mat.*, vi, 3.

elle peut n'avoir pas beaucoup varié¹. Le froid y est vif en hiver et le climat fort salubre. La ville, comme à cette époque toutes les bourgades juives, était un amas de cases bâties sans style, et devait présenter cet aspect sec et pauvre qu'offrent les villages dans les pays sémitiques. Les maisons, à ce qu'il semble, ne différaient pas beaucoup de ces cubes de pierre, sans élégance extérieure ni intérieure, qui couvrent aujourd'hui les parties les plus riches du Liban, et qui, mêlés aux vignes et aux figuiers, ne laissent pas d'être fort agréables. Les environs, d'ailleurs, sont charmants, et nul endroit du monde ne fut si bien fait pour les rêves de l'absolu bonheur. Même de nos jours, Nazareth est encore un délicieux séjour, le seul endroit peut-être de la Palestine où l'âme se sente un peu soulagée du fardeau qui l'opprime au milieu de cette désolation sans égale. La population est aimable et souriante; les jardins sont frais et verts. Antonin Martyr, à la fin du vi^e siècle, fait un tableau enchanteur de la fertilité des environs, qu'il compare au paradis². Quelques vallées du côté de l'ouest justifient pleinement sa des-

1. Scion Josepho [li. I, m, t), le plus petit bourg de Galilée avait plus de cinq mille habitants. Il y a là probablement de l'exagération.

2. *I. linc.*, § 5.

cription. La Fontaine, oil se concentraient autrefois la vie et la gaiete de la petite ville est detruite; sesca-naux crevasses ne donnent plus qu'une eau trouble. Mais la beautes des femmes qui s'y rassemblent le soir, cette beaute qui etait dejk remarquee au vi^e sie-cle et oil Ton voyait un don de la Vierge Marie¹, s'est conservee d'une manere frappante. G'est le type syrien dans toute sa grace pleine de langueur. Nul doute que Marie n'ait *ete Ia* presque tous les jours, et n'ait pris rang, l'urne sur l'e-paule, dans la file de ses compatriotes restees obscures. Antonin Martyr remarque que les femmes juives, ailleurs dedaigneuses pour les Chretiens, sont ici pleines d'affabiMte. Au-jourd'hui encore, les haines religieuses sont a Naza-reth moins vives qu'ailleurs.

L¹ horizon de la ville est etroit, mais si Ton monte quelque peu et que Ton atteigne le plateau fouelte d'une brise perpeluelle qui domine les plus hautes maisons, la perspective est splendide. A Touest, se déploient les belles lignes du Carmel,' terminees par une pointe abrupte qui semble se plonger dans la mer. Puis se deroulent le double sommet qui domine Magcddo, les montagnes du pays de Sichem avec leurs lieux saints de Tage patriarcal, les monts

Gelboe, le petit groupe pittoresque auquel se rattachent les souvenirs gracieux ou terribles de Sulem et d'Endor, le Thabor avec sa belle forme arrondie, que l'antiquité comparait à un sein. Par une dépression entre la montagne de Sulem et le Thabor, s'entrevoient la vallée du Jourdain et les hautes plaines de la Pérée, qui forment du côté de Test une ligne continue. Au nord, les montagnes de Safed, en s'inclinant vers la mer, dissimulent Saint-Jean-d'Acre, mais laissent se dessiner aux yeux le golfe de Khaïfa. Tel fut l'horizon de Jésus. Ce cercle enchante, berceau du royaume de Dieu, lui représenta le monde durant des années. Sa vie même sorlit peu des limites familiales à son enfance. Car au delà, du côté du nord, Ton entrevoit presque sur les franges de l'Hérmon, Césarée de Philippe, sa pointe la plus avancée dans le monde des Gentils, et du côté du sud, on pressent, derrière ces montagnes déjà moins riantes de la Samarie, la triste Judée, desséchée comme par un vent brûlant d'abstraction et de mort.

Si jamais le monde reste Chrétien, mais arrive à une notion meilleure de ce qui constitue le respect des origines, veut remplacer par d'authentiques lieux saints les sanctuaires apocryphes et mesquins où s'attachait la piété des âges grossiers, c'est sur cette hauteur de Nazareth qu'il batira son temple. Là, au

point d'apparition du christianisme et au centre d'action de son fondateur, devrait s'élever la grande église où tous les Chrétiens pourraient prier. Là aussi, sur cette terre où dormait le charpentier Joseph et des milliers de Nazareens oubliés, qui n'ont pas franchi l'horizon de leur vallée, le philosophe serait mieux placé qu'en aucun lieu du monde pour contempler le cours des choses humaines, se consoler de leur contingence, se rassurer sur le but divin que le monde poursuit à travers d'innombrables défaillances et nonobstant l'universelle vanité.

CHAPITRE III.

EDUCATION DE JESUS.

Cette nature a la fois riante et grandiose fut toute l'education de Jesus. Il apprit a lire et a ecrire¹, sans doute selon la methode de l'Orient, consistant a mettre entre les mains de l'enfant un livre qu'il repete en cadence avec ses petits camarades, jusqu'a ce qu'il le sache par cceur². Il est douteux pourtant qu'il comprit bien les Merits hebreux dans leur langue originale. Les biographes les lui font citer d'apres des traductions en langue arameenne³; ses principes d'exegese, autant que nous pouvons nous les figurer par ceux de ses disciples, ressemblaient beaucoup a ceux qui avaient cours alors et qui font l'esprit des *Tar gums* et des *Midraschim**.

Le maitre d'ecole dans les petites villes juives

4. Jean, vm, 6.

2. *Testam. des dome Pair*. L6vi, 6.

3. Matth., xxvn, 46; Marc, xv, 34.

4. Traductions et commentaires juifs, de l'epoque talmudique.

etait le *hazzan* ou lecteur des synagogues¹. Jesus frequenta peu les ecoles plus relevees des scribes ou *soferim* (Nazareth n'en avait peut-etre pas), et il n'eut aucun de ces titres qui donnent aux yeux du vulgaire les droits du savoir². Ce serait une grande erreur cependant de s'imaginer que Jesus fut ce que nous appelons un ignorant. L'education scolaire trace chez nous une distinction profonde, sous le rapport de la valeur personnelle, entre ceux qui Font recue et ceux qui en sont depourvus. Il n'en etait pas de m6me en Orient ni en general dans la bonne antiquite. L'etat de grossterele ou reste, chez nous, par suite de notre vie isolee et tout individuelle, celui qui n'a pas ete aux ecoles est inconnu dans ces societes, oil la culture morale et surtout l'esprit general du temps se transmettent par le contact perpetuel des hommes. L'Arabe, qui n'a eu aucun maitre, est souvent neanmoins tres-distingue; car la tente est une sorte d'ecole toujours ouverte, oil, de la rencontre des gens bien (eleves, nait un grand mouvement intellectuel et meme litteraire. La delicatesse des manures et la finesse de l'esprit n'ont rien de commun en Orient avec ce que nous appelons Education. Ce sont les hommes d'ecole au contraire qui passent pour

4. Mischna, *Schabbath*, i, 3.

2. Mattli., xiii, 54 et suiv.; Jean, VII, 15.

pedants et mal Aleves. Dans cet etat social, l'ignorance, qui chez nous condamne l'homme a un ranft inlerieur, est la condition des grandes choses et da la grande originalite.

Il n'est pas probable qu'il ait su le grec. Cette langue dtait peu repandue en Judee hors des classes qui participaient au gouvernement et des villes habi-tues par les pa'iens, comme Cesaree¹. L'idiome propre de Jesus etaitle dialecte syriaque mele d'hebreu qu'on parlait alors en Palestine². A plus forte raison n'eut-il aucune connaissance de la culture grecque. Cette cul-

4. Mischna, *Schekalim*, m, 2; Talmud de Jerusalem, *Megilla*, halaca xi; *Sola*, viI, 4; Talmud de Babylone, *Baba Kama*, 83 a; *Me gilla*, 8 b et suiv.

2. Matth., xxvn, 46; Marc, HI, 47; v, 44; viI, 34; xiv, 36; xv, 34. L'**expression** ἡ πατρὶς φωνή, dans les ccrivains de ce temps, designe toujours le dialecte semitique qu'on parlait en Palestine (II Macch., vu, 24, 27; xn, 37; *Acles*,xx\, 37, 40;xxII, 2;xxvi, 44; Josephe, *Ant.*,XVIII, vi, 40; XX, sub fin.; B. J. proem. 4, V, vi, 3; V, ix, 2; VI, n, 4; *Contre Apion*, I, 9; Z)e Macch., 42, 46). Nous montrerons plus tard que quelques-uns des documents qui servirent debase aux fevangilos synoptiques ont ete ecrits en ce dialecte semitique. Il en fut do meme pour plusieurs apocryphes (IV^e livre des Macch., xvi, ad calcem, etc.). Enfin, la chretiente directement issue du premier mouvement galileen (Nazareons, *Kbionim*, etc.), laquelle se continua longtemps dans la Batancc et le Hauran, parlait un dialecte semitique (Eusebe, *De situ et nomin. loc. fiebr.*, au mot **Χωβεί**; Epiph., *Adv. hær.*, xxix, 7, 9; x\ x, 3; S. Jerome, *In Matth.*, xII, 43; *Dial. adv. Pelag.*, I11, 2).

ture etait proscrite par les docteurs palestiniens, qui enveloppaient dans une meme malediction « celui qui eleve des pores et celui qui apprend a son fils la science grecque ¹.» En tout cas elle n'avait pas peneé tre dans les petites villes comme Nazareth. Nonobstant l'anatheme des docteurs, il est vrai, quelques Juifs avaient deja embrasse la culture hellenique. Sans parler de l'ecole juive d'Egypte, oil les tentatives pour amalgamer rhellenisme et le judaisme se continuaient depuis pres de deux cents ans, un juif, Nicolas de Damas, etait devenu, dans ce temps meme, Tun des homines les plus distingues, les plus instruits, les plus consideres de son siecle. Bientot Josephe devait fournir un autre exemple de juif complement hellenise. Mais Nicolas n'avait de juif que le sang; Josephe declare avoir ete parmi ses contemporains une exception ², et toute l'ecole schismatique d'figypte s'etait detachee de Jerusalem a tel point qu'on n'en trouve pas le moindre souvenir dans le Talmud ni dans la tradition juive. Ce qu'il y a de certain, e'est qu'k Jerusalem le grec etait tres-peu etudie, que les dtudes grecques etaient considrees comme danger

4. Mischna, *Sanhedrin*, xi, 4; Talmud de Babylone, *Baba Kama*, 82 b et 83 a; *Sola*, 49, a et b; *Afenachoth*, 64 b; Comp. IIMacch., iv, 40 et suiv.

*. *Jos.*, *Ant.*, XX, xI, 2.

reuses et meme seniles, qu'on les declarait bonnes tout au plus pour les femmes en guise de parure¹. L'etude seule de la Loi passait pour liberate et digne d'un homme serieux². Interroge sur le moment oil il convenait d'enseigner aux enfants « la sagesse grecque, » un savant rabbin avait r6pondu : « A l'heure qui n'est ni le jour ni la nuit, puisqu'il est ecrit de la Loi : Tu l'etudieras jour et nuit³. »

Ni directement ni indirectement, aucun 6lement de culture hellenique ne parvint done jusqu'a Jesus. Il ne connut rien hors du judaisme, son esprit conserva cette franche naivete qu'affaiblit toujours une culture 6tendue et variee. Dans le sein meme du judaisme, il resta etranger a beaucoup d'efforts souvent paralleles aux siens. D'unepart, l'ascetisme des Ess6niens ou Th6rapeutes⁴, do l'autre, les beaux essais de philosophie religieuse tenths par Tecole juive d'Alexandrie, et dont Philon, son contemporain, etait l'ingeieux interprete, lui furent inconnus. Les fre-

4. Talmud de Jerusalem, *Peah*, i, 4.

2. Jos. Ant., loc. cit; Orig., *Contra Celsum*, II, 34.

3. Talmud de Jerusalem, *Peah*, i, 4; Talmud de Baby lone, *Menachoth*, 99 b.

4. Les *Therapeutes* de Philon sont une branche d'Esseniens. Leur nom meme paralt n'etre qu'une traduction grecque de celui des Esseniens (feaaaToi, *asaya*, « medecins »). Cf. Philon, *De Vita contempt.*, init.

quentes ressemblances qu'on trouve entre lui et Philon, ces excellentes maximes d'amour de Dieu, de charité, de repos en Dieu¹, qui font comme un écho entre l'Evangile et les écrits de l'illustre penseur alexandrin, viennent des communes tendances que les besoins du temps inspiraient à tous les esprits élevés.

Heureusement pour lui, il ne connut pas davantage la scolastique bizarre qui s'enseignait à Jérusalem et qui devait bientôt constituer le Talmud. Si quelques pharisiens l'avaient déjà apportée en Galilée, il ne les fréquenta pas, et quand il toucha plus tard cette casuistique niaise, elle ne lui inspira que le dégoût. On peut supposer cependant que les principes de Hillel ne lui furent pas inconnus. Hillel, cinquante ans avant lui, avait prononcé des aphorismes qui avaient avec les siens beaucoup d'analogie. Par sa pauvreté humblement supportée, par la douceur de son caractère, par l'opposition qu'il faisait aux hypocrites et aux prêtres, Hillel fut le vrai maître de Jésus², s'il est permis de parler de maître, quand il s'agit d'une si haute originalité.

4. Voir surtout les traits *Quis rerum divinarum hæres sit* et *De Philanthropia* de Philon.

2. *Pirke Aboth*, ch. i et H ; Talm. de Jerus., *Pesachim*, vi, 4 ; Talm. de Bab., *Pesachim*, 66 a ; *Schabbath*, 30 b et 31 a ; *Joma*, 35 b.

La lecture des livres de l'Ancien Testament fit sur lui beaucoup plus d'impression. Le Canon des livres saints se composait de deux parties principales, la Loi, c'est-k-dire le Pentateuque, et les Prophetes, tels que nous les possedons aujourd'hui. Une vaste exegese allegorique s'appliquait a tous ces livres et cherchait a en tirer ce qui n'y est pas, mais ce qui repondait aux aspirations du temps. La Loi, qui representait, non les anciennes lois du pays, mais bien les utopies, les lois factices et les fraudes pieuses du temps des rois pietistes, etait devenue, depuis que la nation ne se gouvernait plus elle-meme, un thesore inepuisable de subtiles interpretations. Quant aux prophetes et aux psaumes, on etait persuade que presque tous les traits un peu mysterieux de ces livres se rapportaient au Messie, et l'on y cherchait d'avance le type de celui qui devait realiser les esperances de la nation. Jesus partageait le gout de tout le monde pour ces interpretations allegoriques. Mais la vraie poesie de la Bible, qui echappait aux puerils exegetes de Jerusalem, se revelait pleinement k son beau genie. La Loi ne parait pas avoir eu pour lui beaucoup de charme; il crut pouvoir mieux faire. Mais la poesie religieuse des psaumes se trouva dans un merveilleux accord avec son ame lyrique; ils resterent toute sa vie son

alimenf et son soutien. Les prophctes, Isai'e en parti culier et son continuateur du temps de la captivite, avec leurs brillants reyes d'avenir, leur impetueuse eloquence, leurs invectives entremetees de tableaux enchanteurs, furent ses veritables maitres. Il lut aussi sans doute plusieurs des ouvrages apocryphes, c'est-k-dire de ces ecrits assez modernes, dont les auteurs, pour se donner une autorite qu'on n'accordait plus qu'aux ecrits tres-anciens, se couvraient du nom de prophetes et de patriarches. Un de ces livres surtout le frappa; c'est le livre de Daniel. Ce livre, compose par un Juif exalte du temps d'Antiochus fipiphane, et mis par lui sous le couvert d'un ancien sage¹, etait le resume de l'esprit des derniers temps. Son auteur, vrai createur de la philosophic de l'histoire, avait pour la premiere fois ose ne voir dans le mouvement du monde et la succession des empires qu'une fonction subordonnee aux destinees du peuple juif. Jesus fut penetre de bonne heure de ces hautes esperances. Peut-etre lut-il aussi les livres (T Henoeh, alors reveres a l'egal des livres saints², et

4. La legende do Daniel etait deja formee au vn^e siecle avant J.-C. (Ezechicl, **xiv**, 44 et suiv.; xxvii, 3). Plus (ard, on supposa qu'il avait vecu au temps do la captivite de Babylone.

•. *Epist. Judæ* 14 et suiv.; **II Petri**, II, 4, I I ; *Tesltun. des*

les autres écrits du même genre, qui entretenaient un si grand mouvement dans l'imagination populaire. L'avènement du Messie avec ses gloires et ses terreurs, les nations s'écroulant les unes sur les autres, le cataclysme du ciel et de la terre furent l'élément familier de son imagination, et comme ces révolutions étaient censées prochaines, qu'une foule de personnes cherchaient à en supputer les temps, l'ordre surnaturel ou nous transportent de telles visions lui parut tout d'abord parfaitement naturel et simple.

Qu'il n'eût aucune connaissance de l'état général du monde, c'est ce qui résulte de chaque trait de ses discours les plus authentiques. La terre lui paraît encore divisée en royaumes qui se font la guerre; il semble ignorer la « paix romaine, » et l'état nouveau de société qu'inaugurerait son siècle. Il n'eût aucune idée précise de la puissance romaine; le nom de « César » seul parvint jusqu'à lui. Il vit bâtir, en Galilée ou aux environs, Tibériade, Julienne, Diocésarée, Césarée, ouvrages pompeux des

douze Patriarches Simeon, B; Levi, 44, 46; Juda, 48; Zab. 3; Dan, 5; Nephtali, 4. Le « Livre d'Enoch » forme encore une partie importante de la Bible éthiopienne. Tel que nous le connaissons par la version Sthiopienne, il est composé* de pièces de différentes dates, dont les plus anciennes sont de Tan 430 ou 450 avant J.-C. Quelques-unes de ces pièces ont de l'analogie avec les discours de Jésus. Comparez les eh. xcvi-xcix à Luc, vi, 24 et suiv.

Herodes, qui cherchaient, par ces constructions magnifiques, b, prouver leur admiration pour la civilisation romaine et leur devouement envers les membres de la famille d'Auguste, dont les noms, par un caprice du sort, servent aujourd'hui, bizarrement alt6r6s, a designer de miserables hameaux de Bedouins. Il vit aussi probablement Sebaste, oeuvre d'Eterode le Grand, ville de parade, dont les ruines feraient croire qu'elle a ete apportee la toute faite, comme une machine qu'il n'y avait plus qu'a monter sur place. Cette architecture d'ostentation, arrivee en Judee par chargements, ces centaines de colonnes, toutes du meme diametre, ornaient de quelque insipide «rue de Rivoli,» voila ce qu'il appelait «les royaumes du monde et toute leur gloire. » Mais ce luxe de commande, cet art administratif et officiel lui déplaisaient. Ce qu'il aimait, c'etaient les villages galileens, melanges confus de cabanes, d'aires et de pressoirs tailles dans le roc, de puits, de tombeaux, de figuiers, d'oliviers. Il resta toujours pres de la nature. La cour des rois lui apparaissait comme un lieu oil les gens ont de beaux habits¹. Les charmantes impossibilites dont fourmillent ses paraboles, quand il met en scene les rois et les

puissants¹, prouvent qu'il ne congut jamais la soci  t  aristocratique que comme un jeune villageois qui voit le monde a travers le prisme de sa naivete.

Encore moins connut-il l'idee nouvelle, creee par la science grecque, base de toute philosophie et que la science moderne a hautement confirmee, l'exclusion des forces surnaturelles auxquelles la naive croyance des vieux ages attribuait le gouvernement de l'univers. Prts d'un sifecle avant lui, Lucrece avait exprime d'une facon admirable l'inflexibilite du regime general de la nature. La negation du miracle, cette idee que tout se produit dans le monde par des lois oil rintervention personnelle d'etres superieurs n'a aucune part, etait de droit commun dans les grandes écoles de tous les pays qui avaient reçu la science grecque. Peut-etre meme Babylone et la Perse n'y etaient-elles pas etrangferes. jesus ne sut rien de ce progrès. Quoique ne a une dpoque oil le principe de la science positive etait deja proclame, il vecut en plein surnaturel. Jamais peut-etre les Juifs n'avaient ete plus possedes de la soif du merveilleux. Philon qui vivait dans un grand centre intellectuel, et qui avait reçu une education tres-complete, ne possede qu'une science chimerique et de mauvais aloi.

4. Voir, par exemple, Matth., xxII, 2 et suiv.

Jésus ne différait en rien sur ce point de ses compatriotes. Il croyait au diable, qu'il envisageait comme une sorte de génie du mal⁴, et il s'imaginait, avec tout le monde, que les maladies nerveuses étaient l'effet de démons, qui s'emparaient du patient et l'agitaient. Le merveilleux n'était pas pour lui l'exceptionnel; c'était l'état normal. La notion du surnaturel, avec ses impossibilités, n'apparaît que le jour où naît la science expérimentale de la nature. L'homme étranger à toute idée de physique, qui croit qu'en priant il change la marche des nuages, arrête la maladie et la mort même, ne trouve dans le miracle rien d'extraordinaire, puisque le cours entier des choses est pour lui le résultat de volontés libres de la divinité. Cet état intellectuel fut toujours celui de Jésus. Mais dans sa grande âme, une telle croyance produisait des effets tout opposés à ceux où arrivait le vulgaire. Chez le vulgaire, la foi à l'action particulière de Dieu amenait une crédulité naïve et des duperies de charlatans. Chez lui, elle tenait à une notion profonde des rapports familiers de l'homme avec Dieu et à une croyance exagérée dans le pouvoir de l'homme; belles erreurs qui furent le principe de sa force; car si elles de-

*. Matth., vi, 13.

vaient un jour le mettre en défaut aux yeux du physicien et du chimiste, elles lui donnaient sur son temps une force dont aucun individu n'a disposé avant lui ni depuis.

De bonne heure, son caractère a part se révéla. La légende se plaît à le montrer dès son enfance en révolte contre l'autorité paternelle et sortant des voies communes pour suivre sa vocation¹. Il est sur, au moins, que les relations de parents furent peu de chose pour lui. Sa famille ne semble pas l'avoir aimé², et, par moments, on le trouve dur pour elle³. Jésus, comme tous les hommes exclusivement préoccupés d'une idée, arrivait à tenir peu de compte des liens du sang. Le lien de l'idée est le seul que ces sortes de natures reconnaissent : « Voilà ma mère et mes frères, disait-il en étendant la main vers ses disciples; celui qui fait la volonté de mon Père, voilà mon frère et ma sœur. » Les simples gens ne l'entendaient pas ainsi, et un jour une femme, passant près de lui, s'écria, dit-on : « Heureux le ventre qui

4. Luc, ii, 42 et suiv. Les évangiles apocryphes sont pleins de pareilles histoires poussées au grotesque.

2. Matth., xiii, 57; Marc, vi, 4; Jean, vi, 3 et suiv. Voyez ci-dessous, p. 453, note 6.

3. Matth., XII, 48; Marc, in, 33; Luc, viii, 21; Jean, II, 4; évang. selon les Hébreux, dans saint Jérôme, *Dial. adv. Pélage*, III, 2.

t'a porte et lcs seins que tu as sucés! » — « Ileureux plutot, repondit-il⁴, celui qui Scouté la parole de Dieu et qui la met en pratique! » Bientot, dans sa hardie revolte contre la nature, ii devait aller plus loin encore, et nous le verrons foulant aux pieds tout ce qui estde l'homme, le sang, r amour, la patrie, ne garder d'ame et de cceur que pour l'idec qui se presentait a lui comme la forme absolue du bien et du vrai.

4, Luc, », X1 27 et suiv«

CHAPITRE IV.

ORDRE D'IDÉES AU SEIN DUQUEL SE DÉVELOPPA JÉSUS .

Comme la terre refroidie ne permet plus de comprendre les phénomènes de la création primitive, parce que le feu qui la pénétrait s'est éteint; ainsi les explications réfléchies ont toujours quelque chose d'insuffisant, quand il s'agit d'appliquer nos timides procédés d'induction aux révolutions des époques créatrices qui ont décidé du sort de l'humanité. Jésus vécut à un de ces moments où la partie de la vie publique se joue avec franchise, où l'enjeu de l'activité humaine est poussé au centuple. Tout grand rôle, alors, entraîne la mort; car de tels mouvements supposent une liberté et une absence de mesures préventives qui ne peuvent aller sans de terribles contre-poids. Maintenant, l'homme risque peu et gagne peu. Aux époques héroïques de l'activité hu-

maine, l'homme risque tout et gagne tout. Les bons et les mechants, ou du moins ceux qui sc croient et que Ton croit tels, forment des armies opposes. On arrive par l'6chafaud a l'apothéose; les caracteres ont des traits accuses, qui les gravent comme des types eternels dans la memoire des homines. En dehors de la Revolution francaise, aueun milieu historique ne fut aussi propre que celui oil se forma Jesus a developper ces forces cachees que l'humanite tient comme en reserve, et qu'elle ne laisse voir qu'a ses jours de fievre et de peril.

Si le gouvernement du monde etait un probleme speculatif, et que le plus grand philosophe fut l'homme le mieux designe pour dire a ses semblables ce qu'ils doivent croire, c'est du calme et de la reflexion que sortiraient ces grandes regies morales et dogmatiques qu'on appelle des religions. Mais il n'en est pas de la sorte. Si Ton excepte Cakya-Mouni, les grands fondateurs religieux n'ont pas ete des metaphysiciens. Le bouddhisme lui-meme, qui est bien sorti de la pensee pure, a conquis une moitie de l'Asie pour des motifs tout politiques et moraux. Quant aux religions semitiques, elles sont aussi peu philosophiques qu'il est possible. Moise et Mahomet n'ont pas ete des speculatifs : ce furent des hommes d'action. C'est en proposant l'ac-

tion *h* œurs compatriotes, a leurs contemporains, qu'ils ont doming Phumanitd. Jesus, de meme, ne fut pas un theologien, un philosophe ayant un systfeme plus ou moins bien compost. Pour etre disciple de Jesus, il ne fallait signer aucun formulaire, ni prononcer aucune profession de foi; il ne fallait qu'une seule chose, s'attacher a lui, l'aimer. Il ne disputa jamais sur Dieu, car il le sentait directement en lui. L'ecueil des subtilites metaphysiques, contre lequel le christianisme alia heurter des le III^e siecle, ne fut nullement pose par le fondateur. Jesus n'eut ni dogmes, ni systeme, mais une resolution personnelle fixe, qui, ayant depasse en intensite toute autre volonte creee, dirige encore a l'heure qu'il est les destinies de l'humanity.

Le peuple juif a eu Pavantage, depuis la captivity de Babylone jusqu'au moyen age, d'etre toujours dans une situation tres-tendue. Voilh, pourquoi les depositaires de l'esprit de la nation, durant ce long pdriode, semblent ecrire sous Taction d'une ftevre intense, qui les met sans cesse au-dessus et au-dessous de la raison, rarement dans sa moyenne voie. Jamais l'homme n'avait saisi le probleme de l'avenir et de sa destinee avec un courage plus desesperé, plus decide a se porter aux extremes. Ne separant pas le sort de Phumanite de celui de leur

polite race, les penscurs juifs sont les premiers qui aicnt eu souci d'une theorie generale de la marche de noire espfece. La Grece, toujours renfermge en elle-mfime, et uniquement attentive a ses querelles de petites villes, a eu des historiens admirables; mais avant l'epoque romaine, on chercherait vainement chez elle un systfeme general de philosophic de Thistoire, embrassant toute l'humanite. Le juif, au contraire, greae a une espece de sens prophdtique qui rend par moments le somite merveilleusement aple a voir les grandes lignes de L'avenir, a fait entrer Thistoire dans la religion. Peut-fitre doit-it un peu de cet esprit *Ix* la Perse. La Perse, depuis une epoque ancienne, concut l'histoire du monde comme une sdrie devolutions, a chacune desquelles preside un prophfete. Ghaque prophfcte a son *hazar*, ou regne de mille ans (chiliasme), et de ces ages successifs, analogues aux millions de siecles devolus a chaque bouddha de l'Inde, se compose la trame des evenements qui pr6parent le regne d'Ormuzd. A la fin des temps, quand le cercle des chiliasmes sera *6puis6*, viendra le paradis deinitif. Les hommes alors vivront heureux; la terre sera comme une plaine; il n'y aura qu'une langue, une loi et un gouvernement pour tous les hommes. Mais cet avènement sera precede de terribles calamity. Dahak

(le Satan de la Perse) rompra les fers qui Fenchatnent et s'abattra sur le monde. Deux prophètes viendront consoler les hommes et préparer le grand avènement¹. Ces idées couraient le monde et pénétraient jusqu'à Rome, où elles inspiraient un cycle de poèmes prophétiques, dont les idées fondamentales étaient la division de l'histoire de l'humanité en périodes, la succession des dieux répondant à ces périodes, un complet renouvellement du monde, et l'avènement final d'un âge d'or². Le livre de Daniel, le livre d'Hénoch, certaines parties des livres sibyllins*, sont l'expression juive de la même théorie. Certes il s'en faut que ces pensées fussent celles de tous. Elles ne furent d'abord embrassées que par quelques personnes à l'imagination vive et portées vers les doctrines étrangères. L'auteur étroit et sec du livre d'Esther n'a jamais pensé au reste du monde que pour le mépriser et lui vouloir du mal⁴. L'épicurien disabuse qui a écrit l'Ecclesiaste pense si

4. *Yacna*, XIII, 24; Theopompe, dans Plut., *De Iside et Osiride*, § 47; *Minokhired*, passage public dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, I, p. 263.

2. Virg., *Egl.* iv; Servius, sur le v. 4 de cette églogue; Nigidius, cité par Servius, sur le v. 40.

3. Livre III, 97-847.

4. vi, 43; VII, 40; VIII, 7, 44-47; ix, 4-22; et dans les parties apocryphes: ix, 40-44; xiv, 43 et suiv.; xvi, 20, 24,

peu a l'avenir qu'il trouve meme inutile de travailler pour ses enfants; aux yeux de ce celibataire ego'iste, le dernier mot de la sagesse est de placer son bien a fonds perdu¹, Mais les grandes choses dans un peuple se font d'ordinaire par la minority. Avec ses enormes defauts, dur, ego'iste, moqueur, cruel, Etroit, subtil, sophiste, le peuple juif est cependant l'autcur du plus beau mouvement d'enthousiasme desinteresse dont parle l'histoire. L'opposition fait toujours la gloire d'un pays. Les plus grands hommes d'une nation sont ceux qu'elle met a mort. Socrate a fait la gloire d'Athenes, qui n'a pas juge pouvoir vivre avec lui. Spinoza est le plus grand des juifs modernes, et la synagogue Fa exclu avec ignominie. Jesus a (Ste la gloire du peuple d'Israel, qui l'a crucifie.

Un gigantesque reve poursuivait depuis des siecles le peuple juif, et le rajeunissait sans cesse dans sa decrepitude. Etrangere a la theorie des recompenses individuelles, que la Grece a repandue sous le nom d'immortalite de l'ame, la Judee avait concentre sur son avenir national toute sa puissance d'amour et de desir. Elle crut avoir les promesses divines d'un avenir sans bornes, et comme l'amere realit6 qui, a

4. Eccl.,i, 11; ii, 16, 48-24; in, 19-22; iv, 8, 45-46; v, 17-48; vi, 3, 6; viii, 15; IX, 9, 10.

partir du ix^e sifecle avant notre fere, donnait de plus en plus le royaume du monde a la force, refoulait brutalement ces aspirations, elle se rejeta sur les alliances d'idees les plus impossibles, essaya les volte-faces les plus Granges. Avant la captivite, quand tout Tavenir terrestre de la nation se fut evanoui par la separation des tribus du nord, on reva la restauration de la maison de David, la reconciliation des deux fractions du jpeuple, le triomphe de la theocratie et du culte de Jehovah sur les cultes idolatres. A repoque de la captivity, un poete plein d'harmonie vit la splendeur d'une Jerusalem future, dont les peuples et les iles lointaines seraient tributaires, sous des couleurs si douces, qu'on eut dit qu'un rayon des regards de Jesus Teut penete a une distance de six sifecles¹.

La vicloire de Cyrus sembla quelque temps realiser tout ce qu'on avait espere. Les graves disciples de l'Avesta et les adorateurs de Jehovah se crurent freres. La Perse etait arrivee, en bannissant les *divas* multiples et en les transformant en demons (*divs*), a tirer des vieilles imaginations ariennes, essentiellement naturalistes, une sorte de monotheisme. Le ton prophetique de plusieurs des enseignements de TIran avait beaucoup d'analogie avec certaines composi-

tions d'Osee et d'Isaïe. Israël se reposa sous les Achemenides ¹, et, sous Xerxes (Assuerus), se fit redouter des Iraniens eux-mêmes. Mais l'entrée triomphante et souvent brutale de la civilisation grecque et romaine en Asie le rejeta dans ses rêves. Plus que jamais, il invoqua le Messie comme juge et vengeur des peuples. Il lui fallut un renouvellement complet, une révolution prenant le globe à ses racines et Tebranlant de fond en comble, pour satisfaire l'énorme besoin de vengeance qu'excitaient chez lui le sentiment de sa supériorité et la vue de ses humiliations².

Si Israël avait eu la doctrine, dite spiritualiste, qui coupe l'homme en deux parts, le corps et l'âme, et trouve tout naturel que, pendant que le corps pourrit, l'âme survive, cet accès de rage et d'énergique protestation n'aurait pas eu sa raison d'être. Mais une telle doctrine, sortie de la philosophie grecque, n'était pas dans les traditions de l'esprit juif. Les anciens Hébreux ne renfermaient aucune trace de rémunérations ou de peines futures. Tandis que l'idée de la solidarité de la tribu existait, il était naturel qu'on ne songeât pas à une stricte rétribution selon les mérites de chacun. Tant

4. Tout le livre d'Esther respire un grand attachement à cette dynastie.

2. Lettre apocryphe de Baruch, dans Fabricius, *Cod. pseud.* V. 7^e, H, p. 147 et suiv.

pis pour l'homme pieux qui tombait à une époque d'impie-
 tée; il subissait comme les autres les malheurs pu-
 blics, suite de l'impie- tée gérée. Cette doctrine, l'égée
 paries sages de l'époque patriarcale, aboutissait chaque
 jour à d'insoutenables contradictions. Déjà du temps
 de Job, elle était fort ébranlée; les vieillards de The-
 man qui la professaient étaient des hommes arrières,
 et le jeune Elihu, qui intervient pour les combattre,
 ose émettre dès son premier mot cette pensée essen-
 tiellement révolutionnaire : la sagesse n'est plus dans
 les vieillards¹! Avec les complications que le monde
 avait prises depuis Alexandre, le vieux principe théo-
 manite et mosaïque devenait plus intolérable encore².
 Jamais Israël n'avait été plus fidèle à la Loi, et pour-
 tant on avait subi l'atroce persécution d'Antiochus.
 Il n'y avait qu'un rheteur, habitué à répéter de
 vieilles phrases dénuées de sens, pour oser pré-
 tendre que ces malheurs venaient des infidèles du
 peuple⁵. Quoi! ces victimes qui meurent pour leur foi,
 ces héroïques Macchabées, cette mère avec ses sept

4. Job, xxxIII, 9.

2. Il est cependant remarquable que Jésus, fils de Sirach, s'y
 tient strictement (xvII, 26-28; xxII, 40-44; xxx, 4 et suiv.; xLI,
 4-2; xLIV, 9). L'auteur de la *Sagesse* est d'un sentiment tout
 opposé* (iv, 4, texte grec).

3. *Esth.*, xiv, 6-7 (apocr.); Epljre apocryphe de **Baruch** (Fabri-
 cius, *Cod. pseud.* V. T. II, p. 447 et suiv.).

fils, Jehovah les oubliera eternellement, les abandonnera a la pourriture de la fosse¹? Un sadduceen incredule et mondain pouvait bien ne pas reculer devant une telle consequence; un sage consomme, tel qu'Antigone de Soco², pouvait bien soutenir qu'il ne faut pas pratiquer la vertu comme l'esclave en vue de la recompense, qu'il faut etre vertueux sans espoir. Mais la masse de la nation ne pouvait se contenter de cela. Les uns, se rattachant au principe de l'immortalite philosophique, se repreenterent les justes vivant dans la mimoire de Dieu, glorieux a. jamais dans le souvenir des hommes, jugeant Timpie qui les a persecutes³. « lis vivent aux yeux de Dieu;... ils sont connus de Dieu⁴, » voila leur recompense. D'autres, les Pharisiens surtout, eurent recours au dogme de la resurrection⁵. Les justes revivront pour participer au regno mes-

1. *II Macch.* VII.

2. *PirM Aboth*, i, 3.

3. *Sagcsse*, ch. II-VI; *DErationis imperio*, attribue a Joseph, 8.13, 16, 18. Encore faut-il remarquer quo Tauteur do ce dernier traito no fait valoir qu'en seconde ligne le motif de remuneration personnels. Le principal mobile des martyrs est l'amour pur de la Loi, l'avantage que leur mort procurera au peuple et la gloire qui s'attachera a leur nom. Comp. *Sagesse*, IV, 1 et suiv., *Ecclu*, ch. XLIV et suiv.; *Jos. B. J.*, II, VIII, 10; III, VIII, 5.

4. *Sagesse*, iv, 1; *Derat. imp.*, 16, 18.

5. *I!Macch.*, vII, 9, 14; xII, 43-44.

sianique. Ils revivront dans leur chair, et pour un monde dont ils seront les rois et les juges; ils assisteront au triomphe de leurs idées et à l'humiliation de leurs ennemis.

On ne trouve chez l'ancien peuple d'Israël que des traces tout à fait indecises de ce dogme fondamental. Le Sadduceen, qui n'y croyait pas, était, en réalité, fidèle à la vieille doctrine juive; c'était le pharisien, partisan de la résurrection, qui était le novateur. Mais en religion, c'est toujours le parti ardent qui innove; c'est lui qui marche, c'est lui qui tire les conséquences. La résurrection, idée totalement différente de l'immortalité de l'âme, sortait d'ailleurs très-naturellement des doctrines antérieures et de la situation du peuple. Peut-être la Perse en fournit-elle aussi quelques éléments¹. En tout cas, se combinant avec la croyance au Messie et avec la doctrine d'un prochain renouvellement de toute chose, elle forma ces théories apocalyptiques qui, sans être des articles de foi (le sanhedrin orthodoxe de Jérusalem ne semble pas les avoir adoptées), couraient dans toutes les imaginations et produisaient d'un bout à l'autre du monde juif une fermentation ex-

1. Théopompe, dans Diog. Laert., Prooem., 9.— Boundaries, c. xxxi. Les traces du dogme de la résurrection dans l'Avesta sont fort douteuses.

trfime. L'absence totale de rigueur dogmatique faisait que des notions fort contradictoires pouvaient 6tre admises a la fois, meme sur un point aussi capital. Tant6t le juste devait attendre la resurrection¹; tant6t il 6tait regu des le moment de sa mort dans le sein d'Abraham². Tantot la resurrection 6tait generate⁵, tantot reservee aux seuls fideles⁴. Tantot elle supposait une terre renouv6tee et une nouvelle Jerusalem; tantot elle impliquait un aneantissement prdalable de Tunivers.

Jesus, d&s qu'il eut une pensee, entra dans la brulante atmosphere que creaient en Palestine les idees que nous venons d'exposer. Ces idees ne s'enseignaient a aucune ecole; mais elles 6taient dans Tair, et son ame en fut de bonne heure pdnetrde. Nos hesitations, nos doutes ne Tatteignirent jamais. Ge sommet de la montagne de Nazareth, ou nul homme moderne ne peut s'asseoir sans un sentiment inquiet sur sa destinee, peut-etre frivole, Jeus s'y est assis vingt fois sans un doute. Delivre de Tegoisme, source de nos tristesses, qui nous fait rechercher avec aprete un interet d'outre-tombe a

4. Jean, xi, 24.

i. Luc, xvi, 22. Cf. *Dcralionisimp.*, §i 46, 48.

3. Dan., xu, a.

4. *II Macoh.* vn, 44.

la vertu, il ne pensa qu'à sa race, à l'humanité. Ces montagnes, cette mer, ce ciel d'azur, ces hautes plaines à l'horizon, furent pour lui non la vision mélancolique d'une âme qui interroge la nature sur son sort, mais le symbole certain, Tombre transparente d'un monde invisible et d'un ciel nouveau.

11 n'attacha jamais beaucoup d'importance aux événements politiques de son temps, et il en était probablement mal informé. La dynastie des Hérodes vivait dans un monde si différent du sien, qu'il ne la connut sans doute que de nom. Le grand Hérode mourut vers l'année même où il naquit, laissant des souvenirs impérissables, des monuments qui devaient forcer la postérité la plus malveillante d'associer son nom à celui de Salomon, et néanmoins une œuvre inachevée, impossible à continuer. Ambitieux profane, égaré dans un dédale de luttes religieuses, cet astucieux dumeen eut l'avantage que doiment le sang-froid et la raison, dénuées de moralité, au milieu de fanatiques passionnés. Mais son idée d'un royaume profane d'Israël, lors même qu'elle n'eut pas été un anachronisme dans l'état du monde où il la conçut, aurait échoué, comme le projet semblable que forma Salomon, contre les difficultés venant du caractère même de la nation. Ses trois fils ne furent que des lieutenants des Romains, analogues aux radjas de

Tlnde sous la domination anglaise. Antipater ou Antipas, t6trarque de la Galilee et de la Peree, dont Jfeus fut le sujet durant toute sa vie, etait un prince paresseux et nul⁴, favori et adulateur de Tibere², trop souvent egare par Tinfluence mauvaise de sa seconde femine Herodiade³. Philippe, tetrarque de la Gaulonitide et de la Batanee, sur les terres duquel Jesus fit de frequents voyages, etait un beaucoup meilleur souverain⁴. Quant a Arch61aus, ethnarque de Jerusalem, Jesus ne put le connaltre. II avait environ dix ans quand cet homme faible et sans caractere, parfois violent, fut depose par Auguste⁵. La derniere trace d'autonomie fut de la sorto perdue pour Jerusalem. Reunie h la Samarie et a l'ldumee, la Judee forma une sorle d'annexe de la province de Syrie, oil le seiateur Publius Sulpicius Quirinius, personnagcconsulaire fort connu⁶, etait legat imperial. Une serie de procurateurs

4. Jos., *Ant.*, XVIII, v, 1; vii, 1 ct 3; Luc, in, 49.

8. Jos., *Ant.*, XVII, II, 3; iv, 5; v, 1.

3. *Ibid.*, XVIII, vlln, 2.

4. *Ibid.*, XVIII, iv, 6.

5. *Ibid.*, XVII, xn, 2, ct B. J., II, vu, 3.

6. Orelli, *laser, lal.*, n° 3693; Henzen, *Sitppl.*, n° 704U, *Fasti prcvneslini*, au 6 mars et au 28 avril (dans le *Corpus inscr. lal.*, I, 314, 317); Borghosi, *Fasles consulaires* [encore inedits], a l'anneo 7i2; R. Bergmann, *De inscr. lat. ad P. S. Quirinitm, ut videtur, referenda* (Berlin, 1851). Cf. Tac, *Ann.*, II, 30; III, 48; Strabon, XII, vi, 5.

romains, subordonnés pour les grandes questions au légat impérial de Syrie, Coponius, Marcus Ambivius, Annius Rufus, Valerius Gratus, et enfin (Tan 26 de notre ère), Pontius Pilatus, s'y succèdent¹, sans cesse occupés à éteindre le volcan qui faisait éruption sous leurs pieds.

De continuelles séditions excitées par les zélateurs du mosaïsme ne cessent en effet, durant tout ce temps, d'agiter Jérusalem². La mort des séditeux était assurée; mais la mort, quand il s'agissait de l'intégrité de la Loi, était recherchée avec avidité. Renverser les aigles, détruire les ouvrages d'art élevés par les Hérodes, et voir les règlements mosaïques n'étaient pas toujours respectés³, s'insurger contre les écussons votifs dressés par les procurateurs, et dont les inscriptions paraissaient entachées d'idolâtrie⁴, étaient de perpétuelles tentations pour des fanatiques parvenus à ce degré d'exaltation qui ôte tout soin de la vie. Juda, fils de Sariphte, Mathias, fils de Margalothe, deux docteurs de la loi fort célèbres, formèrent ainsi un parti d'agression hardie contre l'ordre établi, qui se continua après leur supplice⁵.

4. Jos., *Ant.*, I, XLI.

2. Jos., *Ant.*, les livres XVII et XVIII entiers, et D. J., liv. I et II.

3. Jos., *Ant.*, XV, x, 4. Comp. Livre d'Enoch, XCVII, 13-14.

4. Philon, *Leg. ad Cédium*, § 38.

5. Jos., *Ant.*, XVII, vi, 2 et suiv. D. J., I, xxxIII, 3 et suiv.

Les Samaritains gtaient agitgs de mouvements du meme genre¹. Il semble que la Loi n'eftt jamais compte plus de sectateurs passionnes qu'au moment oil vivait deja celui qui, de la pleine autorite de son genie et de sa grande ame, allait Tabroger. Les « Z61otes » (*Kenaim*) ou « Sicares, » assassins pieux, qui s'imposaient pour teche de tuer quiconque manquait devant eux e la Loi, commencaient e paraftre². Des rpresentants d'un tout autre esprit, des thaumaturges, consideres comme des especes de personnes divines, trouvaient creance, par suite du besoin imperieux que le Steele eprouvait de surnaturel et de divin³.

Un mouvement qui eut beaucoup plus d'influence sur Jesus fut celui de Juda le Gaulonite ou le Galileen. De toutes les sujestions auxquelles etaient exposes les pays nonvellement conquis par Rome, le ecus etait la plus impopulaire⁴. Cette mesure, qui etonne toujours les peuples peu habitues aux charges des grandes administrations centrales, etait particuliferement odieuse aux Juifs. Dtfja, sous David, nous voyons

1. Jos., *Ant.*, Will, iv, I et suiv.

2. Mischna, *Sanhedrin*, ix, G, Jean, xvi, 2; Jos., *B. ./.*, livre IV et suiv.

3. *Act.*, viii, 9. Lo versot 11 laisse supposer quo Simon le Magicien etait deja eclebre au tomps do Jesus.

4. Discours do Claude, a Lyon, tab. n, sub fin. De Boissicu, *laser, ant. de Lyon*, p. 436.

un recensement provoquer de violentes recriminations et les menaces des prophetes¹. Le cens, en effet, etait la base de l'imp6t; or imp6t, dans les idees de la pure theocratie, etait presque une impiete. Dieu etant le seul mattre que Thomme doit reconnaitre, payer la dime a, un souverain profane, c'est en quelque sorte le mettre a la place de Dieu. Complement etrangfere a Tidee de l'fitat, la theocratic juive ne faisait en cela que tirer sa dernifere consequence, la negation de la societe civile et de tout gouvernement. L'argent des caisses publiques passait pour de l'argent vole². Le recensement ordonne par Quirinius (an 6 de l'fere chretienne) reveilla puissamment ces idees et causa une grande fermentation. Un mouvement eclata dans les provinces du nord. Un certain Juda, de la ville de Gamala, sur la rive orientale du lac de Tiberiade, et un pharisien nomme Sadok se firent, en niant la legitimite de Timpot, une ecole nombreuse, qui aboutit bientot a une revolte ouverte³. Les maximes fondamentales de l'ecole etaient qu'on ne doit appejcr

4. II Sam., xxiv,

2. Talmud de Babylono, *Baba Kama*, 443 a; *Schabbalh*, 33 b.

3. Jos., *Ant.*, XMII, I, 4 et 0; *II. J.*, II, VIII, 4; *Act.*, v, 37. Avant Juda le Gaulonite, les Actes placent un autre agitateur, Theudas; mais c'est la un anachronisme: le mouvement de Theudas eut lieu Tan 44 de l'ere chretienne (Jos., *Ant.*, XX, v, 4).

personne «maltre,» ce titre appartenant a Dieu seul, et que la liberty vaut mieux que la vie. Juda avait sans doute bien d'autres principes, que Josephe, toujours attentif a ne pas compromettre ses coreligionnaires, passe a dessein sous silence; car on ne comprendrait pas que pour une idee aussi simple, l'historien juif lui donnat une place parmi les philosophes de sa nation et le regardat comme le fondateur d'une quatrieme ecole, parallele a, celles des Pharisiens, des Sadduceens, des Essenien. Juda fut evidemment le chef d'une secte galileenne, prdocupee de messianisme, et qui aboutit a un mouvement politique. Le procureur Coponius ecrasa la sedition du Gaulonite; mais l'ecole subsista et conserva ses chefs. Sous la conduite de Menahem, fils du fondateur, et d'un certain Eleazar, son parent, on la retrouve fort active dans les demifres lutttes des Juifs contre les Romains¹. Jesus vit peut-etre ce Juda, qui concut la revolution juive d'une facon si differcnte de la sienne; il connut en tout cas son ecole, et ce fut probablement par faction contre son erreur qu'il prononca l'axiome sur le denier de Cesar. Le sage Jesus, dloigne de toute sedition, profita de la faute de son devancier, et reva un autre royaume et une autre deivrance.

4. Jos., B. J., II, XVII, 8 et suiv.

La Galilee etait de la sorte une vaste fournaise, oil s'agitaient en Ebullition les Elements les plus divers¹. Un mepris extraordinaire de la vie, ou pour mieux dire une sorte d'appetit de la mort fut la consequence de ces agitations². Inexperience ne compte pour rien dans les grands mouvements fanatiques. L'Algerie, aux premiers temps de Toccupation française, voyait se lever, chaque printemps, des inspires, qui se declaraient invulnerables et envoyes de Dieu pour chasser les infideles; Tannee suivante, leur mort etait oubliee, et leur successeur ne trouvait pas une moindre foi* Tres-dure par un cote, la domination romaine, peu tracassiere encore, permettait beaucoup de liberte. Ces grandes dominations brutales, terribles dans la repression, n'etaient pas soupconneuses comme le sont les puissances qui ont un dogme a garder. Elles laissaient tout faire jusqu'au jour oil elles croyaient devoir sevir. Dans sa carrifere vagabonde, on ne voit pas que Jesus ait ele une seule fois gene par la police, Une telle liberie, et par-dessus tout le bonheur qu'avait la Galilee d'etre beaucoup moins resserree dans les liens du pedantisme phari-

4. Luc, XIII, 1. Lemouvement gulileon de Juda, fils d'Eezcchias, ne paralt pas avoir eu un caractere religieux; peut-etre, cependant, ce caractere a-t-il ete dissimule par Josephe (*Ant.*, XVII, x, 5).

2. Jos., *Ant.*, XVI, vi, 2, 3; XVIII, i, 1.

safque, donnaient a, cette contree une vraie superiority sur Jerusalem. La revolution, ou en d'autres termes le messianisme, y faisait travailler toutes les tetes. On se croyait a la veille de voir apparaltre la grande renovation; rficriture torturee en des sens divers servait d'aliment aux plus colossales esperances. A chaque ligne des simples ecrits de l'Ancien Testament, on voyait l'assurance et en quelque sorte le programme du regne futur qui devait apporter la paix aux justes et sceller a jamais Foeuvre de Dieu.

De tout temps, cette division en deux parties opposes d'interet et d'esprit avait ate pour la nation h6braique un principe de fecondiie dans Tordre moral. Tout peuple appeie a de haules destines doit etre un petit monde complet, renfermant dans son sein les poles opposes. La Grece offrait a quelques lieues de distance Sparte et Athenes, les deux antipodes pour un observateur superficiel, en realite soeursrivals, necessaires Tune a l'autre. Il en fut de meme de la Judee. Moins brillant en un sens que le developpement de Jerusalem, celui du nord fut en somme bien plus fecond; les oeuvres les plus vivantes du peuple juif etaient toujours venues de 18. Une absence complete du sentiment de la nature, aboutissant a quelque chose de sec, d'etroit, de farouche, a frappe toutes les oeuvres purement hierosolymites d'un caractere

la mmpagne est 1111 tapis de flours, d'une franchise de couleurs incomparable. Los animaux y sont petits, mais d'une douceur extreme, Des tourterelles sveltes et vives, des merles bleus si lagers qu'ils posent sur une herbe sans la faire plier, des alouettes huppees, qui viennent presque se mettre sous les pieds du voyageur, de petites tortues de ruisseaux, dont l'oeil est vif et doux, des cigognes a Fair pudique et grave, depouillant toute timidite se laissent approcher de tres-prfes par l'homme et semblent Tappeler. En aucun pays du monde, les montagnes ne se deploient avec plus d'harmonie et n'inspirent de plus hautes pensces. Jesus semble les avoir particulifcrement aimees. Les actes les plus importants de sa carriere divine se passent sur les montagnes; c'est *Ia* qu'il etait le mieux inspire¹; c'est lii qu'il avait avec les anciens prophfctes de secrets cntretiens, et qu'il se montrait aux yeux de ses disciples deja transfigure².

Ce joli pays, devenu aujourd'hui, par suite do l'enorme appauvrissement que Tislamisme a opere dans la vie humaine, si morne, si navrant, mais

mane, trouve encore la Galilee couverte de plantations delicieuses, et compare sa fertilite a celle do l'Egypte (//in., § 5).

4. Matth., v, 4; **xiv**, 23; Luc, vi, 42.

2. Matth., xvn, 1 et suiv.; **Marc,tx, let suiv.;Luc,ix,28et8uiv.**

ou tout ce que l'homme n'a pu détruire respire encore l'abandon, la douceur, la tendresse, surabondait, à l'époque de Jésus, de bien-être et de gaieté. Les Galiléens passaient pour énergiques, braves et laborieux¹. Si Ton excepte Tibériade, bâtie par Antipas en l'honneur de Tibère (vers Tan 15) dans le style romain², la Galilée n'avait pas de grandes villes. Le pays était néanmoins fort peuplé, couvert de petites villes et de gros villages, cultivé avec art dans toutes ses parties³. Aux ruines qui restent de son ancienne splendeur, on sent un peuple agricole, nullement doué pour l'art, peu soucieux de luxe, indifférent aux beautés de la forme, exclusivement idéaliste. La campagne abondait en eaux fraîches et en fruits; les grosses fermes étaient ombragées de vignes et de figuiers; les jardins étaient des massifs de pommiers, de noyers, de grenadiers⁴. Le vin était excellent, s'il en faut juger

4. Jos., *B. J.*, III, in, 2.

2. Jos., *Ant.*, XVIII, II, 2; *B. J.*, II, ix, 4; *Vita*, 42, 43, 64.^J

3. Jos., *B. J.*, III, in, 2.

4. On peut se les figurer d'après quelques enclos des environs de Nazareth. Cf. *Cant. Cant.*, n, 3, 5, 43; iv, 43; vi, 6, 40; vn, 8, 42; vui, 2, 5; *Anion. Martyr*, I. c. L'aspect des grandes métairies s'est encore bien conservé dans le sud du pays de Tyr (ancienne tribu d'Aser). La trace de la vieille agriculture palestinienne, avec ses ustensiles taillés dans le roc (aires, pressoirs, silos, auges, meules, etc.), se retrouve du reste à chaque pas.

par celui que les juifs recueillent encore a, Safed, et on en buvait beaucoup¹. Cette vie contente et facilement satisfaite n'aboutissait pas *ah l'epais materialisme de notre paysan*, a la grosse joie d'une Normandie planlureuse, a la pesante gaiete des Flamands. Elle se spiritualisait en reves etheres, en une sorte de mysticisme poetique confondant le ciel et la terre. Laissez l'austere Jean-Baptiste dans son desert de Judee, precher la penitence, tonner sans cesse, vivre de sauterelles en compagnie des chacals. Pourquoi les compagnons de l'epoux jeuneraient-ils pendant que Tepoux est avec eux? La joie fera partie du royaume de Dieu. N'est-elle pas la fille des humbles de coeur, des hommes de bonne volonte?

Toute Thistoire du christianisme naissant est devenue de la sorte une delicieuse pastorale. Un Messie aux repas de noces, la courtisane et le bon Zachee appeles a ses festins, les fondateurs du royaume du ciel comme un cortege de paranymphe: [voila](#) ce que la Galilee a ose, ce qu'elle a fait accepter. La Grece a trace de la vie humaine par la sculpture et la poesie des tableaux charmants, mais toujours sans fonds fuyants ni horizons lointains. Ici

4. Maith., ix, 47, xi, 49; Marc, ii, 22; Luc, v, 37; vII, 34: Jean, II, 3 et suiv.

manquent le marbre, les ouvriers excellents, la langue exquise et raffinée. Mais la Galilée a créé à l'écart d'imagination populaire le plus sublime idéal; car derrière son idylle s'agit le sort de l'humanité, et la lumière qui éclaire son tableau est le soleil du royaume de Dieu.

Jésus vivait et grandissait dans ce milieu enivrant. Dès son enfance, il fit presque annuellement le voyage de Jérusalem pour les fêtes⁴. Le pèlerinage était pour les Juifs provinciaux une solennité pleine de douceur. Des séries entières de psaumes étaient consacrées à chanter le bonheur de cheminer ainsi en famille², durant plusieurs jours, au printemps, à travers les collines et les vallées, tous ayant en perspective les splendeurs de Jérusalem, les terreurs des parvis sacrés, la joie pour des frères de demeurer ensemble³. La route que Jésus suivait d'ordinaire dans ces voyages était celle que Ton suit aujourd'hui, par Géza et Sichem⁴. De Sichem à

4. Luc, ii, 44.

2. Luc, n, 42-44.

3. Voir surtout ps. LXXXIV, CXXII, CXXXIII (Vulg. LXXXIH, cxxi, cxxxu).

4. Luc, ix, 54-53; xvII, 44; Jean, iv, 4; Jos., *Ant.*, XX, vi, 4; B. J., II, XII, 3; *Vita*, 52. Souvent, cependant, les pèlerins venaient par la Pérée pour éviter la Samarie, ou ils couraient des dangers. Matth., xix, 4; Marc, x, 4.

Jerusalem elle est fort severe. Mais le voisinage des vieux sanctuaires de Silo, de Bethel, pres desquels on passe, tient Tame en eveil. *Ain-el-Haramie* la derniere etape ⁴, est un lieu melancolique et charmant, et peu d'impressions egatent celle qu'on eprouve en s'y etablissant pour le campement du soir. La vallee est etroite et sombre; une eau noire sort des rochers perces de tombeaux, qui en forment les parois. G'est, je crois, la « Vallee des pleurs, » ou des eaux suintantes, chantee comme une des stations du chemin dans le delieieux psaume LXXXIV², et de venue, pour le mysticisme doux et triste du moyen age, Tembleme de la vie. Le lendemain, de bonne heure, on sera a Jerusalem; une telle attente, aujourd'hui encore, soutient la caravane, rend la soiree courte et le sommeil leger.

Ces voyages, oil la nation reunie se communiquait ses idees, et qui etaient presque toujours des foyers de grande agitation, mettaient Jesus en contact avec l'homme de son peuple, et sans doute lui inspiraient deja une vive antipathie pour les defauts des representants officiels du judaisme. On veut que de bonne heure le desert ait

1. Selon Joseph¹ (*Vita*, 5:2), la route etait de trois jours. Mais l'etape de Sichem a Jerusalem devait d'ordinaire etre coupee en deux.

2. LXXXIII selon la Vulgate, v. 7.

6te pour lui une autre ecole et qu'il y ait fait de longs
sejours ¹. Mais le Dieu qu'il trouvait lh, n'eait pas le
sien. C'eait tout au plus le Dieu de Job, severe et
terrible, qui nerend raison kpersonne. Parfois c'etait
Satan qui venaiUe tenter. Il retournait alors dans sa
chfcre Galilee, et retrouvait son Pere celeste, au mi-
lieu des vertes collines et des claires fontaines,
parmi les troupes d'enfants et de femmes qui, Tame
joyeuse et le cantique des anges dans le coeur, atten-
daient le salut d'Israel.

1. Luc, iv, 42) v, 46.

CHAPITRE V.

PREMIERS APHORISMES DE JESUS.—SES IDEES D'UN DIEU PERE
ET D'UNE RELIGION PURE.— PREMIERS DISCIPLES.

Joseph mourut avant que son fils fut arrive a aucun role public. Marie resta de la sorte le chef de la famille, et c'est ce qui explique pourquoi son fils, quand on voulait le distinguer de ses nombreux homonymes, (Stait le plus souvent appele «fils de Marie¹.)

II semble que, devenue par la mort de son mari etrangere a Nazareth, elle se retira a Cana², dont elle pouvait etre originaire. Cana³ dtait une petite ville a deux heures ou deux heures et demie

4. Cost l'exprcssion de Marc, vi, 3. Cf. Matth., xIII, 55. Marc no connait pas Joseph; Jean et Luc, au contraire, preferent Tex-pression «fils de Joseph. » Luc, III, 23; iv, 22; Jean, i, 45 ; iv, 42.

2. Jean, II, 4; iv, 46. Jean scul est renseigne sur co point.

3. J'admets comme probable lo sentiment qui identifie Cana de Galileo avec *Kana el-Djelil*. On pcut copendant faire valoir des arguments pour *Kefr-Kenna*, a une hcure ou uno heure et demie N.-N.-E. de Nazareth.

de Nazareth, au pied des montagnes qui bornent au nord la plaine d'Asochis⁴. La vue, moins grandiose qu'a Nazareth, s'étend sur toute la plaine et est bornée de la manière la plus pittoresque par les montagnes de Nazareth et les collines de Sephoris. Jésus paraît avoir fait quelque temps sa résidence en ce lieu. Là se passa probablement une partie de sa jeunesse et eurent lieu ses premiers éclats².

Il exerçait le métier de son père, qui était celui de charpentier³. Ce n'était pas la une circonstance humiliante ou fâcheuse. La coutume juive exigeait que l'homme voué aux travaux intellectuels apprit un état. Les docteurs les plus célèbres avaient des métiers⁴; c'est ainsi que saint Paul, dont l'éducation avait été si soignée, était fabricant de tentes⁵. Jésus ne se maria point. Toute sa puissance d'aimer se porta sur ce qu'il considérait comme sa vocation céleste. Le sentiment extrêmement délicat qu'on remarque en lui pour les femmes⁶ ne se sépara

1. Maintenant *el-Bullauf*.

2. Jean, 11, 41; IV, 46. Un ou deux disciples étaient de Cana. Jean, xxi, 2; Matth., x, 4; Marc, III, 48.

3. Marc, vi, 3; Justin, *Dial. cum Tryph.*, 88.

4. Par exemple, « Rabbi Iohanan le Cordonnier, Rabbi Isaac le Forgeron. »

5. Act., xviii, 3.

6. Voir* ci-dessus, p. 151-152.

point du devouement exclusif qu'il avait pour son idee. Il traita en sceurs, comme Francois d'Assise et Francois de Sales, les femmes qui s'e prenaient de la meme ceuvre que lui; il eut ses sainte Claire, ses FranQoise de Chantal. Seulement il est probable que celles-ci aimaient plus lui que l'oeuvre; il fut sans doute plus aime qu'il n'aima. Ainsi qu'il arrive souvent dans les natures tres-elevees, la tendresse du coeur se transforma chez lui en douceur infinie, en vague poesie, en charme universel. Ses relations intimes et libres, mais d'un ordre tout moral, avec des femmes d'une conduite equivoque s'expliquent de meme par la passion qui l'aUachait a la gloire de son Pere, et lui inspirait une sorte de jalousie pour totites les belles creatures qui pouvaient y servir¹.

Quelle fut la marche de la pensee de Jesus durant cette periode obscure de sa vie? Par quelles meditations debuta-t-il dans la carriere prophetique? On Tignore, son histoire nous etant parvenue a l'etat de recils epars et sans chronologic exacte. Mais le developpement des produits vivants est partout le meme, et il n'est pas douteux que la croissance d'une personnalite aussi puissante que celle de Jesus n'ait obei a des lois tres-rigoureuses. Une haute notion de la

1. Luc, MI, 37 et .; Jean iv, 7 et suiv.; viiii, 3 et suiv.

divinite, qu'il ne dut pas au judaisme, et qui semble avoir ete de toutes pieces la creation de sa grande ame, fut en quelque sorte le principe de sa force. C'est ici qu'il faut le plus, renoncer aux idees qui nous sont famili&res et a ces discussions oil s'usent les petits esprits. Pour bien comprendre la nuance de la piete de Jesus, il faut faire abstraction de ce qui s'est plac6 entre l'Evangile et nous. Deisme et pantheisme sont devenus les deux poles de la th^ologie. Les cheives discussions de la scolastique, la secheresse d'esprit de Descartes, l'irreligion profonde du xvIII^e siecle, en rapetissant Dieu, et en le limitant en quelque sorte par l'exclusion de tout ce qui n'est pas lui, ont etouffe au sein du rationalisme moderne tout sentiment fecond de la divinite. Si Dieu, en effet, est un etre determine hors de nous, la personne qui croit avoir des rapports particuliers avec Dieu est un « visionnaire, » et comme les sciences physiques et physiologiques nous ont montr6 que toute vision surnaturelle est une illusion, le deiste un peu consequent se trouve dans rimpossibilite de comprendre les grandes croyances du passe. Le panthesme, d'un autre cote, en supprimant lapersonnalite divine, est aussi loin qu'il sceut du Dieu vivant des religions anciennes. Les hommes qui ont le plus hautement compris Dieu, cakya-Mouni,

Platon, saint Paul, saint Francois d'Assise, saint Augustin, a quelques heures de sa mobile vie, etaient-ils destes ou pantheistes? Une telle question n'a pas de sens. Les preuves physiques et meaphysiques de l'existence de Dieules eussent laisses indilTerents. lis sentaient le divin en eux-memes.—Au premier rang de cette grande famille des vrais fils de Dieu, il faut placer Jesus. Jesus n'a pas de visions; Dieu ne lui parle pas comme a, quelqu'un hors de lui; Dieu est en lui; il se sent avec Dieu, et il tire de son cceur ce qu'il dit de son Pere. Il vit au sein de Dieu par une communication detous les instants; il ne le voit pas, mais il l'entend, sans qu'il ait besoin de tonncrre et de buisson ardent comme Moise, de tempeste revelatrice comme Job, d'oracle comme les vieux sages grccs, de genie familier comme Socrate, d'ange Gabriel comme Mahomet. L'imagination et l'hallucination d'une sainte Thdrese, par exemple, ne sont ici pour rien. L'ivresse du soufi se proclamant idcntique a Dieu est aussi tout autre chose. Jesus n'enonce pas un moment l'idee sacrilege qu'il soit Dieu. Il se croit en rapport direct avec Dieu, il se croit fils dc Dieu. La plus haute conscience de Dieu qui ait exists au sein de l'humanity a ete celle de Jesus.

On comprend, d'un autre cote, que Jesus, partant d'une telle disposition d'ame, ne sera nullement un

philosophe speculatif comme Cakya-Mouni. Rien n'est plus loin de la theologie scolastique que l'Evangile¹. Les speculations des Peres grecs sur l'essence divine viennent d'un tout autre esprit. Dieu concu immediatement comme Pere, voila toute la theologie de Jdsus. Et cela n'etait pas chez lui un principe theorique, une doctrine plus ou moins prouvee et qu'il cherchait a inculquer aux autres. Il ne faisait a ses disciples aucun raisonnement²; il n'exigeait d'eux aucun effort d'attention. Il ne prechait pas ses opinions, il se prechait lui-meme. Souvent des ames tres-grandes et tres-desinteressees presentent, associe a beaucoup d'elevation, ce caractere de perpetuelle attention a elles-memes et d'extreme susceptibilite personnellc, qui en general est le propre des fcmnes⁵. Leur persuasion que Dieu est en elles et s'occupe perpetuellement d'elles est si forte qu'elles necraignentnulleincnt des'imposeraux autres; notre reserve, notre respect de r opinion d'autrui, qui est

4. Los discours quo le quatrieiaia evungile prote a Jesus renferment deja un germe de theologic. Mais cos discours olant en tonlradiation absoluc avec ceux des evangilcs suioptiquos, lesquels represented suns aucun doule les *Logia* primitifs, ils doivent compter pour des documents do l'histoiroapostolique, et non pour des elements do la vie do Jesus.

2. Voir *Matin.*, IX, 9, etles autres recits analogues.

3. Voir, par uxomplc, *Jean*, xxi, 13 el suiv.

une partie de noire impuissance, ne saurait être leur fait. Cette personnalité exalte n'est pas l'égoïsme; car de tels hommes, possédant de leur idée, donnent leur vie de grand cœur pour sceller leur œuvre: c'est l'identification du moi avec l'objet qu'il a embrassé, poussée à sa dernière limite. C'est l'orgueil pour ceux qui ne voient dans l'apparition nouvelle que la fantaisie personnelle du fondateur; c'est le doigt de Dieu pour ceux qui voient le résultat. Le fou cotoie ici l'homme inspiré; seulement le fou ne réussit jamais. Il n'a pas été donné jusqu'ici à l'égarement d'esprit d'agir d'une façon sérieuse sur la marche de l'humanité.

Jésus n'arriva pas sans doute du premier coup à cette haute affirmation de lui-même. Mais il est probable que, dès ses premiers pas, il s'envisagea avec Dieu dans la relation d'un fils avec son père. Là est son grand acte d'originalité; en cela il n'est nullement de sa race¹. Ni le juif, ni le musulman n'ont compris cette délicieuse théologie d'amour. Le Dieu de Jésus n'est pas ce maître fatal qui nous tue quand il lui plaît, nous damne quand il lui plaît, nous sauve quand il lui plaît. Le Dieu de Jésus est Notre Père. On Ten-

4. La belle âme de Philon se rencontra ici, comme sur tant d'autres points, avec celle de Jésus. *De confus. ling.*, § 14; *De migr. Abr.*, § 1; *De somniis*, II, § 41; *De agric. Noë*, § 12; *De mutatione nominum*, § 4. Mais Philon est à peine juif d'esprit.

rieurs¹. La conception realiste de l'avenement divin n'a été qu'un nuage, une orreur passagère que la mort a fait oublier. Le Jésus qui a fondé le vrai royaume de Dieu, le royaume des doux et des humbles, voilà le Jésus des premiers jours², jours chastes et sans mélange où la voix de son Père retentissait en son sein avec un timbre plus pur. Il y eut alors quelques mois, une année peut-être, où Dieu habita vraiment sur la terre. La voix du jeune charpentier prit tout à coup une douceur extraordinaire. Un charme infini s'exhalait de sa personne, et ceux qui l'avaient vu jusque-là, ne le reconnaissaient plus³. Il n'avait pas encore de disciples, et le groupe qui se pressait autour de lui n'était ni une secte, ni une école; mais on y sentait déjà un esprit commun, quelque chose de pénétrant et de doux. Son caractère aimable, et sans doute une de ces ravissantes figures⁴ qui apparaissent quelquefois dans la race juive, faisaient autour de lui comme un cercle de fascination auquel presque personne, au milieu de ces

1. Luc, xvii, 20-21.

2. La grande théorie de l'apocalypse du Fils de l'homme est en effet réservée, dans les synoptiques, pour les chapitres qui précèdent le récit de la passion. Les premières prédications, surtout dans Matthieu, sont toutes morales.

3. Matth., XIII, 54 et suiv.; Marc, vi, 2 et suiv.; Jean, vi, 42.

4. La tradition sur la laideur de Jésus (Justin, *Dial.* cum *Tryph.*, 85, 88, 400) vient du désir de voir réalisé en lui un trait prétendu messianique (Is., LIII, 2).

populations bienveillantes et naïves, ne savait échapper.

Le paradis eut été, en effet, transporté sur la terre, si les idées du jeune maître n'eussent dépassé de beaucoup ce niveau de médiocre bonté au delà duquel on n'a pu jusqu'ici élever l'espèce humaine. La fraternité des hommes, fils de Dieu, et les conséquences morales qui en résultent étaient déduites avec un sentiment exquis. Comme tous les rabbis du temps, Jésus, peu porté vers les raisonnements suivis, renfermait sa doctrine dans des aphorismes concis et d'une forme expressive, parfois énigmatique et bizarre¹. Quelques-unes de ces maximes venaient des livres de l'Ancien Testament. D'autres étaient des pensées de sages plus modernes, surtout d'Antigone de Socrate, de Jésus fils de Sirach, et de Hillel, qui (étaient arrivées jusqu'à lui, non par suite d'études savantes, mais comme des proverbes souvent répétés. La synagogue était riche en maximes très-heureusement exprimées, qui formaient une sorte de littérature proverbiale courante². Jésus

V. Les *Logia* de saint Matthieu réunissent plusieurs de ces axiomes ensemble, pour en former de grands discours. Mais la forme fragmentaire se fait sentir à travers les sutures.

2. Les sentences des docteurs juifs du temps sont recueillies dans le petit livre intitulé : *Pirke Abot*.

adopta presque tout cet enseignement oral, mais en le pénétrant d'un esprit supérieur*. Enchérissant d'ordinaire sur les devoirs tracés par la Loi et les anciens, il voulait la perfection. Toutes les vertus d'hiimilités, de pardon, de charité, d'abnégation, de dureté pour soi-même, vertus qu'on a nommées à bon droit chrétiennes, si l'on veut dire par là qu'elles ont été vraiment prêchées par le Christ, étaient en germe dans ce premier enseignement. Pour la justice, il se contentait de répéter l'axiome rabbinique : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit à toi-même². » Mais cette vieille sagesse, encore assez égoïste, ne lui suffisait pas. Il allait aux excès :

« Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui l'autre. Si quelqu'un te fait un pro-

4. Les rapprochements seront faits ci-dessous, au fur et à mesure qu'ils se présenteront. On a parfois supposé que, la rédaction du Talmud étant postérieure à celle des Évangiles, des emprunts ont pu être faits par les compilateurs juifs à la morale chrétienne. Mais cela est inadmissible; un mur de séparation existait entre l'église et la synagogue. La littérature chrétienne et la littérature juive n'ont eu avant le XIII^e siècle presque aucune influence l'une sur l'autre.

2. Matth., vii, 12; Luc, vi, 31. Cet axiome est déjà dans le livre de *Tobie*, iv, 16. Hillel s'en servait habituellement (Talm. de Bab., *Schabbath*, 31 a), et déclarait comme Jésus que c'était là l'abrégé de la Loi.

ces pdur ta tunique, abandonne-lui ton manteau¹. »

« Si ton ceil droit te scandalise*, arrache-lc et jelle-le loin de toi². »

« Aimez vos ennemis, faiteS du bien a ceux qui vous haissent; priez pour ceux qui vous persecutent³. »

« Ne jugez pas, et vous ne serez point juge*. Pardonnez,et onvous pardonnera⁵. Soyez misericordieux comme votre Pfre celeste est misericordieux⁶. Donner vaut mieux que recevoir⁷. »

« Celui qui s'humilie sera eleve; celui qui s'eleve sera humilte⁸. »

Sur l'aumdne, la pitte, les bonnes osuvres, la douceur, le gout de la paix, le complet desinteressemerit

4. Matth., v, 39 et suiv.; Luc, vi, 29. Comparez Jeremie, *Lameht*,₃ III, 30.

2. Matth., v, 29-30; xviii, 9; Marc, ix, 48.

3. Matth., v, 44; Luc, vi, 27. Comparez Talmud de Babylone, *Schabbath*, 88 b; *Joma*, 23 a.

4. Matth., vii, 4; Luc, vi, 37. Comparez Talmud de Babylone, *Kethuboth*, 105 b.

5. Luc, vi, 37. Comparez *Ldvi*, xix, 48; *Pr0v.*,xx, 22; *Ecclesiastique*, xxviii, 4 et suiv.

6. Luc, vi, 36; *Siphre*, 54 b (Sultzbach, 4802).

7. Parole rapportee dans les *Actes*, xx, 35.

8. Matth., xxiii, 42; Luc, xiv, 44; xviii, 44. Les sentences rapportees par saint Jerome d'apres l' *Evangile selon les Hebreux* » (Comment, in *EpisL adEphes.*, v, 4; in *Ezech.*, xviii; *Dial. ado. Pelag.*, 111,2), sont empreintes du memo esprit.

du coeur, il avait peu de chose à ajouter à la doctrine de la synagogue¹. Mais il y mettait un accent plein d'onction, qui rendait nouveaux des aphorismes trouvés depuis longtemps. La morale ne se compose pas de principes plus ou moins bien exprimés. La poésie du précepte, qui le fait aimer, est plus que le précepte lui-même, pris comme une vérité abstraite. Or, on ne peut nier que ces maximes empruntées par Jésus à ses devanciers ne fassent dans l'Évangile un tout autre effet que dans l'ancienne Loi, dans le *Pirke Aboth* ou dans le Talmud. Ce n'est pas l'ancienne Loi, ce n'est pas le Talmud qui ont conquis et changé le monde. Peu originale en elle-même, si Ton veut dire par là qu'on pourrait avec des maximes plus anciennes la recomposer presque tout entière, la morale évangélique n'en reste pas moins la plus haute création qui soit sortie de la conscience humaine, le plus beau code de la vie parfaite qu'aucun moraliste ait tracé.

Il ne parlait pas contre la loi mosaïque, mais il est clair qu'il en voyait l'insuffisance, et il le laissait entendre. Il répétait sans cesse qu'il faut faire plus

4. *Deuttr.*, xxiv, xxv, xxvi, etc.; *Is.*, LVIII, 7; *Prov.*, xix, 47; *Pirke Aboth*, i; Talmud de Jerusalem, *Peak*, i, 4; Talmud de Babylone, *Schabbalh*, 63 a.

que les anciens sages n'avaient dit¹. Il defendait la moindre parole dure², il interdisait le divorce⁸ et tout serment⁴, il blamait le talion⁵, il condamnait Tusure⁶, il trouvait le desir voluptueux aussi criminel que Tadultfere⁷. Il voulait un pardon universel des injures⁸. Le motif dont il appuyait ces maximes de haute charite etait toujours le mene : « ... Pour que vous soyez les fils de votre Pere celeste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les mdchants. Si vous n'aimez, ajoutait-il, que ceux qui vous aiment, quel merite avez-vous? Les publicains le font bien. Si vous ne saluez que vos freres, qu'est-ce que cela? Les pai'ens le font bien. Soyez parfaits, comme votre Pere celeste est parfait⁹. »

Un culte pur, une religion sans pretres et sans pratiques exterieures, reposant toute sur les sentiments du

4. Matth., v, 20 et suiv.

2. Matth., v, 22.

3. Matth., v, 31 et suiv. Comparez Talmud de Babylone, *Sarirhedrin*, 22 a.

4. Matth., v, 33 et suiv.

(i. Matth., v, 38 et suiv.

6. Matth., v, 42. LaLoi l'interdisait au*si (*Dmler.*, xv, 7-8), mais moins formellement, et l'usage l'autorisait (Luc, vii, 44 et suiv.).

7. *Matrth.*, xxvII, 28. Comparez Talmud, *Massaket Kalla* (edit. Furth, 4793), fol. 34 b.

8. Matth., v, 23 et suiv.

9. Matth., v, 45 et suiv. Comparez *Levit* xi, 44; xix, 2.

coeur, sur l'imitation de Dieu^{4sur} le rapport immédiat de la conscience avec le Pere celeste, etaient la suite de ces principes. Jesus ne recula jamais devant cette horrible consequence, qui faisait de lui, dans le sein du judaisme, un revolutionnaire au premier chef, Pourquoi des intermediates entre l'homme et son Pere? Dieu ne voyant que le coeur, a quoi bon ces purifications, ces pratiques qui n'atteignent que le corps²? La tradition meme, chose si sainte pour le juif, n'est rien, comparee au sentiment pur⁵. L'hypocrisie des pharisiens, qui en priant tournaient la tete pour voir si on les regardait, qui faisaient leurs aumones avec fracas, et mettaient sur leurs habits des signes qui les faisaient reconnaitre pour personnes pieuses, toutes ces simagrees de la fausse devotion le revoltaient. «Ils ont reçu leur recompense, disait-il; pour toi, quand tu fais l'aumone, que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta droite, afin que ton aumone reste dans le secret, et alors ton Pere, qui voit dans le secret, te la rendra⁴. Et quand tu pries, n'imites pas les hypocrites, qui

4. Comparez Pinion, *De migr. Abr.j* § 23 et 24 ; *De vilu contemplative* en en tier.

2. Matlh., xv, 14 et suiv.; Marc, vii, 6 et suiv,

3. Marc, vii, 6 et suiv.

4. Matth., vi, 4 et suiv. Comparez *Ecclesiastique*, xvII, 48; xxix, 45; *Talmu de Bab.*, *Chagiga*, 5 a; *BabaBathra*, 9 b.

aiment a faire leur oraison debout dans les synagogues et au coin des places, afin d'etre vus des hommes. Je dis en verite qu'ils recoivent leur recompense. Pour toi, si tu veux prier, entre dans ton cabinet, et ayant ferme la porte, prie ton Pere, qui est dans le secret; et ton Pere, qui voit dans le secret, t'exaucera. Et, quand tu pries, ne fais pas de longs discours comme les paiens, qui s'imaginent devoir etre exauces a, force de paroles. Dieu ton Pere sait de quoi tu as besoin, avant que tu le lui demandes¹. »

Il n'affectait nul signe exterieur d'ascetisme, se contentant de prier ou plutot de mediter sur les montagnes et dans les lieux solitaires, ou toujours l'homme a cherche Dieu². Cette haute notion des rapports de l'homme avec Dieu, dont si peu d'ames, meme apres lui, devaient etre capables, se resumait en. une priere, qu'il enseignait des lors a ses disciples³:

« Notre Pere qui es au ciel, que ton nom soit sanctifie; que ton regne arrive; que ta volonte soit faite sur la terre comme au ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons a ceux qui nous

4. Malth., vi, 5-8.

2. Matth., xiv, 23; Luc, iv, 42; v, 16; YI, 42.

3. Matth., vi, 9 et suiv; Luc> xi, 2 et suiv.

ont offenses. Epargne-nous les epreuves; delivre-nous du Mechant¹. » 11 insistait particuliferement sur cette pensee que le Pere celeste sait mieux que nous ce qu'il nous faut, et qu'on lui fait presque injure en lui demandant telle ou telle chose determine².

Jesus ne faisait en ceci que tirer les consequences des grands principes que le judaisme avait poses, mais que les classes officielles de la nation tendaient de plus en plus a meconnaltre. La priere grecque et romaine fut presque toujours un verbiage plein d'egoisme. Jamais prfitre païen n'avait dit au fidele : « Si, en apportant ton offrande a Tautel, tu te souviens que ton frere a quelque chose contre toi, laisse-la ton offrande devant Tautel, et va premierement te rSconcilier avec ton frere; aprfes cela viens et fais ton offrande³. » Seuls dans Tantiquite, les prophetes juifs,- Isaie surtout, dans leur antipathic contre le sacerdoce, avaient entrevu la vraie nature du culte que rhomme doit a Dieu. « Que m'importe la multitude de vos victimes? Ten suis rassasie; la graisse de vos beliers me soulfeve le coeur; votre encens m'importune; car vos mains sont pleines de sang. Purifiez vos pensees; cessez de mal faire, apprenez le

4. C'est-a-dire du demon.

2. Luc, xi, 5 et suiv.

3. Matth., v, 23-24.

bien, cherchez la justice, el venez alors¹. » Dans les derniers temps, quelques docteurs, Simeon le Juste², Jesus, fils de Sirach⁸, HilleM, touchferent presque le but, et dSclarferent que l'abrege de la Loi etait la justice. Philon, dans le monde judeo-egyptien, arrivait en m6me temps que Jesus a des idees d'une haute sainted morale, dont la consequence etait le peu de souci des pratiques legates⁵. Schemai'a et Abtalion, plus d'une fois, se montrferent aussi des casuistes fort liberaux⁶. Rabbi Iohanan allait bien-tot mettre les ceuvres de misericorde au-dessus de l'etude meme de la Loi⁷! Jesus seul, neanmoins, dit la chose d'une manifiere efficace. Jamais on n'a ete moins pretre que ne le fut Jesus, jamais plus ennemi des formes qui etouffent la religion sous pre-texte de la proteger. Par Ik, nous sommes tous ses

4. Isa'ie, i, 41 et suiv. Comparez *ibid.*, LVIII entier; Osee, vi, 6; Malachie, i, 4 0 ct suiv.

2. *Pirke Aboth*, i, 2.

3. *Ecclrsiaslique*, xxxv, 1 ct suiv.

4. Talm. de Jerus., *Pesachim*, \ i , 1; Talin.de Bab., inline (raile, 66 a; *Schabbath*, 31 a.

5. *Quod fiesus immul.*, § 4 ct "2 ; *De Abrahamo*, § it; *Quis re-run divin. hceres*, § 43 et suiv., 55, 58 et suiv.; *De profugis*, 7 et 8; *Quod omnis probus liber*, en entier; *De vita contemplative* en entier.

6. Talm. de Bab., *Pesachim*, 67 6.

7. Talmud de Jerusalem, *Peak*, i, 4.

disciples et ses continuateurs; par Ik, il a pose une pierre eternelle, fondement de la vraie religion, et, si la religion est la chose essentielle de l'humanite , par Ia. il a merite le rang divin qu'on lui a decerne. Une idee absolument neuve, l'idee d'un culte fonde sur la purete du coeur et sur la fraternite humaine, faisait par lui son entree dans le monde, idee tene-ment elevee que l'eglise chretienne devait sur ce point trahir completement ses intentions, et que, de nos jours, quelques ames seulement sont capables de s'y profiter.

Un sentiment exquis de la nature lui fournissait a chaque instant des images expressives. Quelquefois une finesse remarquable, ce que nous appelons de l'esprit, relevait ses aphorismes; d'autres fois, leur forme vivait en un heureux emploi de proverbes populaires. « Comment peux-tu dire a ton frere : Permits que jete cette paille de ton oeil, toi qui as une poutre dans le tien? Hypocrite ! ete d'abord la poutre de ton ceil, et alors tu penseras a oter la paille de l'ceil de ton frere¹. »

Ces lecons, longtemps renfermees dans le coeur du jeune maitre, groupaient deja quelques initios. L'esprit du temps (Haitaux petites eglises; cetaient le

4. Matth., vn, 4-5. Comparez Talmud do Bubyronc, *liaha Bathra*, 45 6; *Erachin** 46 b.

moment des Essejiien? QU Therapeutes. Des rabbis ayant pjiapun leur enseigijement, Schemia, Abtalion, Hillel, Schamma'l, Juda le Gaulonite, Gamaliel, lant d'autres dont les maximes ont compost le Talmud¹, apparaissaient de toutes parts. Qn 6crivait trfes-peu; les dopteurs juifs de ce temps lie faisaient pas de livres : tout se passait en conversations et en legons publiques, auxquelles on pherchajt a dojmer un tpur facile a retenir². Le jour oil le jeune charpentier de Nazareth commenga a prpduipe au der hors ces maximes, pour la plupart deja repandues, mais qui, grace a lui, devaient reg6n6rer le monde, ce ne fut done pas un eveiement. G'etait un rabbi deplus (il est vrai, le plus charmant de tous), et autour de lui quelques jeunes gens avides de l'entendre et cherchant l'inconnu. L'inattention des hommes veut du temps pour elre forcee. Il n'y avait pas encore de chnHiensj le vrai christianismecependantetaitfpnde, et jamais sans doute il ne fut plus parfait qu'a ce premier moment. Jesus n'y ajoutera plus rien de durable. Que dis-je? En un sens, il le compromettra; car toute idee pour reussir a besoin de faire des sacrifices ; on ne sort jamais immacule de la lutte de la vie.

4. Voir surtout *Pirke Aboth*, ch. i.

2. Le Talmud, resume de ce vasto mouvement d'ecoles, ne ce™-menga guerc a etre ecrit qu'au deuxieme siecle do notre ere.

Concevoir le bien, en effet, ne suffit pas; il faut le faire reussir parmi les hommes. Pour cela des voies moins pures sont necessaires. Certes, si l'evangile se bornait a quelques chapitres de Matthieu et de Luc, il serait plus parfait et ne preerait pas maintenant a tant d'objections; mais sans miracles eut-il converti le monde? Si Jesus fut mort au moment oil nous sommes arrives de sa carriere, il n'y aurait pas dans sa vie telle page qui nous blesse; mais, plus grand aux yeux de Dieu, il fut reste ignore des hommes ; il serait perdu dans la foule des grandes ames inconnues, les meilleures de toutes ; la verite n'eut pas ete promulguee, et le monde n'eut pas profite de l'immense superiorite morale que son Pere lui avait departie. Jesus, fils de Sirach, et Hillel avaient emis des aphorismes presque aussi eleves que ceux de Jesus. Hillel cependant ne passera jamais pour le vrai fondateur du christianisme. Dans la morale, comme dans l'art, dire n'est rien, faire est tout, L'idee qui se cache sous un tableau de Raphael est peu de chose; c'est le tableau seul qui compte. De meme, en morale, la verite ne prend quelque valeur que si elle passe a l'etat de sentiment, et elle n'atteint tout son prix que quand elle se realise dans le monde a l'etat de fait. Des hommes d'une mediocre morality ont

6crit de fort bonnes maximes. Des hommes tres-vertueux, d'un autre cote, n'ont rien fait pour continuer dans le monde la tradition de la vertu. La palme est a celui qui a ete puissant en paroles et en oeuvres, qui a senti le bien, et au prix de son sang l'a fait triompher. Jesus, a ce double point de vue, est sans egal; sa gloire reste entiere et sera toujours renouveltee.

CHAPITRE VI.

JEAN-BAPTISTE.— VOYAGE DE JESUS VERS JEAN ET SON SEJOUR
AU DESERT DE JUDEE.— IL ADOPTE LE BAPTEME DE JEAN.

Un homme extraordinaire, dont le rôle, faute de documents, reste pour nous en partie énigmatique, apparut vers ce temps et eut certainement des relations avec Jésus. Ces relations tendirent plutôt à faire dévier de sa voie le jeune prophète de Nazareth; mais elles lui suggérèrent plusieurs accessoires importants de son institution religieuse, et en tout cas elles fournirent à ses disciples une très-forte autorité pour recommander leur maître aux yeux d'une certaine classe de Juifs.

Vers l'an 28 de notre ère (quinzième année du règne de Tibère), se répandit dans toute la Palestine la réputation d'un certain Iohanan ou Jean, jeune ascète plein de fougue et de passion. Jean était de

race sacerdotale¹ et ne, ce semble, a Jutta prfes d'Hebron ou a Hebron menm². IWbron, la ville patriarcale par excellence, situ6e a deux pas du desert de Judee et a quelques heures du grand desert d'Arabic, etait des cette epoque ce qu'elle est encore aujourd'hui, un des boulevards de l'esprit semitique dans sa forme la plus austere. D6s son enfance, Jean fut *Nazir*. c'est-a-dire assujetti par voeu a certaines abstinences³. Le desert dont il dtait pour ainsi dire environne l'attira de bonne heure⁴. Il y menait la vie d'un yogui de l'Inde, vetu de peaux ou d'etoffes de poil de chameau, n'ayant pour aliments que des sauterelles et du miel sauvage⁵. Un certain nombre de disciples s'etaient groupes autour de lui, partageant sa vie et mtfditant sa severe parole. On se serait cru transports aux bords du Gange, si des traits particu-

4. Luc, i, 5; pas-age de l'eVangile des Ebionim, conserve par ftpiphane (*Adv. hær.*, xxx, 43).

2. Luc, I 39. On a propose, non sans vraisemblance, de voir dans « la ville de Juda » nommee on cet endroit de Luc la ville de *Juttafjosue*, xv, 55; xxi, 46). Robinson (*Biblical Researches*, I, 494; II, 206) a retrouve cette Jutta portant encore le meme nom, a deux petites heures au sud d'Hebron.

3. Luc, i, 45.

4. Luc, i, 80.

6. Matth., in, 4; Marc, i, 6; fragm. de levang. desfebionim, dans fipiph., *Adv. hasr.*, xxx, 43.

liers n'eussent revele en ce solitaire le dernier descendant des grands prophetes d'Israel.

Depuis que la nation juive s'etait prise avec une sorte de desespoir a reftechir sur sa destinee, l'imagination du peuple s'etait reports avec beaucoup de complaisance vers les anciens prophetes. Or, de tous les personnages du passe, dont le souvenir venait comme les songes d'une nuit troublee reveiller et agiter le peuple, le plus grand etait Elie. Ce geant des prophetes, en son apre solitude du Carmel, partageant la vie des betes sauvages, demeurant dans le creux des rochers, d'ou il sortait comme un foudre pour faire et defaire les rois, etait devenu, par des transformations successives, une sorte d'etre surhumain, tantot visible, tantot invisible, et qui n'avait pas goute la mort. On croyait generalement qu'Elie allait revenir et restaurer Israel . La vie austere qu'il avait menee, les souvenirs terribles qu'il avait laisses, et sous l'impression desquels l'Orient vit encore², cette sombre image qui, jusqu'i nos jours,

4. Malachie, III, 23-24 (iv, 5-6 selon la Vulg.); *Ecclesiastique*, XLVIII, 10; Matth., xvi, 44; XVII, 40 et suiv.; Marc, vi, 45; vIII, 28; ix, 40 et suiv.; Luc, IX, 8, 49; Jean, i, 24, 20.

2. Le feroce Abdallah, pacha de Saint-Jean-d'Acre, pensamourir de frayeur pour l'avoir vu en reve, dresse debout sur sa montagne. Dans les tableaux des eglises chretiennes, on le voit enloure de teles coupees; les musulmans ont peur de lui.

fait trembler et tue, toute cette mythologie, pleine de vengeance et de terreurs, frappaient vivement les esprits et marquaient, en quelque sorte, d'un signe de naissance tous les enfantements populaires. Quiconque aspirait à une grande action sur le peuple devait imiter filie, et comme la vie solitaire avait été le trait essentiel de ce prophète, on s'habitua à envisager « l'homme de Dieu » comme un ermite. On s'imaginait que tous les saints personnages avaient eu leurs jours de penitence, de vie agreste, d'austérité¹. La retraite au désert devint ainsi la condition et le prélude des hautes destinées.

Nul doute que cette pensée d'imitation n'ait beaucoup préoccupé Jean². La vie anachorétique, si opposée à l'esprit de l'ancien peuple juif, et avec laquelle les vœux dans le genre de ceux des Naziréens et des Rechabites n'avaient aucun rapport, faisait de toutes parts invasion en Judée. Les Ksséniens ou Thérapeutes étaient groupés près du pays de Jean, sur les bords orientaux de la mer Morte³. On s'imaginait que les chefs de sectes devaient être des solitaires, ayant leurs régions et leurs instituts propres, comme des fondateurs d'ordres religieux. Les mai-

4. *Ascension d'Isaïe*, 11, 9-44.

2. Luc, i, 47.

3. Plin., *Hist. nat.*, V, 47; Epiph., *Adv. hær.*, xix, 4 et 2.

tres des jeunes gens Staient aussi parfois des especes d'anachorfetes¹ assez ressemblants aux *gourous*² du brahmanisme. De fait, n'y avait-il point en cela une influence eloign^e des *mounts* de l'Inde ? Quelques-uns de ces moines bouddhistes vagabonds, qui couraient le monde, comme plus tard les premiers Franciscains, prechant de leur exterieur edifiant et convertissant des gens qui ne savaient pas leur langue, n'avaient-ils point tourn6 leurs pas du cote de la Judee, de meme que certainement ils l'avaient fait du c6t6 de la Syrie et de Baby lone³? G'est ce que Ton ignore. Babylone etait devenue depuis quelque temps un vrai foyer de bouddhisme; Boudasp (Bodhisattva) etait repute un sage Chaldeen et le fondateur du sabisme. Le *sabisme* lui-meme, qu'etait-il ? Ce que son etymologie indique⁴: le *baptisme* lui-meme, c'est-a-dire la religion des baptemes multiples, la souche de la secte encore existante qu'on appelle « Chretiens de Saint-Jean » ou Mendai'tes, et que les Arabes appelant *el-Mogtasila*₃ « les baptistes⁵. » Il est fort

4. Joseph, *Vita*, 2.

2. Precepteurs spirituels.

3. J'ai developpe" ce point ailleurs (*Hist, genr. des langues semitique* S_j III, iv, 4; *Journ. Asiat.*, fevrier-mars 1856).

4. Le verbe arameen *seba*, origine du nom des Sabiens, est synonyme de *Païrt*Cw.

6. J'ai traits de ceci plus au long dans le *Journal Asiatique*,

difficile de demeler ces vagues analogies. Les sectes flottantes entre le judaïsme, le christianisme, le baptisme et le sabisme, que Ton trouve dans la region au deli du Jourdain durant les premiers stecles de notre fere¹, presentent a la critique, par suite de la confusion des notices qui nous en sont parvenues, le probleme le plus singulier. On peut croire, en tout cas, que plusieurs des pratiques extdrieures de Jean, des Esseniens² et des precepteurs spirituels juifs de ce temps venaient d'une influence recente du haut Orient. La pratique fondamentale qui donnait a la secte de Jean son caractere, et qui lui a valu son nom, a toujours eu son centre dans la basse Chaldee et y constitue une religion qui s'est perpetuee jusqu'a, nos jours.

Cette pratique etait le bapteme ou la totale immersion. Les ablutions etaient deja families aux

nov.-dcc. 4853 et aout-sept. 4855. Il est remarquable que le? Elchasa'itos, sccto sabienne ou baptiste, babitaient le memo pays que les Esseniens (le bord oriental de la mer Morte) et furent confondus avec cux (Epiph», *Adv. hæ.*, xix⁷ 4, 2, 4; xxx, 46, 17; LIII, 4 et 2; *Philosophumena*, IX, III, 45 et 46; X, xx, 29).

1. Voir les notices d'Eipiphane sur les Esseniens, les Hemero-baptistes, les Nazareons, les Ossenes, les Nazoreens, les Ebionitos, les Sampseens (*Adv. hair.*, liv. I et II), et celles do l'auteur des *Philosophumena* sur les Elchasaites (liv. IX et X).

2. Epiph., *Adv. hæ.*, xix, xxx, LIII.

Juifs, comme a toutes les religions de l'Orient¹. Les Esséniens leur avaient donne une extension particuliere². Le baptême eait devenu une ceremonie ordinaire de Introduction des proselytes dans le sein de la religion juive, une sorte d'initiation³. Jamais pourtant, avant notre baptiste, on n'avait donne a l'immersion cette importance ni cette forme. Jean avait fixe le theatre de son activite dans la parlie du desert de Judee qui avoisine la mer Morte⁴. Aux epoques ou il administrait le baptême, il se transportait aux bords du Jourdain⁵, soit a Bethanie ou Bethabara⁶, sur la rive orientale, probablement aisk-vis de Jericho, soit a l'endroit nomme *Ænon* ou « les Fontaines⁷, » pres de Salirn, ou il y avait

4. Marc, vn, 4; Jos., *Ant.*, XYIII, v, 2; Justin, *Dial.*, cum *Tryph.* 47, 29, 80; Epiph., *Adv. hear.*, xvII.

2. Jos., *B.*, I, II, VIII, 5, 7, 9, 43.

3. Mischna, *Pesachim*, VIII, 8; Talmud de Babylone, *Jebamoth*, 46 b; *Kerithuth*, 9 a; *Aboda Zara*, 57 a; *Masseket Gerim* (edit. Kirchheim, 1834), p. 15-40.

4. Matth., in, 4; Marc, i, 4.

5. Luc, in, 3.

6. Jean, i, 28; in, 26. Tous les manuscrits portent *Bethanie*; mais, comme on ne connaît pas de Bethanie on ces parages, Origene (*Comment. in Joann.*, VI, 24) a propose de substituer *Bethabara*, et sa correction a été assez généralement acceptée. Les deux mots ont, du reste, des significations analogues et semblent indiquer un endroit où il y avait un bac pour passer la rivière.

7. *Ænon* est le pluriel chaldéen *Ænawan*, « fontaines. »

beaucoup d'eau¹. LA des foules considerables, surtout de la tribu de Juda, accouraient vers lui et se faisaient baptiser². En quelques mois, il devint ainsi un des hommes les plus influents de la Judee, et tout le monde dut compter avec lui.

Le peuple le tenait pour un prophete⁵, et plusieurs s'imaginaient que c'etait filie ressuscitee⁴. La croyance "a, ces resurrections etait fort rSpandue⁵; on pensait que Dieu allait susciter de leurs tombeaux quelques-uns des anciens prophotes pour servir de guides a Israel vers sa destinee finale⁶. D'autres tenaient Jean

4. Jean, m, 23. La situation do cotto localito est douteuse. La circonstance relov'e par l'evangelisto ferait croire qu'ello n'etait pas tres-voisine du Jourdain. Gepondant les synoptiques sont constants pour placer touto la scone des baptemes do Jean sur le bord do ce fleuve (Matth., m, 6; Marc, i, 5; Luc, in, 3). Le rapprochement des versets 22 et 23 du chapitre in de Jean, et des versots 3 et 4 du chapitre iv du meme evangile, porterait d'ailleurs a croire quo Salim etait en Judee, et par consequent dans l'oasis do Jericho, pros do rembouchure du Jourdain, puisqu'on trouverait difficilement, dans le resle do la tribu de Juda, un seul bassin naturel qui puisse preter a la totale immersion d'uno personne. Saint Jerome veut placer Salim beaucoup plus au nord, pros de Belh-Schean ou Scythopolis. Mais Robinson (*Bibl. Res.*, III, 333) n'a pu rien trouver sur les lieux qui justifiait cette allegation.

2. Marc, i, 5; Josephe, *Ant.*, XVIII, v, 2.

3. Matth., xiv, 5; xxi, 26.

4. Matth., xi, 44; Marc, vi, 45; Jean, i, 24.

5. Matth., xiv, 2; Luc, ix, 8.

6. V. ci-dessus, p. 96, note 4.

pour le Messie lui-meme, quoiqu'il n'elevat pas une telle pretention⁴. Les preres et les scribes, opposes a cette renaissance du propheisme, et toujours ennemis des enthousiastes, le mdprisaient. Mais la popularit6 du baptiste s'imposait a eux, et ils n'osaient parler contre lui². C'eait une victoire que le sentiment de la foule remportait sur Taristocratie sacerdotale. Quand on obligeait les chefs des pretres a s'expliquer nettement sur ce point, on les embarrassait fort⁵.

Le baptfime n'etait du reste pour Jean qu'un signe destineaa faire impression et h preparer les esprits a quelque grand mouvement. Nul doute qu'il ne fut possede au plus haut degre de l'esperance messianique, et que son action principale nc fut en ce sens. « Faites penitence, disait-il, car le royaume de Dicu approche⁴. » Ilannoncait une «grande colore,» c'est-?i-dire deterribles catastrophes quiallaient vc nir⁵, et declarait que la cognde etait riej a la racine de l'arbre, que l'arbre serait bientot jete au feu. 11 repr6sentait son Messie un van a la main, recueillant

1. Luc, HI, 15 et suiv.; Jean, i, 20.

2. Matth., xxi, 25 et suiv.; Luc, viI, 30.

3. iMatth., loc. cit

4. Matth., III, 2.

5. Matth., iII, 7.

le bon grain, et brulant la paille. La penitence, dont le baptême était la figure, l'aumône, l'amendement des mœurs¹, étaient pour Jean les grands moyens de préparation aux événements prochains. On ne sait pas exactement sous quel jour il concevait ces événements. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il prêchait avec beaucoup de force contre les mêmes adversaires que Jésus, contre les prêtres riches, les pharisiens, les docteurs, le judaïsme officiel en un mot, et que, comme Jésus, il (Hait surtout accueilli par les classes méprisées². Il réduisait à rien le titre de fils d'Abraham, et disait que Dieu pourrait faire des fils d'Abraham avec les pierres du chemin³. Il ne semble pas qu'il possédât même en germe la grande idée qui a fait le triomphe de Jésus, l'idée d'une religion pure; mais il servait puissamment cette idée en substituant un rite privé aux cérémonies légales, pour lesquelles il fallait des prêtres, à peu près comme les Flagellants du moyen âge ont été des précurseurs de la Réforme, en enlevant le monopole des sacrements et de l'absolution au clergé officiel. Le ton général de ses sermons était sévère et dur. Les expressions dont il se servait contre ses adversaires paraissent

1. Luc, XI, 41-44; *Joseph, Ant.*, XVIII, v, 2.

2. Matth., xⁱ, 32; Luc, III, 12-14.

3. Matth., III, 9.

avoir été des plus violentes¹. C'était une rude et continuelle invective. Il est probable qu'il ne resta pas (Stranger à la politique. Josphe, qui le toucha presque par son maître Banou, le laisse entendre à mots couverts², et la catastrophe qui mit fin à ses jours semble le supposer. Ses disciples menaient une vie fort austère³, Jeunaient fréquemment et affectaient un air triste et soucieux. On voit poindre par moments la communauté des biens et cette pensée que le riche est obligé de partager ce qu'il a⁴. Le pauvre apparaît déjà comme celui qui doit bénéficier en première ligne du royaume de Dieu.

Quoique le centre d'action de Jean fut la Judée, sa renommée pénétra vite en Galilée et arriva jusqu'à Jésus, qui avait déjà formé autour de lui par ses premiers discours un petit cercle d'auditeurs. Jouissant encore de peu d'autorité, et sans doute

1. Mntlh., III, 7; Luc, III, 7.

2. *Ant.*, XVIII, v, 2. Il faut observer que, quand Josphe expose les doctrines secrètes et plus ou moins seditieuses des compatriotes, il efface tout ce qui a trait aux croyances messianiques, et repand sur ces doctrines, pour ne pas faire ombrage aux Romains, un vernis de banalité, qui fait ressembler tous les chefs de sectes juives à des professeurs de morale ou à des stoiciens.

3. Matth., ix, 14.

4. Luc, in, 11.

aussi pousse par le desir de voir un mattre dont les enseignements avaient beaucoup de rapports avec ses propres idees, Jfeus quitta la Galilee et se rendit avec sa petite ecole aupres de Jean¹. Les nouveaux venus se firent baptiser comme tout le monde. Jean accueillit trfes-bien cet essaim de disciples galileens, et ne trouva pas mauvais qu'ils restassent distincts des siens. Les deux maitres ctaients jeunes; ils avaient beaucoup d'idees communes; ils s'aimerent et hitterent devant le public de prevenances rdciproques. Un tel fait surprend au premier coup d'oeil dans Jean-Baptiste, et on est porte a le rdvoquer en doute.

1. Matth., HI, 13 et suiv.; Marc, i, 9 et suiv.; Luc, in, 21 et suiv.; Jean, i, 29 et suiv.; m, 22 et suiv. Lrs synoptiques font venir Jesus vers Jean, ayant qu'il cut joae do role public. Mais s'il est vrai, comme ils le disant, que J m reeonnut tout d'abord Jesus et lui fit grand accueil, il faut supposcrquo Jesus etait deja un mattre assoz renomme. Lo quatrieme evangeliste amcno deux fois Jesus vers Jean, une premiere fois encore obscur, uno douxiemo fois avec uno troupo do disciples. Sans toucher ici la question des itineVaires precis do Jesus (quostion insoluble vu les contradictions des documents et lo peu do souci qu'eurent les evangelistes d'etre exacts en pareillo matiero), sans nier que Jesus ait pu fairo un voyage aupresde Jean au tomps ou iln'avait pas encore de notoriety, nous adoptons la donnco fournie par le quatrieme evangile (m, 22 et suiv.), a savoir que Jesus, avant de se mettre a baptiser commo Jean, avait une ecole formee. Il faut so rappc-ler, du reste, quo les premieres pages du quatrieme erangile sont des notes mises bout a bout, sans ordre chronologique rigourcux.

L'humilite n'a jamais ete le trait des fortes ames juives. Il **semble** qu'un caractere aussi roide, une sorte de Lamennais toujours irrite, devait etre fort colore et ne souffrir ni rivalite ni demi-adhesion. Mais cette manure de concevoir les choses repose sur une fausse conception de la personne de Jean. On se le represente comme un vieillard; il etait au cortraire de meme age que Jesus¹, et tres-jeune selon les idees du temps. Il ne fut pas, dans Tordre de l'esprit, le pere de Jesus, mais bien son frere. Les deux jeunes enthousiastes, pleins des menes esperances et des memes haines, ont bien pu faire cause commune et s'appuyer reciproquement. Gertes un vieux maitre voyant un homme sans celebrite venir vers lui et garder a son egard des allures d'independance, se fut revolts ; on n'a guere d'exemples d'un chef d'ecole accueillant avec empressement celui qui va lui succeder. Mais la jeunesse est capable de toutes les abnegations, et il est permis d'admettre que Jean, ayant reconnu dans Jesus un esprit analogue au sien, l'acceptasans arriere-pensee personnelle. Ces bonnes relations devinrent ensuite le point de depart de tout un systfeme developpe par les evangelistes, et qui consista a donner pour premifere base a la mission divine de

4. Luc, i, bien que tous les details du recit, notamment ce qui concerne la parente de Jean avec Jesus. soient legendaires.

Jésus l'attestation de Jean. Tel était le degré d'autorité conquis par le baptiste qu'on ne croyait pouvoir trouver au monde un meilleur garant. Mais, loin que le baptiste ait abdiqué devant Jésus, Jésus, pendant tout le temps qu'il passa près de lui, le reconnut pour supérieur et ne développa son propre génie que timidement.

Il semble en effet que, malgré sa profonde originalité, Jésus, durant quelques semaines au moins, fut imitateur de Jean. Sa voie était encore obscure devant lui. A toutes les époques, d'ailleurs, Jésus céda beaucoup à l'opinion, et adopta bien des choses qui n'étaient pas dans sa direction, ou dont il se souciait assez peu, par l'unique raison qu'elles étaient populaires; seulement, ces accessoires ne nuisirent jamais à sa pensée principale et y furent toujours subordonnées. Le baptême avait été mis par Jean en très-grande faveur; il se crut obligé de faire comme lui: il baptisa, et ses disciples baptisèrent aussi¹. Sans doute ils accompagnaient le baptême de prédications analogues à celles de Jean. Le Jourdain se couvrit ainsi de tous les cotes de baptistes, dont les discours avaient plus ou moins de succès. L'élève égala bien-

4. Jean, III, 22-26; iv, 4-2. La parenthèse du verset 2 paraît être une glose ajoutée, ou peut-être un scrupule tardif de Jean se corrigeant lui-même.

t6t le maltre, et son baptGme **fut** fort relierche. TI y eut a ce sujet quelque jalousie enire les disciples¹; les eleves de Jean vinrcnt se plaindre a lui des suc- ces croissants du jeune galilfien, dont le baptEmc allait bientot, selon eux, siiplanter le sien. Mais les deux maitres resterent supdrieurs a ces pelitesses. La superiority de Jean etait d'ailleurs trop incontestee pour que Jesus, encore peu connu, songeat a la combattre. II voulait seulement grandir a son ombre, ct sc croyait obligd, pour gagner la foule, d'employer les moyens exlerieurs qui avaient valu a Jean de si etonnants succfes. Quand il recommenca a pre- chier apres l'arrestation de Jean, les premiers mots qu'on lui met a la bouche ne sont que la repetition d'une des phrases familiferes au baptiste². Plusicurs autres expressions de Jean se relrouvcnt textuel- lement dans ses discours³. Les deux ecolcs parais- sent avoir vecu longtemps en bonne intelligence⁴, et apres la mort de Jean, Jesus, comme confrere aflide, fut un des premiers averti de cot dvenement⁵.

1. Joan, in, 26; IV, 1.

2. Matth., in, 2; iv, IT

3. Matth., in, 7; XII, 3i, \xIII, 33.

4. Matth., xi, 2-13.

5. Matth., xiv, 12.

Jean, en effet, fut bientôt arrêté dans sa carrière prophétique. Comme les anciens prophètes juifs, il était, au plus haut degré, frondeur des puissances établies⁴. La vivacité extrême avec laquelle il s'exprimait sur leur compte ne pouvait manquer de lui susciter des embarras. En Judée, Jean ne paraît pas avoir été inquiété par Pilate; mais dans la Pérée, au delà du Jourdain, il tombait sur les terres d'Antipas. Ce tyran s'inquiéta d'un levain politique mal dissimulé dans les prédications de Jean. Les grandes réunions d'hommes formées par l'enthousiasme religieux et patriotique autour du baptiste avaient quelque chose de suspect². Un grief tout personnel vint, d'ailleurs, s'ajouter à ces motifs d'état et rendit inévitable la perte de l'austère censeur.

Un des caractères les plus fortement marqués de cette tragique famille des Hérodes, était Hérodiade, petite-fille d'Hérode le Grand. Violente, ambitieuse, passionnée, elle détestait le judaïsme et méprisait ses lois³. Elle avait été mariée, probablement malgré elle, à son oncle Hérode, fils de Mariamne⁴, qu'elle-

4. Luc, in, 19.

2. Jos., *Ant.* XVIII, v, 2.

3. Jos., *Ant.*, XVIII, v, 4.

4. Matthieu (xiv, 3, dans le texte grec) et Marc (vi, 47) veulent que ce soit Philippe; mais c'est certainement une inadvertance

rode le Grand avait desherite¹ et qui n'eut jamais de r61e public. La position interieure de son mari, a l'egard des autres personnes de sa famille, ne lui laissait aucun repos; elle voulait etre souveraine a tout prix². Antipas fut l'instrument dont elle se servit. Cet homme faible etant devenu eperdument amoureux d'elle, lui promit de l'epouser et de repudier sa premiere femme, fille de Hareth, roi de Petra et emir des tribus voisines de la Peree. La princesse arabe ayant eu vent de ce projet, resolut de fuir. Dissimulant son dessein, elle feignit de vouloir faire un voyage s Machero, sur lei terres de son pere, et s'y fit conduire par les officiers d'Antipas³.

Makaur⁴ ou Machero etait une forteresse colossale batie par Alexandre Jann6e, puis relevee par Herode, dans un des oundis les plus abrupts a l'orient de la mer Morte⁵. G'etait un pays sauvage, Strange,

(voir Josphe, *Ant.*, XVIII, v, \ et 4). La femme de Philippe etait Salome, fille d'Herodiade.

4. Jos., *Ant.*, XVII, iv, 2,

2. Jos., *Ant.*, XVIII, vu, 4, 2; tl. ./., 11, ix, 6.

3. Jos., *Ant.*, Will, v, 4.

4. Cette forme se trouve dans le Talmud de Jerusalem (*Schebiit*, ix, 2) et dans les Targums de Jonathan et de Jerusalem (*Nombres*, xxII, 35).

5. Aujourd'hui Mkaur, dans le ouadi Zerka Main. Cet endroit n'a pas ete visits depuis Seetzen.

rempli de lgendes bizarres et qu'on croyait hante des demons¹. La forteresse etait juste a la limite des etats de Hereth et d'Antipas. A ce moment-Ik, elle etait en la possession de Hareth². Celui-ci averti avait tout fait preparer pour la fuite de sa fille, qui de tribu en tribu fut reconduite a Petra.

L'union presque incestueuse ³ d'Antipas et d'Herodiade s'accomplit alors. Les lois juives sur le mariage 6taient sans cesse une pierre de scandale entre FirnSligieuse famille des Herodes et les Juifs serveres⁴. Les membres de cette dynastie nombreuse et assez isolee 6tant reduits a se marier entre eux, il en resultait de frequentes violations des empechements elablis par la Loi. Jean fut l'echo du sentiment general en blamant energiquement Antipas⁵. C'etait plus qu'il n'en fallait pour decider celui-ci a donner suite a ses soupcons. Il fit arreter le baptiste et donna ordre de renfermer dans la forteresse de Machero, dont il s'etait probablement empare aprfes le depart de la fille de Hareth ⁶.

4. Josephe, *De bell. Jud.*, VII, vi, 4 et suiv.

2. Jos., il»f., XVHI, v, 1.

3. *Levitique*, xvIII, 16.

4. Jos., *Ant.*, XV, vii, 40.

5. Malth., xiv, 4; Ware, vi, 48; Luc, III, 49.

6. Jos., *Ant.*, XVIII, v, 2.

Plus timide que cruel, Antipas ne desirait pas le mettre a mort. Selon certains bruits, il craignait une sedition populaire¹. Selon une autre version², il aurait pris plaisir a écouter le prisonnier, et ces entretiens l'auraient jete dans de grandes perplexités. Ce qu'il y a de certain, c'est que la detention se prolongea et que Jean conserva du fond de sa prison une action étendue. Il correspondait avec ses disciples, et nous le retrouverons encore en rapport avec Jesus. Sa foi dans la prochaine venue du Messie ne fit que s'affermir; il suivait avec attention les mouvements du dehors, et cherchait a y decouvrir les signes favorables a l'accomplissement des esperances dont il se nourrissait.

4. Matth., xiv, 5.

2. Marc, vi, 20. Je lis *ikopu*, et non *lirodt*.

CHAPITRE VII.

DISVXI.OI'T'KIIKNTDESIDI'ESDEJESUSSURLEROYAIMFDHULLV.

Jusqu'à l'arrestation de Jean, que nous plaçons par approximation dans l'été de l'an 29, Jésus ne quitta pas les environs de la mer Morte et du Jourdain. Le séjour au désert de Judée était généralement considéré comme la préparation des grandes choses, comme une sorte de « retraite » avant les actes publics. Jésus s'y soumit à l'exemple des autres et passa quarante jours sans autre compagnie que les bêtes sauvages, pratiquant un jeûne rigoureux. L'imagination des disciples s'exerça beaucoup sur ce séjour. Le désert était, dans les croyances populaires, la demeure des démons¹, il existe au monde

4. *Tobie* viii, 3; *Luc*, xi, 21.

peu de regions plus d6sol6es, plus abandonnees de Dieu, plus ferm6es a la vie que la pente rocailleuse qui forme le bord occidental de la mer Morte. Or crut que pendant le temps qu'il passa dans cet affreux pays, il avait traverse de terribles epreuves, que Satan l'avait effray6 de ses illusions ou berce de se-duisantes promesses, qu'ensuite les anges pour le recompenser de sa victoire 6taient venus le servir⁴.

Ce fut probablement en sortant du desert que Jesus apprit l'arrestation de Jean-Bap liste. Il n'avait plus de raisons desormais de prolonger son sejour dans un pays qui lui 6tait a demi Stranger. Peut-6tre craignait-il aussi d'6tre envelopp6 dans les severites qu'on deployait a l'6gard de Jean, et ne voulait-il pas s'exposer, en un temps oil, vu le peu de celebrity qu'il avail, sa mort ne pouvait servir en rien au progres de ses idees. Il regagna la Galilee², sa vraie patrie, muri par une importante experience et ayant puise dans le contact avec un grand homme,

4. Matth., iv, 4 et suiv.; Marc, i, 42-13; Luc, iv, 4 et suiv. Certes, r6analogie frappante que ces recits offrent avec des t6gendes analogues du *Vendidad* (farg. xix) et du *Lalitavistara* (ch. xvii, xviii, xxi) porterait a n'y voir qu'un my the. Mais le recit maigre et concis de Marc, qui r6presente ici 6videmment la r6daction primitive, suppose un fait reel, qui plus tard a fourni le theme de d6-veloppements legendaires.

2. Malth., iv, 12; Marc, i, 44; Luc, iv, 44; Jean, iv, 3.

fort différent de lui, le sentiment de sa propre originalité.

En somme, l'influence de Jean avait été plus fâcheuse qu'utile à Jésus. Elle fut un arrêt dans son développement; tout porte à croire qu'il avait, quand il descendit vers le Jourdain, des idées supérieures à celles de Jean, et que ce fut par une sorte de concession qu'il inclina un moment vers le baptême. Peut-être si le baptême, à l'autorité duquel il lui aurait été difficile de se soustraire, fut resté libre, n'eût-il pas su rejeter le joug des rites et des pratiques extérieures, et alors sans doute il fut resté un sectaire juif inconnu; car le monde n'eût pas abandonné des pratiques pour d'autres. C'est par l'attrait d'une religion dégagée de toute forme extérieure que le christianisme a séduit les âmes élevées. Le baptême une fois emprisonné, son école fut fort amoindrie, et Jésus se trouva rendu à son propre mouvement. La seule chose qu'il dut à Jean, ce furent en quelque sorte des leçons de prédication et d'action populaire. Dès ce moment, en effet, il prêcha avec beaucoup plus de force et s'imposa à la foule avec autorité¹.

Il semble aussi que son séjour près de Jean, moins

4. Matth., VII, 29; Marc, i, 22; Luc, iv, 32.

par Taction du haptiste que par la marche naturelle de sa propre pensie, murit beaucoup ses idees stir « le royaume du ciel. » Son mot d'ordre desormais, c'est la « bonne nouvelle, » l'annoncee que le regne de Dieu est proche⁴. Jesus ne sera plus seulement un delicieux moraliste, aspirant a renfermer en quelques aphorismes vifs et courts des lecons sublimes; c'est le revolutionnaire transcendant, qui essaye de renouveler le monde par ses bases memes et de fonder sur terre l'idcal qu'il a concu. « Attendre le royaume de Dieu » sera synonyme d'etre disciple de Jesus². Ce mot de « royaume de Dieu » ou de « royaume du ciel, » ainsi que nous l'avons dejà dit³, etait depuis longlemps fainilicr aux Juifs. Mais Jesus lui donnait un sens moral, une portee sociale que l'auteur meme du Livre de Daniel, dans son enthousiasme apocalyptique avait a peine ose entrevoir.

Dans le monde tel qu'il est, c'est le mal qui regne. Satan est le « roi de ce monde⁴, » el tout lui obeit. Les rois tuent les prophetes. Les pretres et les doc-

4. Marc, i, 44-15.

2. Marc, xv, 43.

3. Voir ci-dessus, p. 78-79.

4. Jean, xII, 31; xiv, 30; xvi, 14. Comp.// Cor iv, 4; Ephes.,

teurs ne font pas ce qu'ils ordonnent aux autres de faire. Les justes sont persecutes, et l'unique partage des bons est de pleurer. Le « monde » est de la sorte Tennemi de Dieu et de ses saints¹; mais Dieu se reveilleraet vengera ses saints. Le jour est proche; car P abomination est a son comble. Le regne du bien aura son tour.

L'avenement de ce regne du bien sera une grande revolution subite. Le monde semblera renverse; l'etat actuel etant mauvais, pour se reprcsnter Pavenir, il suffit de concevoir a peu pres le contraire de ce qui existe. Les premiers seront les derniers². Un ordre nouveau gouvernera PhumanitcS. Maintenant le bien et le mal sont meles comrae Pivraie et le bon grain dans un champ. Le mattre les laisse croitre ensemble; mais Phcure de la separation violentc arrivera³. Le royaume de Dieu sera commc un grand coup de filet, qui amene dubon et du mauvais poisson; on met le bon dans des jarrcs, et on se debarrasse du reste⁴. Le germe de cetle grande revolution sera d'abord

1. Jean, i, 10; VII, 7; xiv, 17, 22, 27; xv, 18 et suiv.; xvi, 8, 20, 33; XVII, 9, 14, 16, 25. Cette nuance du mot « monde » est surtout caracterisee dans les Merits de Paul ot de Jean.

2. Matth., xix, 30; xx, 16- Marc, x, 31; Luc, xIII, 30.

3. ~~Matth.~~, XIH, 24 et suiv.

4. Matth., xm, 47 et suiv.

meconnaissable. 11 sera comme le grain de seneve, qui est la plus petite des semences, mais qui, jete en terre, devient un arbre sous le feuillage duquel les oiseaux viennent se reposer¹; ou bien il sera comme le levain qui, depose dans la pate, la fait fermenter tout entiere². Une serie de paraboles, souvent obscures, etait destinee a exprimer les surprises de cet avenement soudain, ses apparentes injustices, son caractere inevitable et definitif³.

Qui etablira ce regne de Dieu? Rappelons-nous que la premiere pensee de Jesus, pensee tellement profonde chez lui qu'elle n'eut probablement pas d'online et tenait aux racines mfimes de son etre, fut qu'il etait le fils de Dieu, l'intime de son Pere, l'executeur de ses volontes. La reponse de Jesus a une telle question ne pouvait done etre douteuse. La persuasion qu'il ferait regner Dieu s'empara de son esprit d'une maniere absolue. Il s'envisagea comme l'universal reformatteur. Le ciel, la terre, la nature tout entiere, la folie, la maladie et la mort ne sont que des instruments pour lui. Dans son

4. Matth., xnr, 31 et suiv.; Marc, iv, 31 et suiv.; Luc, xIII, 49 et suiv.

2. Matth., xm, 33; Luc, xIII, 21.

3. Matth., xIII entier; xvIII, 23 et suiv.; xx, et suiv.; Luc, xm, 48 et suiv.

accès de volonté héroïque, il se croit tout-puissant. Si la terre ne se prête* pas à cette transformation suprême, la terre sera broyée, purifiée par la flamme et le souffle de Dieu. Un ciel nouveau sera créé, et le monde entier sera peuplé d'anges de Dieu¹,

Une révolution radicale², embrassant jusqu'à la nature elle-même, telle fut donc la pensée fondamentale de Jésus. Des lors, sans doute, il avait renoncé à la politique; l'exemple de Juda le Gaulonite lui avait montré l'inutilité des séditions populaires. Jamais il ne songea à se révolter contre les Romains et les tétrarques. Le principe éternel et anarchique du Gaulonite n'était pas le sien. Sa soumission aux pouvoirs (Hablis, dérisoire au fond, était complète dans la forme. Il payait le tribut à César pour ne pas scandaliser. La liberté et le droit ne sont pas de ce monde; pourquoi troubler sa vie par de vaines susceptibilités? Méprisant la terre, convaincu que le monde présent ne méritait pas qu'on s'en soucie, il se réfugiait dans son royaume idéal; il fondait cette grande doctrine du dédain transcendant³, vraie doctrine de la liberté des âmes, qui seule donne la paix. Mais il n'avait pas

4. *Matth.*, xxII, 30.

2. *Apost. Actes*; *Trav. Ad.*, III, 21

3. *Matth.*, xvii, 23-26; *Luc.*, 16-22.

dit encore: « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Bien des tentations se melaient à ses vues les plus droites. Parfois des tentations Granges traversaient son esprit. Dans le desert de Judee, Satan lui avait propos6 les royaumes de la terre. Ne connaissant pas la force de l'empire romain, il pouvait, avec le fond d'enthousiasme qu'il y avait en Judee et qui aboutit bientôt après à une si terrible resistance militaire, il pouvait, dis-je, espérer de fonder un royaume par l'audace et le nombre de ses partisans. Plusieurs fois peut-être se posa pour lui la question supreme : Le royaume de Dieu se realisera-t-il par la force ou par la douceur, par la revolte ou par la patience? Un jour, dit-on, les simples gens de Galilee voulurent l'enlever et le faire roi¹. Jesus s'enfuit dans la montagne et y resta quelque temps seul. Sa belle nature le preservait de l'erreur qui eut fait de lui un agitateur ou un chef de rebelles, un Theudas ou un Barkokeba.

La revolution qu'il voulut faire fut toujours une revolution morale; mais il n'en etait pas encore arrive à se fier pour l'exécution aux anges et à la trompette finale. C'est sur les hommes et par les hommes eux-mêmes qu'il voulait agir. Un visionnaire qui n'aurait eu d'autre idee que la proximite du ju-

gement dernier n'eut pas eu ce soin pour Tamelioration de l'homme, et n'eut pas fonde le plus bel enseignement moral que l'humanite ait recu. Beaucoup de vague restait sans doute dans sa pensee, et un noble sentiment, bien plus qu'un dessein arrets, le poussait a l'œuvre sublime qui s'est realisee par lui, bien que d'une maniere fort differente de celle qu'il imaginait.

G'est bien le royaume de Dieu, en efllet, je veux dire le royaume de l'esprit, qu'il fondait, et si Jesus, du sein de son Pore, voit son œuvre fructifier dans l'histoire, il peut bien dire avec verite : Voilk ce que j'ai voulu. Ce que Jesus a fonde, ce qui restera eerncellement de lui, abstraction faite des imperfections qui se melent a toute chose realisee par l'humanite, c'cst la doctrine de la liberte des ames. Deja la Grece avait eu sur ce sujet de belles pensees¹. Plusieurs sioiciens avaient trouve moyen d'etre libres sous un tyran. Mais, en general, le monde ancien s'etait figure la liberte comme atiachee a cerlaincs formes politiques; les liberaux s'ctaient appetes Harmodius et Aristogiton, Brutus et Cassius. Le Chretien veritable est bien plus degage de toute chaine; il est ici-bas un exile; que lui imporfe le mattre passager de cette terre, qui n'est pas sapatrie? La liberty pour

lui, c'est la verite¹. Jesus ne savait pas assez l'histoire pour comprendre combien une telle doctrine venait juste a son point, au moment oil finissait la liberty republicaine et ou les petites constitutions municipales de l'antiquite expiraient dans l'*unite* de Tempire romain. Mais son bon sens admirable et l'instinct vraiment prophetique qu'il avait de sa mission le guiderent ici avec unemerueilleuse surety. Par ce mot:Rendez a Cesar ce qui est a Cesar et a Dieu ce qui est a Dieu,»il a cree quelque chose d'*stranger h* la politique, un refuge pour les ames au milieu de Tempire de la force brutale. Assurement, une telle doctrine avait ses dangers, fitablir en principe que le signe pour reconnaitre le pouvoir legitime est de regarder la monnaic, proclamer que l'homme parfait paye l'impfit par dedain et sans discuter, e'etait detruire la rdpublique a la facon ancienne et favoriser toutes les tyrannies. Le christianisme, en ce sens, a beaucoup contribue a affaiblir le sentiment des devoirs du citoyen et a livrer le monde au pouvoir absolu des faits accomplis. Mais, en constituant une immense association libre, qui, durant trois cents ans, sut se passer de politique, le christianisme compensa amplement le tort qu'il a fait

*. Jean, VIII, 32 et suiv.

aux vertus civiques. Le pouvoir de l'Etat a été borné aux choses de la terre; l'esprit a été affranchi, ou du moins le faisceau terrible de l'omnipotence romaine a été brisé pour jamais.

L'homme surtout préoccupé des devoirs de la vie publique ne pardonne pas aux autres de mettre quelque chose au-dessus de ses querelles de parti. Il blâme surtout ceux qui subordonnent aux questions sociales les questions politiques et professent pour celles-ci une sorte d'indifférence. Il a raison en un sens, car toute direction exclusive est préjudiciable au bon gouvernement des choses humaines. Mais quel progrès les partis ont-ils fait faire à la moralité générale de notre époque? Si Jésus, au lieu de fonder son royaume céleste, était parti pour Rome, s'était efforcé de conspirer contre Tibère, ou de regretter Germanicus, que serait devenu le monde? Républicain austère, patriote zélé, il n'eût pas arrêté le grand courant des affaires de son siècle, tandis qu'en déclarant la politique insignifiante, il a révélé au monde cette vérité que la patrie n'est pas tout, et que l'homme est antérieur et supérieur au citoyen.

Nos principes de science positive sont blessés de la part de rêves que renfermait le programme de Jésus. Nous savons l'histoire de la terre; les révolutions cosmiques du genre de celle qu'attendait Jésus

ne se produisent que par des causes géologiques ou astronomiques, dont on n'a jamais constaté le lien avec les choses morales. Mais, pour être juste envers les grands créateurs, il ne faut pas s'arrêter aux préjugés qu'ils ont pu partager. Colomb a découvert l'Amérique en partant d'idées fort erronées; Newton croyait sa folle explication de l'Apocalypse aussi certaine que son système du monde. Mettrait-on tel homme médiocre de notre temps au-dessus d'un François d'Assise, d'un saint Bernard, d'une Jeanne d'Arc, d'un Luther, parce qu'il est exempt des erreurs que ces derniers ont professées? Voudrait-on mesurer les hommes à la rectitude de leurs idées en physique et à la connaissance plus ou moins exacte qu'ils possèdent du vrai système du monde? Comprendons-nous la position de Jésus et ce qui fit sa force. Le déisme du xvin^e siècle et un certain protestantisme nous ont habitués à ne considérer le fondateur de la foi chrétienne que comme un grand moraliste, un bienfaiteur de l'humanité. Nous ne voyons plus dans l'Évangile que de bonnes maximes; nous jetons un voile prudent sur l'étrange état intellectuel où il est né. Il y a des personnes qui regrettent aussi que la Révolution française soit sortie plutôt d'une fois des principes et qu'elle n'ait pas été faite par des hommes sages et modérés. N'imposons pas

nos pel its programmes de bourgeois senses a ces mouvements exlraordinaires si fort au-dessus de notre taillc. Continuous d'admirer la « morale de l'fivan-gilc; » supprimons dans nos instructions religieuses la chimere qui en fut Tame ; inais ne croyons pas qu'avec les simples idees de bonheur ou de moraliie individiiellc on remue le monde. L'idee de Jesus fut bien plus profonde; ce fut l'idee la plus revolulionnairc qui soit jamais eclose dans un cerveau humain; clle doit etre prise dans son ensemble, et non avec ces suppressions timides qui en retranchent juslment ce qui Pa rendue efficace pour la regeneration de Pliumanite.

Au foirl, Pideal est toujours unc utopie. Quand nous voulons aujourd'hui représenter le Christ de la conscience moderne, le consolateur, le juge des temps nouvcaux, que faisons-nous ? Ce que fit Jesus lui-menic il y a 1830 ans. Nous supposons les conditions du monde reel tout autrcs qu'ellcs ne sont; nous repruscnlons un liberateur moral brisant sans armes les fers du negre, ameliorant la condition du prolettaire, delivrant les nations opprimees. Nous oublions que cola suppose le monde renverse, le climat de la Virginia et eclui du Congo modifies, le sang et la race de millions d'hommes changes, nos complications sociales ramenees a une simplicile chimerique, les

stratifications politiques de l'Europe dérangées de leur ordre naturel. La «réforme de toutes choses¹») voulue par Jésus n'était pas plus difficile. Cette terre nouvelle, ce ciel nouveau, cette Jérusalem nouvelle qui descend du ciel, ce cri : « Voilà que je refais tout à neuf²! » sont les traits communs des réformateurs. Toujours le contraste de l'idéal avec la triste réalité produira dans l'humanité ces révoltes contre la froide raison que les esprits médiocres taxent de folie, jusqu'au jour où elles triomphent et où ceux qui les ont combattues sont les premiers à en reconnaître la haute raison.

Qu'il y eut une contradiction entre la croyance d'une fin prochaine du monde et la morale habituelle de Jésus, conçue en vue d'un état stable de l'humanité, assez analogue à celui qui existe en effet, c'est ce qu'on n'essayera pas de nier³. Ce fut justement cette contradiction qui assura la fortune de son œuvre. Le millénaire seul n'aurait rien fait de durable; le moraliste seul n'aurait rien fait de puissant

4. Act., II, 24.

2. ApocL* xxi, 4, 2, 5.

3. Les sectes millénaires de l'Angleterre présentent le même contraste, je veux dire la croyance à une prochaine fin du monde, et néanmoins beaucoup de bon sens dans la pratique de la vie, une entente extraordinaire des affaires commerciales et de l'Industrie.

Le millénarisme donna l'impulsion, la morale assura l'avenir. Par lui, le christianisme réunit les deux conditions des grands succès en ce monde, un point de départ révolutionnaire et la possibilité de vivre. Tout ce qui est fait pour réussir doit répondre à ces deux besoins; car le monde veut à la fois changer et durer. Jésus, en même temps qu'il annonçait un bouleversement sans égal dans les choses humaines, proclamait les principes sur lesquels la société repose depuis dix-huit cents ans.

Ce qui distingue, en effet, Jésus des agitateurs de son temps et de ceux de tous les siècles, c'est son parfait idéalisme. Jésus, à quelques égards, est un anarchiste, car il n'a aucune idée du gouvernement civil. Ce gouvernement lui semble purement et simplement un abus. Il en parle en termes vagues et à la façon d'une personne du peuple qui n'a aucune idée de politique. Tout magistrat lui paraît un ennemi naturel des hommes de Dieu; il annonce à ses disciples des démêlés avec la police, sans songer un moment qu'il y ait la matière à rougir¹. Mais jamais la tentative de se substituer aux puissants et aux riches ne se montre chez lui. Il veut anéantir la richesse et le pouvoir, mais non s'en emparer. Il prélit à ses

disciples des persecutions et des supplices¹; mais pas une seule fois la pensée d'une résistance armée ne se laisse entrevoir. L'idée qu'on est tout-puissant par la souffrance et la résignation, qu'on triomphe de la force par la pureté du cœur, est bien une idée propre de Jésus. Jésus n'est pas un spiritualiste; car tout aboutit pour lui à une réalisation palpable; il n'a pas la moindre notion d'une âme séparée du corps. Mais c'est un idéaliste accompli, la matière n'étant pour lui que le signe de l'idée, et le réel {expression vivante de ce qui ne paraît pas.

À qui s'adresser, sur qui compter pour fonder le règne de Dieu? La pensée de Jésus en ceci n'hésite jamais. Ce qui est haut pour les hommes est en abomination aux yeux de Dieu². Les fondateurs du royaume de Dieu sennit les simples. Pas de riches, pas de docteurs, pas de prêtres; des femmes, des hommes du peuple, des humbles, des petits³. Le grand signe du Messie, c'est « la bonne nouvelle annoncée aux pauvres⁴. » La nature idyllique et

4. Mattli., v, 40 et suiv.; x entier; Luc, vi, 22 et suiv.; Jean, xv, 48 et suiv.; xvi, 2 et suiv., 20, 33; xvII, 44.

2. Luc, xvi, 45.

3. Matin., v, 3, 40; xvIII, 3; xix, 44, 23-24; xxj, 3'; xAII, 2 et suiv.; Marc, x, 14-45, 23-25; Luc, iv, 48 et suiv.; vi, 10; xvIII, 46-17, 24-25.

4. Matlu., xi, 5.

douce de Jesus reprenait ici le dessus. Une immense revolution sociale, ou les rangs seront intervertis, ou tout ce qui est officiel en ce monde sera humilie, voilk son reve. Le monde ne le croira pas; le monde le tuera. Mais ses disciples ne seront pas du monde¹. lis seront un petit troupeau d'humbles et, de simples, qui vaincra par son humililty meme. Le sentiment qui a fait de « mondain» l'antithese de « chretien » a, dans les pensees du maitre, sa pleine justification².

4. Jean, xv, 19; xvII, 44, 16.

2 Voir surtout le chapitre xvII do saint Jean, exprimant, sinon un discours reel ienu par Jesus, du moins un sentiment qui etait tres-profond chez ses disciples et qui siiremonl vonait de lui.

CHAPTRE VIII.

JESUS A CAPHARNAIUM.

Obsede d'une idee de plus en plus impudique et exclusive, Jesus marchera desormais avec une sorte d'impassibilite fatale dans la voie que lui avaient tracee son etonnant genie et les circonstances extraordinaires oil il vivait. Jusque-la il n'avait fait que communiquer ses pensees a quelques personnes secretement attirees vers lui; desormais son enseignement devient public et suivi. Il avait a peu pres trente ans¹. Le petit groupe d'auditeurs qui l'avait accompagne pres de Jean-Baptiste s'etait grossi sans doute, et peut-etre quelques disciples de Jean s'etaient-ils joints a lui². C'est avec ce premier noyau d'Eglise qu'il annonce hardiment, des son retour en Gali-

4. Luc, H I, 23; (evangile des Ebionim, dans *Ep'iph., Adv. hæer.* xxx, 43.

2. Jean, i, 37 et suiv.

15e, la « bonne nouvelle du royaume de Dieu. » Ce royaume allait venir, et c'était lui, Jésus, qui était ce « Fils de l'homme » que Daniel en sa vision avait aperçu comme l'appariteur divin de la dernière et suprême révélation.

Il faut se rappeler que, dans les idées juives, antipathiques à Tart et à la mythologie, la simple forme de l'homme avait une supériorité sur celle des *cherubs* et des animaux fantastiques que (l'imagination du peuple, depuis qu'elle avait subi l'influence de l'Assyrie, supposait rangés autour de la divine majesté. De même dans Ezechiel⁴, Tétré assis sur le trône suprême, bien au-dessus des monstres du char mystérieux, le grand révélateur des visions prophétiques à la figure d'un homme. Dans le Livre de Daniel, au milieu de la vision des empires représentés par des animaux, au moment où la séance du grand jugement commence et où les livres sont ouverts, un être « semblable à un fils de l'homme » s'avance vers l'Ancien des jours, qui lui confère le pouvoir de juger le monde, et de le gouverner pour l'éternité*. *Fils de l'homme* est dans les langues sémitiques, surtout dans les dialectes araméens, un simple synonyme d'homme. Mais ce passage capital de

4. i, 5, 26 et suiv.

a. Daniel, VII, 43-44. Comp. VIII, 45; x, 46.

Daniel frappa les esprits; le mot de *filz de l'homme* devint, aii moins dans certaines ecoles¹, un des titres du Messie envisage comme juge du monde et comme roi de l'ere nouvelle qui allait s'ouvrir². L'application que s'en faisait Jesus a lui-meme etait donc la proclamation de sa messianitS et raffirmation de la prochaine catastrophe oil il devait figurer en juge, revfitu des pleins pouvoirs que lui avait delegues l'Ancien des jours⁵.

Le succfes de la parole du nouveau prophfcte fut cette fois decisif. Un groupe d'hommes et de femmes, tous caracterises par un meme esprit de eandeur juvenile et de naive innocence, adherferent a lui et lui dirent: « Tu es le Messie. » Comme le Messie devait etre fils de David, on lui decernait naturellement ce titre, qui etait synonyme du premier. Jesus se lelais-sait donner avec plaisir, quoiqu'il lui causat quelque

4. Dans Jean, xn, 34, les Juifs ne paraissent pas au courant du sens de ce mot.

2. Livre d'Henoch, XLVI, 4,2, 3; XLVIII, 2,3; LXII, 9, 4 4; LXX, 4 (division de Dillmann); Matth., x, 23; xIII, 41; xvi, 27-28; xix, 28; xxiv, 27, 30, 37, 39, 44; xxv, 34; xxvi, 64; Marc, xIII, 26; xiv, 62; Luc, XII, 40; xvII, 24, 26, 30; xxi, 27, 36; XXII, 69; ActeSj VII, 55. Mais le passage le plus significatif est: Jean, v, 27, rapproche" d'Apoc.j i, 43; xiv, 44. L'expression « Fils do la femme » pour lo Messie se trouve une fois dans le livre d'Henoch, LXII, 5.

3. Jean, v, 22, 27.

cmbarras, sa naissance Stant toute populaire. Pour lui, le titre qu'il preferait etait celui de « Fils de l'homme, » titre humble en apparence, mais qui se rattachait directement aux esperances messianiques. Cest par ce mot qu'il se designait¹, si bien que dans sa bouche, « le Fils de l'homme » etait synonyme du pronom « je, » dont il evitait de se servir. Mais on ne Tapostrophait jamais ainsi, sans doute parce que le nom dont il s'agit ne devait pleinement lui convenir qu'au jour de sa future apparition.

Le centre d'action de Jesus, a cette epoque de sa vie, fut la petite ville de Capharnahum, situee sur le bord du lac de Genesareth*. Le nom de Capharnahum, oil entre le mot *caphar*, « village », semble designer une bourgade a l'ancienne maniere, par opposition aux grandes villes baties selon la mode romaine, comme Tiberiade². Ce nom avait si peu de notoriety que Joseph, a un endroit de ses ecrits³, le prend pour le nom d'une fontaine, la fontaine ayant plus de celebrite que le village situe pres d'elle. Comme Naza-

1. Ce titre revient quatre-vingt-trois fois dans les Evangelies, et toujours dans les discours de Jesus.

2. Il est vrai que Tell-Hum, qu'on identifie d'ordinaire avec Capharnahum, offre des restes d'assez beaux monuments. Mais. D'autre que cette identification est douteuse, lesdits monuments ne remontent qu'au I^{er} et au III^e siecle apres J.-C.

3. B. J., III, x, 3.

reth, Capharnahum etait sans passe, et n'avait en rien participé au mouvement profane favorisé par les Herodes. Jesus s'attacha beaucoup a cette ville et s'en fit comme une seconde patrie¹. Peu apres son retour, il avait dirigé sur Nazareth une tentative qui n'eut aucun succès². Il n'y put faire aucun miracle, selon la naïve remarque d'un de ses biographes³. La connaissance qu'on avait de sa famille, laquelle etait peu considerable, nuisait trop a son autorité. On ne pouvait regarder comme le fils de David celui dont on voyait tous les jours le frere, la soeur, le beau-frere. Il est remarquable, du reste, que sa famille lui lit une assez vive opposition, et refusa nettement de croire a sa mission⁴. Les Nazareens, bien plus violents, voulurent, dit-on, le tuer en le precipitant d'un sommet escarpé⁵. Jesus remarqua avec esprit que cette aventure lui etait commune avec tous les grands hommes, et il se fit l'ap-

1. Matth., ix, 1; Marc, n, 4.

2. Matth., XIII, 54 et suiv.; Marc, vi, 4 et suiv.; Luc, iv, 16 et suiv., 23-24; Jean, iv, 44.

3. Marc, vi, 5. Cf. Matth., xii, 58; Luc, iv, 23,

4. Matth., XIII, 57; Marc, vi, 4; Joan, vii, 3 et suiv.

5. Luc, iv, 29. Probablement il s'agit ici du rocher a pic qui est tres-pres de Nazareth, au-dessus de l'église actuelle des Maronites, et non du prétendu *Mont de la Precipitation*, a une heure de Nazareth. V. Robinson, II, 335 et suiv.

plication du proverbe : « Nul n'est prophete en son pays. »

Cet echec fut loin de le decourager. Il revint a Gapharnahum⁴, oil il trouvait des dispositions beaucoup meilleures, et de *Ia* il organisa une serie de missions sur les petites villes environnantes. Les populations de ce beau et fertile pays n'etaient guere reunies que le samedi. Ce fut le jour qu'il choisit pour ses enseignements. Chaque ville avait alors sa synagogue ou lieu de seance. C'etait une salle rectangulaire, assez petite, avec un portique, que Ton decorait des ordres grecs. Les Juifs, n'ayant pas d'architecture propre, n'ont jamais tenu a donner a ces edifices un style original. Les restes de plusieurs anciennes synagogues existent encore en Galilee². El les sont toutes construites en grands et bons materiaux; mais leur style est assez mesquin par suite de cette profusion d'ornements vegetaux, de rinceaux, de torsades, qui caracterise les monuments juifs*. A rintericur, il y avait des bancs, une

4. Mattli., iv, 13; Luc, iv, 31.

2. A Tell-Hum, a Irbid (Arbela), a Me iron (Mero), a Jisch (Giseala), a Kasyoun, a Nabartoin, deux a Kefr-Bereim.

3. Je n'ose encore me prononccr sur l'age de ces monuments, ni par consequent aflirmer que Jesus ait enseigne dans aucun d'eux. Quel inloret n'aurait pas, dans une telle hypotheso, la synagogue de Tell-Iluml La grando synagogue do Kefr-Bereim me semble

chaire pour la lecture publique, une armoire pour renfermer les rouleaux sacres¹. Ces Edifices, qui n'avaient rien du temple, etaient le centre de toute la vie juive. On s'y reunissait le jour du sabbat pour la pri&re et pour la lecture de la Loi et des Prophetes. Comme le judaisme, liors de Jerusalem, n'avait pas de clerge proprement dit, le premier venu se levait, faisait les lectures du jour (*parascha* et *haphtara*), et y ajoutait un *midrasch* ou commentaire tout personnel, oil il exposait ses propres id&es². C'etait l'origine de «Thomelie,» dont nous trouvons le modele accompli dans les petits traites de Philon. On avait le droit de faire des objections et des questions au lecteur; de la sorte, la reunion degenerait vite en une sorte d'assemblee libre. Elle

la plus ancienne de toutes. Elle est d'un style assez pur. Cello de Kasyoun porte une inscription grecque du temps de Septime Severe. La grande importance que prit le judaisme dans la haute Galilee apres la guerre des Romains permet de croire que plusieurs de ces edifices ne remontent qu'au m^e siecle, epoqu ou Tibcriade devint une sorte de capitale du judaisme.

4. // *Esdra*.j viii, 4; *Matth.*, xxi, 6; *Epist.*L.Jac., u, 3; *Mischna*, *Megilla*, HI, 1; *Rosch hasschana*, IV, 7, etc. Voir surtout la curieuse description de la synagogue d'Alexandria dans le Talmud de Babylone, *Sukka*, 51 b.

2. Philon, cite dans Eusebe, *Pnep. evang.* I, 7, el *Quod omnis probus liber*, % 42; *Luc*, iv, 46; *Act.*j Wn, 45; xv, 21; *Mischna*, *Megilla*, ui, 4 et suiv.

avait un president¹, des « anciens², » un *hazzan*, lecteur attitré ou appariteur³, des « envoyés⁴, » sortes de secrétaires ou de messagers qui faisaient la correspondance d'une synagogue à l'autre, un *schammasch* ou sacristain⁵. Les synagogues étaient ainsi de vraies petites républiques indépendantes; elles avaient une juridiction étendue. Comme toutes les corporations municipales jusqu'à une époque avancée de l'empire romain, elles faisaient des décrets honorifiques⁶, votaient des résolutions ayant force de loi pour la communauté, prononçaient des peines corporelles dont l'exécuteur ordinaire était le *hazzan*⁷.

Avec l'extrême activité d'esprit qui a toujours ca-

4. 'Apy^auva^wyc;.

2. npsaoOresct,

3. i'mijsTr,;.

4. 'Aircffixct OU a^'EAM.

>. Aia/cvs; Marc, v, 22, 35 et suiv.; Luc, iv, 20; vu, 3; M II, 41, 49; XIII, 44; Act., XIII, 45; xvm, 8, 47; Apoc., u, 1; Mischna, >loma, vu, 4; Rosch hasschana, \v, 9; Talm. de Jerus., Sanhti-drin, i, 7; Epiph., Adv. hwr., xxx, 4, 44.

0 Inscription de Berenice, dans le Corpus inscr. yrw. jiv 5361", in&mption de Kasyoun, dans la Mission de Phénicie, livre IV j&ous pressoj.

7. Matth., v, to\ x, 47; xxvi, 34; Marc, XIII, 9; Luc, XII, 44; xu, 42; Act., xxn, 49; xxvi, 44; IICor., xi, 24; Mischna, Mac-coihj III, '42- Talmud de Babyl., Megilla, lb; Epiph., Adv. licer., xxx, 4 4.

racterise les Juifs, une telle institution, malgré les rigueurs arbitraires qu'elle comportait, ne pouvait manquer de donner lieu à des discussions très-animées. Grâce aux synagogues, le judaïsme put traverser intact dix-huit siècles de persécution. C'étaient comme autant de petits mondes à part, où l'esprit national se conservait, et qui offraient aux luttes intestines des champs tout préparés. Il s'y dépensait une somme énorme de passion. Les querelles de primauté y étaient vives. Avoir un fauteuil d'honneur au premier rang était la récompense d'une haute piété, ou le privilège de la richesse qu'on enviait le plus¹. D'un autre côté, la liberté, laissée à qui la voulait prendre, de s'instituer lecteur et commentateur du texte sacré donnait des facilités merveilleuses pour la propagation des nouveautés. Ce fut l'une des grandes forces de Jésus et le moyen le plus habituel qu'il employa pour fonder son enseignement doctrinal². Il en traitait dans la synagogue, se levait pour lire; le *hazzan* lui tendait le livre, il le déroulait, et lisant la *parascha* ou la *haphthora* du jour, il tirait de cette lecture quelque développement con-

4. Matth., xxiii, 6; Epist. Jac, n, 3; Talm. de Bab., *Sakka*, 54 b.

2. Matth., iv, 23; ix, 35; Marc, i, 21, 39; vi, 2; Luc, iv, 15, 46, 31, 44; xiii, 40; Jean, xviii, 20.

forme a ses idees¹. Comme il y avait peu de pharisiens en Galilee, la discussion contre **lui** ne prenait pas ce degre de vivacity et ce ton d'acrimonie qui, a Jerusalem, l'eussent arrete court d'ès ses premiers pas. Ces bons Galileens n'avaient jamais entendu une parole aussi accommodee a leur imagination riante². On l'admirait, on le choyait, on trouvait qu'il parlait bien et que ses raisons etaient convaincantes. Les objections les plus difficiles, il les resolvait avec assurance; le charme de sa parole et de sa personne captivait ces populations encore jeunes, que le pedantisme des docteurs n'avait pas dessechees.

L'autorité du jeune maître allait ainsi tous les jours grandissant, et, naturellement, plus on croyait en lui, plus il croyait en lui-même. Son action était fort restreinte. Elle était toute bornée au bassin du lac de Tiberiade, et même dans ce bassin elle avait une région préférée. Le lac a cinq ou six lieues de long sur trois ou quatre de large; quoique offrant l'apparence d'un ovale assez régulier, il forme, a partir de Tiberiade jusqu'à l'entrée du Jourdain, une sorte de golfe, dont la courbe mesure environ trois lieues. Voilà le champ où la semence de Jésus trouva enfin la terre bien préparée. Parcourons-le pas a pas, en

4. Luc, iv, 16 et suiv. Comp. *Mischna, Joma*, vn, 1.

2. *Matth.*, vii, 28; *xm*, 51- *Marc*, i, 22; *vi*. || *Luc*, iv, 22, 32.

essayant de soulever le manteau 'de secheresse et de deuil dont l'a couvert le demon de l'islam.

En sortant de Tiberiade, ce sont d'abord des rochers escarpes, une montagne qui semble s'ecrouler dans la mer. Puis les monlagnes s'ecartent; une plaine (*El-Ghoueir*) s'ouvre presque au niveau du lac. C'est un dellicieux bosquet de haute verdure, sillonn6 par d'abondantes eaux qui sortent en partie d'un grand bassin rond, de construction antique (*A'in-Medawara*). A l'entrge de cette plaine, qui est 1c pays de Geiesareth proprement dit, se trouve le miserable village de *Medjdel*. A l'autre extremite de la plaine (toujours en suivant la mer), on rencontre un emplacement de ville {*Khan-Minych*), de tres-belles eaux (*A'in-el-Tin*)₉ un joli chemin, etroit et profond, taillo dans 1c roc, que certainement Jesus a souvent suivi, et qui sert de passage entre la plaine de Genesareth et le talus septentrional du lac. A un quart d'heure de *Ia*, on traverse une petite riviere d'eau salee (*A'in-Tabiga*), sortant de terre par plusieurs larges sources a quelques pas du lac, et s'y jetant au milieu d'un epais fourre de verdure. Enfin, a quarantc minutes plus loin, sur la pente aride qui s'etend d'ATn-Tabiga a Tembouchure du Jourdain, on trouve quelques huttes et un ensemble de mines assez monumentales, nommes *Tell-Hum*.

Cinq petites villes, dont l'humane parlera éternellement autant que de Rome et d'Athènes, (Staient, du temps de Jesus, disseminees dans l'espace qui s'étend du village de Medjdel a Tell-Hum. De ces cinq villes, Magdala, Dalmanutha, Capharnahum, Bethsaïde, Chorazin¹, la première seule se laisse retrouver aujourd'hui avec certitude. L'affreux village de Medjdel a sans doute conserve le nom et la place de la bourgade qui donna a Jesus sa plus fidèle amie². Dalmanutha était probablement près de là³. 11 n'est pas impossible que Chorazin fut un peu dans les terres, du côté du nord⁴. Quant a Bethsaïde et Capharnahum, c'est en vérité presque au hasard qu'on les place a Tell-Hum, a A'in-et-Tin, a Rhan-Minyeh, a Ain-Medawara⁵. On dirait qu'en topogra-

4. L'antique Kinnerotli avait disparu ou change de nom.

2. On sait en effet qu'elle était très-voisine de Tibériade. Tal-mud de Jerusalem, *Maasarothe*, m, 4; *Schebiit*, ix, 1; *Erubin*, l, 7.

3. Marc, vm, 40. Comp. Matth., xv, 39.

4. A l'endroit nommé *Khorazi* ou *Bir-Kerazeh*, au-dessus de Tell-Hum.

5. L'ancienne hypothèse qui identifiait Tell-Hum avec Capharnahum, bien que fortement attaquée depuis quelques années, conserve encore de nombreux défenseurs. Le meilleur argument qu'on puisse faire valoir en sa faveur est le nom même de *Tell-Hum*, *Tell* entrant dans le nom de beaucoup de villages et ayant pu remplacer *Caphar*. Impossible, d'un autre côté, de trouver près de Tell-Hum une Fontaine répondant à ce que dit Joseph (B. J., III, x, 8). Cette fontaine de Capharnahum semble bien être Ain-Medawara; mais

phie, comme en histoire, un dessein profond ait voulu cacher les traces du grand fondateur. Il est douteux qu'on arrive jamais, sur ce sol profondément devasté, à fixer les places où l'humanité voudrait venir baiser l'empreinte de ses pieds.

Le lac, l'horizon, les arbustes, les fleurs, voilà donc tout ce qui reste du petit canton de trois ou quatre lieues où Jésus fonda son œuvre divine. Les arbres ont totalement disparu. Dans ce pays, où la végétation était autrefois si brillante que Joseph y voyait une sorte de miracle, — la nature, suivant lui, s'étant plu à rapprocher ici côte à côte les plantes des pays froids, les productions des zones brûlantes; les arbres des climats moyens, chargés toute l'année de fleurs et de fruits *; — dans ce pays, dis-je, on calcule maintenant un jour d'avance l'endroit où l'on trouvera le lendemain un peu d'ombre pour son repas. Le lac est devenu désert. Une seule barque, dans le plus misérable état, sillonne aujourd'hui ces

ATn-Mcdawara est à une demi-heure du lac, tandis que Capharnaüm était une ville de pêcheurs sur le bord même de la mer (Matth., iv, 43; Jean, vi, 47). Les difficultés pour Bethsaïde sont plus grandes encore; car l'hypothèse, assez généralement admise, de deux Bethsaïdes, l'une sur la rive occidentale, l'autre sur la rive orientale du lac, et à deux ou trois lieues l'une de l'autre, a quelque chose de singulier.

4. O. J., III, x, 8.

flois jadis si riches de vie et de joie. Mais les eaux sont toujours tegeres et transparentes¹. La greve, composee de rochers ou de galets, est bien celle d'une petite mer, non celle d'un etang, comme les bords du lac Huleh. Elle est nette, propre, sans vase, toujours battue au mSme endroit par le leger mouvement des flots. De petits promontoires, couverts de lauriers roses, de tamaris et de capriers epineux, s'y dessinent; a deux endroits surtout, a la sortie du Jourdain, pres de Tarichde, et au bord de la plaine de Genesareth, il y a d'enivrants parterres, ou les vagues viennent s'eteindre en des massifs de gazon et de fleurs. Le ruisseau d'ATn-Tabiga fait un petit estuaire, plein de jolis coquillages. Des nues d'oiseaux nageurs couvrent le lac. L'horizon est eblouissant de lumiere. Les eaux, d'un azur celeste, profondement encaissdes entre des roches brulantes, semblent, quand on les regarde du haut des montagnes de Safed, occuper le fond d'une coupe d'or. Au nord, les ravins neigeux de l'Hermon se decoupen en lignes blanches sur le ciel; a l'ouest, les hauts plateaux ondutes de la Gaulonitide et de la Peree, absolument arides et revetus par le soleil d'une sorte d'atmosphere veloutde, forment une montagne

4. B. J., III, x, 7; Jacques de Vitri, dans le *Gesta Dei per Francos*, 1, 1075.

compacte, on pour mieux dire une longue terrasse tres-elevee, qui, depuis Gesaree de Philippe, court indefiniment vers le sud.

La chaleur sur les bords est maintenant tres-pesante. Le lac occupe une depression de deux cents metres au-dessous du niveau de la Mediterranee¹, et participe ainsi des conditions torrides de la mer Morte². Une vegetation abondante temperait autrefois ces ardeurs excessives; on comprendrait difficilement qu'une fournaise comme est aujourd'hui tout le bassin du lac, a partir du mois de mai, eut jamais ete le theatre d'une prodigieuse activite. Joseph, d'ailleurs, trouve le pays fort tempere³. Sans doute il y a eu ici, comme dans la campagne de Rome, quelque changement de climat, amene par des causes historiques. (C'est l'islamisme, et surtout la reaction musulmane contre les croisades, qui out desseche, a la facon d'un vent demort, le canton prefere de Jesus. La belle terre de Genesareth ne se doutait pas que sous le front de ce pacifique promeneur s'agitaient ses

A. C'est revaluation du capitaine Lynch (dans Ritter, *Erdkunde*, XV, 4^{re} part., p. xx). Elle Concorde a peu pres avec celle de M. de Berlou (*Bulletin de la Soc. de geogr.*, 2^e serie, XII, p. 146).

2. La depression de la mer Morte est du double.

3. B. J., III, x, 7 et 8.

destinies, Dangereux compatriote, Jesus a ete fatal au pays qui eut le redoutable honneur de le porter. Devenue pour tous un objet d'amour ou de haine, convoitee par deux fanatismes rivaux, la Galilee devait, pour prix de sa gloire, se changer en desert. Mais qui voudrait dire que Jesus eut ete plus heureux, s'il eut vecu un plein age d'homme, obscur en son village? Et ces ingrats Nazareens, qui penserait a eux, si, au risque de compromettre l'avenir de leur bourgade, un d'eux n'eut reconnu son pere et ne se fut proclame fils de Dieu?

Quatre ou cinq gros villages, situes a une demi-heure l'un de l'autre, voila donc le petit monde de Jesus a l'epoque oil nous sommes. Il ne semble pas etre jamais entre la Tiberiade, ville toute profane, peuplee en grande partie de païens et residence habituelle d'Antipas¹. Quelquefois, cependant, il s'ecartait de sa region favorite. Il allait en barque sur la rive orientale, a Gergesa par exemple². Vers

4. Jos., *Ant.*, XVIII, ii, 3; *Vita*, 42, 43, 64.

2. J'adopte l'opinion de M. Thomson (*The Land and the Book*, t. I, 34 et suiv.), d'apres laquelle la Gergesa de Matthieu (viii, 28), identique a la ville cilicienne de *Girgash* (*Gen.*, x, 46; xv, 24; *Deut.*, vii, 4; *Josue*, xxiv, 41), serait remplacée maintenant *Kersa* ou *Gersa*, sur la rive orientale, a peu pres vis-a-vis de Magdala. Marc (v, 4) et Luc (viii, 26) nomment *Gadara* ou *Gerasa* au lieu de *Gergesa*. *Gerasa* est une leçon

le nord, on le voit a Pandas ou Cesaree de Philippe¹, au pied de Theron. line fois, enfin, il fait une course du cote de Tyr et de Sidon², pays qui devait etre alors merueilleusement florissant. Dans toutes ces contrees, il etait enplein paganisme³. ACesaree, il vit la celebre grotte du *Panium*, ou l'on placait la source du Jourdain, et que la croyance populaire entourait d'eranges legendes⁴; il put admirer le temple de marbre qu'Herode fit Clever pres de *la* en l'honneur d'Auguste⁵; il s'arreta probablement devant les nombreuses statues votives a Pan, aux Nymphes, a l'Echo de la grotte, que la piete entassait deja en ce bel endroit⁶. Un juif evhemeriste, habitue a

impossible, les evangelistes nous apprenant quo la villo en question etait pres du lac et vis-a-vis de la Galilee. Quant a Gadare, aujourd'hui *Om-Keis*, a une heure et demie du lac et du Jourdain, les circonsances locales donnees par Marc et Luc n'y conviennent guere. On comprend d'ailleurs que *Gergesa* soit de venue *Gerasa*, nora bien plus connu, et que les impossibililes topographiques qu'offrait cette derniero lecture aient fait adopter *Gadara*. Cf. Orig., *Comment, in Joann.*, VI, 24; X, 40; Eusebe et saint Jerome, *De situ et nomin, loc. hebr.*, aux mots *rtftiad*, *rep^aaei*.

L Matth., xvi, 43; Marc, vm, 27.

2. Matth., xv, 24; Marc, VII, 24, 34.

3. Jos., *Vita*, 43.

4. Jos., *Ant.*, XV, x, 3; B. J., I, xxi, 3; HI, x, 7; Benjamin do Tudele, p. 46, 6dit. Asher.

5. Jos., *Ant.*, XV, x, 3.

G. *Corpus, inscr. gr.*, n° 4537. 4538, 4538 b, 4539.

prendre les dieux 6trangers pour des hommes divinis6s ou pour des demons, devait considerer toutes ces representations figurees comme des idoles. Les seductions des cultes naturalistes, qui enivraient les races plus sensibles, le laisserent froid. Il n'eut sans doute aucune connaissance de,ce que le vieux sanctuaire de Melkarth, a Tyr, pouvait renfermer encore d'un culte primitif plus ou moins analogue 5, celui des Juifs¹. Le paganisme, qui, en Phenicie, avait eleve sur chaque colline un temple et un bois sacre, tout cet aspect de grande industrie et de richesse profane², durent peu lui sourire. Le monothisme enteve toute aptitude a comprendre les religions pai'ennes; le musulman jete dans les pays polytheistes semble n'avoir pas d'yeux. Jesus sans contredit n'apprit rien dans ces voyages. Il revenait toujours a sa rive bien-aimce de Genesareth, Le centre de ses pensees etait Ia;la il trouvait foi et amour.

4. Lucianus (ut fertur), *De dea syria*, 3.

2. Les traces de la riche civilisation paienne de ce temps couvrent encore tout le Beled-Bescharrah, et surtout les montagnes qui torment le massif du cap Blanc et du cap Nakoura.

CHAPTRE IX.

LBS DISCIPLES DE JESUS.

Dans ce paradis terrestre, que les grandes revolutions de Thistoire avaient jusque-lk peu atteint vivait une population en parfaite harmonie avec le pays lui-meme, active, honnete, pleine d'un sentiment gai et tendre de la vie. Le lac de Tiberiade est un des bassins d'eau les plus poissonneux du monde ¹; des pecheries trfcs-fructueuses s'etaient Stablies, surtout a Bethsaide, a Capharnahum, et avaient produit une certaine aisance. Ces familles de pecheurs formaient une soci6t6 douce et paisible, s'eendant par de nombreux liens de parents dans tout le canton du lac que nous avons decrit. Leur vie peu occupee laissait toute liberty a leur ima-

4. Matth., iv, 18; Luc, v, 44 et suiv.; Jean, i, 44; xxi, \ et suiv.; Jos., B. J., III, x, 7; Jacques de Vitri, dans le *Gesla Dei per Francosj* I, p. 4075.

gination. Les iddes sur le royaume de Dieu trouvaient, dans ces petits comites de bonnes gens, plus de creance que partout ailleurs. Rien de ce qu'on appelle civilisation, dans le sens grec et mondain, n'avait penetre parmi eux. Ce n'etait pas notre sdrieux germanique et celtique; mais, bien que souvent peut-etre la bonte fut chez eux superficielle et sans profondeur, leurs moeurs etaient tranquilles, et ils avaient quelque chose d'intelligent et de fin. On peut se les figurer comme assez analogues aux meilleures populations du Liban, mais avec le don que n'ont pas celles-ci de fournir des grands hommes. Jesus rencontra la sa vraie famille. Il s'y installa comme un des leurs; Capharnahum devint « sa ville * », et au milieu du petit cercle qui l'entourait, il oublia ses freres sceptiques, Tigrane, Nazareth et sa moqueuse incredulite.

Une maison surtout, a Capharnahum, lui offrit un asile agreable et des disciples devotes. C'etait celle de deux freres, tous deux fils d'un certain Jonas, qui probablement etait mort a l'epoque oil Jesus vint se fixer sur les bords du lac. Ces deux freres etaient Simon, surnomme *Cephas* ou *Pierre*, et Andre. Mais a Bethsaida², ils se trouvaient etablis a Capharnahum

1. Matth., ix, 4; Marc, ii, 4-2.

2. Jean, i, 44.

quand Jesus commença sa vie publique. Pierre était marié et avait des enfants; sa belle-mère demeurait chez lui⁴. Jesus aimait cette maison et y demeurait habituellement². André paraît avoir été disciple de Jean -Baptiste, et Jesus l'avait peut-être connu sur les bords du Jourdain³. Les deux frères continuèrent toujours, même à l'époque où il semble qu'ils devaient être le plus occupés de leur matière, à exercer le métier de pêcheurs⁴. Jesus, qui aimait à jouer sur les mots, disait parfois qu'il ferait d'eux des pêcheurs d'hommes⁵. En effet, parmi tous ses disciples, il n'en eut pas de plus fidèlement attachés,

Une autre famille, celle de Zabdia ou Zebédée, pêcheur aisé et patron de plusieurs barques⁶, offrit à Jesus un accueil empressé. Zébédée avait deux fils, Jacques qui était Taïné, et un jeune fils, Jean, qui plus tard fut appelé à jouer un rôle si décisif dans l'histoire du christianisme naissant* Tous deux

4. Matth., viii, 44; Marc, i, 30; Luc, iv, 38; I Cor., ix, 5; I Petr., v, 43; Clem. Alex., *Slrorn.*, III, 6; VII, 44; Pseudo-Clem., *Recogn.*, VII, 25; Eusebe, *H. E.*, HI, 30.

2. Matth., viii, 14; xvii, 24; Marc, I, 29-31; Luc, iv, 38.

3. Jean, i, 40 et suiv.

4. Matth., iv, 48; Marc, I, 46; Luc, v, 3; Jean, xxi, 3.

5. Matth., iv, 49; Marc, I, 47; Luc, v, 40.

6. Marc, i, 20; Luc, v, 40; vm, 3; Jean, xix, 27.

Staient disciples zeles. Salome, femme de Zebedee, fut aussi fort attache a Jesus et l'accompagna jusqu'k la mort¹.

Les femmes, en effet, l'accueillaient avec empressement. Il avait avec elles ces manures reservees qui rendent possible une fort douce union d'idees entre les deux sexes. La separation des hommes et des femmes, qui a empeche chez les peuples semitiques tout developpement delicat, etait sans doute, alors comme de nos jours, beaucoup moins rigoureuse dans les campagnes et les villages que dans les grandes villes. Trois ou quatre galileennes dS-voufes accompagnaient toujours le jeune mattre et se disputaient le plaisir de l'ecouter et de le soigner tour a tour². Elles apportaient dans la secte nouvelle un element d'enthousiasme et de merveilleux, dont on saisit deja l'importance. L'une d'elles, Marie de Magdala, qui a rendu si celebre dans le monde le nom de sa pauvre bourgade, parait avoir ete une personne fort exalt6e. Selon le langage du temps, elle avait ete possedee de sept demons³, c'est-a-dire qu'elle avait ete affectde de maladies nerveuses

4. Matth., XXVII, 56; Marc, xv, 40; xvi, 1.

SL Matth., XXVII, 55-56; Marc, xv, 40-41; Luc, vin, 2-3; xxui, 49.

3. Marc, xvi, 9; Luc, viii, 2; Cf. *Tobie*, III, 8; vi, 44.

et en apparence inexplicables.* Jesus, **par sa beauté** pure et douce, calma cette organisation trouble. La Magdateenne lui fut fiddle jusqu'au Golgotha, et joua le surlendemain de sa mort un rôle de premier ordre; car elle fut l'organe principal par lequel s'établit la foi à la résurrection, ainsi que nous le verrons plus tard. Jeanne, femme de Rhouza, Tun des intendants d'Antipas, Susanne et d'autres résides inconnues le suivaient sans cesse et le servaient¹. Quelques-unes étaient riches, et mettaient par leur fortune le jeune prophète en position de vivre sans exercer le métier qu'il avait professé jusqu'alors².

Plusieurs encore le suivaient habituellement et le reconnaissaient pour leur maître: un certain Philippe de Bethsaïde, Naihanaël, fils de Tolmai ou Ptolemée, de Cana, peut-être disciple de la première époque³; Matthieu, probablement celui-là même qui fut le Xenophon du christianisme naissant. Il avait etc publicain, et comme tel il maniait sans doute le kalam plus facilement que les autres. Peut-être songeait-il

1. Luc, viii, 3; xxiv, 40.

2. Luc, VIII, 3.

3. Joan, i, 44 et suiv.; xxi, 2. J'admets l'identification de Nathanaël et de l'apôtre qui figure dans les listes sous le nom de *Bar-Tholome*.

des lors a écrire ces *Logia* ⁴, qui sont la base de ce que nous savons des enseignements de Jesus. On nomme aussi parmi les disciples Thomas, on Didyme², qui douta quelquefois, mais qui paraît avoir été un homme de cœur et de généreux entrainements⁵; un Lebbee ou Taddée; un Simon le Zelote ⁴, peut-être disciple de Juda le Gaulonite, appartenant à ce parti des *Kena'im*, des lors existant, et qui devait bientôt jouer un si grand rôle dans les mouvements du peuple juif; enfin Judas fils de Simon, de la ville de Kerioth, qui fit exception dans l'essaim fidèle et s'attira un si épouvantable renom. C'était le seul qui ne fut pas Galiléen; Kerioth était une ville de l'extrême sud de la tribu de Juda ⁵, à une journée au delà d'Hébron.

Nous avons vu que la famille de Jesus était en général peu portée vers lui⁶. Cependant Jacques et Jude, ses cousins par Marie Cleophas, étaient des lors partie

1. Papias, dans Eusèbe, *l'ist. eccl*, HI, 39.

2. Ce second nom est la traduction grecque du premier.

3. Jean, xi, 16; xx, 24 et suiv.

4. Matth., x, 4; Marc, III, 18; Luc, vi, 15; Act., i, 13; Évangile des Ébionites, dans Épiphanes, *Adv. hœr.*, xxx, 13.

5. Aujourd'hui *Kurydtein* ou *Kereitein*.

6. La circonstance rapportée dans Jean, xix, 25-27, semble supposer qu'à aucune époque de la vie publique de Jesus, ses propres frères ne se rapprochèrent de lui.

des disciples, et Marie Cieophas elle-meme fut du nombre des compagnes qui le suivirent au Calvaire¹. A cette epoque, on ne voit pas aupres de lui sa mfere. G'est seulement aprfes la mort de Jesus que Marie acquiert une grande consideration² et que les disciples cherchent a se Tattacher³. C'est alors aussi que ies membres de la famille du fondateur, sous le titre de « freres du Seigneur, » forment un groupe influent, qui fut longlemps & la tete de reglise de Jerusalem⁴, et qui aprfcs le sac de la ville se refugia en Batanee⁵. Le seul fait de Tavoir approche devenait un avantage decisif, de la meme mantere qu'apres la mort de Mahomet, les femmes et les filles du prophete, qui n'avaient pas eu d'importance de son vivant, furent de grandes aulorites.

Dans cette foule amie, Jesus avait evidemment des prf6rences et en quelque sorte un cercle plus etroit. Les deux fils de Zebedee, Jacques et Jean, paraissent en avoir fait partie en premifcre ligne. Iis etaient pleins de feu et de passion. Jesus les avait surnommes

4. Malth., xxui, 56; Marc, xv, 40; Jean, xix, 25.

2. Act., i, 14. Comp. Luc, i, 28; fi, 35, impliquant deja un grand respect pour Marie.

3. Jean, xix, 25 et suiv.

4. V. ci-dessus, p. 24-25, note.

5. Jules Africain, dans Eusebe, // . E._M I, 7.

avec esprit « Fils du tonnerre, » a cause de leur zèle excessif, qui, s'il eût disposé de la foudre, en eût trop souvent fait usage *. Jean, surtout, paraît avoir été avec Jésus sur le pied d'une certaine familiarité. Peut-être ce disciple, qui devait plus tard écrire ses souvenirs d'une façon où l'intérêt personnel ne se dissimule pas assez, a-t-il exagéré l'affection de cœur que son maître lui aurait portée². Ce qui est plus significatif, c'est que, dans les Évangiles synoptiques, Simon Barjona ou Pierre, Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère, forment une sorte de comité intime que Jésus appelle à, certains moments où il se défie de la foi et de l'intelligence des autres *. Il semble d'ailleurs qu'ils étaient tous les trois associés dans leurs pêcheries *. L'affection de Jésus pour Pierre était profonde. Le caractère de ce dernier, droit, sincère, plein de premier mouvement,

4. Marc, in, 47; ix, 37 et suiv.; x, 35 et suiv.; Luc, ix, 49 et suiv., 54 et suiv.

2. Jean, xIII, 23; xvIII, 45 et suiv.; xix, 26-27; xx, 2, 4; xxi, 7, 20 et suiv.

3. Matth., xvII, 4; xxvi, 37; Marc, v, 37; ix, 4; xIII, 3; xiv, 33; Luc, ix, 28. L'idée que Jésus avait communiquée à ces trois disciples une gnose ou doctrine secrète fut de très-bonne heure répandue. Il est singulier que Jean, dans son évangile, ne mentionne pas une fois Jacques, son frère.

4. Matth., iv, 48-22; Luc, v, 40; Jean, xxi, Set suiv.

plaisait a *Urns*, qui parfois se laissait aller a **sou-**
rire de ses fa\$ons ddcidSes. Pierre, peu mystique,
 communiquait au mattre ses doutes naifs, se3 repu-
 gnances, ses faiblesses tout humaines ¹, avec une
 franchise honnfete qui rappelle celle de Joinville prfes
 de saint Louis. Jesus le reprenait d'une fagon ami-
 cale, pleine de confiance et d'estime. Quant a Jean,
sa jeunesse ², son exquise tendresse de cœur* et
 son imagination vive ^A devaient avoir beaucoup de
 charme. La personnalite de cet homme extraordi-
 naire, qui a imprime un detour si vigoureux au
 christianisme naissant, ne, se developpa que plus
tard. Vieux, il ecrivit sur son maitre cet evangile
 bizarre ⁵ qui renferme de si precieux renseignements,
 mais oil, selon nous, le caractfcre de Jesus est fausse
 sur beaucoup de points. La nature de Jean etaii trop
 puissante et trop profonde pour qu'il put se plier au

4. Math., xiv, 28; xvi, 22; Marc, viii, 32 et suiv.

2. Il paratt avoir vecu jusque vers Tan 400. Voir son cvangilo, **xxi**, 45-23, et les anciennes autorites recueillis par Eusebe, // . E., III, 20, 23.

3. Voir les 6pltros qui lui sont attributes, e! qui sont surement du meme auteur que le quatrieme evangile.

4. Nous n'entendons pas toutefois decider si l'Apocalypse est de lui.

5. La tradition commune me semble sur ce point suffisamment justifiee. Il est, du reste, evident que l'ecole de Jean retoucha son evangile apres lui (voir tout le chap. **xxi**).

ton impersonnel des premiers evangelistes. 11 fut le biographe de Jesus comme Platon Ta ete de Socrate. Habitue a remuer ses souvenirs avec Tinquetude febrile d'une ame exalte, il transforma son maltre en voulant le peindre, et parfois il laisse soupçonner (h moins que d'autres mains h'aient alteré son oBuvre) qu'une parfaite bonne foi ne fut pas toujours dans la composition de cet ecrit singulier sa rfegle et sa loL

Aucune hierarchie proprement dite n'existait dans la secte naissante. Tous devaient s'appeler « freres,» et J6sus proscrivait absolument les titres de superiority tels que *rabbi*, «maltre, pere,» lui seul etant maltre, et Dieu seul etant pere. Le plus grand devait etre le serviteur des autres¹. Cependant Simon Barjona se distingue, entre ses egaux, par un degre tout particulier d'importance. Jesus demeurait chez lui et enseignait dans sa barque²;samaison etait le centre de la predication evangelique. Dans le public, on le regardait comme le chef de la troupe, et c'est a lui que les preposes aux phages s'adressent pour faire acquitter les droits dus par la communaute⁵. Le

4. Matth., xviii, 4; xx, 25-26; xxiii, 8-42; Marc, ix, 34; x, 42-46.

2. Luc, v, 3.

3. Matth., xvii, 23.

premier, Simon avait reconnu J6sus pour le Messie¹. Dans un moment d'impopularit6, Jesus demandant a ses disciples: « Et vous aussi, voulez-vous vous en aller? » Simon r^pondit: « A qui irions-nous, Seigneur? Tu as les paroles de la vie (Hernelle². » Jfeus a diverses reprises lui defera dans son eglise une certaine primautd³, et lui donna le surnom syriaque de *Kipha* (pierre), voulant signifier par Ik qu'il faisait de lui la pierre angulaire de l'edifice*. Un moment, meme, il semble lui promettre « les clefs du royaume du ciel, » et lui accorder le droit de prononcer sur la terre des decisions to ujours ratifiees dans l'6ternit6⁵.

Nul doute que cete primautd de Pierre n'ait excite un peu de jalousie. La jalousie s'allumait surtout en vue de l'avenir, en vue de ce royaume de Dieu, oil tous les disciples seraient assis sur des trones, k la droite et a la gauche du mailre, pour juger les douze tribus d'Israel⁶. On se demandait qui

4. Matth., xvi, 46-47.

2. Jean, vi, 68-70.

3. Matth., x, 2; Luc, xxn, 32; Jean,xxi, 45 etsuiv., Act.,i, u, v, etc.; Gal., i, 48; H, 7-8.

4. Matth., xvi, 48; Jean, i, 42.

5. Matth., xvi, 49. Ailleurs, il est vrai (Matth., xviii, 48), le mfme pouvoir est accord^ a tous les apolres.

6. Matth., xviii, 4 et suiv.; Marc, ix, 33; Luc, ix, 46, xxii, 30.

serait alors le plus pres du Fils de l'homme, figurant en quelque sorte comme son premier ministre et son assesseur. Les deux fils de Zebedee aspiraient a ce rang. Preoccupes d'une telle pensee, ils mirent en avant leur mere, Salomg, qui un jour prit Jesus a part et sollicita de lui les deux places d'honneur pour ses fils ⁴. Jesus ecarta la demande par son principe habituel qua celui qui s'exalte sera humilie, et que le royaume des cieux appartiendra aux petits. Cela fit quelque bruit dans la communautS; il y eut un grand mecontentement contre Jacques et Jean². La meme rivalitS semble poindre dans l'evangile de Jean, oil Ton voit le narrateur declarer sans cesse qu'il a ete le «disciple cheri» auquel le maitrc en mourant a confie sa mere, et chercher systematiquement a se placer prfes de Simon Pierre, parfois 5, se mettre avant lui, dans des circonstances imporlantes oil les evangeistes plus anciens l'avaient omis³.

Parmi les personnages qui precedent, tons ceux dont on sait quelque chose avaient commence par etre pecheurs. En tout cas, aucun d'eux n'appartenait & une classe sociale elevee. Seul, Matthieu, ou

4. Matth., xx, 20 et suiv.; Marc, x, 35 et suiv.

2. Marc, x, 41.

3. Jean, XVIII, 45 et suiv.; xix, 26-27; xx, 2 et suiv.; xxi, 7, 21. Comp. i, 35 et suiv., ou le disciple innome est probablement Jean.

Levi, fils d'Alpheⁱ, avait été publicain. **Mais** ceux qui on donnait ce nom en Judée n'étaient pas les fermiers généraux, hommes d'un rang élevé (toujours chevaliers romains) qu'on appelait à Rome *publicani*². C'étaient les agents de ces fermiers généraux, des employés de bas (Stage, de simples douaniers. La grande route d'Acre à Damas, l'une des plus anciennes routes du monde, qui traversait la Galilée en touchant le lac⁵, y multipliait fort ces sortes d'employés, Capharnaüm, qui était peut-être sur la voie, en possédait un nombreux personnel*.

4. Matth., ix, 9; x, 3; Marc, n, U; ui, 48; Luc, v, 27; vi, 45; Act., i, 43. l'évangile des tchionim, dans Epiph., *Adv. hæres.*, xxx, 43. Il faut supposer, quelque bizarre quo cela puisse paraître, que ces deux noms ont été portés par le même personnage. Le récit *Malth.*, ix, 9, conçu d'après le modèle ordinaire des légendes de vocations d'apôtre, a, il est vrai, quelque chose de vague, et n'a certainement pas été écrit par l'apôtre même dont il y est question. Mais il faut se rappeler que, dans l'évangile actuel de Matthieu, la seule partie qui soit de l'apôtre, ce sont les Discours de Jésus. Voir Papias, dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 39.

2. Ciceron, *De provinc. consular.*, 5; *Pro Plancio*, 9 Tac, *Ann.*, IV, 6; Pline, *Hist. nat.*, XII, 32; Appien, *Bell. civ.*, II, 43.

3. Elle est restée célèbre, jusqu'au temps des croisades, sous le nom de *Via maris*. Cf. Isaïe, ix, 4; Matth., iv, 43-45; Tobie, i, 4, Je pense que le chemin taillé dans le roc, près d'Am-el-Tin, en faisait partie, et que la route se dirigeait de là vers le *Pont des filles de Jacob*, tout comme aujourd'hui. Une partie de la route d'Am-el-Tin a ce pont est de construction antique.

4. Malik ix, 9 et suiv.

Cette profession n'est jamais populaire; mais chez les Juifs elle passait pour tout à fait criminelle. L'impot, nouveau pour eux, était le signe de leur vassalité; l'école, celle de Juda le Gaulonite, soutenait que le payer était un acte de paganisme. Aussi les dauaniers étaient-ils abhorrés des zélés de la loi. On ne les nommait qu'en compagnie des assassins, des voleurs de grand chemin, des gens de vie infame¹. Les Juifs qui acceptaient de telles fonctions étaient excommuniés et devenaient inhabiles à tester; leur caisse était maudite, et les casuistes défendaient d'aller y changer de l'argent². Ces pauvres gens, mis au ban de la société, se voyaient entre eux. Jésus accepta un dîner que lui offrit Levi, et où il y avait, selon le langage du temps, « beaucoup de douamors et de perhurs. » Ce fut un grand scandale *. Dans ces maisons mal famées, on risquait de rencontrer de la mauvaise société. Nous le verrons souvent ainsi, par exemple, de choquer les préjugés des gens bien pensants, chercher à re-

4. Malli., v, 40-57 ; ix, 40, 11 ; XT, 49; xviii, 47; xxi, 31-32 ; Marc, ix, 4; S-IG; Luc, v, 30; vii, 31; xv, 4 ; win, 1! ; xix, 7; Ulrica, *Xccyotnanl.*, n; Dio Chrysost, orat. iv, p. 85; orat. xiv, p. 200 (edit, fjnpcrriis); ML-clma, *Nedarim*, m, i.

2. Medina, *Baba Kama*, x, 1; Talmud de Jerusalem, *Demai*, i, 3; Talmud de Hal., *Sanh'r'tfrin. T.* > b.

3. Luc, v, 29 et suiv.

lever les classes humiltees par les orthodoxes, et s'exposcr de la sorte aux plus vifs reproches des devots.

Ces nombreuses conqueles, Jesus les devait au charme iufmi de sa personne et de sa parole. Un mot penetrant, un regard tombant sur une conscience naive, qui n'avait besoin que d'etre eveillee, lui faisaient un ardent disciple. Quelquefois Jesus usait d'un artifice innocent, qu'employa aussi Jeanne d'Arc. 11 affectait de savoir sur celui qu'il voulait gagner quel que chose d'intime, ou bien il lui rappelait une circonsance chore a son cocur. C'est ainsi qu'il toucha Nathanael¹, Pierre², la Samaritainc³. Dissimulant la vraie cause de sa force, je veux dire sa superiorite sur ce qui l'entourait, il laissait croire, pour satisfaire les idces du temps, idees qui d'ailleurs etaient pleinement les siennes, qu'une revelation d'en haut lui decouvrait les secrets et lui ouvrait les coeurs. Tous pensaient qu'il vivait dans une sphere sup6rieure a celle de l'humanity. On disait qu'il conversait sur les montagnes avec Moïse et Klie*; on croyait que, dans ses moments de soli-

1. Jean, i, 48 et suiv.

2. Jean, i, i2.

3. Jean, IV, 47 et suiv.

4. Matth., XMI, 3; Marc, i \, 3; Luc, ix, 30-31.

tude, les anges venaient lui rendre leurs hommages, et établissaient un commerce surnaturel entre lui et le ciel¹.

I. Math., iv, 41; Marc, i, 43.

CHAPTRE X.

PREDICATIONS DU LAC.

Tel etait le groupe qui, sur les bords du lac de Tibtfrjade, se pressait autour de Jesus. L'aristocratie y fitait representee par un douanier etparlafemmed'un regisseur. Le reste se composait de pechcurs et de simples gens. Leur ignorance elait extreme; ils avaient l'esprit faible, ils croyaient aux spectres et aux esprits*. Pas un Element de culture hellenique n'avait penetre dans ce premier cenacle; l'instruction juivo y etait aussi fort incomplete; mais le cceur et la bonne volonte y debordaient. Le beau climat de la Galilee faisait de l'existence de ces honnetes pecheurs un perpetuel enchantement. Ils pre1udaient vraiment au royaume *de Dieu, simples, bons, heureux, berets doucement sur leur delicieuse petite

4. Matth., **xiv**, 26; Marc, vi. 49; Luc, xxiv, 39; Jean, vi, 19.

mer, ou dormant le soir sur ses bords. On ne se figure pas l'enivrement d'une vie qui s'écoule ainsi à la face du ciel, la flamme douce et forte que donne ce perpétuel contact avec la nature, les songes de ces nuits passées à la clarté des étoiles, sous un dôme d'azur d'une profondeur sans fin, Ce fut durant une telle nuit que Jacob, la tête appuyée sur une pierre, vit dans les astres la promesse d'une postérité innombrable, et l'échelle mystérieuse par laquelle les Elohim allaient et venaient du ciel à la terre. À l'époque de Jésus, le ciel n'était pas fermé, ni la terre refroidie. La nue s'ouvrait encore sur le fils de l'homme; les anges montaient et descendaient sur sa tête¹; les visions du royaume de Dieu étaient partout; car l'homme les portait en son cœur. L'œil clair et doux de ces âmes simples contemplait l'univers en sa source idéale; le monde dévoilait peut-être son secret à la conscience divinement lucide de ces enfants heureux, à qui la pureté de leur cœur mérita un jour de voir Dieu.

Jésus vivait avec ses disciples presque toujours en plein air. Tantôt, il marchait dans une barque, et enseignait ses auditeurs pressés sur le rivage². Tantôt, il s'asseyait sur les montagnes qui bordent le lac, où

4. Joan, I. 11.

2. Malth., xii, 1-2; Marc, iii, 9; IV, 1, Luc, v, 3.

L'air est si pur et l'horizon si lumineux. La troupe fidèle allait ainsi, gaie et vagabonde, recueillant les inspirations du maître dans leur première fleur. Un doute naïf s'élevait parfois, une question doucement sceptique : Jésus, d'un sourire ou d'un regard, faisait taire l'objection. A chaque pas, dans le nuage qui passait, le grain qui germait, le soleil qui jaunissait, on voyait le signe du royaume prêt de venir; on se croyait à la veille de voir Dieu, d'être les maîtres du monde; les pleurs se tournaient en joie; c'était l'avènement sur terre de l'universelle consolation :

« Heureux, disait le maître, les pauvres en esprit; car c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux!

« Heureux ceux qui pleurent; car ils seront consolés !

« Heureux les doux; car ils posséderont la terre!

« Heureux ceux qui ont faim et soif de justice; car ils seront rassasiés!

« Heureux les miséricordieux; car ils obtiendront miséricorde!

« Heureux ceux qui ont le cœur pur; car ils verront Dieu!

« Heureux les pacifiques; car ils seront appelés enfants de Dieu!

« Heureux ceux qui sont persécutés pour la jus-

tice; car le royaume des cieux est à eux!¹ »

Sa predication était suave et douce, toute pleine de la nature et du parfum des champs. Il aimait les fleurs et en prenait ses leçons les plus charmantes. Les oiseaux du ciel, la mer, les montagnes, les jeux des enfants, passaient tour à tour dans ses enseignements. Son style n'avait rien de la période grecque, mais se rapprochait beaucoup plus du tour des parabolistes hébreux, et surtout des sentences des docteurs juifs, ses contemporains, telles que nous les lisons dans le *Pirke Aboth*. Ses développements avaient peu d'étendue, et formaient des espèces de surates à la façon du Goran, lesquelles cousues ensemble ont composé plus tard ces longs discours qui furent écrits par Matthieu². Nulle transition ne liait ces pièces diverses; d'ordinaire cependant une même inspiration les pénétrait et en faisait l'unité. C'est surtout dans la parabole que le maître excellait. Rien dans le judaïsme ne lui avait donné le module de ce genre délicieux³. C'est lui qui l'a créé. Il est vrai

4. Matth., v, 3-40; Luc, vi, 20-25.

2. Cost co qu'on appelait les *Acfya*, *afciawa*. *i'apias*, dans Eusebe, // *i.* in, 30.

3. *I'apoloji'u*<>, tel que nous le trouvons juges ix, 8 et suiv. // *Sam.*, x», '1 *clbtiv.*, u'a qu'une ressemblance de forme avec la parabole ovanélique. La profonde originalité de celle-ci est dans le sentiment qui la remplit.

qu'on trouve dans les livres bouddhiques des paraboles exactement du même ton et de la même facture que les paraboles évangéliques¹. Mais il est difficile d'admettre qu'une influence bouddhique se soit exercée en ceci. L'esprit de mansuétude et la probité de sentiment qui animèrent également le christianisme naissant et le bouddhisme, suffisent peut-être pour expliquer ces analogies.

Une totale indifférence pour la vie extérieure et pour le vain appareil de «confortable» dont nos Irisles pays nous font une nécessité, était la conséquence de la vie simple et douce (11*011 nionait en Galilee. Les climats froids, en obligeant l'homme à une lutte perpétuelle contre le dehors, font attacher beaucoup de prix aux recherches du bien-être et du luxe. Au contraire, les pays qui éveillent des besoins peu nombreux sont les pays de Tidalisme et de la poésie. Les accessoires de la vie y sont insignifiants auprès du plaisir de vivre. L'embellissement de la maison y est superflu; on se tient le moins possible en crime. L'alimentation forte et régulière des climats peu généreux passerait pour pesante et désagréable. Et quant au luxe des vêtements, comment rivaliser avec celui que Dieu a donné à la terre et aux oiseaux du ciel? ciel ira-

4* Voir tout de Lotus do ho bonne lot, cli. III et IV.

vail, dans coe sortes do climats, parait inutile; ce qu'il donne ne vaut pas ce qu'il coute. Les animaux des champs sbnt mieux vetus que l'homme le plus opulent, et ils ne font rien. Ce mepris, qui, lorsqu'il n'a pas la paresse pour cause, sert beaucoup a l'elevation des anies, inspirait a Jesus des apologues charmanls : << N'enfouissez pas en terre, disait-il, des tresors que les vers et la rouille devoreiit, que les larrons decouvrentet derobent; niais amassez-vous des tresors dans le del, oil il n'y a ni vers, ni rouille, ni larrons. Oil est (on tresor, la aussi est ton coeur¹. On ne pent servir deux niaitres; ou bien on hait Tun et on aime i'aulre, ou bien on s'attache a Fun ct on delaisc l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mamon². Cost pourquoi je vous le dis : Ne soyez pas inquiels de l'aliment que vous aurez pour soutenir votre vie, ni des veteinents que vous aurez pour couvrir votre corps. La vie n'est-elle pas plus noble que l'aliment, et le corps plus noble ([lie le vetcinent? llegardez les oiseaux du ciel : ils ne sement ni ne moissonnent; ils n'ont ni collier ni greirier, et voire Pure celesle les nourrit. N'etes-vous pas fort au-dessus d'eux? Quel est celui d'entre

4. Comparez Talm. do Hub., *Baba Bathra*, M a.

2. Dieu des richesses et des tresors caches, sorlo de Plutusduns la inyल्लीologie phenicienne et syrienne.

vous qui, a force de soucis, peut ajouter une coudée a sa taille? Et quant aux habits, pourquoi vous en mettre en peine? Considérez les lis des champs; ils ne travaillent ni ne filent. Cependant, je vous le dis, Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Si Dieu prend soin de vêtir de la sorte une herbe des champs, qui'existe aujourd'hui et qui demain sera jetée au feu, que ne fera-t-il point pour vous, gens de peu de foi? Ne dites donc pas avec anxiété : Que mangerons-nous ? que boirons-nous? de quoi serons-nous vêtus? Ce sont les païens qui se préoccupent de toutes ces choses. Votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Mais cherchez principalement la justice et le royaume de Dieu¹, et tout le reste vous sera donné par surcroît. Ne vous souciez pas de demain; demain se souciera de lui-même. A chaque jour suffit sa peine². »

Ce sentiment essentiellement galiléen eut sur la destinée de la secte naissante une influence décisive. La troupe heureuse, se reposant sur le Père céleste pour la satisfaction de ses besoins, avait pour première règle de regarder les soucis de la vie comme

4. J'adopte ici la leçon de Lachmann et Tischendorf.

2. Matth., vi, 49-51, U-M. Luc, xii, 42-44, 47-48; \vi, 13. Comparer les préceptes Luc, \, 7-8, pleins du même sentiment naïf, et Talmud de Babylone, *Sota*, 48 b.

un mal qui étouffe en l'homme le germe de tout bien⁴. Chaque jour elle demandait à Dieu le pain du lendemain². A quoi bon thésauriser? Le royaume de Dieu va venir. «Vendez ce que vous possédez et donnez-le en aumône, disait le maître. Faites-vous au ciel des sacs qui ne vieillissent pas, des trésors qui ne se dissipent pas⁵.» Entasser des économies pour des héritiers qu'on ne verra jamais, quoi de plus insensé⁴? Comme exemple de la folie humaine, Jésus aimait à citer le cas d'un homme qui, après avoir élargi ses greniers et s'être amassé du bien pour de longues années, mourut avant d'en avoir joui⁵! Le brigandage, qui était très-enraciné en Galilée⁶, donnait beaucoup de force à cette manière de voir. Le pauvre, qui n'en souffrait pas, devait se regarder comme le favori de Dieu, tandis que le riche, ayant une possession peu sûre, était le vrai déshérité. Dans nos sociétés établies sur une idée très-rigoureuse de la propriété, la position du pauvre est horrible; il n'a pas à la lettre sa place au soleil; il n'y a de fleurs, d'herbe, d'ombrage que pour celui qui possède la terre.

4. Malth., xni, 22; Marc, iv, 49; Luc, vm, 14.

2. Math., vi, 11; Luc, xi, 3. (Test le sens du mot *emouaw**.)

3. Luc, xii, 33-34.

4. Luc, xu, 20.

5). Luc, xu, 46 et suiv.

6. Jus, *Ant.*, xvii, x, 4 et suiv.; *Vita*, 11, etc.

En Orient, ce sont là des dons de Dieu, qui n'appartiennent à personne. Le propriétaire n'a qu'un mince privilège; la nature est le patrimoine de tous.

Le christianisme naissant, du reste, ne faisait en ceci que suivre la trace des Esséniens ou Thérapeutes et des sectes juives fondées sur la vie cenobitique. Un élément communiste entraînait dans toutes ces sectes, également mal vues des Pharisiens et des Sadducéens. Le messianisme, tout politique chez les Juifs orthodoxes, devenait chez elles tout social. Par une existence douce, réglée, contemplative, laissant sa part à la liberté de l'individu, ces petites églises croyaient inaugurer sur la terre le royaume céleste. Des utopies de vie bienheureuse, fondées sur la fraternité des hommes et le culte pur du vrai Dieu, préoccupaient les âmes élevées et produisaient de toutes parts des essais hardis, sincères, mais de peu d'avenir.

Jésus, dont les rapports avec les Esséniens sont très-difficiles à préciser (les ressemblances, en histoire, n'impliquant pas toujours des rapports), était certainement leur frère. La communauté des biens fut quelque temps de règle dans la société nouvelle¹. L'avarice était le péché capital²; or il faut

4. Act., iv, 32, 34-37; v, 4 et suiv.

2. Matth., xiii, 22; Luc, xii, 43 et suiv.

biVn romarqiicr que le pechd « d¹ avarice, » conlre lequol la morale chretienne a ete si sevcre, etait alors le simple attachement a la propria. La premiere condition pour clrc disciple de Jesus etait do realiscr sa fortune ct d'cn donncr le prix aux pauvrcs. Ccux qui reculaient devant cclte extremite n'entraient pas dans la communautc¹. Jesus repetait souvcnt que celui qui a trouve le royaumc de Dieu doit Pachter au prix de tous ses biens, et qu'cn ccla il fait encore un marche avantageux. « L'homme qui a decouvert l'existence d'un treor dans un champ, disail-il, sans perdre un instant, vend ce qu'il possede et achate le champ. Le joaillicr qui a trouve une perle inestimable, fait argent de tout et achete la perle². » Ifclas! les inconvenienis de cc regime nc tarderent pas a se faire scntir. Il fallait un tresorier. On choisit pour cela Juda de Koriolh. A tort ou a raison, on l'accusa de voler la caisse commune³; ce qu'il y a de sur, c'est qu'il fit une mauvaise fin.

Quelquefois le maltre, plus versfi dans les choses du ciel que dans celles de la terre, enseignait une

4. Malth., xix, 21 ; Marc, x, SI et suiv., 29-30; Luc, xviii, 22-23, 28.

2. Mattli., xiii, 44-46.

3. Joan, XII, 0.

Sconomie politique plus singuliere encore. Dans une parabole bizarre, un intendant est loue pour s'etrs fait des amis parmi les pauvres aux depens de son mattre, afin que les pauvres a, leur tour l'introduisent dans le royaume du ciel. Les pauvres, en effet, devant etre les dispensateurs de ce royaume, n'y recevront que ceux qui leur auront donne. Un homme avise, songeant a l'avenir, doit done chercher a les gagner. « Les Pharisiens, qui etaient des avares, dit l'evangeliste, entendaient cela, et se moquaient de lui¹. » Entendirent-ils aussi la redoutable parabole que voici? « Il y avait un homme riche, qui etait vetu de pourpre et de fin lin, et qui tous les jours faisait bonne chere. 11 y avait aussi un pauvre, nomme Lazare, qui &ait couche a sa porte, couvert d'ulceres, desireux de se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche. Et les chiens venaient lecher ses plaies! Or, il arriva que le pauvre mourut, et qu'il fut porte pa les anges dans le sein d* Abraham. Le riche mourut aussi et fut enterre². Et du fond de Tenfer, pendant jq'il eait dans les tourments, il leva les yeux, et vit le loin Abraham, et Lazare dans son sein. Et s'&-criant, il dit: « Pfre Abraham, aie pitte de moi, et

4. Luc, xvi, 4-44.

2. Voir le texte grec.

« envoie Lazare, afin qu'il treinpe dans l'eau le bout
 « de son doigt et qu'il me rafraichisse la langue, car
 <c je souffre cruellement dans cette flamme. » Mais
 Abraham lui dit: « Mon fils, songe que tu as eu ta part
 « de bien pendant la vie, et Lazare sa part de mal.
 « Main tenant il est console, et tu es dans les tour-
 « ments¹. » Quoi de plus juste? Plus tard on appela
 cela la parabole du <imauvais riche. » Mais c'est pu-
 rement et simplement la parabole du « riche. » Il est
 en enfer parce qu'il est riche, parce qu'il ne donne
 pas son bien aux pauvres, parce qu'il dine bien,
 tandis que d'autres a sa porte dinent mal. Enfin,
 dans un moment ou, moins exagere, Jesus ne pre-
 sente l'obligation de vendre ses biens et de les don-
 ner aux pauvres que comme un conseil de perfec-
 tion, il fait encore cette declaration terrible : « Il est
 plus facile h un chameau de passer par le trou d'une
 aiguille qu'ii un riche d'entrer dans le royaume de
 Dieu². »

1. Luc, xvi, 49-25. Luc, je le sais, a une tendance communiste
 I res-prononcee (comparez vi, 20-24, 25-26), et je pense qu'il a
 exagure cette nuance de l'enseignement de Jesus. Mais les traits
 des Aoyia de Matthieu sont suffisamment significatifs.

2. Matth., xix, 24; Marc, x, 25; Luc, xvm, 25. Cette locution
 proverbiale se retrouve dans le Talmud (Bab., *Berakolh*, 55 b,
Daba melsia, 38b) et dans le Goran (Sur., vn, 38). Origene et les

Un sentiment d'une admirable profondeur domina en tout ceci Jesus, ainsi que la bande de joyeux enfants qui l'accompagnaient, et fit de lui pour l'éternité le vrai créateur de la paix de Tame, le grand consolateur de la vie. En dégageant l'homme de ce qu'il appelait « les sollicitudes de ce monde, » Jesus put aller à Texces et porter atteinte aux conditions essentielles de la société humaine; mais il fonda ce haut spiritualisme qui pendant des siècles a rempli les âmes de joie à travers cette vallée de larmes. Il vit avec une parfaite justesse que l'inattention de l'homme, son manque de philosophie et de moralité viennent le plus souvent des distractions auxquelles il se laisse aller, des soucis qui l'assiègent et que la civilisation multiplie outre mesure¹. L'Évangile, de la sorte, a été le suprême remède aux ennuis de la vie vulgaire, un perpétuel *sursm corda*, une puissante distraction aux misérables* soins de la terre, un doux appel comme celui de Jésus à Marthe : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes de beaucoup de choses; or une seule est nécessaire. » Grâces à Jésus, l'existence la plus terne, la plus absorbée par de tristes ou humiliants devoirs, a eu son échappée

interprètes grecs, ignorant le proverbe somilique, ont cru qu'il s'agissait d'un conseil (xaj«Xo;).

4. Malth., xui, n.

sur un coin du ciel. Dans nos civilisations affairées, le souvenir de la vie libre de Galilée a été comme le parfum d'un autre monde, comme une « rosée de Thérmon^f », qui a empêché la sécheresse et la vulgarité d'envahir entièrement le champ de Dieu.

4. Ps. cxxxm, 3.

CHAPITRE XI.

LE ROYAUME DE DIEU CONÇU COMME L'AVÈNEMENT DES PAUVRES.

Ces maximes, bonnes pour un pays où la vie se nourrit d'air et de jour, ce communisme délicat d'une troupe d'enfants de Dieu, vivant en confiance sur le sein de leur père, pouvaient convenir à une société naïve, persuadée à chaque instant que son utopie allait se réaliser. Mais il est clair qu'elles ne pouvaient rallier l'ensemble de la société. Jésus comprit bien vite, en effet, que le monde officiel de son temps ne se prêterait nullement à son royaume. Il en prit son parti avec une hardiesse extrême. Laisant là tout ce monde au cœur sec et aux droits préjugés, il se tourna vers les simples. Une vaste substitution de race aura lieu. Le royaume de Dieu est fait: 1° pour les enfants et pour ceux qui leur ressemblent; 2° pour

les rebutes de ce monde, victimes de la morgue sociale, qui repousse riionme bon, mais humble; 3° pour les heretiques et schismatiques, publicains, samaritains, paiens de Tyr et de Sidon. Une parabole energique expliquail cet appel au peuple et le legitima¹: Un roi a prepare un festin de noces et envoio ses serviteurs chercher les invites. Chacun s'excuse; quelques-uns maltraitcnt les messagers. Le roi alors prend un grand parti. Les gens comrae il faut n'ont pas voulu se rendreb. son appel; eh bien! ce seront les premiers venus, des gens recueillis sur les places et les carrefours, des pauvres, des mendiants, des boiteux, n'importe; il faut remplir la salle, « et je vous le jure, dit le roi, aucun de ceux qui etaient invites ne gouterà mon festin. »

Le pur *ibionisme*, e'est-a-dire la doctrine que les pauvres (*ebionim*) seuls seront sauves, que le regne des pauvres va venir, fut done la doctrine de Jesus. « Malheur a vous, riches, disait-il, car vous avez votre consolation! Malheur a vous qui etes maintenant rassastes, car vous aurez faim. Malheur a vous qui riez maintenant, car vous gemirez et vous pleurerez². » « Quand tu fais un festin, disait-il encore, n'invite pas

4. Matth., XXII, 2 et suiv.; Luc, xiv, 46 et suiv. Comp. Alatth., vm, 41-12; xxi, 33 ot suiv.

2. Luc, vi, 24-25.

tes amis, tes parents, tes voisins riches; ils te renvieraient, et tu aurais ta recompense. Mais quand tu fais un repas, invite les pauvres, les infirmes, les boiteux, les aveugles; et tant mieux pour toi s'ils n'ont rien à te rendre, car le tout te sera rendu dans la resurrection des justes¹. » C'est peut-être dans un sens analogue qu'il répétait souvent : « Soyez de bons banquiers², » c'est-à-dire : Faites de bons placements pour le royaume de Dieu, en donnant vos biens aux pauvres, conformément au vieux proverbe : « Donner au pauvre, c'est prêter à Dieu³. »

Ce n'était pas là, du reste, un fait nouveau. Le mouvement démocratique le plus exalté dont l'humanité ait gardé le souvenir (le seul aussi qui ait réussi, car seul il s'est tenu dans le domaine de l'idée pure), agitait depuis longtemps la race juive. La pensée que Dieu est le vengeur du pauvre et du faible contre le riche et le puissant se retrouve sur chaque page des Mérites de l'Ancien Testament. L'histoire d'Israël est de toutes les histoires celle où l'esprit populaire a le plus constamment dominé. Les prophètes, vrais tribuns

*. Luc, xiv, 42-U.

t. Mot conservé par une tradition fort ancienne et fort suivie. Clément d'Alex., *Strom.*, I, 28. On le retrouve dans Origène, dans saint Jérôme, et dans un grand nombre de Pères de l'Eglise.

3. Prov, xix, 47.

et ea un sens les plus hardis tribuns, avaient tonne sans cesse contre les grands et etabli une (etroite relation d'une part entre les mots de « riche, impie, violent, merchant, » de Tautre entre les mots de « pauvre, doux, humble, pieux¹. » Sous les Seleucides, les aristocrates ayant presque tous apostasie et passe a l'hellenisme, ces associations d'idees ne firent que se fortifier. Le Livre d'Henoch contient des maledictions plus violentes encore que celles del'fivangile contre le monde, les riches, les puissants². Le luxe y est presents comme un crime. Le « Fils de l'homme, » dans cette Apocalypse bizarre, detrene les rois, les arrache a leur vie voluptueuse, les precipite dans l'enfer³. L'initiation de la Judee a la vie profane, rintroduction recente d'un element lout mondain de luxe et de bien-etre, provoquaicnt une furicuse reaction en faveur de la simplicity patriarcale. « Malheur a vous qui meprisez la mesure et l'heritage de vos peres! Malheur a vous qui batissez vos palais avec la sueur des aulres! Ghacune des pierres, chacune des briques qui les composent est un peche⁴. » Le nom

1. Voiron particulier Amos, II, 6; Is., LXIII, 9; Ps. XXV, 9; XXXVII, 41; LXIX, 33, et en général les dictionnaires hébreux, aux mots :

אֲבִינָן, דָּל, עָנִי, עָנִי, חֲסִיד, עֲשִׂיר, הִלָּלִים, עֲרִיץ.

2. Ch. LXII, LXIII, XCVII, C, CIV.

3. *Hénock*, ch. XLVI, 4-8.

4. *Hénock*. XCIX. 13. 14.

de « pauvre » (*ibion*) était devenu synonyme de « saint,)) d'«ami de Dieu.» C'était le nom que les disciples galiléens de Jésus aimaient à se donner; ce fut longtemps le nom des Chrétiens judaïsants de la Balance et du Hauran (Nazareens, Hébreux), restés fidèles à la langue comme aux enseignements primitifs de Jésus, et qui se vantaient de posséder parmi eux les descendants de sa famille¹. À la fin du n^o siècle, ces bons sectaires, demeurés en dehors du grand courant qui avait emporté les autres églises, sont traités d'hérétiques (*Ébionites*), et on invente pour expliquer leur nom un prétendu hérésiarque *Ebion*².

On en revient sans peine, en effet, que ce goût exagéré de pauvreté ne pouvait être bien durable. C'était là un de ces éléments d'utopie comme il s'en trouve toujours aux grandes fondations, et dont le temps fait justice. Transpose dans le large milieu de la société

1. Jules Africain dans Eusèbe, *H. E.*, I, 7; Eus., *De situ et nom. loc. hebr.*, au mot *Χαλζ*; Orig., *Contre Celse*, II, 4; V, 61; Epiph., *Adv. her.*, xxix, 7, 9; xxx, 2, 18.

2. Voir surtout Origène, *Contre Celse*, 11, 4; *De principiis*, IV, 22. Comparez Epiph., *Adv. tur.*, xxx, 47. In net\ Ori^cne, luischo, les Constitutions apostoliques, ignorent l'existence (un tel personnage. L'auteur des *Philosophumena* semble hésiter (VII, 34 et 35; X, 22 et 23). Cost par Tertullien et surtout par Epipliano qu'a été repandue la fable (Tun *Ebion*. Du reste, tons les Peru? sont d'accord sur l'étymologie *Εβίων = πτωχός*.

humaine, le christianisme devait un jour très-facilement consentir à posséder des riches dans son sein, de même que le bouddhisme, exclusivement monacal à son origine, en vint très-vite, dès que les conversions se multiplièrent, à admettre des laïques. Mais on garde toujours la marque de ses origines. Bien que vite dépasse et oublie, l'ébionisme laissa dans toute l'histoire des institutions chrétiennes un levain qui ne se perdit pas. La collection des *Logia* ou discours de Jésus se forma dans le milieu ébionite de la Batanée¹. La « pauvreté » resta un idéal dont la vraie lignée de Jésus ne se détacha plus. Ne rien posséder fut le véritable état évangélique; la mendicité devint une vertu, un état saint. Le grand mouvement ombrin du xiii^e siècle, qui est, entre tous les essais de fondation religieuse, celui qui ressemble le plus à un mouvement galiléen, se passa tout entier au nom de la pauvreté. François d'Assise, l'homme du monde qui, par son exquise bonté, sa communion délicate, fine et tendre avec la vie universelle, à le plus ressemble à Jésus, fut un pauvre. Les ordres mendiants, les innombrables sectes communistes du moyen âge (Pauvres de Lyon, Begards, Bons-Hommes, Fratricelles, Humiliés, Pauvres évan-

geliques, etc.), groupes sous la bannière de « l'Evangile Eternel, » pretendirent être et furent en effet les vrais disciples de Jesus. Mais cette fois encore les plus impossibles rêves de la religion nouvelle furent teconds. La mendicite pieuse, qui cause a nos socetes industrielles et administratives de si fortes impatiences, fut, a son jour et sous le ciel qui lui convenait, pleine de charme. Elle offrit a une foule d'ames contemplatives et douces le seul etat qui leur convienne. Avoir fait de la pauvreté un objet d'amour et de desir, avoir eleve le mendiant sur l'autel et sanctifie l'habit de l'homme du peuple, est un coup de maitre dont l'economie politique peut n'être pas fort touchee^ mais devant lequel le vrai moraliste ne peut rester indifferent. L'humaine, pour porter son fardeau, a besoin de croire qu'elle n'est pas completement payee par son salaire. Le plus grand service qu'on puisse lui rendre est de lui repeter souvent qu'elle ne vit pas seulement de pain.

Comme tous les grands hommes, Jesus avait du gout pour le peuple et se sentait a l'aise avec lui. L'evangile dans sa pensee est fait pour les pauvres; c'est a eux qu'il apporte la bonne nouvelle du salut¹. Tous les dadaignes du judaisme orthodoxe etaient ses

preterms. L'amour du peuple, **la pitte pour son impuissance**, le sentiment du chef d'^mocratique, **qui** sent vivre en lui l'esprit de la foule et **se reconnaît** pour son interprfetenaturel, Sclatent a chaque instant dans ses actes et ses discours¹.

La troupe alue offrait en effet un caractere **fort** mel6 et dont les rigoristes devaient etre trfes-surpris. Elle comptait dans son sein des gens qu'un juif **qui** se respectait n'eut pas frequentes². Peut-etre Jesus trouvait-il dans cette societe en dehors des regies communes plus de distinction et de cœur que dans une bourgeoisie pedante, formaliste, orgueilleuse de son apparente moralite. Les pharisiens, exagerant les prescriptions mosaïques, en etaient venus a se croire souilles par le contact des gens moinsseveres qu'eux ; on touchait presque pour les repas aux pueriles distinctions des castes de l'Inde. Meprisant ces miserables aberrations du sentiment religieux, Jesus aimait a diner chez ceux qui en etaient les victimes⁵; on voyait a table a cete de lui des personnes que Ton disait de mauvaise vie, peut-etre pour cela seul, il est vrai, qu'elles no partageaient pas les ridicules des faux divots. Les pharisiens et les docteurs criaient

I. Matth., ix, 36; Marc, w, 31.

1. Matth., i\, IOotsuiv.; Luc, xv entier.

3. Matth., ix, I I ; Marc, n, 16; Luc, v, 30-

au scandale. « Voyez, disaient-ils, avec quelles gens il mange ! » Jesus avait alors de fines r^ponses, qui exaspéraient les hypocrites : « Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin de medecinⁱ ; » ou bien : « Le berger qui a perdu une brebis sur cent laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres pour courir apres la perdue, et, quand il l'a trouvec, il la rapporte avec joie sur ses 6paules² ; » oubien : « Le fils de l'homme est venu sauver ce qui etait perdu³ ; » ou encore : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pecheurs⁴ ; » enfin cette d6licieuse parabole du fils prodigue, oil celui qui a failli est presente comme ayant une sorte de privilege d'amour sur celui qui a toujours ete juste. Des femmes faibles ou coupables, surprises de tant de charme, et goutant pour la premifere fois le contact plein d'attrait de la vertu, s'approchaient librement de lui. On seStonnait qu'il ne les repoussat pas.« Oh ! se disaient les puritains, cet homme n'est point un prophfite ; car, s'il l'etait, il s'apercevrait bien que la femme qui le touche est une pechcressc. » Jesusrepondaitpar la parabole d'un chancier qui remit a ses debiteurs des dettcs inegales, et il ne crai-

4. Matth., ix, 42.

2. Luc, xv, 4 et suiv.

3. Matlh., win, 44 ; Luc, xix, 40.

4. Matlh., ix, 43.

gnait pas de preferer le sort de celui a qui fut remise la dette la plus forte¹, 11 n'appréciait les états de Tame qu'en proportion de l'amour qui s'y mele. Des femmes, le coeur plein de larmes et disposées par leurs fautes aux sentiments d'humilité⁶, étaient plus près de son royaume que les natures médiocres, lesquelles ont souvent peu de mérite à n'avoir point failli. On conçoit, d'un autre côté, que ces âmes tendres, trouvant dans leur conversion à la secte un moyen de réhabilitation facile, s'attachaient à lui avec passion.

Loin qu'il cherchât à adoucir les murmures que soulevait son dédain pour les susceptibilités sociales du temps, il semblait prendre plaisir à les exciter. Jamais on n'avoua plus hautement ce mépris du « monde, » qui est la condition des grandes choses et de la grande originalité. Il ne pardonnait au riche que quand le riche, par suite de quelque préjugé, était mal vu de la société². Il préférait hautement les gens de

4. Luc, vu, 36 et suiv. Luc, qui aime à relever tout ce qui se rapporte au pardon des pécheurs (comp. x, 30 et suiv.; xviii, 16 et suiv.; xix, 10 et suiv.; xxii, 39-43), a composé ce récit avec les traits d'une autre histoire, celle de l'onction des pieds, qui eut lieu à Bethanie quelques jours avant la mort de Jésus. Mais le pardon de la pécheresse était, sans contredit, un des traits essentiels de la vie anecdotique de Jésus. Cf. Jean, VIII, 3 et suiv.; Papias, dans Eusèbe, *IlisL cccL*, III, 39.

2. Luc, xix, 1 et suiv.

vie Equivoque et de peu de consideration aux notables orthodoxes. « Des publicains et des courtisanes, leur disait-il, vous precederont dans le royaume de Dieu. Jean est venu; des publicains et des courtisanes ont cru en lui, et malgr6 cela vous ne vous etes pas convert¹. » On comprend combien le reproche de n'avoir pas suivi le bon exemple que leur donnaient des filles de joie, devait etre sanglant pour* des gens faisant profession de gravity et d'une morale rigide.

11 n'avait aucune affectation exterieure, ni montre d'austerite. Il ne fuyait pas la joie, il allait volontiers aux divertissements des manages. Un de ses miracles fut fait pour egayer une noce de petite ville. Les noces en Orient ont lieu le soir. Chacun porte une lampe; les lumieres qui vont et viennent font un effet fort agreable. Jesus aimait cet aspect gai et animé, et tirait de 15 des paraboles ². Quand on comparait une telle conduite a celle de Jean-Baptiste, on <Hait scandalise ⁵. Un jour que les disciples de Jean et les Pharisiens observaient le jeune: « Comment se fait-il, lui dit-on, que tandis que les disciples de Jean et des Pharisiens jeunent et prient, les tiens mangent et boivent? » — a Laissez-les, dit Jesus; vou-

4. Matth., xxi, 31-32.

2. Matth., xxv, 1 etsuiv.

3. Marc, ii, 18; Luc, v, 33.

lez-vous faire jeuner les paranymphe de l'epoux, pendant que l'epoux est avec eux, Des jours viendront ou l'epoux leur sera enleve ils jeuneront alors¹.»

Sa douce gaiety s'exprimait sans cesse par des reflexions vives, d'aimables plaisanteries. «Aqui, disait-il, sont semblables les hommes de cette generation, et a qui les comparerai-je? Ils sont semblables aux enfants assis sur les places, qui disent a leurs camarades :

Voici que nous chantons,
Et vous ne dansez pas.
Voici que nous pleurons,
Et vous ne pleurez pas*.

Jean est venu, ne mangeant ni ne buvant, et voua dites: (Test un fou. Le Fils de Thomme est venu, vivant comme tout le monde, et vous dites : C'est un mangeur, un buveur de vin, Tami des douaniers et des p^hcheurs. Vraiment, je vous Tassure, lasagcsse n'est justifiee que par ses oeuvres⁵. »

Il parcourait ainsi la Galilee au milieu d'une fete

4. Matth., ix, 14 et suiv.; Marc, IT, 48 et suiv.; Luc, v, 33 et suiv.

2. Allusion a quelque jeu d'enfant.

3. Matth., xi, 46 et suiv.; Luc, vn, 3i et suiv. Proverbe qui veut dire : « L'opinion des hommes est aveugle. La sagesse des oeuvres de Dieu n'est proclamSe que par ses oeuvres eilles-memes»
Je lis ^«v, avec le manuscrit B du Vatican, et non TIKVW.

perpetuelle. LI se servait d'une mule, monture en Orient si bonne et si sure, et dont le gi and ceil noir, ombrag6 de longs cils, a beaucoup de douceur. Ses disciples deployaient quelquefois autour de lui une pompe rustique, dont leurs vetements, tenant lieu de tapis, faisaient les frais. lis les mettaient sur la mule qui le portait, ou les 6tendaient a terre sur son passage *. Quand il descendait dans une maison, c'etait une joie et une benediction. II s'arretait dans les bourgs et les grosses fermes, oil il recevait une hospitalite empressee. En Orient, la maison oil descend un stranger devient de suite un lieu public. Tout le village s'y rassemble; les enfants y font invasion; les valets les ecartent; ils reviennent toujours. Jesus ne pouvait souffrir qu'on rudoyat ces na'ifs auditeurs; il les faisait approcher de lui et les embrassait². Les meres, encouragees par un tel accueil, lui apportaient leurs nourrissons pour qu'il les touchut⁵. Desfeinmes venaient verser de l'huile sur sa tete et des parfums sur ses pieds. Ses disciples les repoussaient parfois comme importunes; mais Jesus, qui aimait les usages antiques et tout ce qui indique la simplicity du coeur,

4. Matth., xxi, 7-8.

2. Matth., xix, 13 et suiv.; Marc, ix, 35; x, 43 et suiv.; Luc, xviu, 45-16.

3. *Ibid.*

reparait le mal fait par ses amis trop *zeles*. Il prote-geait ceux qui voulaient l'honorer¹. Aussi les enfants et les femmes Tadoraient. Le reproche d'aliener de leur famille ces fitres delicats, toujours prompts *h* etre seduits, etait un de ceux que lui adressaient le plus sou vent ses ennemis².

La religion naissante fut ainsi a beaucoup d'Sgards un mouvement de femmes et d'enfants. Ces derniers faisaient autour de Jesus comme une jeune garde pour Inauguration de son innocente royaute, et lui decer-naient de petites ovations auxquelles il se plaisait fort, l'appelant « fils de David, » criant *Hosanna**, et portant des palmes autour de lui. Jesus, comme Sa-vonarole, les faisait peut-etre servir d'instruments a des missions pieuses; il etait bien aise de voir ces jeun^s apotres, qui ne le compromettaient pas, se lancer en avant et lui decerner des titres qu'il

4. Matth., xxvi, 7 et suiv.; Marc, xiv, 3 et suiv.; Luc, vn, 37 et suiv.

2. fivangile de Marcion, addition au v. 2 du ch. xxIII de Luc (fepiph., *Adv. hour.*, XLII, 44). Si les relranchements de Marcion sont sans valeur critique, il n'en est pas de meme de ses additions quand eilos peuvent provenir, non d'un parti pris, mais de l'etat des manuscrits dont il se servait.

3. Cri qu'on poussait a la procession de la fete des Tabernacles, en agitant les palmes. Mischna, SwMa, in, 9. Get usage existe en-core chez les Israelites.

n'osait prendre lui-même. Il les laissait dire, et quand on lui demandait s'il entendait, il répondait d'une façon Evasive que la louange qui sort de jeunes lèvres est la plus agréable à Dieu ⁴.

Il ne perdait aucune occasion de répéter que les petits sont des êtres sacrés², que le royaume de Dieu appartient aux enfants⁵, qu'il faut devenir enfant pour y entrer⁴, qu'on doit le recevoir en enfant⁵, que le Père céleste cache ses secrets aux sages et les révèle aux petits⁶. L'idée de ses disciples se confond presque pour lui avec celle d'enfants⁷. Un jour qu'ils avaient entre eux une de ces querelles de préséance qui n'étaient point rares, Jésus prit un enfant, le mit au milieu d'eux, et leur dit: «Voilà le plus grand; celui qui est humble comme ce petit est le plus grand dans le royaume du ciel ⁸. »

C'était Tenfance, en effet, dans sa divine spontanéité dans ses naïfs éblouissements de joie, qui prenait possession de la terre. Tous croyaient à chaque

4. Matth., xxi, 45-46.

2. Matth., xviii, 5, 40, 44; Luc, xvii, 2.

3. Matth., xix, 44; Marc, x, 44; Luc, xviii, 46.

4. Matth., xviii, 4 et suiv.; Marc, ix, 33 et suiv.; Luc, ix, 46.

5. Marc, x, 45.

6. Matth., xi, 25; Luc, x, 24.

7. Matth., x, 42; xviii, 5, 44; Marc, ix, 30; Luc, xvii, 2.

8. Matth., xviii, 4; Marc, ix, 33-36; Luc, ix, 46-48.

instant que le royaume tant desire allait poindre. Chacun s'y voyait déjà assis sur un trône¹ à côté du maître. On s'y partageait les places²; on cherchait à supputer les jours. Cela s'appelait la « Bonne Nouvelle ; » la doctrine n'avait pas d'autre nom. Un vieux mot, « *paradis*, » que l'hébreu, comme toutes les langues de l'Orient, avait emprunté à la Perse, et qui désignait d'abord les parcs des rois achéménides, resumait le rêve de tous : un jardin délicieux où l'on continuerait à jamais la vie charmante que l'on menait ici-bas³. Combien dura cet enivrement ? On l'ignore. Nul, pendant le cours de cette magique apparition, ne mesura plus le temps qu'on ne mesure un rêve. La durée fut suspendue ; une semaine fut comme un siècle. Mais qu'il ait rempli des années ou des mois, le rêve fut si beau que l'humanité en a vécu depuis, et que notre consolation est encore d'en recueillir le parfum affaibli. Jamais tant de joie ne soulevait la poitrine de l'homme. Un moment, dans cet effort, le plus vigoureux qu'elle ait fait pour s'élever au-dessus de sa condition, l'humanité oublia le poids de plomb

4. Luc, xxii, 30.

8. Marc, x, 37, 40-44.

3. Luc, xxiii, 43; II Cor., xii, 4. Comp. *Carm. sibyll.*, prooero., 86; Talm. de Bab., *Chagiga*, 44 b.

qui Tattache a, la terre, et les tristesses de la vie d'ici-bas. Heureux qui a pu voir de ses yeux cette Sclosion divine, et partager, ne fut-ce qu'un jour, cette illusion sans pareille! Mais plus heureux encore, nous dirait Jesus, celui qui, degage de toute illusion, reproduirait en lui-mfeme rapparition celeste, et, sans reve millenaire, sans paradis chimerique, sans signes dans le ciel, par la droiture de sa volonte et la po6ste de son ame, saurait de nouveau creer en son coeur le vrai royaume de Dieu!

CHAPTRE XII.

AURASSADE DE JEAN PRISONNIER VERS JESUS.— MORT DE JEAN.
— RAPPORTS DE SON ECOLE AVEC CELLE DE JESUS.

Pendant que la joyeuse Galilee célébrait dans les fêtes la venue du bien-aimé, le triste Jean, dans sa prison de Machero, s'extenuait d'attente et de desirs. Les succès du jeune maître qu'il avait vu quelques mois auparavant à son école arrivèrent jusqu'à lui. On disait que le Messie prédit par les prophètes, celui qui devait rétablir le royaume d'Israël, était venu et démontrait sa présence en Galilée par des œuvres merveilleuses. Jean voulut s'enquérir de la vérité de ce bruit, et comme il communiquait librement avec ses disciples, il en choisit deux pour aller vers Jésus en Galilée⁴.

Les deux disciples trouvèrent Jésus au comble de

4. Matth.. xi 2 et suiv.; Luc. vu, 48 et suiv

sa reputation. L'air de f'te qui r'gnait autour de lui les surprit. Accoutum's aux jeunes, a la pri're obstin'e, a une vie toute d'aspirations, ils s'eton-n'rent de se voir tout a coup transport's au milieu des joies de la bienvenue⁴. Ils firent part a J'sus de leur message : « Es-tu celui qui doit venir? Devons-nous en attendre un autre? » Jesus, qui d's lors n'h'sitait plus gufere sur son propre role de messie, leur 'num'ra les oeuvres qui devaient caract'riser la venue du royaume de Dieu, la gu'risson des malades, la bonne nouvelle du salut prochain annoncee aux pauvres. Il faisait toutes ces oeuvres. « Heureux done, ajouta-t-il, celui qui ne doutera pas de moi! » On ignore si cette reponse trouva Jean-Baptiste vivant, ou dans quelle disposition elle mit l'austere ascele. Mourut-il console et sur que celui qu'il avait annonc' vivait d'ja, ou bien conserva-t-H des doutes sur la mission de Jesus ? Rien ne nous l'apprend. En voyant cependant son 'cole se continuer assez longtemps encore parallelement aux eglises chr'tiennes, on est port' h, croire que, malgr' sa consideration pour J'sus, Jean ne Fenvisagea pas comme devant realiser les promesses divines. La mort vint du reste tran-chersesperplexit's. L'indomptable libert'du solitaire

4. Matth., ix, 44et suiv.

devait couronner sa carrière inquiète et tourmentée par la seule fin qui fut digne d'elle.

Les dispositions indulgentes qu'Antipas avait d'abord montrées pour Jean ne purent être de longue durée. Dans les entretiens que, selon la tradition chrétienne, Jean aurait eus avec le tétrarque, il ne cessait de lui répéter que son mariage était illicite et qu'il devait renvoyer Herodiade¹. On s' imagine facilement la haine que la petite-fille d'Herode le Grand dut concevoir contre ce conseiller importun. Elle n'attendait plus qu'une occasion pour le perdre.

Sa fille Salomé, née de son premier mariage, et comme elle ambitieuse et dissolue, entra dans ses desseins. Cette année (probablement l'an 30), Antipas se trouva, le jour anniversaire de sa naissance, à Machérou. Herode le Grand avait fait construire dans l'enceinte de la forteresse un palais magnifique², où le tétrarque résidait fréquemment. Il y donna un grand festin, durant lequel Salomé exécuta une de ces danses de caractère qu'on ne considère pas en Syrie comme meséantes à une personne distinguée. Antipas charmé ayant demandé à la danseuse qu'elle désirait, celle-ci répondit, à l'instigation

4, Matlb., xiv, 4 et suiv.; Marc, vi, 18 et suiv.; Luc, in, 19.

1. Jos., *De BellojwJ.*, IIU vi, 2.

de sa mfere : « La tdte de Jean sur ce plateau¹. » Antipas fut mecontent; mais il ne voulut pas refuser. Un garde prit le plateau, alia couper la tete du prisonnier, et Tapporta².

Les disciples du baptiste obtinrent son corps et lit mirent dans un tombeau. Le peuple fut tres-mecontent. Six ans aprfcs, Hareth ayant attaque Antipas, pour reprendre Machero et venger le deshonneur de sa fille, Antipas fut complement battu, et Ton regarda gcnralement sa defaite comme une punition du meurtre de Jean⁵.

La nouvelle de cette mort fut portee a Jesus par des disciples memes du baptiste⁴. La demise d--marche que Jean avait faite aupres de Jesus avail acheve d'etablir entre les deux -coles des liens -troits. Jesus, craignant de la part d'Antipas un surcroit de mauvais vouloir, prit quelques precautions et se retira au desert⁵. Beaucoup de monde l'y suivit. Grace h une extreme frugality la troupe sainte y v-cut; on crut naturellement voir en cela un mi-

4. Plateaux portatifssur lesquels,en Orient, on sort les liqa^ui^ et les mets.

2. Matth., xiv, 3 et suiv.; Mare, vi, 44-29; Jos., Ant., XV11L v, 2.

3. Josephe, Ant., XVriT, v, 1 ct t.

4. Matth., xiv, 42.

5. Matth., xiv, 13.

racle¹. A partir de ce moment, Jtesus ne parla plus de Jean qu'avec un redoublement d'admiration. Il declarait sans hesiter² qu'il etait plus qu'un prophete, que la Loi etles prophetes anciens n'avaient eu de force que jusqu'i lui³, qu'il les avait abroges, mais que le royaume du ciel Tabrogerait a son tour. Enfin, il lui pretait dans l'Sconomie du mystfere chr6tien une place a part, qui faisait de lui le trait d'union entre le vieux Testament et l'avenement du regne nouveau.

Le prophfete Malachie, dont Popinion en ceci fut vivement relevee^A, avait annonce avec beaucoup de force un precurseur du Messie, qui devait preparer les hommes au renouvellement final, un messenger qui viendrait aplanir les voies devant l'elu de Dieu. Ce messenger n'«5tait autre que le prophete filie, lequel, selon une croyance fort rdpendue, allait bientot descendre du ciel, oil il avait ete enleve, pour disposer les hommes par la penitence au grand avenement et reconcilier Dieu avec son peuple \ Quelquefois, a filie on asso-

4. Matth., xiv, 15 et suiv.; Marc, vi, 35 et suiv.; Luc, ix, 44 et iv.; Jean, vi, 2 et suiv.

2. Matth., xi, 7 et suiv.; Luc, vn, 24 et suiv.

3. Matth., xi, 42-43; Luc, xvi, 46.

4. Malachie, met iv; *Ecclesiast.*, xL\\u, 4 0. V. ci-dessu%ch.vi.

5. Matth., xi, 44; xvn, 40; Marc, vi, 45; vIII, 28; ix, 40 et suiv.; Luc, ix, 8, 49.

ciait, soit le patriarche Hénoc, auquel, depuis un ou deux siècles, on se était pris à attribuer une haute sainteté¹, soit Jérémie², qu'on envisageait comme une sorte de génie protecteur du peuple, toujours occupé à prier pour lui devant le trône de Dieu³, Cette idée de deux anciens prophètes devant ressusciter pour servir de précurseurs au Messie se retrouve d'une manière si frappante dans la doctrine des Parsis qu'on est tenté de croire qu'elle venait de ce côté *. Quoi qu'il en soit, elle faisait, à l'époque de Jésus, partie intégrante des théories juives sur le Messie. Il était admis que l'apparition de « deux témoins fidèles, » vêtus d'habits de pénitence, serait le préambule du grand drame qui allait se dérouler, à la stupefaction de l'univers⁵,

1. *Ecclésiastique*, XLIV, 46.

2. Matth., xvi, 44.

3. II Macch., xv, 43 et suiv.

4. Textes cités par Anquetil-Duperron, *Zend-Avesta*, I, 2^e part., p. 46, rectifiés par Spiegel, dans *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, I, 264 et suiv.; extraits du *Jamasp-Nameh*, dans *VAvesta* de Spiegel, I, p. 34, Aucun des textes parsis qui impliquent vraiment l'idée de prophètes ressuscités et précurseurs n'est ancien; mais les idées contenues dans ces textes paraissent bien antérieures à l'époque de la rédaction desdits textes.

6. *Apoc.* xi, 3 et suiv.

On comprend qu'avec ces idées, Jésus et ses disciples ne pouvaient hésiter sur la mission de Jean-Baptiste. Quand les scribes leur faisaient cette objection qu'il ne pouvait encore être question du Messie, puisque le fils n'était pas venu¹, ils répondaient qu'Elie était venu, que Jean était elie ressuscité². Par son genre de vie, par son opposition aux pouvoirs politiques établis, Jean rappelait en effet cette figure étrange de la vieille histoire d'Israël⁵. Jésus ne tarissait pas sur les mérites et l'excellence de son précurseur. Il disait que parmi les enfants des hommes il n'en était pas de plus grand. Il blâmait énergiquement les pharisiens et les docteurs de ne pas avoir accepté son baptême, et de ne pas s'être convertis à savoir⁴.

Les disciples de Jésus furent fidèles à ces principes du maître. Le respect de Jean fut une tradition constante dans la première génération chrétienne. On le supposa parent de Jésus⁶. Pour fonder la mission de celui-ci sur un témoignage admis de tous, on

4. Marc, ix, 10.

2. Matth., xi, 44; xvi, 40-43; Marc, vi, 45; ix, 40-42; Luc, ix, 8; Jean, i, 24-26.

3. Luc, i, 47.

4. Matth., xxi, 32; Luc, vii, 29-30.

5. Act. xix, 4.

6. Luc, i.

raconta que Jean, dès la première vue de Jésus, le proclama Messie; qu'il se reconnut son intérieur, indigne de délier les cordons de ses souliers; qu'il se refusa d'abord à le baptiser et soutint que ce n'était lui qui devait l'être par Jésus¹. C'étaient là des exagérations, qui réfutaient suffisamment la forme dubitative du dernier message de Jean². Mais, en un sens plus général, Jean resta dans la légende chrétienne ce qu'il fut en réalité, l'austère préparateur, le triste prédicateur de pénitence avant les joies de l'arrivée de l'Époux, le prophète qui annonce le royaume de Dieu et meurt avant de le voir. Géant des origines chrétiennes, ce mangeur de sauterelles et de miel sauvage, cet âpre redresseur de torts, fut Tabsinthe qui prépara les Ivres à la douceur du royaume de Dieu. Le décollé d'Herodiade ouvrit l'ère des martyrs chrétiens; il fut le premier témoin de la conscience nouvelle. Les mondains, qui reconnurent en lui leur véritable ennemi, ne purent permettre qu'il vécût; son cadavre mutilé, étendu sur le seuil du christianisme, traça la voie sanglante où tant d'autres devaient passer après lui.

4. Matlh., II, 14 et suiv.; Luc, II, 46; Jean, I, 45 et suiv.; v, 32-33.

2. Matth., xi, 2 et suiv.; Luc, vii, 18 et suiv.

L'Scole de Jean ne mourut pas avec son fondateur.

Elle vScut quelque temps, distincte de celle de Jesus, et d'abord en bonne intelligence avec elle. Plusieurs annSes apres la mort des deux mattres, on se faisait encore baptiser du bapteme de Jean, Certaines personnes etaient a la fois des deux ecoles; par exemple, le celebre Apollos, le rival de saint Paul (vers Tan 50), et un bon nombre de chreiens d'fiphese¹. Josefpe se mit (Tan 53) a *l'ecole* d'un ascfcte nommfi Banou², qui offre avec Jean - Baptiste la plus grande ressemblance, et qui etait peut-etre de son ecole. Ce Banou³ vivait dans le desert, vetu de feuilles d'arbres; il ne se nourrissait que de plantes ou de fruits sauvages, et prenait frequemment pendant le jour et pendant la nuit des baptemes d'eau froide pour se purifier. Jacques, celui qu'on appelait le « fr6re du Seigneur » (il y a peut-6tre ici quelque confusion d'homonymes), observait un ascetisme analogue *. Plus tard, vers Tan 80, le baptisme fut en lutte avec le christianisme, surtout en Asio-Mineure. Jean l'Evangeiste parait le combattre

4. Act., xvni, 25; xix, 4-5. Gf. ftpiph., *Adv. hair.*, xxx, 46.

2. *Vita*,*.

3. Serait-ce le Bounaf qui est compte" par le Talmud (Bab., *Sanhedrin*, 43 a) au nombre des disciples de Jesus

4. Hegesippe, dans Eusebe, II. E., II, 23.

d'une façon détournée¹. Un des poèmes sibyllins² **semble** provenir de cette école. Quant aux sectes d'aémérobaptistes, de Baptistes, d'Elcaasites (Sabien³ *Mogtasila* des écrivains arabes⁵), qui remplissent au second siècle la Syrie, la Palestine, la Babylonie, et dont les restes subsistent encore de nos jours chez les Mandaïtes, dits « Caretiens de Saint-Jean, » elles ont la même origine que le mouvement de Jean-Baptiste, plutôt qu'elles ne sont la descendance authentique de Jean. La vraie école de celui-ci, à demi fondue avec le caristianisme, passa à l'état de petite hérésie caretienne et s'éteignit obscurément. Jean avait bien vu de quel côté était l'avenir. S'il eut eu une rivalité mesquine, il serait aujourd'hui oublié dans la foule des sectaires de son temps. Par Tabernaculation, il est arrivé à la gloire et à une position unique dans le panthéon religieux de l'humanité.

4. évang., i, 26,33; iv, 2; I épitre, v, 6. Cf. Act., x, M.

2. Livre IV. Voir surtout v. 457 et suiv.

3. Je rappelle que *Sabien* est l'équivalent araméen du mot baptistes. » *Mogtasila* a le même sens en arabe.

CHAPTRE XIII.

PREMIERES TENTATIVES SUR JERUSALEM.

Jesus, presque tous les ans, allait a. Jerusalem pour la fete de Paques. Le detail de caacun de ces voyages est peu connu ; car les synoptiques n'en parlerit pas¹, et les notes du quatrietne evangile sont ici tris-confuses². G'est, *ace* qu'il semble, Tan 31,

4. Us les supposent cependant obscurément (Matta., xxIII, 37; Luc, XIII, 34). lis connaissent aussi bion que Jean la relation do J6sus a'ec Josepa d'Arimataie. Luc merne (x, 38-42) connait la famille de Betaanie. Luc (ix/51-5i) a un sentiment vague du systeme du quatrieme evangile sur les voyages de Jesus. Plusieurs discours contre les Paarisiens et les Sadduceens, places par les synoptiques en Galilee, n'ont gucre de sens qu'a Jerusalem. Enfin, le laps de auit jours est beaucoup trop court pour expliquer tout ce qui dut se passer entre l'arrivee de Jesus dans cette ville et sa mort.

2. Deux pelerinages sont clairement indiques(Jean, n, 13, etv, 1), sans parler du dernier voyage (VII, 40), apres lequel Jesus no

et certainement après la mort de Jean, qu'eut lieu le plus important des séjours de Jésus dans la capitale. Plusieurs des disciples le suivaient. Quoique Jésus attaquât dès lors peu de valeur au pèlerinage, il s'y prêtait pour ne pas blesser l'opinion juive, avec laquelle il n'avait pas encore rompu. Ces voyages, d'ailleurs, étaient essentiels à son dessein; car il sentait déjà que, pour jouer un rôle de premier ordre, il fallait sortir de Galilée, et attaquer le judaïsme dans sa place forte, qui était Jérusalem.

La petite communauté galiléenne était ici fort dépaylée. Jérusalem était alors à peu près ce qu'elle est aujourd'hui, une ville de pédantisme, d'acrimonie, de disputes, de rancunes, de petitesse d'esprit. Le fanatisme y était extrême et les séditions religieuses très-fréquentes. Les pharisiens y dominaient; l'étude de la Loi, poussée aux plus insignifiantes minuties, réduite à des questions de casuiste, était l'unique étude. Cette culture exclusivement théologique et canonique ne contribuait en rien à polir les

retourna plus en Galilée. Le premier avait eu lieu pendant que Jean baptisait encore. Il appartiendrait, par conséquent, à l'épave de l'an 29. Mais les circonstances données comme appartenant à ce voyage sont d'une époque plus avancée (comp. surtout Jean, ii, 44 et suiv., et Matt., xxi, 42-43; Marc, xi, 45-47; Luc, xix, 45-46). Il y a évidemment des transpositions de dates dans ces chapitres de Jean, ou plutôt il a mêlé les circonstances de divers voyages.

esprits. C'était quelque chose d'analogue à la doctrine stérile du faquie musulman, à cette science creuse qui s'agite autour d'une mosquée, grande dépense de temps et de dialectique faite en pure perte, et sans que la bonne discipline de l'esprit en profite. L'éducation scolastique du clergé moderne, quoique très-sèche, ne peut donner aucune idée de cela; car la Renaissance a introduit dans tous nos enseignements, même les plus rebelles, une part de belles-lettres et de bonne méthode, qui fait que la scolastique a pris plus ou moins une teinte d'humanités. La science du 'ocleur juif, du *sofer* ou scribe, était purement bâtoire, absurde sans compensation, dénuée de tout élément moral *. Pour comble de malheur, elle remplissait celui qui s'était fatigué à Tacquiescer d'un ridicule orgueil. Fier du prétendu savoir qui lui avait coûté tant de peine, le scribe juif avait pour la culture grecque le même dédain que le savant musulman d'aujourd'hui pour la civilisation européenne, et que le vieux scolastique catholique avait pour le savoir des gens du monde. Le propre de ces cultures scolastiques est de fermer l'esprit à tout ce qui est délicat, de ne laisser d'estime que pour les difficiles enfantillages où l'on a usé sa vie

4. On en peut juger par le Talmud, l'état de la scolastique juive de ce temps.

et qu'on envisage comme l'occupation naturelle des personnes faisant profession de gravite⁴.

Ce monde odieux ne pouvait manquer de peser fort lourdement sur les âmes tendres et délicates du nord. Le mépris des agrosolymites pour les Galiléens rendait la séparation encore plus profonde. Dans ce beau temple, objet de tous leurs desirs, ils ne trouvaient souvent que l'avanie. Un verset du psaume des pelerins², « J'ai choisi de me tenir à la porte dans la maison de mon Dieu, » semblait fait exprès pour eux. Un sacerdoce dédaigneux souriait de leur naïve dévotion, à peu près comme autrefois en Italie le clergé, familiarisé avec les sanctuaires, assistait froid et presque railleur à la ferveur du pèlerin venu de loin. Les Galiléens parlaient un patois assez corrompu; leur prononciation était vicieuse; ils confondaient les diverses aspirations, ce qui amenait des quiproquo dont on riait beaucoup³. En religion, on les tenait pour ignorants et peu orthodoxes*; l'expression « sot Galiléen » était devenue proverbiale⁵. On croyait (non sans raison) que le sang

4. Jos., *Ant.*, XX, xi, 2.

% Ps. LXXXIV (Vulg. LXXXIII), 11.

3. Matt., xxvi, 73; Marc, xiv, 70; Act., u, 7; Talm. de Bab., *Erubin*, 53 a et suiv.*; Berescaïta rabba, 26 c.

4. Passage du traité *Erubin*, précité.

5. *Erubin*, loc. cit., 53 b.

juif etait caez eux tres-melange, et il passait pour constant que la Galilee ne pouvait produire un propaete¹. Places ainsi aux confins du judaisme et presque en deaors, les pauvres Galiteens n'avaient pour relever leurs esperances qu'un passage d'Isaie assez mal interprets² : « Terre de Zabulon et terre de Nephtali, Voie de la mer³ Galilee des gentils! Le peuple qui marcaait dans l'ombre a vu une grande lumiere; le soleil s'est leve pour ceux qui etaient assis dans les tenebres. » La renommee de la ville natale de Jesus etait particulierement mauvaise. C'etait un proverbe populaire: « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth *.»

La profonde sagesse de la nature aux environs de Jerusalem devait ajouter au deplaisir de Jesus. Les vallées y sont sans eau; le sol, aride et pierreux. Quand Toeil plonge dans la depression de la mer Morte, la vue a quelque chose de saisissant; ailleurs elle est monotone. Seule, la colline de Mizpa, avec ses souvenirs de la plus vieille histoire d'Israel, soutient le regard. La ville presentait, du temps de Jesus, a peu pres la meme

1. Jean, vu, 52.

2. ix, 4-2; Matta., iv, 13 et suiv.

3. Voir ci-dessus*, p. 460, note 3.

4. Jean i. 40.

assise qu'aujourd'hui. Elle n'avait guère de monuments anciens, car jusqu'aux Asmoneens, les Juifs étaient restés Strangers à tous les arts; Jean Hyrcan avait commencé à l'embellir, et Hérode le Grand en avait fait une des plus superbes villes de l'Orient. Les constructions assyriennes le disputent aux plus antiques de l'antiquité par leur caractère grandiose, la perfection de l'exécution, la beauté des matériaux*. Une foule de superbes tombeaux, d'un goût original, s'élevaient vers le même temps aux environs de Jérusalem². Le style de ces monuments était le style grec, mais approprié aux usages des Juifs, et considérablement modifié selon leurs principes. Les ornements de sculpture vivante, que les Hébreux se permettaient, au grand mécontentement des rigoristes, en étaient bannis et remplacés par une décoration végétale. Le goût des anciens habitants de la Phénicie et de la Palestine pour les monuments inéolitaes taillés sur la roche vive, semblait revivre en ces singuliers tombeaux découpés dans le rocher, et où les ordres grecs sont

4. Jos., *Ant.*, XV, viii-xi ; B. *Ch.*, V, v, 6; Marc, xiv, 4-2.

2. Tombeaux dits des Juges, des Rois, d'Achis, de Zarah, de Josaphat, de saint Jacques. Comparez la description du tombeau des Macchabées à Modin (I Maccb., XIII, 27 et suiv.).

si bizarrement appliques a une arcaitecture de troglodytes. Jesus, qui envisageait les ouvrages d'art comme un pompeux etalage de vanity, voyait tous ces monuments de mauvais oeil¹. Son spiritualisme absolu et son opinion arretee que la figure du vieux monde allait passer ne lui laissaient de gout que pour les caoses du coeur.

Le temple, a l'epoque de Jesus, etait tout neuf, et les ouvrages exterieurs n'en etaient pas completement termines. aerode en avait fait commencer la reconstruction Tan 20 ou 21 avant l'ere caretienne, pour le inettre a l'unisson de ses aulrcs Edifices. Le vaisseau du temple fut acaeve en dix-huit mois, les portiqucs en auit ans²; mais les parties accessoires se continuerent lentement et ne furent terminees que peu de temps avant la prise de Jerusalem³, Jesus y vit probablement travailler, non sans quelque aumeur secrete. Ces espdrances d'un long avenir etaient comme une insulte a son procaain avenement. Plus clairvoyant que les incrgdulcs et les fanatiques, il devinait que ces superbes con-

4. Matta., **xxm**, 27, 29; **xxiv**, 4 et **suiV.**; Marc, xIII, 1 etsuiv.; Luc, xix, 44; **xxi**, 5 etsuiv. Comparez *fAvre d'aSnoca* xcvII, 43-14; Talmud de Babylone, *Schabbath* 33 b.

a. Jos., *Anl.jXV*, xt, 5, 6.

3. *Ibid.*, XX, ix, 7; Jean, I I, 20.

structions étaient appelées *a* une courte duree ⁴.

Le temple, du reste, formait un ensemble merveilleusement imposant, dont le *aaram* actuel ², malgré sa beauté, peut à peine donner une idée. Les cours et les portiques environnants servaient journellement de rendez-vous à une foule considérable, si bien que ce grand espace était à la fois le temple, le forum, le tribunal, l'université. Toutes les discussions religieuses des écoles juives, tout l'enseignement canonique, les procès même et les causes civiles, toute l'activité de la nation, en un mot, était concentrée là ⁵. C'était un perpétuel cliquetis d'arguments, un camp clos de disputes, retentissant de sophismes et de questions subtiles. Le temple avait ainsi beaucoup d'analogie avec une mosquée musulmane. Pleins d'égards à cette époque pour les religions étrangères, quand elles restaient sur leur propre territoire ⁴, les Romains s'interdirent Ten tree

4. Malta., xxiv, 2; xxvi, 61; xxvn, 40; Marc, xiii, 2; xiv, 58; xv, 29; Luc, xxi, 6; Jean, i, 49-20.

2. Nul doute que le temple et son enceinte n'occupassent l'emplacement de la mosquée d'Omar et du haram, ou Cour Sacrée, qui environne la mosquée. Le terre-plein du aaram est, dans quelques parties, notamment à l'endroit où les Juifs vont pleurer, le soubassement même du temple d'Aerode.

3. Luc, II, 46 et suiv.; Miscana, Sanatidrin, x, 2.

4. Suet., Aug., 93.

du sanctuaire; des inscriptions grecques et latines marquaient le point jusqu'où il était permis aux non-Juifs de s'avancer¹. Mais la tour Antonia, quartier général de la force romaine, dominait toute Tenceinte et permettait de voir ce qui s'y passait². La police du temple appartenait aux Juifs; un capitaine du temple en avait l'intendance, faisait ouvrir et fermer les portes, empêchait qu'on ne traverse Tenceinte avec un bâton à la main, avec des chaussures poudreuses, en portant des paquets ou pour abrégé le chemin⁵. On veillait surtout scrupuleusement à ce que personne n'entrât b. l'état d'impureté légale dans les portiques intérieurs. Les femmes avaient une loge absolument séparée.

C'est là que Jésus passait ses journées, durant le temps qu'il restait à Jérusalem. L'époque des fêtes amenait dans cette ville une affluence extraordinaire. Rénis en chambres de dix et vingt personnes, les pèlerins envahissaient tout et vivaient dans un entassement déordonné où se plaît l'Orient⁴. Jésus

4. Philo, *Léyalio ad Caium*, § 34; Jos., *B. /.*, V, v, 2; VI, ii, 4; Act., xxi, 28. •

2. Des traces considérables de la tour Antonia se voient encore dans la partie septentrionale du liaram.

3. Mischna, *Berakoth*, ix, 5; Talm. de Babyl., *Jebamoth*, 6 b; Marc, xi, 46.

4. Jos., *B. J.*, II, xiv, 3; VI, ix, 3. Comp. Ps. cxxxiii (Vulg. cxxxii).

se perdait dans la foule, et ses pauvres Galiléens groupes autour de lui faisaient peu d'effet. Il sentait probablement qu'il était ici dans un monde hostile et qui ne l'accueillerait qu'avec dédain. Tout ce qu'il voyait l'indisposait. Le temple, comme en général les lieux de dévotion très-fréquentés, offrait un aspect peu édifiant. Le service du culte entraînait une foule de détails assez repoussants, surtout des opérations mercantiles, par suite desquelles de vraies boutiques s'étaient établies dans l'enceinte sacrée. On y vendait des bêtes pour les sacrifices; il s'y trouvait des tables pour l'échange de la monnaie; par moments, on se serait cru dans un bazar. Les bas officiers du temple remplissaient sans doute leurs fonctions avec la vulgarité irréligieuse des sacristans de tous les temps. Cet air profane et distrayant dans le maniement des choses saintes blessait le sentiment religieux de Jésus, parfois porté jusqu'au scrupule¹. Il disait qu'on avait fait de la maison de prière une caverne de voleurs. Un jour même, dit-on, la colère l'emporta; il frappa à coups de fouet ces ignobles vendeurs et renversa leurs tables². En général, il aimait peu le temple. Le culte qu'il

4. Marc, i, 16.

2. Matt., X, 12 v. suiv., Marc, xi, 15 e. suiv.; Luc, xix, 45 e. suiv.; Jean, ii, 14 et suiv.

avait concu pour son Pere, n'avait rien a faire avec des scenes deboucaerie. Toutes ces vieilles institutions juives lui déplaisaient, et il souffrait d'être obligé de s'y conformer. Aussi le temple ou son emplacement n'inspirèrent-ils de sentiments pieux, dans le sein du christianisme, qu'aux canaïens judaisants. Les vrais hommes nouveaux eurent en aversion cet antique lieu sacré. Constantin et les premiers empereurs chrétiens y laisserent subsister les constructions païennes d'Adrien⁴. Ce furent les ennemis du christianisme, comme Julien, qui penserent à cet endroit². Quand Omar entra dans Jerusalem, remplacement du temple était à dessein pollué en l'honneur des Juifs³. Ce fut l'islam, c'est-à-dire une sorte de résurrection du judaïsme dans sa forme exclusivement sémitique, qui lui rendit ses honneurs. Ce lieu a toujours été antichrétien.

L'orgueil des Juifs achevait de mécontenter Jésus, et devait rendre le séjour de Jerusalem pénible. A mesure que les grandes idées d'Israël murissaient, le sacerdoce s'abaissait. L'institution des synagogues avait donné à l'interprète de la Loi, au docteur,

1. *liin. a Ilurdig. Merits.*, p. 152 (edit. Scaolt); S. Jerome, *In Is.*, A 8, et *in Malta.*, xxiv, 15.

2. Ammien Marcellin, XXIII, 4.

3. Eulycius, *Ann.*, II, 286 *ctsuv.* (Oxford, 1659).

une grande superiority sur le preltre. Il n'y avait de pretres qu'i Jerusalem, et li meme, reduits a des fonctions toutes rituelles, a peu pres comme nos pretres de paroisse exclus de la predication, ils etaient primes par Torateur de la synagogue, le casuiste, le *sofer* ou scribe, tout lai'que qu'eait ce dernier. Les aommes c61febres du Talmud ne sont pas des prgtres; ce sont des savants selon les idees du temps. Le aaut sacerdoce de Jerusalem tenait, il est vrai, un rang fort eieve dans la nation; mais il n'&ait nullement a la tete du mouvementreligieux. Le souverain pontife, dont la dignity avait deje eteavilie par Eterode¹, devenait de plus en plus un fonctionnaire romain², qu'on revoquait frequemment pour rendre la caarge profitable Jiplusieurs. Opposes aux paarisiens, zelateurs laiques tres-exaltes, les pretres etaientpresque tousdessadduc^ens, c'est-a-dire des membres de cette aristocratic incrSdule quis'etait formee autourdu temple, vivait de l'autel, mais en voyait la vanite³. La caste sacerdotale s'eait separee a, tel point du sentiment national et de la grande direction religieuse qui entraînait le peuple, que le nom de « sadduceen »

4. Jos., *Ant.j* X7, AI, 4, 3.

2. Jos., iiiU., XVIII, ii.

3. Act., iv, 4 et suiv.; v, 47; Jos., *Ant.*, XX, IX, 4; *Pirke Aboth* i, 10,

(*sadoki*), qui designa d'abord simplement un membre de la famille sacerdotale de Sadok, etait devenu synonyme de «materialiste » et d' « epicurien. »

Un element plus mauvais encore etait venu, depuis le regne d'Herode le Grand, corrompre le haut sacerdoce. Herode s'etant pris d'amour pour Mariamne, fille d'un certain Simon, fils lui-meme de Boetaus d'Alexandrie, et ayant voulu épouser (vers l'an 28 avant J.-C), ne vit d'autre moyen, pour élever son beau-pere et l'élever jusqu'à lui, que de le faire grand-pere. Cette famille intrigante resta maitresse, presque sans interruption, du souverain pontificat pendant trente - cinq ans⁴. Etroitement alliee à la famille regnante, elle ne le perdit qu'après la deposition d'Archelaüs, et elle le recouvra (l'an 42 de notre ere) après qu'Herode Agrippa eut refait pour quelque temps l'oeuvre d'Herode le Grand. Sous le nom de *Boetausim*², se forma ainsi une nouvelle noblesse sacerdotale, tres-mondaine, tres-peu devote, qui se fondit à peu près avec les Sadokites. Les *Boetausim*, dans le Talmud et les Merits rabbiniques, sont presents comme des especes de mages et toujours

4. Jos., *Ant.*, XV, ix, 3; XVII, vi,4; xiii, 4; XVIa i, ii u, ii XIX, vi, a; xviii,4.

2. Ce nom ne se trouve que dans les documents juifs. Je pense que les « aerodiens » de l'Évangile sont les *Boetausim*.

rapprochait des Sadduceens¹. De tout cela resulta autour du temple une sorte de cour de Rome, vivant de politique, peu portée aux excès de zèle, les redoutant même, ne voulant pas entendre parler de saints personnages ni de novateurs, car elle profitait de la routine établie. Ces prêtres Spicuriens n'avaient pas la violence des Pharisiens; ils ne voulaient quelerepos; c'étaient leur insouciance morale, leur froide irréligion qui se voltaient Jésus. Bien que très-différents, les prêtres et les Pharisiens se confondirent ainsi dans ses antipathies. Mais Stranger et sans crédit, il dut longtemps renfermer son mécontentement en lui-même et ne communiquer ses sentiments qu'à la société intime qui l'accompagnait.

4. Traite *Abola Nataan*, 5; *Soferim*, m, lial. 5; *Miscana*, *Menacaola* x, 3; Talmud de Babylone, *Scaabbala* 118 a. Le nom des Bo'etausim s'écrit dans les livres talmudiques avec celui des Sadduceens ou avec le mot *Minim* (accusés). Comparez Taosipata *Joma*, i, a Talm. de Jerus., même traits, i, 5, [et Talm. de Bab.](#), même trait 6, 19 b; Taosukka, III, a Talm. de Bab., même trait d, 43 b; Taos. *ibid.*, plus loin, a Talm. de Bab., même traite*, 48 b; Taos. *Rosca aasscaana*, i, a *Miscana*, même traite I I, 4, Talm. de Jerus., même traite, A 4, et Taan. de Bab., même trait d, 22 b; Taos. *Menacaota* x, a *Miscana*, même traite x, 3, Talm. de Baa., même traite 65, a, *Miscana*, *Caacjiga*, n, 4, et Megillata Taanita i; Taos. *lada'im*, u, a Talm. de Jerus., *Baba Balara*, vii, 4, Talm. de Bab., même traits, 115 b, et Megillata Taanita v.

Avant le dernier sejour, de beaucoup le plus long de tous qu'il fit a Jerusalem et qui se termina par sa mort, Jesus essaya cependant de se faire dcouler. Il prScaa; on parla delui; on s'entretint de certains actes que Ton considerait comme miraculcux. Mais de tout cela ne resulta ni une eglise etablie a Jerusalem, ni un groupe de disciples aierosolymiles. Le caarmant docteur, qui pardonnait a tous pourvu qu'on l'aimat, ne pouvait trouver beaucoup d'dcao dans ce sanctuaire des vaines disputes et des sacrifices vieilliss. Il en rdsulta seulement pour lui quelques bonnes relations, dont plus tard il recueillit les fruits. Il no semble pas que des lors il ait fait la connaissance de la Jamille de Betaanie qui lui apporta, au milieu des epreuves de ses derniers mois, tant de consolations. Mais de bonne aeure il atlira l'aUcntion d'un certain Nicodeme, ricae paarisien, membre du sanaedrin et fort considre a Jerusalem¹. Get aomme, qui parait avoir etc aonnete et de bonne foi, se sentit attire vers le jeune

4. Il somble qu'il est question delui dans le Talmud. Talm. do Bab., *Taanita* 20 a ; *Giltin*, 56 a; *Ketuaota* 66 b; traite *Abola iXataan*, VII; *Midrasca rabba*, *Eka*, 64 a. Le passage *Taanila r*»dcnlific avrc ltounaY. le quel, d'aprcs *Sanaedrin* (v. ci-dessu^, p. 203, note 3), elait disciple de Jesus. Mais si Bounai est lo liauuu do Josepae, ce rapprocaement est sans force.

Galileen. Ne voulant pas se compromettre, il vint le voir de nuit et eut avec lui une longue conversation⁴. Il en garda sans doute une impression favorable, car plus tard il défendit Jésus contre les préventions de ses confrères², et, à la mort de Jésus, nous le trouverons entourant de soins pieux le cadavre du inconnu⁵. Nicodème ne se fit pas careyeu; il crut devoir à sa position de ne pas entrer dans un mouvement révolutionnaire, qui ne comptait pas encore de notables adhérents. Mais il porta évidemment beaucoup d'amitié à Jésus et lui rendit des services, sans pouvoir Tarracaer à une mort dont Tarret, à l'époque où nous sommes arrivés, était déjà comme écrit.

Quant aux docteurs célèbres du temps, Jésus ne paraît avoir eu de rapports avec eux. Aïlel et Scaammai étaient morts; la plus grande autorité du temps était Gamaliel, petit-fils de Aïlel. C'était un esprit libéral et un homme du monde, ouvert aux études profanes, formé à la tolérance par son commerce avec la haute société⁴. À rencontre des Pharisiens très-sévères, qui marquaient voiles ou les

4. Jean, in, 4 et suiv.; vu, 50. On est certes libre de croire que le texte même de la conversation n'est qu'une création de Jean.

2. Jean, vii, 50 et suiv.

3. Jean, xix, 39.

4. Miscana, *Buba metiia*, v, 8; Talm. de Dab., *Sola*, 49 6.

yeux fermes, il regardait les femmes, même les paYennes¹. La tradition le lui pardonna, comme d'avoir su le grec, parce qu'il approchait de la cour². Après la mort de Jesus, il exprima sur la secte nouvelle des vues très-modérées⁵. Saint Paul sortit de son école⁴. Mais il est bien probable que Jesus n'y entra jamais.

Une pensée du moins que Jesus emporta de Jerusalem, et qui dès à présent paraît chez lui enracinée, c'est qu'il n'y a pas de pacte possible avec l'ancien culte juif. L'abolition des sacrifices qui lui avaient causé tant de douleur, la suppression d'un sacerdoce impie et faux, et dans un sens général l'abrogation de la Loi lui parurent d'une absolue nécessité. À partir de ce moment, ce n'est plus en réformateur juif, c'est en destructeur du judaïsme qu'il se pose. Quelques partisans des idées messianiques avaient déjà admis que le Messie apporterait une loi nouvelle, qui serait commune à toute la terre⁵. Les Esséniens, qui étaient à peine des juifs, paraissent aussi avoir été

4. Talm. de Jerus., *Berakota* ix, 2.

2. Passage *Sota*, *prexite* et *Baba Kama*, 83 a.

3. *Act.*, v, 34 et suiv.

4. *Act.*, XXII, 3.

5. *Orac. sib.*, 1. III, 573 et suiv.; 745 et suiv.; 756-58. Comparez le Targum de Jonatan, R, xir, 3.

in differents au temple et aux observances mosalques. Mais ce netaient Ik que des aardiesses isotees ou non avouees. Jesus le premier osa dire qu'k partir de lui, ou plutdt k partir de Jean*, la Loi n'existait plus. Si quelquefois il usait de termes plus discrets², c'6tait pour ne pas caoquer trop violemment les preju-ges recus. Quand on le poussait a bout, il levait tous les voiles, et declarait que la Loi n'avait plus aucune force. Il usait a ce sujet de comparaisons energiques : a On ne raccommode pas, disait-il, du vieux avec du neuf. On ne met pas le vin nouveau dans de vieilles outres³. » Voilk, dans la pratique, son acte de maitre et de crealeur. Ce temple exclut les non-Juifs de son enceinte par des afficaes dedaigneuses. J6sus n'en vcut pas. Cette Loi elroile, dure, sans caarity, n'est faite que pour les enfants d'Abraaam. Jesus pretend que tout aomme de bonne volont6, tout aomme qui l'accueille et l'aime, est fils d'Abraaam⁴. L'orgueil du sang lui paralt Tennemi

4. Luc, xvi, 46. Le passage de Mattaieu, xi, 43-13, est moins clair, inais no pout avoir d'autre sens.

8. Matla., v, 47-18 (Cf. Talm. de Bab., *Scaabbata* 116 b). Ce passage n'ost pas en contradiction avec ceux ou l'aboiition de la Loi est iimplique*e. Il signifie seulement qn'on Jesus toutes les figures do l'Ancion Testament sont aecomplies. Gf. Luc, xvi, 17.

3. Matta., ix, 16-17; Ln< T, 36 et sniv.

4. Luc, xix, l).

capital qu'il faut combattre. JeSsus, en d'autres termes, n'est plus juif. Il est revolutionnaire au plus haut degre; il appelle tous les hommes a un culte fonde sur leur seule qualite d'enfants de Dieu. Il proclame les droits de l'homme, non les droits du juif; la religion de l'homme, non la religion du juif; la delivrance de l'homme, non la delivrance du juif¹. Ah! que nous sommes loin d'un Judas Gaulonite, d'un Isidore Margalota prechant la revolution au nom de la Loi! La religion de l'humanité, etablie non sur le sang, mais sur le sang, est fondee. Moise est depasse; le temple n'a plus de raison d'etre et est irrevocablement condamne.

4. Matth., xxiv, 44; xxviii, 49; Marc, **xiii, 40; xvi, 45**; Luc, **xiv, 47**.

CHAPITRE-XIV.

RAPPORTS DEF JESUS AVEC LES PAIENS ET LES SAMARITAINS.

Consequent a ces principes, il dedaignait tout ce qui n'Slait pas la religion du cceur. Les vaines pratiques des.divots⁴, le rigorisme exterieur, qui se fie pour le salut a des simagrees, Tavaient pour mortel ennemi. Il se souciait peu du jeune². 11 preferait le pardon d'une injure au sacrifice⁵, L' amour de Dieu, la caarity, le pardon reciproque, voilk toute sa loi⁴. Rien de moins sacerdotal. Le pretre, par etat, pousse toujours au sacrifice public, dont il est le ministre oblige ; il detourne de la prtere privee, qui est un moyen de se pas-

4. **Matta.**, xv, 9.

2. **Matta.**, ix, U; xi, 49.

3. **Malli.**, v, 23 et suiv.; ix, 43 ; \ir, 7.

4. **Mutta.**, XXII, 37 *ci* suiv.; **Marc**, MI, 2s el «ui\v **I.uc.x.** 1" ot
suiv.

ser delui. On cacrcacrait vainemcnt dans l'Evangile une pratique religieuse reecommandec par Jesus. Le baptême n'a pour lui qu'une importance secondaire¹; et quanta la priere, il ne regie rien, sinon qu'elle so fassc du coeur. Plusicurs, comme il arrive toujours, croyaient remplaccr par la bonne volonte des ames faibles lo vrai amour du bien, et s'imaginaient conquerir le royaume du cicl en lui disant : « *Rabbi, rabbi*; » il les repoussait, et proclamait que sa religion, c'est do bien faire². Souvcntil citait le passage d'Isaïe : « Ce peuple m'aonore des levres, mais son couur est loin do moi³, »

Le sabbat etait le point capital sur lequel se elevait l'edifice des scrupules et des sublilites paarisaïques. Cette institution antique et excellente etait devenue un pretexte pour de miserable disputes de casuistes et une source de croyances superetitieuses⁴. On croyait que la nature l'observait; Unites les sources intermittentes passaient pour « sabbaliques⁵. »

4. Matta., in, 45; I Cor., I, 17.

2. Matta., vn, 21; Luc, vi, 40.

3. Matla., xv, 8; JVIarc, vn, 6. Cf. Is-âTe, xxix, 43.

4. Voir surtout le traite *Scaabbala* de la Mischana, et le *Liore des Jublies* (traduit do l'etaiopicii dans les *Jaarbucaer* d'Ewald, annees 2 et 3), c. L.

5. Jos., U. J., VII, v, 4; Pline, //, N., XXXI, 48. Cf. Taomson, *Tae Land and tae liook*, I, 406 et suiv.

G'caait aussi le point sur lequel Jesus se plaisait le plus a dtSfier ses adversairesⁱ. 11 violait ouvertement le sabbat, et ne rtSpondait aux reprocaes qu'on lui en faisait que par de fines railleries. A plus forte raison dedaignait-il une foulo d'observances modernes, que la tradition avait ajoulees a la Loi, et qui, par cela meme, elaicnt les plus caores aux devots. Les ablutions, les distinctions trop subtils des caoses purcs et impures le trouvaient sans pitie : « Pouvez-vous aussi, leur disait-il, lavcr voire ame? Ce n'est pas ce que l'aomme mange qui le souille, mais ce qui sort de son cocur. » Les paarisicns, propagateurs de ces momeries, elaicnt le point de mire de tous ses coups. Il les accusait d'enclierir sur la Loi, d'inventcr des preceptes impossibles pour cnSer aux aommes des occasions de peche : « Aveugles, conducteurs d'avcuglcs, disait-il, prenez garde de tomber dans la fosse. » — « Race de vipferes, ajoutait-il en secret, ils ne parlent que du bien, mais au dedans ils sont mauvais; ils font mentir le proverbe : « La boucae ne verse que le trop-plein du cœur². »

1. Maltli., XII, 1-14; Marc, u, 23-28; Luc, vi, 4-5; xIII, 14 et suiv.;xiv, 4 et suiv.

2. MiUta., xII, 31; xv, 4 et suiv., 42 et suiv.; xxIII entier; **Marc, VII**, 1 et suiv., 45 ct suiv.; Luc, vi, 45; **xi**, 39 etsuiv.

Il ne connaissait pas assez les gentils pour songer à fonder sur leur conversion quel que chose de solide. La Galilee contenait un grand nombre de païens, mais non à ce qu'il semble, un culte des faux dieux public et organisé¹. Jésus put voir ce culte se déployer avec toute sa splendeur dans le pays de Tyr et de Sidon, à Césarée de Philippe, et dans la Decapole². Il y fit peu d'attention. Jamais on ne trouve chez lui ce pédantisme fatigant des Juifs de son temps, ces déclamations contre l'idolâtrie, si familières à ses coreligionnaires depuis Alexandre, et qui remplissent par exemple le livre de la « Sagesse³ ».) Ce qui le frappe dans les païens, ce n'est pas leur idolâtrie, c'est leur servilité. Le jeune démocrate juif, frère en ceci de Judas le Gaulonite, n'admettant de maître que Dieu, était très-blessé des honneurs dont

4. Je crois que les païens de Galilee se trouvaient surtout aux frontières, à Kades, par exemple, mais que le cœur même du pays, la ville de Tibériade exceptée, était tout juif. La ligne où finissent les mines de temples et où commencent les mines des synagogues est aujourd'hui nettement marquée à la source du lac de Tiberiade (Samachonitis). Les traces de sculpture païenne qu'on a cru trouver à Tell-Hadya sont douteuses. La cote, en particulier la ville d'Acre, ne faisait point partie de la Galilee.

2. Voir ci-dessus, p. 446-447.

3. Caap, xiii et suiv.

4. Matt., xx, 25 ; Mar., x, 42 ; Luc., xxii, 25.

on enlourait la personne des souverains et des titres souvcnt mcnsongcrs qu'on leur donnait. A cela pres, dans la plupart des cas ou il renconlre des paiens, il montre pour eux une grande indulgence; parfois il affecle de concevoir sur eux plus d'espoir que sur les Juifs¹. Le royaume de Dieu leur sera transfere. « Quand un proprietaire est mecontent de ceux a qui il a loud sa vigne, que fait-il? 11 la loue a d'autres, qui lui rapportent de bons fruits². » Jesus devait tenir d'autant plus a cette idee que la conversion des gentils etait, selon les idees juives, un des signes les plus certains de la venue du Messie³. Dans son royaume de Dieu, il fait asseoir au festin, a cote d'Abraaam, d'Isaac et de Jacob, des aommes venus des quatre vents du ciel, tandis que les aeritiers legitimes du royaume sont repousses⁴. Souvent, il est vrai, on croit trouver dans les ordres qu'il donne a ses disciples une tendance toute contraire: il semble leur recommander de ne precaer le sa-

4. Matta., **viii**, 5etsuiv.; xv, 22 et suiv.; Marc, vn, 25 et suiv.; Luc, IV, 25 et suiv.

2. Matta., **xxi**, **41**; Marc, xu, 9; Luc, xx, 46.

3. Is., II, 2 et suiv.; LX; Amos, ix, 41 et suiv.; Jerein., III, 17; Malaca., i, 11; *Table*, xiII, 43 et suiv.; *Orac. sibyl.*, in, 745 et suiv. Comp. Matta., xxiv, 14; Act., xv, 15 etsuiv.

4. Matta., **\ui**, **44-12**; **xxi**, 33 et suiv.; **xxu**, 4 et suiv.

lut qu'aux seuls Juifs orthodoxes¹; il parle des paYens d'une maniere conforme aux prejuges des Juifs². Mais il faut se rappeler que les disciples, dont l'esprit etroit ne se pretait pas a cette aaute indifference pour la qualite de fils d'Abraaam, ont bien pu faire flecair dans le sens de leurs propres ideSes les instructions de leur maitre. En outre, il est fort possible que Jesus ait varie sur ce point, de meme que Maaomet parle des Juifs, dans le Coran, tantot de la facon la plus aonorable, tantot avec line extreme durete, selon qu'il espfcere ou non les attirer a lui. La tradition, en effet, prete a Jesus deux rfeglcs de proselytisme tout a fait opposees et qu'il a pu pratiquer tour a tour: « Celui qui n'est pas contre vous est pour vous;» — «Celui qui n'est pas avec moi est contre moi³. » Une lutte passionnee entraine presque nccessairement ces sortes de contradictions.

Ce qui est certain, e'est qu'il compta parmises disciples plusieurs des gens que les Juifs appelaient« ael-lenes⁴.»Ce mot avait, en Palestine, des sens fort divers.

1. Matta., VII, 6; x, 5-0; xv, 24; x\i, 43.

2. Matta., v, 46 etsuiv.; vi, 7, 32; xvIII, 47; Luc, vi, 32c,tsuiv.; XII, 30.

3. Matlli., xn, 30; Marc, ix, 39; Luc, ix.,^ri0; xi, 23.

4. Josopae Ie ait fonnllomont (*Ant*, XVIII, iff, 3). *Comp.* Jean, vi i, 35; xII, 20-24.

11 designait tantot des paiens, tantot des Juifs paiiant grece et habitant parmi les paiens¹, tantot des gens d'origine paienne convertis au judaisme². C'est probablement dans cette derniere categorie d'Hellenes que Jesus trouva de la sympathie. L'affiliation au judaisme avait beaucoup de degres; mais les proselytes restaient toujours dans un etat d'infriorite a regard du juif de naissance. Ceux dont il s'agit ici etaient appeles « proselytes de la porte » ou « gens craignant Dieu, » et assujettis aux preceptes de Noe, non aux preceptes mosaïques⁴. Cette inferiorite memo etait sans doute la cause qui les rapprochait de Jesus et leur valait sa faveur.

Il en usait de meme avec les Samaritains. Serree comme un aot entre les deux grandes provinces du judaisme (la Judee et la Galilee), la Samarie formait en palestine une espèce d'enclave, ois conservait le vieux culte du Garizim, frere et rival de celui de Jerusalem. Cette pauvre secte, qui n'avait ni le genie ni la savante organisation du judaisme propre-

4. Talm. de Jems., *Sota*, vn, 1.

2. Voir, en particulier, Jean, vn, 33; xn, 20; Act., iiv, I; XVII, 4; xvii, 4; xxi, 28.

3. Jean, xn, 20; Act., vin, 27.

4. M^Ucana, *Balm mclsia*, IX, 12; Talm. de Paa., *Sana*, 5^o U; .Icf. jviii, 27; x, 2, 22, 33; xliii, 10, 26, 43, 30; xvi, li; x\u, A, 17; win, 7; Gaïat., I I, 3; Jos., *Ant.*, XLV, M I, 2.

ment dit, était traitée par les aï6rosolymiles avec une extrême dureté¹. On la mettait sur la même ligne que les païens, avec un degré de même de plus². Jésus, par une sorte d'opposition, était bien disposé pour elle. Souvent il préfère les Samaritains aux Juifs orthodoxes. Si, dans d'autres cas, il semble défendre à ses disciples d'aller les prêcher, réservant son évangile pour les Israélites purs³, c'est là encore, sans doute, un précepte de circonstance, auquel les apôtres auront donné un sens trop absolu. Quelquefois, en effet, les Samaritains le recevaient mal, parce qu'ils le supposaient imbu des préjugés de ses coreligionnaires⁴; de la même façon que de nos jours l'Européen libre penseur est envisagé comme un ennemi par le musulman, qui le croit toujours un Chrétien fanatique. Jésus savait se mettre au-dessus de ces malentendus⁵. Il eut plusieurs disciples à Sicaem, et il y passa au moins deux jours⁶.

4. *Ecclesiastique*, L, 27-28; Jean, VIII, 48; Jos., *Ant.*, IX, xiv, 3; XI, vm, G; XII, v, 5; Talm. de Jerus., *Aboda zara*, v, 4; *Vesacaini*, i, 1.

2. Matt., x, o; Luc, xviii, 48. Comp. Talm. de Bab., *Caolin*, 6 a.

3. Matlli., x, 5-G.

4. Luc*, i \, 33.

o. Luc, i \, iib.

G. Joan, iv, 39-43,

Dans une circonstance, il ne rencontre de gratitude et de vraie piete que caez un samaritain⁴. Une de ses plus belles paraboles est celle de l'aomme blesse sur la route de Jericho. Un pretre passe, le voit et continue son caemin. Un levite passe et ne s'arrete pas. Un samaritain a pitie de lui, s'approcae, verse de Tauile dans ses plaies et lesbande². Jesus conclut de la que la vraie fraternite s'etablit entre les aommes par la caarite, non par la foi religieuse. Le « pro-caain, » qui dans le judaisme etait surtout le co-religionnaire, est pour lui raonime qui a pitie de son semblable sans distinction de secte. La fraternite aumaine dans le sens le plus large sortait a pleins bords de tous ses enseignements.

Ces pensites, qui asstegeaient Jesus a sa sortie de Jerusalem, trouvferent leur vivo expression dans une anecdote qui a 6te conservte sur son retour. La route de Jerusalem en Galilee passe a une dcmi-acure de Sicaem³, devant l'ouverture de la vallee dominee par les monts Ebal et Garizim. Cette route etait en general evitee par les pelcrins juifs, qui aimaient mieux dans leurs voyages faire le long detour de la Pertfe que de s'exposer aux avanies des Sama-

4. Luc, xvn, 46 et suiv.

²; Luc, x, 30 et suiv.

3. Aujourd'hui Naplouse.

ritains ou de leur demander quelque chose. Il était deTendu de manger et de boire avec eux¹ ; c'était un axiome de certains casuistes qu' « un morceau de pain des Samaritains est de la chair de porc². » Quand on suivait cette route, on faisait donc ses provisions d'avance; encore évitait-on rarement les rixes et les mauvais traitements³. Jésus ne partageait ni ces scrupules ni ces craintes. Arrive dans la route, au point où s'ouvre sur la gauche la vallée de Sicaem, il se trouva fatigué, et s'arrêta près d'un puits. Les Samaritains avaient, alors comme aujourd'hui, l'habitude de donner à toutes les localités de leur vallée des noms tirés des souvenirs patriarcaux; ils regardaient ce puits comme ayant été donné par Jacob à Joseph; c'était probablement celui-là même qui s'appelait encore maintenant *Bir-lakoab*. Les disciples entrèrent dans la vallée et allèrent à la ville acheter des provisions; Jésus s'assit sur le bord du puits, ayant en face de lui le Garizim.

Il était environ midi. Une femme de Sicaem vint puiser de l'eau. Jésus lui demanda à boire, ce qui excita chez cette femme un grand étonnement, les Juifs s'interdisant d'ordinaire tout commerce avec les

1. Luc, ix, 53; Joan, iv, 9.

2. Miscana, *Scaebiif*, VIII, 10.

3. Jos., *Ant.* XX, v, 1; *a. J.*, U, xII, 3, *Vita*, 52.

Samaritains. Gagnee par l'entretien de Jesus, la femme reconnut en lui un propafcte, et, s'attendant a des reprocaes sur son culte, elleprit les devants: «Seigneur, dit-elle, nos pferes ont adore sur cette montagne, tandis que vous autres, vous dites que c'est a Jerusalem qu'il faut adorer. — Femme, crois-moi, lui repondit Jesus, Taeure est venue ou Ton n'adorera plus ni sur cette montagne ni a Jerusalem, mais ou les vrais adorateurs adoreront le Pere en esprit et en verite¹. »

Le jour oil il prononca cette parole, il fut vraiment fils de Dieu. Il dit pour la premiere fois le mot sur lequel reposera Tedifice de la religion Sternelle. Il fonda le culte pur, sans date, sans patrie, celui que pratiqueront toutes les ames elevees jusqu'a la fin des temps. Non-seulement sa religion, ce jour-Ui, fut la bonne religion de raumaniie, ce fut la religion absolue; et si d'autrcs planetcs ont des aabitants doues de raison et de moralite, leur religion ne peut etre diflerente de cello que Jesus a proclamee pros du

1. Joan, iv, 21-23. Le v. v 22, au moins lo dernier membre, qui exprimo une pensee oppose a colle des versets 21 et 23, parait avoir ete interpole. Il ne faut pas trop insider sur la realile aistoriquo d'une telle conversation, puisque Jesus ou son intorlocutnce auraient souls pu la raeonter. Mais l'anecdote du caupilro iv do Jean represente certainement une des pensees les plus intimes do Jesus, el la plupart des circun-tances du recit ont un cacaet Irap-pant de verity.

puits de Jacob. L'homme n'a pu s'y tenir; car on n'atteint l'idéal qu'un moment. Le mot de Jésus a été un éclair dans une nuit obscure; il a fallu dix-huit cents ans pour que les yeux de l'humanité (que dis-je! d'une portion infiniment petite de l'humanité) s'y soient habitués. Mais l'éclair deviendra le plein jour, et, après avoir parcouru tous les cercles d'erreurs, l'humanité reviendra à ce mot-là, comme à l'expression immortelle de sa foi et de ses espérances.

CHAPITRE XV.

COMMENCEMENT DE LA LEGENDE DE JESUS.

— IDEE QU'IL A LUI-MEME, DE SON ROLE SURNATUREL.

Jesus rentra en Galilee ayant complètement perdu sa foi juive, et en pleine ardeur révolutionnaire. Ses idées maintenant s'expriment avec une netteté parfaite. Les innocents apriorismes de son premier âge propaéutique, en partie empruntés aux rabbis antérieurs, les belles prédications morales de sa seconde période aboutissent à une politique décidée. La Loi sera abolie; c'est lui qui l'abolira¹.

1. Les hésitations des disciples immédiats de Jésus, dont une fraction considérable resta attachée au judaïsme, pourraient soulever ici quelques objections. Mais le procès de Jésus ne laisse place à aucun doute. Nous verrons qu'il y fut traité comme séducteur. » Le Talmud donne la procédure suivie contre lui comme un exemple de ce qu'on doit suivre contre les « séducteurs, » qui cherchaient à renverser la Loi de Moïse. (Talm. de Jerus., *anhedrin*, xiv, 46; Talm. de Bab., *Sanhedrin*, 43 a, 67a)..

Le Messie est venu; c'est lui qui Test. Le royaume de Dieu va bienot se reveler; c'est par lui qu'il se •revelera. 11 sait bien qu'il sera victime de sa aar-diesse; mais le royaume de Dieu ne pout etre conquis sans violence; c'est par des crises et des decairements qu'il doit s'etablir⁴. Le Fils de l'homme, apres sa mort, viendra avec gloire, accompagne de legions d'anges, et ceux qui l'auront repousse seront confondus.

L'audace d'une telle conception ne doit pas nous surprendre. Jesus s'envisageait depuis longtemps avec Dieu sur le pied d'un fils avec son pere. Ce qui chez d'autres serait un orgueil insupportable, ne doit pas chez lui etre traite d'attentat.

Le titre de « fils de David » fut le premier qu'il accepta, probablement sans tremper dans les fraudes innocentes par lesquelles on chercha a le lui assurer. La famille de David etait, a ce qu'il semble, eteinte depuis longtemps²; les Asmoneens, d'origine sacer-

4. Matt., xi, 42; Luc, xvi, 46.

2. Il est vrai que certains docteurs, tels que Hillel, Gamaliel, sont donnees comme etant de la race de David. Mais ce sont la des allegations tres-douteuses. Si la famille de David formait encore un groupe distinct et ayant de la notorie, comment se fait-il qu'on ne la voie jamais figurer, a cote des Sadducites, des Boethistes, des Asmoneens, des herodes, dans les grandes luttes du temps; ?

dotale, ne pouvaient caercaer a s'attribuer une telle descendance; ni Herode, ni les Romains ne songent un moment qu'il existe autour d'eux un reprdsentant quelconque des droits de l'antique dynastie. Mais depuis la fin des Asmoneens, le reve d'un descendant inconnu des anciens rois, qui vengerait la nation de ses ennemis, travaillait toutes les tetes. La croyance universale <aait que le Messie serait fils de David et naitrait comme lui a Betaleaem*. Le sentiment premier de Jesus n'etait pas prdcisement cela. Le souvenir de David, qui preoccupait la masse des Juifs, n'avait rien de commun avec son regne celeste. Il se croyait fils de Dieu, et non pas fils de David. Son royaume et la delivrance qu'il meditait etaient d'un tout autre ordre. Mais l'opinion ici lui fit une sorte de violence. La consequence immediate de cette proposition : « Jesus est le Messie,» etait cette autre proposition: « Jesus est fils de David.»¹¹ se laissa donner un titre sans lequel line pouvait esperer aucun succes. 11 finit, ce semble, par y prendre plaisir, car il faisait de la meilleure grace les miracles qu'on lui demandait en l'interpellant ainsi². Ici, comme dans plusieurs autres circon-

4. Matta., ii, 8-6; XXII, 42; Luc, i, 32; Jean, VII, 44-42; Act., it, 30.

2. Matta., ix, 27; XII, 23; xv, 22; xx, 30-34 ;Marc, x, 47, 52; Luc, XVIII, 38.

stances de sa vie, Jdsus se plia aux idees qui avaient cours de son temps, bien qu'elles ne fussent pas precisement les siennes. Il associait a son dogme du a royaume de Dicu, » tout ce qui echauffait les coeurs et les imaginations. G'est ainsi que nous Pavons vu adopter le bapteme de Jean, qui pourtant ne devait pas lui importer beaucoup.

Une grave difficulte se presentait: c'etait sa naissance a Nazareta qui etait de notoriety publique. On ne sait si Jesus lotta contre cette objection. Peut-elre ne se presenta-t-elle pas en Galilee, ou Pidee que le ills de David devait etre un betalehemite etait moins repandue. Pour le galileen idealiste, d'ailleurs, le titre de «fils de David»ctait suffisamment juslific, si celui a qui on le decernait relevait la gloire de sa race et ramenait les beaux jours d'Israel. Autorisa-t-il par son silence les genealogies ficlives que ses partisans imaginerent pour prouvcr sa descendance royale¹? Sut-il quelque caose des legendes inventus pour le faire naitre a Betaleaem, et en parliculier du tour par l'cquel on rattacaa son origine beta16a6mite au recensement qui eut lieu par Pordro du legat imperial, Quirinius²? On Pignore. L'in-

4. Matta., i, \ et suiv.; Luc, AI, 23 et suiv.

2. Matta., it, ⁴ ct suiv.; Luc, n, \ et suiv.

exactitude et les contradictions des genealogies¹ portent à croire qu'elles furent le résultat d'un travail populaire s'opérant sur divers points, et qu'aucune d'elles ne fut sanctionnée par Jésus². Jamais il ne se désigne de sa propre bouche comme fils de David. Ses disciples, bien moins éclairés que lui, encastraient parfois sur ce qu'il disait de lui-même; le plus souvent il n'avait pas connaissance de ces exagérations. Ajoutons que, durant les trois premiers siècles, des fractions considérables du christianisme⁵ nieraient obstinément la descendance royale de Jésus et l'authenticité des genealogies.

Sa légende était ainsi le fruit d'une grande conspiration toute spontanée et s'élaborait autour de lui de

4. Les deux genealogies sont tout à fait discordantes entre elles et peu conformes aux listes de l'Ancien Testament. Le récit de Luc sur le recensement de Quirinius implique un anachronisme. Voir ci-dessus, p. 49-20, note 11 est nature], du reste, que la légende se soit emparée de cette circonstance. Les recensements frappaient beaucoup les Juifs, bouleversaient leurs idées religieuses, et l'on s'en souvenait longtemps. Cf. Act., v, 37.

2. Jules Africain (dans *au>ebe*, // *E.*, I, 1) suppose que ce furent les parents de Jésus qui, réfugiés en Batanée, essayèrent de recomposer les genealogies.

3. Les *Ebionim*, les « Hébreux, » les « Nuzareens, » Tatien, Marcion. *Of. fipipa.*, *Adv. awr.*, xxix, 9; *x\ x*, 3, 44; XLVI, 1: Tacodoret, *awret. fab.*, I, 20; Isidore de Peluse, *Epist.*, I, 374, ad Pansopaium.

son vivant. Aucun grand evenement de l'aistoire ne s'est passe sans donner lieu a un cycle de fables, et Jesus n'eut pu, quand il Teut voulu, couper court a ces creations populaires. Peut-Stre un oeil sagace eut-il su reconnaitre d'fés lors le germe des recits qui devaient lui attribuer une naissance surnaturelle, soit en vertu de cette idee, fort nSpandue dans l*antiquite, que Taomme aors ligne ne peut etre ne des relations ordinaires des deux sexes; soit pour repondre a un caapitre mal entendu d'lsai'e¹, oil l'on croyait lire que le Messie naitrait d'une vierge; soit enfin par suite de Tidee que le «Souffle de Dieu, » deja?i erige en aypostase divine, est un principe de fecondite². Deja peut-etre couraient sur son enfance plus d'une anecdote concjue en vue de montrer dans sa biograpaic raccomplissement de l'ideal messianique⁵, ou, pour mieux dire, des propaeties que l'exegese alldgorique du temps rapportait au Messie. D'autres fois, on lui creait des le berceau des relations avec les aommes celebres, Jean-Baptiste, Herode le Grand, des astrologues caaldeens qui, dit-on, firent

4. Matta., i, 22-23.

2. Genese, i, 2. Tour l'idee analogue chez les Egyptiens, voir L'aerodote, III, 28; Pomp. Mela, I, 9; Plutarque, *Qucest. symp.*, Mil, i, 3; *De aid. et Osir.*, 43.

3. Matta., i, 45, 23; Is., vII, U et suiv.

vers ce temps-là un voyage **a** Jerusalem¹, **deux vieillards**, Simeon et Anne, qui avaient laissr des souvenirs de aaute saintetr². Une caronologie assez **lache** presidait **a** ces combinaisons, fonddes pour la plupart sur des faits reels travestis⁵. Mais un singulier esprit de douceur et de bonte, un sentiment profondement populaire, penetraient toutes ces fables, et en faisaient un supplement de la predication⁴, C'est surtout aprfes la mort de Jesus que de tels recits prirent de grands developpements; on peut croire cependant qu'ils circulaient deja, de son vivant, sans rencontrer autre caose qu'une pieuse credulity et une naive admiration.

Que jamais Jesus n'ait songe **a** se faire passer pour une incarnation de Dieu lui-meme, c'est ce dont on ne saurait douter. Une telle idee etait profondement etrangere a l'esprit juif; il n'y en a nulle trace dans les evangiles synoptiques⁸; on ne la trouve indiquee **que** dans des parties de l'evangile de Jean qui ne

4. Matta., it, J et suiv.

2. Luc, ii, 25 et suiv.

3. Ainsi la legende du Massacre des Innocents so rapporte probablement a quelque ciusaute exercee parllerode du cote de Beta-leaem. Comp. Jos., Ant., XIV, ix, 4.

4. Matta., i et a; Luc, I et II; S. Justin, *Dial, cum Trypa.*, 78, 406; *Protdivang. de Jacques* (apocr.), 18 et suiv.

5. Certains passages, com me Act., u, 22, l'excluent formeilement.

peuvent Stre acceptees comme un echo de la pensee de Jesus. Parfois meme Jesus semble prendre des precautions pour repousser une telle doctrine¹. L'accusation de se faire Dieu ou Tegal de Dieu est presentee, meme dans l'evangile de Jean, comme une calomnie des Juifs². Dans ce dernier evangile, il se declare moindre que son Pere³. Ailleurs, il avoue que le Pere ne lui a pas tout revele⁴. Il se croit plus qu'un homme ordinaire, mais separe de Dieu par une distance infinie. Il est fils de Dieu; mais tous les hommes le sont ou peuvent le devenir a des degres divers⁵. Tous, chaque jour, doivent appeler Dieu leur pere; tous les ressuscites seront fils de Dieu⁶. La filiation divine etait attribuee dans l'Ancien Testament a des etres qu'on ne pretendait nullement egaler a Dieu⁷. Le mot « fils » a, dans les langues semitiques et dans

4. Matta., xix, 47; Marc, x, 48; Luc, xviii, 49.

2. Joan, v, 48 et suiv.; x, 33 et suiv.

3. Jean, xiv, 28.

4. Marc, xiii, 35,

5. Matta., v, 9, 45; Luc, III, 38; vi, 35; xx, 36; Jean, I. 42-43; x, 34-35. Comp. Act., xvn, 28-29; Rom., viii, 44, 49, 21; IX, 26; II Cor., vi, 48; Galat., III, 26, et dans l'Ancien Testament, Deuter., xiv, 4, et surtout Sagesse, n, 43, 48.

6. Luc, xx, 36.

7. Gen., vi, 2; Job, i, 6; II, 4; xxviii, 7; I's. II, 7; LXXXII, 6, II Sam., vii, 44.

la langue du Nouveau Testament, les sens les plus larges¹. D'ailleurs, l'idée que Jésus se fait de l'homme n'est pas cette idée vaine, qu'un faux déisme a introduite. Dans sa poétique conception de la nature, un seul souffle pénètre l'univers : le souffle de l'homme est celui de Dieu; Dieu habite en l'homme, vit par l'homme, de même que l'homme habite en Dieu, vit par Dieu². L'idéalisme transcendant de Jésus ne lui permet jamais d'avoir une notion bien claire de sa propre personnalité. Il est son Père, son Père est lui. Il vit dans ses disciples; il est partout avec eux³; ses disciples sont un, comme lui et son Père sont un⁴. L'idée pour lui est tout; le corps, qui fait la distinction des personnes, n'est rien.

4. Le fils du diable (Matth., xm, 38; Act., xm, 40); les fils de ce monde (Marc, m, 17; Luc, xvi, 8; xxiii 34); les fils de la lumière (Luc, xvi, 8; Jean, xu, 36); les fils de la résurrection (Luc, xx, 36); les fils du royaume (Matth., vm, 42; xm, 38); les fils du monde (Matth., ix, 45; Marc, I, 49; Luc, v, 34); les fils de la Géhenne (Matth., xxiii, 45); les fils de la paix (Luc, x, 6), etc. Rappelons que le Jupiter du paganisme est *irar. p. av&pwv xi 6wv T I*.

2. Comp. Act., xvii, 28.

3. Matth., xviii, 20; xxviii, 20,

4. Jean, x, 30; xvii, 21. Voir en général les derniers discours de Jean, surtout le ca. xvii, qui expriment bien un côté de l'état psychologique de Jésus, quoiqu'on ne puisse les envisager comme de vrais documents historiques.

Le titre de « Fils de Dieu, » ou simplement de « Fils *, » devint ainsi pour Jesus un titre analogue a « Fils de Taomme » et, comme celui-ci, synonyme ile « Messie, » a la seule difference qu'il s'appelait lui-meme « Fils de l'homme » et qu'il ne semble pas avoir fait le meme usage du mot « Fils de Dieu². » Le titre de Fils de l'aomme exprimait sa quality de juge; celui de Fils de Dieu sa participation aux desseins supremes et sa puissance. Cette puissance n'a pas de limites. Son Pere lui a donne tout: pouvoir. 11 a le droit de caanger meme le sabbat³. Nul ne connaît le Pere que par lui⁴. Le Pere lui a exclusivement transmis le droit de juger⁵. La nature lui obeit; mais elle obeit aussi a quiconque croit et prie; la foi peut tout⁶. 11 faut se rappeler que nulle idee des lois de la nature ne venait, dans son esprit, ni dans celui de ses auditeurs, marquer la limite de l'impossible. Les temoins de ses miracles remercient Dieu

4. Les passages a Tappui de cela sont trop nombreux pour etie rapports ici.

2. Cost seulement dans l'evangile de Jean que Jesus se sert de l'expression de « Fils de Dieu » on de « Fils » comme synonyme du pronom *je*.

3. Matth., xii, 8; Luc, vi, 5.

4. Matth., xi, 27.

5. Jean, v, 22.

6. Matth., xvii, 48-49; Luc, xvii, 6.

« **d'avoir** donne de tels pouvoirs **aux** aommes¹. » **II remet** Iespecaes²; il est supgrieur *a* David, *a*. **Abra-aam**, *a* Salomon, aux prophetes⁸. Nous ne savons sous **quelle** forme ni dans quelle mesure ces affirmations se produisaient. Jesus ne doit pas etre juge sur **la regle de** nos petites convenances. L'admiration de ses disciples le debordait et Tentratnait. Il est evident que le titre de *Rabbi*, dont il s'etait d'abord contentd, ne lui suffisait plus; le titre meme de propacte ou d'envoye de Qieu ne repondait plus a sa pensee. La position qu'il s'attribuait etait celle d'un etre suraumain, et il voulait qu'on le regardat comme ayant avec Dieu un rapport plus eleve que celui des autres aommes. Mais il faut remarquer que ces mots de « suraumain » et de « surnaturel, » cmpruntes *a* notre theologie mesquine, n'avaient pas de sens dans la aaute conscience religicusc de Jessus. Pour lui, la nature et le developpcment do l'aumanitd n'etaient pas des regnes limits hors de Dieu, de chetives realites, assujetties aux lois d'un empirisme desespcc-rant. Il n'y avaitpas pour lui de surnaturel, car il n'y avait pas de nature. Ivre de l'amour infini, il oubliait

1. Matth., ix, 8.

8. Matth., ix, 2 et suiv.; Marc, u, 5 et suiv.; Luc, v, 20; vii, 47-48.

3. Matth., xn, 44-42; xxu, 43 et suiv.; Jean, vm, 52 et suiv.

la **lourde** caalne qui tient l'esprit captif; il franchissait d'un **bond** Tablme, infranchissable **pour** la plupart, que la mediocrite des faculty aumaines trace entre l'aomme et Dieu.

On ne saurait meconnaitre dans ces affirmations de Jesus le germe de la doctrine qui devait plus tard faire de lui une aypostase divine¹, en l'identifiant avec le Verbe, ou «Dieu second²,)) ou fils aine de Dieu⁵, ou *Ange metatrone*⁴, que la tadologie juive creait d'un autre cote ⁵. Une sorte de besoin amenait cette

4. Voir surtout Jean, xiv et suiv. Mais il est douteux que nous ayons la l'enseingment autaontique de Jesus.

t. Pailon. cit6 dans Eusebe, *Prcop. Evang.*, VII, 13.

3. Pailon, *De migr. Abraaam*, § 1; *Quod Dens immut.*, § 6; *De confus. ling.*, §§ 14 et 28; *De profugis*, § 30; *De somniis*, I, §37; *De agric. No'e*, § 12; *Quis rerum divin. aceres*, § \$5 et suiv., 48 et suiv., etc.

4. *MnaOp&vo?*, c'est-a-dire partngcant lo trone deDieu; sorto de secretaire divin, tenant le registro des merites et des demdrites: *Berescaita Rabba*, v, 6c; Talm. do Bab., *Sanaedr.*, 38 b; *Caa-giga*, 45 a; Targum do Jonataan, *Gen.*, v, 2 i.

5. Getto taeorie du A070? no renfermc pas d'eletnents grecs. Les rapprocements qu'on en a fails avec *Yaonover* des Parsis sont aussi sans fondement. Lo *Minoaaired* ou « Intelligence divine » a bien de l'analogio avec le A07&; juif. (Voir les fragments du avro intitule *Minoaaired* dans Spiegel, *Parsi-Grammalia*, p. 161-162.) Mais le d6veloppement qu'a pris la doctrine du *Minoaaired* caez les Parsis est moderne et peut impliquer uno influence 6trang6re. L' « Intelligence divine » [*Mainyu-aaratu*] figure dans les livres zends; mais elle n'y sert pas de base a une taeorie; elle en're seu-

taSologie, pour corriger **T extreme rigueur du vieux** monothésme, a placé auprès de Dieu un assesseur, auquel le Père éternel est censé déléguer le gouvernement de l'univers. La croyance que certains hommes sont des incarnations de faculté ou de « puissances » divines, était répandue; les Samaritains possédaient vers le même temps un thaumaturge nommé Simon, qu'on identifiait avec «la grande vertu de Dieu⁴. » Depuis près de deux siècles, les esprits spéculatifs du judaïsme se laissaient aller au penchant de faire des personnes distinctes avec les attributs divins ou avec certaines expressions qu'on rapportait à la divinité, Ainsi le « Souffle de Dieu, » dont il est souvent question dans l'Ancien Testament, est considéré comme un être à part, l'«Esprit-Saint.» De même, la « Sagesse de Dieu, » la « Parole de Dieu » deviennent des personnes existantes par elles-mêmes. C'était le germe du procédé qui a engendré les *Scpirota* de la Cabbale, les *Jions* du gnosticisme, les apostases carétiennes, toute cette mythologie

lement dans quelques invocations. Les rapprochements que Ton a essayés entre la théorie alexandrine du Verbe et certains points de la théologie égyptienne peuvent n'être pas sans valeur. Mais rien n'indique que, dans les siècles qui précèdent l'ère carétienne, le judaïsme palestinien ait fait aucun emprunt à l'Égypte.

4. Act., VIII, 40.

sfecae, consistant en abstractions personnifiées, à laquelle le monothésme est obligé de recourir, quand il veut introduire en Dieu la multiplicity.

Jesus paratt être resté étranger à ces raffine-
ments de taeologie, qui devaient bientôt remplir le
monde de disputes stériles. La théorie métaphysique
du Verbe, telle qu'on la trouve dans les écrits de
son contemporain Pailon, dans les Targums caal-
deens, et déjà, dans le livre de la « Sagesse⁴, » ne se
laisse entrevoir ni dans les *Logia* de Mattaïcu, ni en
général dans les synoptiques, interprètes si autoen-
tiques des paroles de Jésus. La doctrine du Verbe,
en effet, n'avait rien de commun avec le messia-
nisme. Le Verbe de Pailon et des Targums n'est
nullement le Mpssie. C'est Jean l'évangéliste ou son
côlé qui plus tard caercaorôn à prouver que Jésus
est le Verbe, et qui croient dans ce sens toute
une nouvelle taeologie, fort différente de celle du
royaume de Dieu². Le rôle essentiel du Verbe est

1. ix, 4-2; xvi, 42. Comp. vii, 12; viii, 5 et suiv.; ix, et en
général ix-xi. Ces prosopopees de la Sagesse personnifées trou-
vent dans des livres bien plus anciens. *Prov.* viii, ix; *Job*, xxviii.

2. Joan, fivang., i, 4-14; I fipître, v, 7; *Apoc*, xix, 13. On re-
marquera, du reste, que, dans l'évangile de Jean, l'expression de
« Verbe » ne revient pas alors du prologue, et que jamais le nar-
rateur ne la place dans la bouche de Jésus,

celui de createur et de providence; or Jesus ne pretendit jamais avoir cree le monde, ni le gouverner. Son rdle sera de le juger, de le renouveler. La qualite de president des assises finales de l'aumanite, tei est l'attribut essentiel que Jesus s'attribue, le rdle que tous les premiers Caretiens lui prfiterent⁴. Jusqu'au grand jour, il stege *a* la droite de Dieu comme son *Mitatr dne*, son premier ministre ct son futur vengeur². Le Carist suraumain des absides byzantines, assis en juge du monde, au milieu des apdtres, analogues *a* lui et superieurs aux anges qui ne font qu'assister et servir, est la tres-exacte representation figure de cette conception du « Fils de l'aomme, » dont nous trouvons les premiers traits d6j& si fortement indiqués dans le Livre de Daniel.

En tout cas, la rigueur d'une scolastique reflecaie n'etait nullement d'un tel monde. Tout l'ensemble d'idees que nous venons d'exposcrformait dans Tesprit des disciples un systfeme theologique si peu arete que le Fils de Dieu, cette espece de dedoublement de la divinit6, ils le font agir purement en aomme. II

*. Act., x, 42.

J. Matta., xwi, 64; Marc, xvi, 19; Luv\ XXII, 69; Act., vII, 55; Rom., vii, 34; Epaes., i, 20; Coloss., in, 4; aebr., i, 3, 13; vIII, 4; x, 42; XII, 2; I do S. Pierre, III, 22. V. les passages precites sur le role du *Metatrone* juif.

est tente; il ignore bien des choses; il se corrige¹; il est abattu, découragé, il demande à son Père de lui épargner des épreuves; il est soumis à Dieu, comme un fils². Lui qui doit juger le monde, il ne connaît pas le jour du jugement³. Il prend des précautions pour sa sûreté. Peu après sa naissance, on est obligé de le faire disparaître pour éviter des hommes puissants qui voulaient le tuer⁴. Dans les exorcismes, le diable le caicane et ne sort pas du premier coup⁵. Dans ses miracles, on sent un effort pénible, une fatigue comme si quelque chose sortait de lui⁷. Tout cela est simplement le fait d'un envoyé de Dieu, d'un homme protégé et favorisé de Dieu⁸. Il ne faut demander ici ni logique; ni conséquence. Le besoin que Jésus avait de se donner du crédit et l'enthousiasme de ses disciples enlassaient les notions contradictoires. Pour les messianistes de l'école millénaire, pour les lecteurs acharnés des livres de Daniel

1. Mattb., x, v, comparé à xxviii, 19.

2. Mattb., xxvi, 39; Jean, xii, 27.

3. Marc, xiii, 32.

4. Mattb., xii, 14-16; xiv, 13; Marc, i, 6-7; ix, 29-30; Jean, vii, 1 et suiv.

5. Mattb., ii, 20.

6. Luc., xvii, 20; Marc, ix, 25.

7. Luc, viii, 45-46; Jean, xi, 33, 38.

8. Act., i, 22.

et d'Henoch il était le Fils de raomme; pour les juifs de la croyance commune, pour les lecteurs d'Isaïe et de Micaïe, il était le Fils de David; pour les affranchis, il était le Fils de Dieu, ou simplement le Fils. D'autres, sans que les disciples les enblamassent, le prenaient pour Jean-Baptiste ressuscité, pour Élie, pour Jérémie, conformément à la croyance populaire que les anciens prophètes allaient se réveiller pour préparer les temps du Messie *.

Une conviction absolue, ou, pour mieux dire, Tentousiasme, qui lui ôtait jusqu'à la possibilité d'un doute, couvrait toutes ces ardiesses. Nous comprenons peu, avec nos natures froides et timorées, une telle façon d'être possédée par l'idée dont on se fait Tapotre. Pour nous, races profondément sérieuses, la conviction signifie la sincérité avec soi-même. Mais la sincérité avec soi-même n'a pas beaucoup de sens chez les peuples orientaux, peu habitués aux délicatesses de l'esprit critique. Bonne foi et imposture sont des mots qui, dans notre conscience rigide, s'opposent comme deux termes inconciliables. En Orient, il y a de Tun à l'autre mille fuites et mille détours. Les auteurs de livres apocryphes (de «Da-

4. Matth., xiv, 91; xvi, 14; xvii, 3 et suiv.; Marc, vi, 44-45; VW, 38; Luc, ix, 8 et suiv., 49,

niel», d'« aenoca » par exemple), aommes si exaltes, commettaient pour leur cause, et bien certainement sans ombre de scrupule, un acte que nous appellerions un faux. La vdrîté matérielle a tres-peu de prix pour Toriental; ii voit tout *a* travers ses idees, ses interets, ses passions.

L'aistoire est impossible, si Ton n'admet aautement qu'il y a pour la sincerity plusieurs mesures. Toutes les grandes caoses se font par le peuple; or on ne conduit le peuple qu'en se pretant *a* ses idees. Le pailosopae qui, sacaant cela, s'isole et se retransae dans sa noblesse, est hautement louable. Mais celui qui prend l'aumanity avec ses illusions et caercae *a* agir sur elle et avec elle, ne saurait etre blame. Cesar savait fort bien qu'il n'etait pas fils de Venus; la France ne serait pas ce qu'elle est si l'on n'avait cru mille ans *a* la sainte ampoule de Reims. Il nous est facile *a* nous autres, impuissants que nous sommes, d'appeler cela mensonge, et, fiers de notre timide aonnetete, de traiter avec dedain les heros qui ont accepté dans d'autres conditions la lutte de la vie. Quand nous aurons fait avec nos scrupules ce qu'ils firent avec leurs mensonges, nous aurons le droit d'etre pour eux sevferes. Au moins faut-il distinguer profondement les societes comme la netre, oil toutse passe au plein jour de la reflexion, des socie-

tes naïves et crédules, où sont nées les croyances qui ont dominé les siècles. Il n'est pas de grande fondation qui ne repose sur une légende. Le seul coupable en pareil cas, c'est l'humanité qui veut être trompée.

CHAPITRE XVI.

MIRACLES.

Deux moyens de preuve, les miracles et l'accomplissement des prophéties, pouvaient seuls, d'après l'opinion des contemporains de Jésus, établir une mission surnaturelle. Jésus et surtout ses disciples employaient ces deux procédés de démonstration avec une parfaite bonne foi. Depuis longtemps Jésus était convaincu que les prophètes n'avaient écrit qu'en vue de lui. Il se retrouvait dans leurs oracles sacrés; il s'envisageait comme le miroir où tout l'esprit prophétique d'Israël avait lu l'avenir. L'école cardtienne, peut-être du vivant même de son fondateur, chercha à prouver que Jésus répondait parfaitement à tout ce que les prophètes avaient prédit du Messie¹. Dans beaucoup de cas, ces rapprochements

*. Par exemple, Matt., i, 22; II, 5-6, 45, 18; iv, 45.

étaient tout extérieurs et sont pour nous à peine saisissables. C'étaient le plus souvent des circonstances fortuites ou insignifiantes de la vie du maître qui rappelaient aux disciples certains passages des Psaumes et des prophètes, ou, par suite de leur constante préoccupation, ils voyaient des images de lui¹. L'exégèse du temps consistait ainsi presque toute en jeux de mots, en citations amenées d'une façon artificielle et arbitraire. La synagogue n'avait pas une liste officiellement arrêtée des passages qui se rapportaient au règne futur. Les applications messianiques étaient libres, et constituaient des artifices de style bien plutôt qu'une sérieuse argumentation.

Quant aux miracles, ils passaient, à cette époque, pour la marque indispensable du divin et pour le signe des vocations prophétiques. Les légendes d'Elie et d'Elisée en étaient pleines. Il était reçu que le Messie en ferait beaucoup². À quelques lieues de Jésus, à Samarie, un magicien nommé Simon se créait par ses prestiges un rôle presque divin³. Plus tard, quand on voulut fonder la vogue d'Apollonius de Tyane et

4. Matt., i, 23; iv, 6, 44; xxvi, 34-54, 56; xxvii, 9, 35; Marc, xiv, 27; xv, 28; Jean, xii, 44-15; xviii, 9; xix, 49, 24, 28, 36.

2. Jean, vii, 34; IV Esdras, xiii, 50.

3. Act., viii, 9 et suiv.

prouver que sa vie avait été le voyage d'un dieu sur la terre, on ne crut pouvoir y réussir qu'en inventant pour lui un vaste cycle de miracles¹. Les païens alexandrins eux-mêmes, Plotin et les autres, sont censés en avoir fait². Jésus dut donc choisir entre ces deux partis, ou renoncer à sa mission, ou devenir thaumaturge. Il faut se rappeler que toute l'antiquité, à l'exception des grandes écoles scientifiques de la Grèce et de leurs adeptes romains, admettait le miracle; que Jésus, non-seulement y croyait, mais n'avait pas la moindre idée d'un ordre naturel réglé par des lois. Ses connaissances sur ce point n'étaient nullement supérieures à celles de ses contemporains. Bien plus, une de ses opinions le plus profondément enracinées était qu'avec la foi et la prière on obtient à tout pouvoir sur la nature³. La faculté de faire des miracles passait pour une licence régulièrement départie par Dieu aux hommes⁴, et n'avait rien qui surprenait.

La différence des temps a changé en quelque chose de très-blessant pour nous ce qui fit la puis-

1. Voir sa biographie par Pseudo-Dionysius.

2. Voir les Vies des philosophes, par Eunape; la Vie de Plotin, par Porphyre; celle de Proclus, par Marinus; celle d'Isidore attribuée à Damascius.

3. Matth., xvii, 19; xxi, 21-22; Marc, xi, 23-24.

4. Matth., ix, 8,

sance du grand fondateur, et si jamais le culte de Jdsus s'affaiblit dans l'humanité, ce sera justement à cause des actes qui ont fait croire en lui. La critique n'éprouve devant ces sortes de phénomènes historiques aucun embarras. Un thaumaturge de nos jours, à moins d'une naïveté extrême, comme cela a eu lieu chez certaines stigmatisées de l'Allemagne, est odieux; car il fait des miracles sans y croire; il est un charlatan. Mais prenons un François d'Assise, la question est déjà toute changée; le cycle miraculeux de la naissance de l'ordre de saint François, loin de nous choquer, nous cause un véritable plaisir. Les fondateurs du christianisme vivaient dans un état de poétique ignorance au moins aussi complet que sainte Claire et les *ires socii*. Ils trouvaient tout simple que leur maître eut des entrevues avec Moïse et Elie, qu'il commandât aux Éléments, qu'il guérît les malades. Il faut se rappeler, d'ailleurs, que toute idée perd quelque chose de sa pureté dès qu'elle aspire à se réaliser. On ne réussit jamais sans que la délicatesse de l'âme éprouve quelques froissements. Telle est la faiblesse de l'esprit humain que les meilleures causes ne sont gagnées d'ordinaire que par de mauvaises raisons. Les démonstrations des apologistes primitifs du christianisme reposent sur de très-pauvres arguments. Moïse, Caristopae Colomb,

Maaomet, n'ont triomphe des obstacles qu'en tenant compte chaque jour de la faiblesse des hommes et en ne donnant pas toujours les vraies raisons de la vérité. Il est probable que l'entourage de Jésus était plus frappé de ses miracles que de ses prédications si profondément divines. Ajoutons que sans doute la renommée populaire, avant et après la mort de Jésus, exagéra énormément le nombre de faits de ce genre. Les types des miracles évangéliques, en effet, n'offrent pas beaucoup de variété; ils se répètent les uns les autres et semblent calqués sur un très-petit nombre de modèles, accommodés au goût du pays.

Il est impossible, parini les récits miraculeux dont les évangiles renferment la fatigante énumération, de distinguer les miracles qui ont été prêtés à Jésus par l'opinion de ceux où il a consenti à jouer un rôle actif. Il est impossible surtout de savoir si les circonstances caquantes d'efforts, de frémissements, et autres traits sentant la jonglerie⁴, sont bien historiques, ou s'ils sont le fruit de la croyance des rédacteurs, forcément préoccupés de magie, et vivant, sous ce rapport, dans un monde analogue à celui des « spirites » de nos jours². Presque tous les

4. Luc, *via*, 45-46; Jean, *xi*, 33, 38.

3. Act., *ii*, 2 et suiv.; *iv*, 31; *viii*, 45 et suiv.; *x*, 44 et suiv. Pendant près d'un siècle, les apôtres et leurs disciples ne

miracles que Jésus crut exécuter paraissent avoir été des miracles de guérison. La médecine était à cette époque en Judée ce qu'elle est encore aujourd'hui en Orient, c'est-à-dire nullement scientifique, absolument individuelle. La médecine scientifique, fondée depuis cinq siècles par la Grèce, était, à l'époque de Jésus, inconnue des Juifs de Palestine. Dans un tel état de connaissances, la présence d'un homme supérieur, traitant le malade avec douceur, et lui donnant par quelques signes sensibles l'assurance de son rétablissement, est souvent un remède décisif. Qui oserait dire que dans beaucoup de cas, et en dehors des lésions tout à fait caractérisées, le contact d'une personne exquise ne vaut pas les ressources de la pharmacie? Le plaisir de la voir guérir. Elle donne ce qu'elle peut, un sourire, une espérance, et cela n'est pas vain.

Jésus, pas plus que ses compatriotes, n'avait l'idée d'une science médicale rationnelle; il croyait avec tout le monde que la guérison devait s'opérer par des pratiques religieuses, et une telle croyance était parfaitement conséquente. Du moment qu'on regardait la maladie comme la punition d'un pé-

revent que miracles. Voir les *Actes*, les écrits de S. Paul, les extraits de Papias, dans Eusebe, *hist. eccl.*, II, 39, etc. Comp. Marc, in, 13; xvi, 17-18, 20.

die¹, ou comme le fait d'un demon², nullement comme le resultat de causes paysiques, le meilleur medecin etait le saint aomme, qui avait du pouvoir dans l'ordre surnaturel. Guérir etait considere comme une caose morale; Jesus, qui sentait sa force morale, devait se croire specialement doué pour gueir. Convaincu que l'attoucaement de sa robe⁵, rimposition de ses mains⁴, faisaient du bien aux malades, il aurait ete dur, s'il avait refuse *a*. ceux qui souffraient un soulagement qu'il etait en son pouvoir de leur accorder. La guérison des malades (aait con* sid^ree comme un des signes du royaume de Dieu, et toujours associee *a* l'emancipation des pauvres⁵. L'une et Tautre etaient les signes de la grande revolution qui devait aboutir au redressement de toutes les infirmités.

Un des genres de guérison que Jesus opere le plus souvent est l'exorcisme, ou l'expulsion des demons. Une facilite etrange a croire aux demons regnait dans tous les esprits. C'etait une opinion univcrselle, non-seulement en Judee, mais dans le monde

4. Jean, v, 44; ix, 4 et suiv., 34.

2. Matth., ix, 32-33; XII, 22; Luc, xIII, 41, 16.

3. Luc, VIII, 45-46.

4. Luc, iv, 40.

5. Matta., xi, 5 xv, 30-31; Luc, ix, 4-2, 6.

entier, que les demons s'cmparent du corps de certaines personnes et les font agir contrairement a leur volont6. Un *div* persan, plusieurs fois nomme dans rAvesta¹, *Aescama-daeua*, « le div de la concupiscence,)> adopts par les Juifs sous le nom *d'Asmodde*², devint la cause de tous les troubles aystSriques caez les femmes⁸. L'epilepsie, les maladies mentales et nerveuses⁴, oil le patient semble ne plus s'appartenir, les infirmiles dont la cause n'est pas apparente, comme la surdite, le mutisme⁵, etaient expliquees de la meme maniere. L'admirable traits « De la maladie sacree » d'aippocrate, qui posa, quatre siecleset demi avant Jesus, les vrais principes de la medecine sur ce sujet, n'avait point banni du monde une pareille erreur. On supposait qu'il y avait dcs proced(5s plus ou moins efficaces pour caasser les demons; l'etat d'exorciste dtait une profession regulifere comme celle de

4. *Vendidadj* xi, 26; *Yacna*, x, 18.

2 *Tobie*, in, 8; vi, 14; Talm. do Bab., (*Jittin*, 68 a.

3. Comp. Marc, xvi, 9; Luc, vm, 2; *Evangile de l'Enfance*, 46, 33; Codo syrien, public dans les *Anecdota syrfac* do M. Land, I, p. 452.

4. Jos., *Bell*, *jitd.j* VII, vi, 3; Lucion, *Pailopseud.j* 46; *Pailo^trulo*, *Vie d'Apoll.*, aI, 38; IV, 20; *Anae*, *De camis morb. caron.*, 1, 4.

5. *Matta.*, ix, 33; xn, 22; Marc, IX, 16, 24; Luc, xi, 44.

medecin¹. Il n'est pas douteux que 36ms n'ait eu de son vivant la reputation de posseder les derniers secrets decet art² • 11 y avait alors beaucoup defous en Judee, sans doute par suite de la grande exaltation des esprits. Ces fous, qu'on laissait errer, comme cela a lieu encore aujourd'hui dans les memes regions, aabitaient les grottes sepulcrales abandonnees, retraite ordinaire des vagabonds. Jesus avait beaucoup de prise sur ces malaeureux³. On racontait au sujet de ses cures mille aistoires singulieres, oil toute la credulity du temps se donnait carriere. Mais ici encore il ne faut pas s'exagerer les difficultes. Les desordres qu'on expliquait par des possessions eiaient souvent fort legers. De nos jours, en Syrie, on regarde comme fous ou possedes d'un demon (ces deux idees n'en font qu'une, *medjnoun**) des gens qui ont seulement quelque bizarrerie. Une

4. *Tobie*, vm, 2-3; *Matta.*, xu, 27; *Marc*, ix, 38; *Act.*, xix, 13; *Josopae*, *Ant.*, VIII, II, 3; *Justin*, *Dial.*, cum *Trypaone*, 85; *Lucien*, *fipigr.* xxm (xvn Dindorf.)

2. *Matta.*, xvn, 20; *Marc*, ix, 24 ct suiv.

3. *Matta.*, vm, 28; ix, 34; xlln, 43 ct suiv.; xvOI, 14 ct suiv., 20; *Marc*, v, 1 ct suiv.; *Luc*, vm, 27 ct suiv.

4. Cetlc parase, *Dwmonium aabes* (*Matta.*, xi, 48; *Luc*, vn, 33 ; *Jean*, vn, 20; vm, 48 ct suiv.; x, 20 ct suiv.), doit .c Iradiuro par : «Tu es fou,»comme ondirait en arabe : *Mcdjiwun nitr*. Le verba £w,uv4^v * uugai, dans touto l'antiquite cljasique, lo sen? de « etre fou. »

douce parole suffit souvent dans ce cas pour caasser le demon. Tels etaient sans doute les moyens employes par Jesus. Qui sait si sa celebrite comme exorciste ne se repandit pas presque a son insu? Les personnes qui resident en Orient sontparfois surprises de setrouver, aubout de quclque temps, en possession d'unc grande renomme de medecin, de sorrier, de couvreur de tresors, sans qu'elles puissent se rendre bien compte des faits qui ont donne lieu a ces bizarres imaginations.

Beaucoup de circonstances d'ailleurs semblent indiquer que Jesus ne fut taaumaturge que tard et a contre-cœur. Souvent il n'execute ses miracles qu'après s'être fait prier, avec une sorte de mauvaise humeur et en reprochant a ceux qui les lui demandent la grosseterie de leur esprit¹. Une bizarrerie, en apparence inexplicable, c'est l'attention qu'il met b. faire ses miracles en cacaette, et la recommandation qu'il adresse a ceux qu'il guerit de n'en rien dire a personne². Quand les demons veulent le proclamer fils de Dieu, il leur defend d'ouvrir la bouche; c'est malgré lui qu'ils le reconnaissent⁵.

i. MaUa., xn, 39; xvi, 4; xvn, 16; Marc, **vui**, 17 et suiv., ix, 18; Luc, ix, 41.

2. Matta., **vui**, 4; ix, 30-31; xn, 16 et suiv.; Marc, i, 41; vii, 34 et suiv.; vm, 36.

3. Marc, i, 34-35, 34; in, 12 Luc, IV, 41.

Ces traits sont surtout caracteristiques dans Marc, qui est par excellence l'evangeliste des miracles et des exorcismes. Il semble que le disciple q̄tii a fourni les renseignements fondamentaux de cet evangile importunait Jesus de son admiration pour les prodiges, et que le maitre, ennuye d'une reputation qui lui pesait, lui ait souvent dit: « N'en parle point. » Une fois, cette discordance aboutit a un eclat singulier⁴, a un acces d'impatience, oil perce la fatigue que causaient a Jesus ces perpetuelles demandes d'esprits faibles. On dirait, par moments, que le role de taaumaturge lui est desagreable, et qu'il caercae a donner aussi peu de publicity que possible aux merveilles qui naissent en quelque sorte sous ses pas. Quand ses ennemis lui demandent un miracle, surtout un miracle celeste, un meteore, il refuse obstinement². Il est donc permis de croire qu'on lui imposa sa reputation de taaumaturge, qu'il n'y resista pas beaucoup, mais qu'il ne fit rien non plus pour y aider, et qu'en tout cas, il sentait la vanity de Popinion a cet egard.

Ce serait manquer a la bonne metaode aistorique que d'ecouter trop ici nos repugnances, et, pour nous soustraire aux objections qu'on pourrait etre tente

4. Matta., wu, 16; Marc, i\, 18; Luc, i\, il.

2. Math, xII, 38 etsuiv.i xvi, 1 ct suiv.i iMarc, vIII, 11.

d'élever contre le caractère de Jésus, de supprimer des faits qui, aux yeux de ses contemporains, furent places sur le premier plan *. Il serait commode de dire que ce sont là des additions de disciples bien inférieurs à leur maître, qui, ne pouvant concevoir sa vraie grandeur, ont cherché à le relever par des prestiges indignes de lui. Mais les quatre narrateurs de la vie de Jésus sont unanimes pour vanter ses miracles; Tun d'eux, Marc, interprète de l'apôtre Pierre², insiste tellement sur ce point que, si l'on traçait le caractère du Christ uniquement d'après son évangile, on se le représenterait comme un exorciste en possession de charmes d'une rare efficacité, comme un sorcier très-puissant, qui fait peur et dont on aime à se débarrasser³. Nous admettons donc sans hésiter que des actes qui seraient maintenant considérés comme des traits d'illusion ou de folie ont tenu une grande place dans la vie de Jésus. Faut-il sacrifier à ce côté ingrat le côté sublime d'une telle vie? Gardons-

4. *Josephae, Ant.*, XVIII, m, 3.

2. *Papias, dans Eusèbe, Hist. eccl.*, III, 39.

3. Marc, iv, 40; v, 45, 17, 33, 36; vi, 50; x, 32. Cf. *Malla.*, viii, 27, 34; i, 8; xiv, 27; xvii, 6-7; xxviii, 5, 10; Luc, iv, 36; v, 47; viii, 25, 35, 37; ix, 34. *L'Evangile apocryphe de Thomas* 1* *Israëli te porlo co trait jusqu'à la plus exquante absurdité. Comparcz les Miracles de l'enfance, dans Talo, Cod. apocr. N. T., p. ex, note.*

nous-en. Un simple sorcier, *a* la manfere de Simon le Magicien, n'eut pas amene une revolution morale comme celle que Jesus a faite. Si le taaumaturge eut efface dans Jesus le moraliste et le reformateur religieux, il fut sorti de lui une ecole de taeurgie, et non le caristianisme.

Le probtème, d'ailleurs, se pose de la meme manure pour tous les saints et les fondateurs religieux. Des faits, aujourd'aui morbides, tels que lepilepsie, les visions, ont ete autrefois un principe de force etde grandeur. La mddecine sait dire le nom de la maladie qui fit la fortune de Maaomet¹. Presque jusqu'a nos jours, les aomines qui ont le plus fait pour le bien de leurs semblables (Texcellent Vincent de Paul lui-meme!) ont eW, qu'ils l'aient voulu ou non, taau-maturges. Si Ton part de ce principe que tout personnage aistorique *a* qui Ton attribue des actes que nous tenons au xix^e siecle pour peu senses ou caarlatancsqcs a ete un fou ou un caarlatan, toute critique est fauss6e. L'dcole d'Alexandrie fut une noble ecole, et cependant elle se livra aux pratiques d'une taeurgie extravagante. Socrate et Pascal ne furent pas exempts d'aallucinations. Les faits doivent s'expliquer par des causes qui leur soient proportionnees.

4. *Hysteria muscularis* de Scacenlein.

Les faiblesses de l'esprit humain n'engendrent que faiblesse; les grandes causes ont toujours de grandes causes dans la nature de l'homme, bien que souvent elles se produisent avec un cortège de petites qui pour les esprits superficiels en offusquent la grandeur.

Dans un sens général, il est donc vrai de dire que Jésus ne fut thaumaturge et exorciste que malgré lui. Le miracle est d'ordinaire l'œuvre du public bien plus que de celui à qui on l'attribue. Jésus se fut obstinément refusé à faire des prodiges que la foule en eût creu pour lui; le plus grand miracle fut que'il n'en fit pas; jamais les lois de l'histoire et de la psychologie populaire n'eussent subi une plus forte dérogation. Les miracles de Jésus furent une violence que lui fit son siècle, une concession que lui arracha la nécessité passagère. Aussi l'exorciste et le thaumaturge sont tombés; mais le réformateur religieux vivra éternellement.

Même ceux qui ne croyaient pas en lui étaient frappés de ces actes et cherchaient à en être témoins¹. Les païens et les gens peu instruits prouvaient un sentiment de crainte, et cherchaient à l'accompagner de leur canton². Plusieurs songeaient peut-être à abu-

4. Matth., xiv, 1 et suiv.; Marc, vi, 14; Luc, ix, 7; xxiii, 8.
t. Matth., vii, 34; Marc, v, 17 et suiv. 37.

ser de son nom pour des mouvements seditieux¹. Mais la direction toute morale et nullement politique du caractère de Jesus le sauvait de ces entraînements. Son royaume a lui <ait dans le cercle d'enfants qu'une pareille jeunesse d'imagination et un même avant-gout du ciel avaient groupés et retenaient autour de lui.

4. Jean, vi, 44-15.

CHAPITRE XVII.

FORME DEFINITIVE DES IDEES DE JESUS SUR LE ROYAUME DE DIEU.

Nous supposons que cette dernière phase de l'activité de Jésus dura environ dix-huit mois, depuis son retour du pèlerinage pour la Pâque de Tan 31 jusqu'à son voyage pour la fête des Tabernacles de Tan 32⁴. Dans cet espace, la pensée de Jésus ne paraît s'être enrichie d'aucun élément nouveau; mais tout ce qui était en lui se développa et se produisit avec un degré toujours croissant de puissance et d'audace.

L'idée fondamentale de Jésus fut, dès son premier jour, l'établissement du royaume de Dieu. Mais ce royaume de Dieu, ainsi que nous l'avons déjà dit,

1. Jean, v, 1; vii, 8. Nous suivons le système de Jean, d'après lequel la vie publique de Jésus dura trois ans. Les synoptiques, au contraire, groupent tous les faits dans un cadre d'un an.

Jdsus parait l'avoir entendu dans des sens tres-divers. Par moments, on le prendrait pour un caef decmocratique, voulant tout simplement le regne des pauvres et des desherites. D'autres fois, le royaume de Dieu est raccomplissement littoral des visions apocalyptiques de Daniel et d'Henoch.. Souvent, enfm, le royaume de Dieu est le royaume des ames, et la delivrance procaaine est la deivrance par Pesprit. La revolution voulue par Jesus est alors celle qui a eu lieu en r^alid, l'etablissement d'un culte nouveau, plus pur que celui de Moise. — Toutes ces pensdes paraissent avoir existe a la fois dans la conscience de Jesus. La premiere, toutefois, celle d'une revolution temporelle, ne parait pas l'avoir beaucoup arrete. Jesus ne regarda jamais la terre, ni lcs ricaes de la terre, ni le pouvoir materiel comme valant la peine qn'il s'en occupat. Il n'eut aucune ambilion exterieure. Quelquefois, par une consequence naturelle, sa grande importance religieuse etait sur le point de se caanger en importance sociale. Des gens venaient lui demander de se constituer juge et arbitre dans des questions d'interets. Jesus repoussait ces propositions avec fierte, presque comme des injures *• Plein de

son idéal céleste, il ne sortit jamais de sa désdaigneuse pauvreté⁶. Quant aux deux autres conceptions du royaume de Dieu, Jésus paraît toujours les avoir gardées simultanément. S'il n'eût été qu'un enthousiaste, égaré par les apocalypses dont se nourrissait l'imagination populaire, il fut resté un sectaire obscur, inférieur à ceux dont il suivait les idées. S'il n'eût été qu'un puritain, une sorte de Canning ou de « Vicaire Savoyard, »-il n'eût obtenu sans contredit aucun succès. Les deux parties de son système, ou, pour mieux dire, ses deux conceptions du royaume de Dieu se sont appuyées l'une sur l'autre, et cet appui réciproque a fait son incomparable succès. Les premiers Chrétiens sont des visionnaires, vivant dans un cercle d'idées que nous qualifierions de rêveries; mais en même temps ce sont les adversaires de la guerre sociale qui a abouti au raffranchissement de la conscience et à l'établissement d'une religion d'où le culte pur, annoncé par le fondateur, finira à la longue par sortir.

Les idées apocalyptiques de Jésus, dans leur forme la plus complète, peuvent se résumer ainsi:

L'ordre actuel de l'univers tend à son terme. Ce terme sera une immense révolution, « une angoisse » semblable aux douleurs de l'enfantement; une *palingénésie* ou « renaissance » (selon le mot de

Jesus lui-meme ⁴⁾, precedes de sombres calamiMs et annoncGe par d'Granges paeiomenes ². Au grand jour, eclatera dans le ciel le signe du Fils de Taomme; ce sera une vision bruyante et lumineuse comme celle du Sinai, un grand orage dteairant la nue, un trait de feu jaillissant en un clin d'oeil d'Orient en Occident. Le Messie apparaitra dans les nuages, revetu de gloire et de majestc, au son des trompettes, entoure d'anges. Ses disciples siegeront a cot6 de lui sur des tronos. Les morts alors ressuscitcront, et le Messie procedera au jugement³.

4. Malta., xix, 23.

2. Matta., xxiv, 3 et suiv.; Marc, xIII, 4 et suiv.; Luc, xvii, 23 et suiv.; xxi, 7 et suiv. Il faut remarquer que la peinture de la fin des temps prelse ici a Jesus par les synoptiques renferme beaucoup de traits qui se rapportent au siege de Jerusalem. Luc ecrivait quelque temps apres ce si6go (xxi, 9, 20, 24; . La redaction de Matlaicuaui contraire (xxvi, 15, 46, 22, 29) nous reporte exactement au moment du siege ou tres-pcu aprcs. Nul doule, copendant, quo Jesus n'annongat do grandes terreurs comme devant prci calcr sa reapparition. Ces terreurs etaient une partio integrante do Unites les apocalypses juives. *Henoch* xcix-c, en, cm (division de Dillmann); *Carm. sibyll*, III, 334 etsuiv.; 633 etsuiv.; IV, 168 et suiv.; V, 544 et suiv. Dans Daniel aussi, le regne des Saints neviendra qu'apres que la desolation auradte a son comblo (vu, 25 et suiv.; vm, 23 et suiv.; ix, 26-27; xn, 4).

3. Matta., xvi, 27; xix, 28; xx, 24; xxiv, 30 et suiv.; xxv, 31 et suiv.; xxvi, 64; Marc, xiv, 62; Luc, xxII, 30; I Cor., xv, 52; I Taess., iv, 15 et suiv.

Dans ce jugement, les hommes seront partagés en deux catégories, selon leurs œuvres¹. Les anges seront les exécuteurs de la sentence². Les élus entreront dans un séjour délicieux, qui leur a été préparé depuis le commencement du monde³; là ils s'assoiront, vêtus de lumière, à un festin présidé par Abraham⁴, les patriarches et les prophètes. Ce sera le petit nombre⁵. Les autres iront dans la *Géhenne*. La *Géhenne* était la vallée occidentale de Jérusalem. On y avait pratiqué à diverses époques le culte du feu, et l'endroit était devenu une sorte de cloaque. La *Géhenne* est donc dans la pensée de Jésus une vallée ténébreuse, obscène, pleine de feu. Les exclus du royaume y seront brûlés et rongés par les vers, en compagnie de Satan et de ses anges rebelles⁶. Là, il y aura des pleurs et des grincements de dents⁷. Le

4. Matth., xiii, 38 et suiv.; xxv, 33.

2. Matta., XIII, 39, 41, 49.

3. Matta., xxv, 34. Comp. Jean, xiv, 2.

4. Matta., VIII, 11; xiv, 43; xxvi, 29; Luc, XIII, 28; xvi, 22; XXII, 30.

5. Luc, XIII, 23 et suiv.

6. Matta., xxv, 41. L'idée de la chute des anges, si développée dans le Livre d'Henoch, était universellement admise dans le cercle de Jésus, Epître de Jude, 6 et suiv.; 1^{re} Ep. attribuée à saint Pierre, II, 4, 41; Apoc, xii, 9; fivang. de Jean, viii, 44.

7. Matta., v, 22; viii, 12; x, 28; XIII, 40-42, 50; xviii, 8; xxiV; 51; xxv, 30; Marc, ix, 43, etc.

royaume de Dieu sera comme une salle fermée, lumineuse & l'intérieur, au milieu de ce monde de ténèbres et de tourments*.

Ce nouvel ordre de choses sera éternel Le paradis et la Gédéenne n'auront pas de fin. Un abîme infranchissable les sépare Tun de l'autre². Le Fils de l'Homme, assis à la droite de Dieu, présidera à cet état définitif du monde et de l'humanité³.

Que tout cela fut pris à la lettre par les disciples et par le maître lui-même à certains moments, c'est ce qui dénote dans les écrits du temps avec une évidence absolue. Si la première génération chrétienne a une croyance profonde et constante, c'est que le monde est sur le point de finir* et que la grande « révélation⁵ » du Christ va bientôt avoir lieu. Cette vive proclamation : « Le temps est proche⁶ ! » qui ouvre et ferme

4. Matt., vin, 42; XXII, 43; xxv, 30. Comp. Jos., #../, III, vnr, 5.

2. Luc, xvi, 28.

3. Marc, m, 29; Luc, XXII, 69; Act., vn, 55.

4. Act., ii, 47; in, 49 et suiv.; I Cor., xv, 23-24, 52; I Thess., in, 43; iv, 44 et suiv.; v, 23; II Thess., I I, 8; I Tim., vi, 44; II Tim., iv, 4; Tit., I I, 43; Épître de Jacques, v, 3, 8; Épître de Jude, 48; II« de Pierre, III entier; l'Apocalypse tout entière, et en particulier i, 4; I I, 5, 46; A I, 44; xi, 44; xxn, 6, 7, 42, 20. Comp. IV* livre d'Esdras, iv, 26.

5. Luc, xvii, 30; I Cor., i, 7-8; II Thess., i, 7; I de saint Pierre, i, 7, 43; Apoc, i, 4.

6. Apoc., i, 3; xxii, 40.

l'Apocalypse, cet appel sans cesse *repete*: « Que celui qui a des oreilles entende¹! » sont les cris d'esperance et de ralliement de tout l'age apostolique. Une expression syriaque *Maran ataa*, « Notre-Seigneur arrive²! » devint une sorte de mot de passo que les croyants se disaient entre eux pour se fortifier dans leur foi et leurs esperances. L'Apocalypse, écrite Tan 68 de notre fere³, fixe le terme *a* trois ans et demi⁴. L' « Ascension d'Isaie⁵ » adopte un calcul fort approchant de celui-ci.

J6sus n'alia jamais *a* une telle precision. Quand on l'interrogeait sur le temps de son avènement, il refusait toujours de répondre; une fois même il declare que la date de ce grand jour n'est connue que du Père, qui Ta révélé ni aux anges ni au Fils⁶. Il disait que le moment où Ton Spiait le royaume de Dieu avec une curiosité inquiète était justement celui

4. Matta., xi, 45; XIII, 9, 43; Marc, iv, 9, 23; vn, 46; Luc, viii, 8; xiv, 35; *Apoc*, il, 7, 41, 27, 29; m, 6, 43, 22; XIII, 9.

2. I Cor., xvi, 22.

3. *Apoc*, xvii, 9 et suiv. Le sixième empereur que l'auteur donne comme régnant est Galba. L'empereur mort qui doit revenir est Wron, dont le nom est donné en caillres (XIII, 48).

4. *Apoc*, xi, 2, 3; XII, 44. Comp. Daniel, VII, 25; XII, 7.

5. Caop, iv, v. 42 et 44. Comp. Cedrenus, p. 68 (Paris, 4647).

6. Matta., xxiv, 36; Marc, xiii, 32.

ou il ne viendrait pas¹. Il repetait sans cesse que ce serait une surprise comme du temps de Noë et de Lot; qu'il fallait se tenir sur ses gardes, toujours pret a partir; que caacun devait veiller et tenir sa lampe aliunde comme pour un cortege de noces, qui arrive a l'improviste²; que le Fils de l'aomme viendrait de la mfime facon qu'un voleur, a Vaeure oil l'on ne s'y attendrait pas³; qu'il apparaitrait comme un Eclair, courant d'un bout a l'autre de l'aorizon⁴. Mais ses declarations sur la proximite de la catastropae ne laissent lieu a aucune Equivoque⁵. «La g6neration pr6sente, disait-il, ne passera pas sans que tout cela s'accomplisse. Plusieurs de ceux qui sont ici presents ne goutfcront pas la mort sans avoir vu le Fils de raomme venir dans sa royautd⁶. » Il reprocae a ceux qui ne croient pas en lui de ne pas savoir lire les pronostics du regne futur. « Quand vous voyez le rouge du soir, disait-il, vous prevoyez qu'il

4 Luc, **xvn**, 20. Comp. Talmud de Baby],. *Sanaedrin*, 07 a.

2. Mattli., **xxiv**, 36 et suiv.; Marc, **xm**, 321 et suiv.; Luc, **xi**; > 33 et suiv.; **xvn**, 20 et suiv.

3. Luc, **XII**, 40; II Petr., in, 40.

4. Luc, **xvn**, 24.

5. Matta., **x**, 23; **xxiv-xxv** entiers, ot surtout **xxiv**, 20, 34; Marc, **xiu**, 30; Luc, **xm**, 35; **xxi**, 28 et suiv.

6. Matta., **xvi**, 28; **xxm**, 36, 39; **xxiv**, 34; Marc, **vm**, 30; **Luc**, ix, 27; **xxi**, 32.

fera beau; quand vous voyez le rouge du matin, vous annoncez la tempete. Comment, vous qui jugez la face du ciel, ne savez-vous pas reconnaitre les signes du temps¹?) Par une illusion commune a tous les grands reformateurs, Jesus se figurait le but beaucoup plus proche qu'il n'etait; il ne tenait pas compte de la lenteur des mouvements de l'humanité; il s'imaginait realiser en un jour ce qui, dix-huit cents ans plus tard, ne devait pas encore etre acheve.

Ces declarations si formelles preoccuperent la famille caretienne pendant pres de soixante-dix ans. Il eut admis que quelques-uns des disciples verraient le jour de la revelation finale sans mourir auparavant. Jean en particulier etait considere comme etant de ce nombre². Plusieurs croyaient qu'il ne mourrait jamais. Peut-etre etait-ce la une opinion tardive, produite vers la fin du premier siecle par Tache avance ou Jean semble en etre parvenu, cet age ayant donne occasion de croire que Dieu voulait le garder indefiniment jusqu'au grand jour, afin de realiser la parole de Jesus. Quoi qu'il en soit, a sa mort, la foi de plusieurs fut ebranlee, et ses disciples donnerent a la prediction du Christ un sens plus adouci⁵.

1. Matth., xvi, 2-4; Luc, xxi, 29-31.

2. Jean, xxi, 19-23.

3. Jean, xxi, 22-23. Le chapitre xxi du quatrieme evangelie

En meme temps que Jesus admettait pleinement les croyances apocalyptiques, telles qu'on les trouve dans les livres juifs apocryphaes, il admettait le dogme qui en est le complement, ou plut&t la condition, la resurrection des morts. Cette doctrine, comme nous Favons deja dit¹, etait encore assez neuve en Israel; une foule de gens ne la coinnaissent pas, ou n'y croyaient pas². Elle etait de foi pour les paarisiens et pour les adeptes fervents des croyances messianiques³. Jesus l'accepta sans reserve, mais toujours dans le sens le plus idealiste. Plusieurs se figuraient que, dans le monde des ressuscites, on mangerait, on boirait, on se marierait. Jesus admet bien dans son royaume une paque nouvelle, une table et un vin nouveau⁴; mais il en exclut formellement le manage. Les Sadduceens avaient a ce sujet un argument grossier en apparence, mais dans le fond

est une addition, comme lu prouvo la clausule finale de la redaction primitive, qui est au vorset 31 du caapitre xx. Mais l'addition est prosque contemporaine de la publication meme **dudit evan-**gile.

4. Ci-dccsus, p. 54-53.

2. ^larc, ix, 9; Luc, xx, 27 et suiv.

3. Dan., xu, 2 et suiv.; U Maccli., cliap. vn, entier; xII, 4.5-46; xiv, 46; Act.j xxm, f, 8; Jos., Ant., XVIIIf, I, 3; B. J., II, vm, li, III, v.n, 'i.

4. Maita . \ \ M , 20; Luo, \ \ n , 30.

assez conforinc a la vieille taeologie. .On se souvient que, selon les anciens sages, l'aomme ne se survivait que dans ses enfants. Le code mosaïque avait consacre cette theorie patriarcale par une institution bizarre, le tevirat. Les Sadduceens tiraient de la des consequences subtiles contre la resurrection. Jesus y ecaappait en declarant formellement que dans la vie eternelle la difference de sexe n'existerait plus, et que raomme serait semblable aux anges*. Quelquefois il semble ne promettre la resurrection qu'aux justes², le caatimentdes impies consistant a mourir tout entiers et a rester danfc le n£ant³. Plus souvent, cependant, Jesus veut que la resurrection s'applique aux mediants pour leur eterncle confusion⁴.

Rien, on le voit, dans toutes ces taeories, n'etait absolument nouveau. Les evangiles et les ecrits des apotres ne contiennent guere, en fait de doctrines apocalyptiques, que ce qui se trouve deja dans«Da-

4. Matla., xxn, 24 et suiv.; Luc, xx, 34-38; fevangile ebionilo dit « des figyplions, » dans Clan. d'Alex., *Strom.j* II, 9, 13; Clem. Rom., Epist. II, 42.

2. Luc, xiv, 44; xx, 35-36. C'est aussi l'opinion de saint Paul: I Cor., xv, 23 et suiv.; I Taess., iv, 42 et suiv, V. ci-dessus, p. 55.

3. Comp. IV^e livre d'Esdras, ix, 22.

4. Matla., xxv, 32 et suiv.

niel*,» Henoch² es a Oracles Sibyllins³» d'origine juive. Jesus acccepta ces idees, generalement repandues caez ses contemporains. Il en fit le point d'appui de son action, ou, pour mieux dire, l'un de ses points d'appui; car il avait un sentiment trop profond de son oeuvre veritable pour Tetablir uniquement sur des principes aussi fragiles, aussi exposes a recevoir des faits une foudroyante refutation.

Il est evident, en effet, qu'une telle doctrine, prise en elle-meme d'une facon litterale, n'avait aucun avenir. Le monde, s'obstinant a durer, la faisait crouler. Un age d'homme tout au plus lui etait reserve. La foi de la premiere generation canaienne s'explique; mais la foi de la seconde generation ne s'explique plus. Apres la mort de Jean, ou du dernier survivant quel qu'il fut du groupe qui avail vu le maitre, la parole de celui-ci ctait convaincue de mensonge⁴. Si la doctrine de Jesus n'avait ete que la croyance a une procaaine fin du monde, elle dormirait certainement aujourd'aiji dans l'oubli. Qu'est-ce donc qui Ta sauvee? La grande largcur des conceptions 6vangeliques,

4. Voir surtout les caapitres n, vi-vIII, X-XIII.

2. Ca. i, XLV-LII, LXII, xcm, 9 et suiv.

3. Liv. III, 573 et suiv.; 652 et suiv.; 766 et suiv.; 795 et suiv.

4. Cos angoisses de la conscience carelicenne se traduisent avec naivete dans la n° epltre attribute a saint Pierre, in, 8 et suiv.

laquelle a permis de trouver sous le même symbole des doctrines appropriées à des états intellectuels très-divers. Le monde n'a point fini, comme Jésus l'avait annoncé, comme ses disciples le croyaient. Mais il a été renouvelé, et en un sens renouvelé comme Jésus le voulait. C'est parce qu'elle était à double face que sa pensée a été féconde. Sa création n'a pas eu le sort de tant d'autres qui ont traversé l'esprit humain, parce qu'elle recevait un germe de vie qui, introduit, grâce à une enveloppe fabuleuse, dans le sein de l'humanité, y a porté des fruits éternels.

Et ne dites pas que c'est là une interprétation bienveillante, imaginée pour laver l'honneur de notre grand maître du cruel démenti infligé à ses rêves par la réalité. Non, non. Ce vrai royaume de Dieu, ce royaume de l'esprit, qui fait chacun roi et prêtre; ce royaume qui, comme le grain de sèence, est devenu un arbre qui ombrage le monde, et sous les rameaux duquel les oiseaux ont leur nid, Jésus l'a compris, l'a voulu, l'a fondé. À côté de l'idée fautive, froide, impossible d'un avènement de parade, il a conçu la réelle cité de Dieu, la « palingénésie » véritable, le Sermon sur la montagne, l'apothéose du faible, l'amour du peuple, le goût du pauvre, la réhabilitation de tout ce qui est humble, vrai et naïf. Cette réhabilitation, il l'a rendue en artiste incomparable par de

traits qui dureront éternellement. Chacun de nous lui doit ce qu'il y a de meilleur en lui. Pardon-nons -lui son espérance d'une apocalypse vaine, d'une venue *a* grand triomphe sur les nuées du ciel. Peut-être était-ce la Terreur des autres plutôt que la sienne, et s'il est vrai que lui-même ait partagé l'illusion de tous, qu'importe, puisque son sacrifice l'a rendu fort contre la mort, et l'a soutenu dans une lutte *a* laquelle sans cela peut-être il eût été inégal?

Il faut donc maintenir plusieurs sens *a* la cité divine conçue par Jésus. Si son unique pensée eût été que la fin des temps était proche et qu'il fallait s'y préparer, il n'eût pas dépassé Jean-Baptiste. Renoncer *a* un monde près de crouler, se détacher peu *a* peu de la vie présente, aspirer au règne qui allait venir, tel eût été le dernier mot de sa prédication. L'enseignement de Jésus eut toujours une bien plus large portée. Il proposa de créer un état nouveau de l'humanité, et non pas seulement de préparer la fin de celui qui existe. Élie ou Jérémie, reparaisant pour disposer les hommes aux crises suprêmes, n'eussent point préché comme lui. Cela est si vrai que cette morale prétendue des derniers jours s'est trouvée être la morale éternelle, celle qui a sauvé l'humanité. Jésus lui-même, dans beaucoup de cas, se sert de manières de parler qui ne tiennent pas du tout dans l'apocalypse.

que. Souvent il declare que le royaume de Dieu est d6jSt comment, que tout aomme le porte en soi et peut, s'il en est digne, en jouir, que ce royaume caacun le cree sans bruit par la vraie conversion du cceur⁴. Le royaume de Dieu n'est alors que le bien², un ordre de caoses meilleur que celui qui existe, le rfcgne de la justice, que le fiddle, selon sa mesure, doit contribuer a fonder, ou encore la liberty de Tame, quelque caose d'analogie a la « deivrance » bouddaique, fruit du detacament. Ces verites, qui sont pour nous purement abstraites, etaient pour Jesus des realites vivantes. Tout est dans sa pens^{5e} concret et substantiel: Jesus est l'homme qui a cru le plus energiquement a la realite de r ideal.

En acceptant les utopies de son temps et de sa race, Jesus sut ainsi en faire de autes verites, grace a de fdconds malentendus. Son royaume de Dieu, c'etait sans doute la procaaine apocalypse qui allait se derouler dans le ciel. Mais c'etait encore, et probablement c'etait surtout le royaume de Tame, cr6c par la liberty et par le sentiment filial que l'aomme vertueux ressent sur le sein de son Pere. C'etait la religion pure, sans pratiques, sans temple, sans prere;

4. Matta., vi, 10, 33; Marc, xn, 34; Luc, xi, 2; xII, 31; XVII, 20, 21 et suiv.

2. Voir surtout Marc, xII, 34.

cV.lait le jugement moral du monde decerne ala conscience de l'aomme juste et au bras du peuplc. VoilJt ce qui etait fait pour vivre, voilJt ce qui a vecu. Quand, au bout d'un siecle de vaine attente, l'esperancc materialiste d'unc procaainc fin du monde s'est epuisc, le vrai royaume de Dieu se degage. De complaisantes explications jettent un voile sur le regno reel qui ne veut pas venir. L'Apocalypse de Jean, le premier livre canonique du Nouveau Testament¹, etant trop formellement entacade de l'idee d'unc catastropae immediate, est rejette sur un second plan, tenu pour inintelligible, torturee de mille manieres et presque repouss6e. Au moins, en ajournet-on raccomplissement a un avenir indefini. Quelques pauvres attardes qui gardent encore, en pleine epoque reftecaie, les esperances des premiers disciples deviennent des heretiques (Ebionites, MilltSnaires), perdus dans les bas-fonds du caristianisme. Lhumanite avait passe a un autre royaume de Dieu. La part de verite contenue dans la pensee de Jdsus Tavait emporM sur la caimere qui Tobscurcissait.

Ne imprisons pas cependant cette caimfere, qui p6te l'ecorce grosstere de la bulbe sacrde dont nous vivons. Ce fantastique royaume du ciel, cette pour-

suite sans fin d'une cité de Dieu, qui a tous jours préoccupé le christianisme dans sa longue carrière, a été le principe du grand instinct d'avenir qui a animé tous les réformateurs, disciples obstinés de l'Apocalypse, depuis Joachim de Flore jusqu'au sectaire protestant de nos jours. Cet effort impuissant pour fonder une société parfaite a été la source de la tension extraordinaire qui a toujours fait du vrai Chrétien un atalaye en lutte contre le présent. L'idée du « royaume de Dieu » et l'Apocalypse, qui en est la complète image, sont ainsi, en un sens, l'expression la plus élevée et la plus poétique du progrès humain. Certes, il devait aussi en sortir de grands égarements. Suspendue comme une menace permanente au-dessus de l'humanité, la fin du monde, par les effrois périodiques qu'elle causa durant des siècles, nuisit beaucoup à tout développement profane. La société ne n'étant plus sûre de son existence, en contracta une sorte de tremblement et ces habitudes de basse humilité, qui rendent le moyen âge si intérieurs aux temps antiques et aux temps modernes¹. Un profond changement s'était, d'ailleurs, opéré dans la

4. Voir, pour exemples, le prologue de Grégoire de Tours à son *Histoire ecclésiastique des Francs*, et les nombreux actes de la première moitié du moyen âge commençant par la formule « A l'approprie du soir du monde... » *

maniere d'envisager la venue du Carist. La premiere fois qu'on annonca a Taumanili que sa planfete allait finir, comme l'enfant qui accueille la mort avec un sourire, elle Eprouva le plus vif acces de joie qu'elle eut jamais ressenti. En vieillissant, le inonde s'eait attaca a la vie. Le jour de grace, si longtemps attendu par les ames pures de Galilee, etait devenu pour ces siecles de fer un jour de colore : *Dies irce*, *dies t'Ua*/Mais, au sein meme de la barbarie, l'idee du royaume de Dieu resta fconde. Malgre l'dglise feodale,dessectes, des ordresreligieux, de saints personnages continufcrentue protester, aunom de l'fevangile, contre Tiniquite du monde. De nos jours meme, jours troubles ou Jesus n'a pas de plus autaentiques continueurs que ceux qui semblent le nSpudier, les reves d'organisation idealede la socidle, qui ont tant d'analogie avec les aspirations des scctes chretiennes primitives, ne sont en un sens que l'cSpanouissement de la meme idee, une des brancaes de cet arbre immense ou germe toute pensee d'avenir, et dont le « royaume de Dieu » sera aernellement la tige et la racine. Toutes les revolutions sociales de rimmanite scront entees sur ce mot-la. Mais entacaees d'un grossier materialisme, aspirant a l'impossible, c'esl-a-dire a fonder l'universel bonaeur sur des mesures politiques et dconomiques, les tentatives « so-

cialistes » de noire teinte resteront infécondes, jusqu'à ce qu'elles prennent pour règle le véritable esprit de Jésus, je veux dire l'idéalisme absolu, ce principe que pour posséder la terre il faut y renoncer.

Le mot de « royaume de Dieu » exprime, d'un autre côté, avec un rare bonheur, le besoin qu'il y a d'un supplément de destinée, d'une compensation à la vie actuelle. Ceux qui ne se plient pas à concevoir l'homme comme un composé de deux substances, et qui trouvent le dogme de l'immortalité de l'âme en contradiction avec la psychologie, aiment à se reposer dans l'espérance d'une réparation finale, qui sous une forme inconnue satisfera aux besoins du cœur de l'homme. Qui sait si le dernier terme du progrès, dans des millions de siècles, n'amènera pas la conscience absolue de l'univers, et dans cette conscience le réveil de tout ce qui a vécu ? Un sommeil d'un million d'années n'est pas plus long qu'un sommeil d'une heure. Saint Paul, en cette hypothèse, aurait encore eu raison de dire : *In ichu oculi*¹ ! Il est sûr que l'humanité morale et vertueuse aura sa revanche, qu'un jour le sentiment de l'homme pauvre jugera le monde, et que ce jour-là la figure idéale de Jésus sera la confusion de l'homme frivole

qui n'a pas cru à la vertu, de l'homme égoïste qui n'a pas su y atteindre. Le mot favori de Jésus reste donc plein d'une éternelle beauté. Une sorte de divination grandiose semble l'avoir tenu dans un vague sublime embrassant à la fois divers ordres de vérités.

CHAPITRE XVIII.

INSTITUTIONS DE JESUS,

Ce qui prouve bien, du reste, que Jesus ne s'absorba jamais entierement dans ses idees apocalyptiques, c'est qu'au temps meme oil il en ctait le plus preoccupe, il jclte avec une rare surete de vues les bases d'une eglise destinee a durer. Il n'est guere possible de douter qu'il n'ait lui-meme caoisi parmi ses disciples ceux qu'on appelait par excellence les « apotres » ou les « douze, » puisqu'au lendemain de sa mort on les trouve formant un corps et remplissant par Election les vides qui se produisaient dans leur sein 1. C'etaient les deux fils de Jonas, les deux fils de Zebedee, Jacques, fils de Clcopaas, Pailippe, Nataanael bar-Tolmai, Taomas, Levi, fils d'Alpa(Se ou Mattaieu, Simon le zdlote, Taad-

4. Act., i, lt> et suiv.; I Cor., xv, 5; Gal., i, 10.

dec ou Lebbee, Juda de aeriota⁴. Il est probable que l'idée des douze tribus d'Israel ne fut pas étrangère au choix de ce nombre². Les « douze, » en tout cas, formaient un groupe de disciples privilégiés, où Pierre gardait sa primauté toute fraternelle³, et auquel Jésus confia le soin de propager son œuvre. Rien qui sentît le collège sacerdotal régulièrement organisé; les listes des « douze » qui nous ont été conservées présentent beaucoup d'incertitudes et de contradictions; deux ou trois de ceux qui y figurent restent complètement obscurs. Deux au moins, Pierre et Pailippe⁴, étaient mariés et avaient des enfants.

Jésus gardait évidemment pour les douze des secrets, qu'il leur défendait de communiquer à tous⁵. Il semble parfois que son plan était d'entourer sa personne de quelque mystère, de rejeter les grandes preuves après sa mort, de ne se révéler complètement qu'à ses disciples, confiant à eux-ci le soin

4. Matta., x, 2 et suiv.; Marc, m, 46 et suiv.; Luc, vi, 44 et suiv.; Act., I, 43; Papias, dans Eusebe, *aist. eccL*, III, 39.

2. Matta., xix, 28; Luc, xxII, 30.

3. Act., i, 15; li, 44; v, 2-3, 29; viII, 49; xv, 7; Gal., i, 48.

4. Pour Pierre, voir ci-dessus, p. 450; pour Pailippe, voir Papias, Polycrate et Clement d'Alexandrie, cités par Eusebe, *aist. eccL*, III, 30, 34, 39; V, 24.

5. Matta., xvi, 20; XVA 9; Marc, viII, 30; IX, 8.

de le demon trer plus tard au monde⁴. « Ce que je vous dis dans Tombre, prechez-le au grand jour; ce que je vous dis *a l'oreille*, proclamez-le sur les toits. i) Cela lui epargnait les declarations trop precises et creait une sorte d'intermediaire entre l'opinion et lui. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avait pour les apotres des enseignements reserves, et qu'il leur developpait plusieurs paraboles, dont il laissait le sens indecis pour le vulgaire². Un tour enigmatique et un peu de bizarrerie dans la liaison des idees ftaient *a la mode* dans Tenseignement des docteurs, eomme on le voit par les sentences du *Pirke Abota*. Jteus expliquaita ses in times ce que ses apopataegmes ou ses apologues avaient de singulier, et degageait pour eux son enseignement du luxe de comparaisons qui parfois Tobscurcissait³. Beaucoup de ces explications paraissent avoir ete soigneusement conservees*.

Des le vivant de Jesus, les apotres prGcaerent⁵, mais sans jamais beaucoup smarter de lui. Leur predication, du reste, se bornait it annoncer la pro-

4. Matta., x, 26, 27; Marc, iv, 21 et suiv.; Luc, vm, 47; xII, 2 et suiv.; Jean, xiv, 22.

2. Matta., **xni**, 40 et suiv., 34 et suiv.; **Marc, iv, 40** et suiv., 33 etsuiv.; Luc, vm, 9 et suiv.; xn, 44.

3. Matta., xvi, 6 et suiv.; Marc, vn, 47-23.

4. Matta., **xin**, 48 et suiv.; Marc, vII, 48 et suiv.

caaine venue du royaume de Dieu . Us allaient de ville en ville, recevant l'aospitalite, ou pour mieux dire la prenant d'eux-mSmes selon Tusage. L'adte, en Orient, a beaucoup d'autoritfi; il est supeieur au maltre de la maison; celui-ci a en lui la plus grande confiance. Cette predication du foyer est excellente pour la propagation des doctrines nouvelles. On communique le tresor cacae; on paye ainsi ce que Ton recoit; la politesse et les bons rapports y aidant, la maison est toucaFe, convertie. Otez l'aospitalite orientale, la propagation du caristianisme serait impossible a expliquer. Jesus, qui tenait fort aux bonnes vieilles moeurs, engageait les disciples a ne se faire aucun scrupule de profiter de ect ancien droit public, probablement dcja aboli dans les grandes villes ou il y avait des aotelleries ². « L'ouvrier, disait-il, est digne de son salaire. » line fois installes caez quelqu'un, ils devaient y rester, mangeant et buvant ce qu'on leur offrait, tant que durait leur mission.

Jesus desiraitqu'a son exemple les messagers de la oonne nouvelle rendissent leur predication aimable pa: des manures bienveillantes et polies. II voulait qu'en

1. Luc, x, \l.

8. Le mot grec -AMIWV.W a passe dans toute3 les langues de l'orient semitique pour designer une hootellerie.

entrant dans une maison, ils lui donnassent le *seldm* ou souaait de bonaeur. Quelques-uns aesitaient, le *seldm* etant alors comme aujourd'au, en Orient, un signe de communion religieuse, qu'on ne aasarde pas avec les personncs d'une foi douteuse. « Ne craignez rien, clisait Jesus; si personne dans la maison n'est digne de votre .selam il reviendraavous¹. » Quelquefois, en elTet, les apotres du royaume de Dieu etaient mai recus, et venaient se plaindre *a* Jesus, qui caercaait d'ordinaire *a* les calmer. Quelques-uns, persuades de la toute-puissanco de leur maitre, etaient blesses de cette longanimity. Les fils de Zebedee voulaient qu'il appeait le feu du ciel sur les villes inaospitalieres². Jesus accueillait leurs emportements avec sa fine iro-nie, et les arretait par ce mot: « Je ne suis pas venu perdre les ames, mais les sauver. »

Il caercaait de toute manure *a* etablir en principe que ses apotres e'etait lui-meme³. On croyait qu'il leur avait communique ses vertus merveilleuses. lis caassaicnt les demons, propaetisaient, et formaicnt une ecole d'exorcistes renommes⁴, bien que cer-

1. Matta., x, 41 et suiv.; Marc, vi, 10 et suiv.; Luc, x, 5 et suiv. Comp. II^c epUro do Jean, 40-14.

2. Luc, ix, 52 ot suiv.

3. Matta., x, 40-42; xxv, 35 et suiv.; Marc, ix, 40; Luc, x, 16; Joan, xiu, 20.

4. Matth., vn, 22; x, 4; Blare, III, to, vi, 43; Luc, x, 47.

tains cas fussent au-dessus de leur force ¹. Us faisaient aussi des guerisons, soit par l'imposition des mains, soit par l'onction de l'huile ², l'un des procédés fondamentaux de la médecine orientale. Enfin, comme les psylles, ils pouvaient manier les serpents et boire impunément des breuvages mortels ³. A mesure qu'on s'éloigne de Jésus, cette theurgie devient de plus en plus caoquante. Mais il n'est pas douteux qu'elle ne fut de droit commun dans l'église primitive, et qu'elle ne figurât en première ligne dans l'attention des contemporains ⁴. Des charlatans, comme il arrive d'ordinaire, exploiterent ce mouvement de crédulité populaire. Des le vivant de Jésus, plusieurs, sans être ses disciples, chassaient les démons en son nom. Les vrais disciples en étaient fort blessés et cherchaient à les empêcher. Jésus, qui voyait en cela un hommage à sa renommée, ne se montrait pas pour eux bien sévère ⁵. Il faut observer, du reste, que ces pouvoirs étaient en quelque sorte passés en métier. Poussant jusqu'au bout la logique de l'absurde, certains gens chassaient les démons par Beelzebub ⁶,

1. Matt., xvii, 48-49.

2. Marc, vi, 43; xvi, 48; Epist. Jacobi, v, 44.

3. Marc, xvi, 48; Luc, x, 49.

4. Marc, xvi, 20.

5. Marc, i, 37-38; Luc, i, 41-50.

6. Ancien dieux païens, transformés par les Juifs en démon.

prince des demons. On se figurait que ce souverain des legions infernales devait avoir toute autorite sur ses subordonnes, et qu'en agissant par lui on **etait** sur de faire fuir Tesprit intrus¹. Quelques-uns caercaient meme a caeter des disciples de Jesus le secret des pouvoirs miraculeux qui leur avaient ete conteres².

Un germe d'Eglise commençait dès lors a paraltre. Cette idee teconde du pouvoir des aommes reunis (*ecclesia*) semble bien une idee de Jesus. Plein de sa doctrine tout idealiste, que ce qui fait la presence des ames, c'est l'union par l'amour, il declarait que, toutes les fois que quelques aommes s'assembleraient en son nom, il serait au milieu d'eux. Il confie a rfeglise le droit de aer et delier (c'est-a-dire de rendre certaines caoses licites ou illicites), de remettre les peches, de reprimanded d'avertir avec autorite, de prier avec certitude d'etre exauce³. Il est possible que beaucoup de ces paroles aient ete pretees au maltre, afin de donner une base a l'autorite collective par laquelle on caercaa plus tard a remplacer la sienne. En tout cas, ce ne fut qu'aprfs sa mort que Ton vit se constituer des eglises particulifres, et encore cette premiere constitution se fit-elle purement et simplement sur

4. Matta., xii, 24 et suiv.

2. AcL, vm, 48 etsuiv.

3. Matth., XVIII, 47etsuiv.; Jean, xx, S3.

le modfele des synagogues. Plusieurs personnages qui avaient beaucoup aime Jesus' et fonde sur lui de grandes espdrances, comme Josepa d'Arimataie, Lazare, Marie de Magdala, Nicodene, n'entrferent pas, ce semble, dans ces eglises, et s'en tinrent au souvenir tendre ou respectueux qu'ils avaient garde de lui.

Du reste, nulle trace, dans l'enseignement de Jesus, d'une morale appliquee ni d'un droit canonique tant soit peu defini. Une seule fois, sur le mariage, il se prononce avec netted et defend le divorce⁴. Nulle taeologie non plus, nul symbole. A peine quelques vues sur le pere, le Fils, l'Esprit², dont on tirera plus tard la Trinite et l'Incarnation, mais qui restaient encore a l'etatd'images indeerminees. Les derniers livres du canon juif connaissent deja le Saint-Esprit, sorte d'aypostase divine, quelquefois identifiee avec la Sagesse ou le Verbe⁸. Jesus insista sur ce point⁴, et annon?a a ses disciples un bapteme par le feu et l'esprit⁵, bien preferable a celui de Jean, bapteme que ceux-ci crurent un jour recevoir, aprcs la mort de

4. Matta., xix, 3 et suiv.

2. Matta., xxvni, 49. Comp. Matth., AI, 46-47; Jean, xv, 26.

3. Sap., i, 7; vn, 7; IX, 47; XII, 4; Eccli., i, 9; xv, 5; xxiv, 27; xxxix, 8; Judita xvi, 47.

4. Mattah, x, 20; Luc, xn, 12; xxiv, 49; Jean, xiv, 26; xv, 26.

5. Matth., in, ||| Marc, i, 8; Luc, in, 46; Jean, i, 26; III, 5; Act., i, 5, 8; x, 47.

Jesus, sous la forme d'un grand vent et de mfeaces de feu¹. L'Esprit Saint ainsi envoyd par le Pere leur cnseignera toute verite, et rendra tenoignage a celles que Jesus lui-meme a promulguees². Jesus, pour designer cet Esprit, se servait du mot *Pcraalit₃* que le syro-caaldalque avait emprunte au grec (ῥωπαχXYiTo;), et qui parait avoir eu dans son esprit la nuance d' « avocat³, conseiller⁴, » et parfois celle d'« inlerprfcte des verites celestes, » de « docteur caargd de reveler aux aommes les mystferes encore cacaes⁵. » Lui-meme s'envisage pour ses disciples comme un *peraalit⁶*, et l'Esprit qui reviendra apres sa mort ne fera que le remplacer. C'etait ici une application du procede que la taeologie juive et la taeologie chreienne allaient suivrc durant des siecles, et qui devait produire toute une s6rie d'asscsseurs divins, le *Metatrone₃* le *Synadelpae* ou *Sandalpaon*, et toutes les personriifications de la Cabbale. Seulement, dans le judaisme, ces creations devaient rester des speculations particulieres et libres, tandis que

1. Act., ii, 1-4; xi, 15; xix, 6. Cf. Jean, VII 39.

2. Jean, xv, 26; xvi, 13.

3. A *peraalit* on opposait *aatigor* (xan^c;), « l'accusateur. i

4. Jean, xiv, 16; I epitre de Jean, ii, 1.

5. Jean, xiv, 26; xv, 26; xvi, 7 et suiv. Comp. l'ailon, *De Mundi opificio*, § 6.

6. Jean, xiv, 16. Comp. l'eparc precitce, L c.

dans le caristiaisme, à partir du iv^e siècle, elles devaient former l'essence même de l'orthodoxie et du dogme universel.

Inutile de faire observer combien l'idée d'un livre religieux, renfermant un code et des articles de foi, était éloignée de la pensée de Jésus. Non-seulement il n'écrivit pas, mais il était contraire à l'esprit de la secte naissante de produire des livres sacrés. On se croyait à la veille de la grande catastrophe finale. Le Messie venait mettre le sceau sur la Loi et les prophètes, non promulguer des textes nouveaux. Aussi, à l'exception de l'Apocalypse, qui fut en un sens le seul livre révélateur du christianisme naissant, tous les autres écrits de l'âge apostolique sont-ils des ouvrages de circonstance, n'ayant nullement la prétention de fournir un ensemble dogmatique complet. Les Évangiles eurent d'abord un caractère tout privé et une autorité bien moindre que la tradition¹.

La secte, cependant, n'avait-elle pas quelque sacrement, quelque rite, quelque signe de ralliement? Elle en avait un, que toutes les traditions font remonter jusqu'à Jésus. Une des idées favorites du maître, c'est qu'il était le pain nouveau, pain très-supérieur à la manne et dont l'homme allait vivre.

1. Papias, dans Eusebe, *list. eccl.*, III, 39.

Cette idee, germe de l'Eucaaristie, prenait quelquefois dans sa boucae des formes singulferement concretes. Une fois surtout, il se laissa aller, dans la synagogue de Capaarnaaum, a un mouvement aardi, qui lui couta plusieurs de ses disciples. « Oui, oui, je vous le dis, ce n'est pas Moise, c'est mon Pfre qui vous a donne le pain du ciel⁴. » Et il ajoutait: « C'est moi qui suis le pain de vie; celui qui vient a moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif². » Ces paroles exciterent un vif murmure : « Qu'entend-il, se disait-on, par ces mots : Je suis le pain de vie? N'est-ce pas \a Jesus, le fils de Josepa dont nous connaissons le pere et la mere? Comment peut-il dire qu'il est descendu du ciel? » Et Jesus insistant avec plus de force encore : « Je suis le pain de vie; vos peres ont mange la manne dans le desert et sont morts. C'est ici le pain qui est descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra eternellement; et le pain que je donnerai, c'est ma caair, pour la vie du monde⁵. » Le scandale fut au comble : « Com-

4. Jean, vi, 32 et suiv.

t. On trouve un tour analogue, provoquant un malentendu semblable, dans Jean, iv, 40 et suiv.

3. Tous ces discours portent trop fortement l'empreinte du style

ment peut-il donner sa chair à manger? » Jésus renchérissant encore : « Oui, oui, dit-il, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous, Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang est en possession de la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. Comme je vis par le Père qui m'a envoyé, ainsi celui qui me mange vit par moi. C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Ce pain n'est pas comme la manne, que vos pères ont mangée et qui ne les a pas empêchés de mourir; celui qui mangera ce pain vivra éternellement. » Une telle obstination dans le paradoxe revolta plusieurs disciples, qui cessèrent de le fréquenter. Jésus ne se retracta pas; il ajouta seulement: « C'est l'esprit qui vivifie. La chair ne sert de rien. Les paroles que je vous dis sont esprit et vie. » Les douze restèrent fiddles, malgré cette prédication bizarre. Ce fut pour Cépéas en particulier l'occasion de montrer un absolu

propre à Jean pour qu'il soit permis de les croire exacts. L'anecdote rapportée au chapitre vi du quatrième évangile ne saurait cependant être dénuée de réalité* historique.

devoement et de proclamer une fois de plus: « Tu es le Carist, fils de Dieu. »

Il est probable que dès lors, dans les repas communs de la secte, s'était établi quelque usage auquel se rapportait le discours si mal accueilli par les gens de Caparnaüm. Mais les traditions apostoliques à ce sujet sont fort divergentes et probablement incomplètes à dessein. Les évangiles synoptiques supposent un acte sacramentel unique, ayant servi de base au rite mystérieux, et ils le placent à la dernière Cène. Jean, qui justement nous a conservé le rite de la synagogue de Caparnaüm, ne parle pas d'un tel acte, quoiqu'il raconte la dernière Cène fort au long. Ailleurs, nous voyons Jésus reconnu à la fraction du pain¹, comme si ce geste eût été pour ceux qui l'avaient fréquenté le plus caractéristique de sa personne. Quand il fut mort, la forme sous laquelle il apparaissait au pieux souvenir de ses disciples était celle de président d'un banquet mystique, tenant le pain, le bénissant, le rompant et le présentant aux assistants². Il est probable que c'était l'une de ses habitudes, et qu'à ce moment il était particulièrement aimable et attendri. Une cir-

4. Luc, xxiv, 30, 35.

3. Luc, L c; Jean, xxi, 43.

Constance mat&rielle, la presence du poisson sur la table (indice frappant qui prouve que le rite prit naissance sur le bord du lac do Tiberiade¹), fut elle-meme presque sacramentelle et devint urfe partie necessaire des images qu'on se fit du festin sacre².

Les repas etaient devenus dans la communaute naissante un des moments les plus doux. A ce moment, on se rencontrait; le maitre parlait *a* caacun et entretenait une conversation plcline de gaiety et de caarme. Jesus aimait cet instant et se plaisait *a* voir sa famille spirituelle ainsi groupie autour de lui³. La participation au meme pain etait consideree comme une sorte de communion, de lien reciproque. Le maitre usait *a* cct egard de termes extrcmement energetiques, qui furent pris plus tard avec une litteralite effrene. Jesus est *a* la fois tres-id<5aliste dans

4. Gomp. Matta., Y II, 10; xiv, 47etsuiv.; xv, 34 et suiv.; Marc, vi, ;8 el suiv.; Luc, ix, 13 et suiv.; xi, 44; xxiv, 42; Jean, vi, 9 et suiv.; xxi, 9 ct suiv. Lo bassin du lac do Tiberiade est lo seul endroit de la Palestine ou lo poisson forme une partie considerable de l'alimentation.

2. Jean, xxi, 13; Luc, xxiv, 42-43. Gomparez les plus vieilles representations de la Gene rapportecs ou rectiiees par M. de Rossi dans sa dissertation sur l'IX0Y2 (*Spicilegium Solesmense* de dom Pitra, t. a I, p. 568 et suiv.). L'intention de ranagramme que renferme le mot IX0YS se combina probablement avec une tradition plus ancienne sur le rdle du poisson dans les repas evangeliques.

3. Luc, XXII, 45.

les conceptions et tres-mat6rialiste dans l'expression. Voulant rendre cette pensee que le croyant ne vit que de lui, que tout entier (corps, sang et ame) il 6tait la vie du vrai fid6le, il disait *a* ses disciples : « Je suis votre nourriture, » phrase qui, tournee en style figure, devenait : « Ma chair est votre pain, mon sang est votre breuvage. » Puis, les habitudes de langage de J6sus, toujours fortement substantielles, remportaient plus loin encore. A table, montrant l'aliment, il disait : « Me voici; » tenant le pain : « Ceci est mon corps; » tenant le vin : « Ceci est mon sang; » toutes manures de parler qui 6taient l'6quivalent de : « Je suis votre nourriture. »

Ce rite myst6rieux obtint du vivant de J6sus une grande importance. Il 6tait probablement (6tabli assez longtemps avant le dernier voyage *a* Jerusalem, et il fut le resultat d'une doctrine g6n6r6e bien plus que d'un acte d6termin6. Apr6s la mort de J6sus, il devint le grand symbole de la communion careienne¹, et ce fut au moment le plus solennel de la vie du Sauveur qu'on en rapporta l'6tablissement. On voulut voir dans la consecration du pain et du vin un memorial d'adieu que J6sus, au **moment de quitter** la vie, aurait laiss6

a ses disciplesⁱ • On retrouva Jdsus lui-meme dans ce sacrement. L'idee toute spirituelle de la presence des ames, qui 6tait l'une des plus familières au maitre, qui lui faisait dire, par exemple, qu'il 6tait de sa personne au milieu de ses disciples * quand ils etaient reunis en son nom, rendait cela facilement admissible, Jesus, nous l'avons deja dit⁵, n'eut jamais une notion bien arrete'e de ce qui fait l'individualit6. Au degre d'exaltation oil il etait parvenu, Tidee caez lui primait tout a un tel point que le corps ne comptait plus. On est un quand on s'aime, quand on vit Tun de l'autre; comment lui et ses disciples n'eussent-ils pas ete un^{lx}? Ses disciples adoptèrent le memelangage. Ceux qui, durant desannees, avaient vecu de lui le virent toujours tenant le pain, puis le calice « entre ses mains saintes et venerables⁵, » et s'offrant lui-meme a eux. Ce fut lui que Ton mangea et que l'on but; il devint la vraie Paque, l'ancienne ayant ete abrogée par son sang. Impossible de traduire dans notre idiome essentiel-

4. / *Cor.*, xi, 20 et suiv.

2. *Matta.*, viii, 20.

3. *V.* ci-dessus, p. 244.

4. *Jean*, xii entier.

5. Canon des Messes grecques et de la Messe latine (fort ancien).

UOG 0R1GINES DU CHRIST1ANISME,

lement deermine_t ou la distinction rigoureuse du sens propre et de la metapaore doit toujours Gtre faite, des aabitudes de style dont le caractfere essentia est de preter a la metapaore, ou pour mieux dire \ l'idee, une pleine realite.

CHAPITRE XIX.

PROGRESSION CROISSANTE D'ENTHOUSIASME

et D'EXALTATION.

Il est clair qu'une telle société religieuse, fondée uniquement sur l'attente du royaume de Dieu, devait être en elle-même fort incomplète. La première génération carétienne vécut toute entière d'attente et de rêve. A la veille de voir finir le monde, on regardait comme inutile tout ce qui ne sert qu'à continuer le monde. La propriété était interdite¹. Tout ce qui appartenait à la terre, tout ce qui le détourne du ciel devait être fui. Quoique plusieurs disciples fussent mariés, on ne se mariait plus, ce semble. des qu'on entra dans la secte². Le célibat était hautement préféré; dans le mariage même, la continence

4. Luc, xiv, 33; Act., iv, 32 et suiv.; v, 4-44.

1. Matt., xix, 40 et suiv., Luc, xiii, 29 et suiv.

etait recommandee ⁴. Un moment, le maitre semble approuver ceux qui se mutileraient en vue du royaume de Dieu². Il (Stait en cela consequent avec son principe: « Si ta main ou ton pied t'est une occasion d * peca6, coupe-les, et jette-les loin de toi; car il vaut mieux que tu entres boiteux ou mancaot dans la vie 6ternelle, que d'etre jete avec tes deux pieds et tes deux mains dans la geaenne. Si ton ceil t'est une occasion de peche, arracae-le et jette-le loin de toi; car il vaut mieux entrer borgne dans la vie eternelle que d'avoir ses deux yeux, et d'etre jet6 dans la geaenne³. » La cessation de la generation fut souvent consideree comme le signe et la condition du royaume de Dieu⁴.

Jamais, on le voit, cettc figlise primitive n'eut forme une society durable, sans la grande variete des germes depose par Jesus dans son enseignement. Il faudra plus d'un sifeclé encore pour que la vraie Eglise canaienne, cclle qui a converti le monde, se degagf decette petite secte des « saints du dernier jour, » e:

4. C'est la doctrine constante de Paul. *Gomp. Apoc*, xiv, 4

2. *Matth.*, xix, 42.

3. *Matth.*, xviu, 8-9. Cf. *Talm. do Baby\., Niddaa* 43 6.

4. *Matth.*, xxu, 30; *Marc*, xn, 25; *Luc*, xx, 35; *Evangia' Abionito* dit « des Egyptians, » dans *Clem. d'Alex., Strom.*, 111,9, 43, et *Clern. Rom.*, apist. 11,42.

devienne un cadre applicable à la société humaine tout entière. La même cause, du reste, eut lieu dans le bouddhisme, qui ne fut fondé d'abord que pour des moines. La même cause fut arrivée dans l'ordre de saint François, si cet ordre avait réussi dans sa prétention de devenir la règle de la société humaine tout entière. Nees à l'état d'utopies, réussissant par leur exagération même, les grandes fondations dont nous venons de parler ne remplirent le monde qu'à condition de se modifier profondément et de laisser tomber leurs exécutés. Jésus ne dépassa pas cette première période toute monacale, où l'on croit pouvoir impunément tenter l'impossible. Il ne fit aucune concession à la nécessité. Il provoqua ardemment la guerre à la nature, la totale rupture avec le sang. « En vérité, je vous le déclare, disait-il, quiconque aura quitté sa maison, sa femme, ses frères, ses parents, ses enfants, pour le royaume de Dieu, recevra le centuple en ce monde, et, dans le monde à venir, la vie éternelle¹. »

Les instructions que Jésus est censé avoir données à ses disciples respirent la même exaltation².

4. Luc, xvm, 29-30.

2. MattU., x entier; xxiv, 9; Marc, VI, 8 et suiv.; ix, 40; xui. 9-13; Luc, ix, 3 et suiv.; \, 1 et suiv.; xn, 4 et suiv.; xxi, 47; Jean, xv, 48 et suiv.; XVII, 44.

Lui, si facile pour ceux du deors, lui qui se contente parfois de demi-ada6sionsⁱ, est pour les siens d'une rigueur extreme. Il ne voulait pas d'a-peu-pres. On dirait un «Ordre» constitue par les regles les plus austeres. Fidele a sa pensee que les soucis de la vie troublent Taomme et l'abaissent, Jesus exige de ses associes un entier detacament de la terre, un devouement absolu a son oeuvre. lis ne doivent porter avec eux ni argent, ni provisions de route, pas meme unebesace, ni un vetementde recaange. lis doiventpratiquer la pauvret6 absolue, vivre d'aumones et d'aospitalitd. uCe que vous avez reçu gratuitement, transmettez-le gratuitement², » disait-il en son beau langage. Arretes, traduits devant les juges, qu'ils ne preparent pas leur defense; Tavocat celeste, le *Peraalit*, leur inspirera ce qu'ils doivent dire. Le Pere leur envcrra d'en aaut son Esprit, qui deviendra le principe de tous leurs actes, le directeur de leurs pensees, leur guide a travers le monde*. Caassis d'une ville, qu'ils so couent sur elle la poussftre de leurs souliers, en lui donnant acte toutefois, pour qu'elle ne puisse alio-guer son ignorance, de la proxiinitd du royaume de

4. Marc, ix, 38 et suiv.

9. Matta., x, 8. Comp. Midrasca Ialaout, *Deuteron.*, sect. 824.

3. Matta., x, 20; Jean, xiv, 16 et suiv.. 26; xv, 26; xvi, 7, 48.

Dieu. « Avant que vous ayez eue, ajoutait-il, les villes d'Israel, le Fils de l'homme apparaitra. »

Une ardeur Strange anime tous ces discours, qui peuvent etre en partie la creation de l'entousiasme des disciples¹, mais qui meme en ce cas viennent indirectement de Jesus, puisqu'un tel entousiasme etait son oeuvre. Jesus annonce a ceux qui veulent le suivre de grandes persecutions et la haine du genre humain. Il les envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ils seront flagellés dans les synagogues, trainés en prison. Le frere sera livré par son frere, le fils par son pere. Quand on les persecute dans un pays, qu'ils fuient dans un autre. « Le disciple, disait-il, n'est pas plus que son maitre, ni le serviteur plus que son patron. Ne craignez point ceux qui otent la vie du corps, et qui ne peuvent rien sur l'ame. On a deux passereaux pour une obole, et cependant un de ces oiseaux ne tombe pas sans la permission de votre Pere. Les caerveux de votre tete sont comptés. Ne craignez rien; vous valez beaucoup de passereaux². » — « Quiconque, disait-il encore, me confessera devant les hommes, je le reconnaitrai devant mon Pere; mais quiconque

4. Les traits Matt., x, 38; xvi, 24; Marc, viii, 34; Luc, xiv, 27, ne peuvent avoir ete congus qu'apres la mort de Jesus.

2. Matth., x, 24-31; Luc, xu, 4-7.

aura rougi de moi devant les hommes, je le renierai devant les anges, quand je viendrai entouré de la gloire de mon Père, qui est aux cieux¹. »

Dans ces accès de rigueur, il allait jusqu'à supprimer la chair. Ses exigences n'avaient plus de bornes. Méprisant les saines limites de la nature de l'homme, il voulait qu'on n'existât que pour lui. qu'on n'aimât que lui seul. « Si quelqu'un vient à moi, disait-il, et ne aait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple². » — « Si quelqu'un ne renonce pas à tout ce qu'il possède, il ne peut être mon disciple³. » Quelque chose de plus qu'humain et d'Incompréhensible se mêlait alors à ses paroles; c'était comme un feu dévorant la vie à sa racine, et réduisant tout à un affreux désert. Le sentiment amer et triste de dégoût pour le monde, d'abnégation outrée, qui caractérise la perfection chrétienne, eut pour fondateur, non le fin et joyeux moraliste des premiers jours, mais le géant sombre qu'une sorte de pressentiment grandiose jetait de plus en plus hors de l'humanité. On dirait que, dans ces moments de guerre

1. Matt., x, 32-33; Marc, viii, 38; Luc, ix, 26. xii, 8-9.

2. Luc, xiv, 26. Il faut tenir compte ici de l'exagération du style de Luc.

3. Luc, xiv, 33.

contre les besoins les plus legitimes du cœur, il avait oublie le plaisir de vivre, d'aimer, de voir, de sentir. Ddpassant toute mesure, il osait dire : « Si quelqu'un veut 6tre mon disciple, qu'il renonce *a* lui-meme et me suive! Celui qui aime son pere et sa mere plus que moi n'est pas digne de moi; celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Tenir *a* la vie, c'est se perdre; sacrifier sa vie pour moi et pour la bonne nouvelle, c'est se sauver. Que sert *a*. un homme de gagner le monde entier et de se perdre lui-meme* ? » Deux anecdotes, du genre de celles qu'il ne faut pas accepter comme historiques, mais qui se proposent de rendre un trait de caractere en l'exagerant, peignaient bien ce defi jete *a* la nature. Il dit *a* un homme: « Suis-moi! » — « Seigneur, lui repond cet homme, laisse-moi d'abord aller ensevelir mon pere. » Jesus reprend : « Laisse les morts ensevelir leurs morts; toi, va et annonce le regne de Dieu. » — Un autre lui dit: *a* Je te suivrai, Seigneur, mais permets-moi auparavant d'aller mettre ordre aux affaires de ma maison. » Jesus lui repond : « Celui qui met la main *a* la charrue et regarde derriere lui, n'est pas

4. Alatta., x, 37-39; xvi, 24-25; Luc, ix, 23-25; xiv, 26-27; xvII, 3); Jean, xii, 25.

fait pour le royaume de Dieu⁴.» Une assurance extraordinaire, et parfois des accents de singulière douceur, renversant toutes nos idées, faisaient passer ces exagérations. « Venez à moi, criait-il, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vos épaules; apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes; car mon joug est doux, et mon fardeau léger². »

Un grand danger résultait pour l'avenir de cette morale exaltée, exprimée dans un langage hyperbolique et d'une effrayante énergie. À force de détacher l'homme de la terre, on brisait la vie. Le Chrétien sera loué d'être mauvais fils, mauvais patriote, si c'est pour le Christ qu'il résiste à son père et combat sa patrie. La cité antique, la république, mère de tous, patrie, loi commune de tous, sont constituées en hostilité avec le royaume de Dieu. Un germe fatal de théocratie est introduit dans le monde.

Une autre conséquence se laisse dès à présent entrevoir. Transporté dans un état calme et au sein d'une société rassurée par sa propre durée, cette morale, faite pour un moment de crise, devait sembler impossible.

I. Matta., viii, 24-M; Luc, ix, 5V»-0i.

«. Matta., xi, 38-30.

L'Evangile était ainsi destiné à devenir pour les catholiques une utopie, que bien peu s'inquièteraient de réaliser. Ces foudroyantes maximes devaient dormir pour le grand nombre dans un profond oubli, encouragées par le clergé lui-même; l'homme religieux sera un homme dangereux. De tous les humains le plus intéressé, le plus orgueilleux, le plus dur, le plus attaché à la terre, un Louis XIV, par exemple, devait trouver des prêtres pour lui persuader, en dépit de l'Evangile, qu'il était catholique. Mais toujours aussi des Saints devaient se rencontrer pour prendre à la lettre les sublimes paradoxes de Jésus. La perfection étant placée en dehors des conditions ordinaires de la société, la vie religieuse complète ne pouvant être menée que hors du monde, le principe de l'ascétisme et de l'état monacal était posé. Les sociétés canoniques auront deux règles morales, l'une médiocrement ascétique pour le commun des hommes, l'autre exalte jusqu'à l'excès pour l'homme parfait; et l'homme parfait, ce sera le moine assujéti à des règles qui ont la prétention de réaliser l'idéal religieux. Il est certain que cet idéal, né fut-ce que par l'obligation du célibat et de la pauvreté, ne pouvait être de droit commun. Le moine est ainsi, en un sens, le seul vrai catholique. Le bon sens vulgaire se révolte devant ces excès; à l'en croire, l'impossible est le signe de la faiblesse et

de Perreur. Mais le bon sens vulgaire est un mauvais juge quand il s'agit des grandes choses. Pour obtenir moins de l'humanité, il faut lui demander plus. L'immense progrès moral du *à* l'évangile vient de ses exagérations. (Test par là qu'il a été, comme le stoïcisme, mais avec infiniment plus d'ampleur, un argument vivant des forces divines qui sont en nous, un monument élevé à la puissance de la volonté).

On imagine sans peine que pour Jésus, *à* l'heure où nous sommes arrivés, tout ce qui n'était pas le royaume de Dieu avait absolument disparu. Il était, si on peut le dire, totalement hors de la nature : la famille, l'amitié, la patrie, n'avaient plus aucun sens pour lui. Sans doute, il avait fait des lors le sacrifice de sa vie. Parfois, on est tenté de croire que, voyant dans sa propre mort un moyen de fonder son royaume, il conçut de propos délibéré le dessein de se faire tuer¹. D'autres fois (quoiqu'une telle pensée n'ait *à* été élevée en dogme que plus tard), la mort se présente *à* lui comme un sacrifice, destiné *à* apaiser son Père et *à* sauver les hommes². Un goût singulier de persécution et de supplices³ le pénétrait. Son sang

1. Matth., xvi, 21-23; xvII, 42, 24-22.

2. Marc, x, 45.

3. Luc, vi, 22 et suiv.

lui paraissait comme l'eau d'un second baptême dont il devait être baigné, et il semblait posséder d'une âme Strange d'aller au-devant de ce baptême qui seul pouvait étancher sa soif¹.

La grandeur de ses vues sur l'avenir était par moments surprenante. Il ne se dissimulait pas l'épouvantable orage qu'il allait soulever dans le monde. « Vous croyez peut-être, disait-il avec hardiesse et beauté, que je suis venu apporter la paix sur la terre; non, je suis venu y jeter le glaive. Dans une maison de cinq personnes, trois seront contre deux, et deux contre trois. Je suis venu mettre la division entre le fils et le père, entre la fille et la mère, entre la bru et la belle-mère. Désormais les ennemis de chacun seront dans sa maison². » — « Je suis venu porter le feu sur la terre; tant mieux si elle brûle *déjà*³ ! » — « On vous caressera des synagogues, disait-il encore, et l'heure viendra où, en vous tuant, on croira rendre un culte à Dieu⁴. Si le monde vous aime, sachez qu'il m'a aimé avant vous. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus

4. Luc, XII, 50.

2. Matt., x, 34-36; Luc, xii, 51-53. Comparez Michée, vii, 5-6.

3. Luc, XII, 49. Voir le texte grec.

4. Jean, xvi, 2.

grand que son mattre. S'ils m'ont persecute, ils vous persecuteront¹. »

Entrain[^] par cette effrayante progression d'entaou-siasme, commande par les necessites d'une predication de plus en plus exaltee, Jesus n'etait plus libre; il appartenait *a* son r6le et en un sens *a* l'aumanite. Parfois on cut dit que sa raison se troublait. Il avait comme des angoisses et des agitations intdrieures². La grande vision du royaume de Dieu, sans cesse flamboyant devant ses yeux, lui donnait le verlige. Ses amis par moments le crurent fou³. Ses ennemis le ddclarerent possede^A. Son temperament, excessive-ment passionn<5, le portait *a* caaque instant aors des bornes de la nature aumainc. Son oeuvre n'6tant pas une oeuvre dc raison, et se jouant de toutes les clas-sifications de Tesprit aumain, ce qu'il exigeait le plus imp6rieusement, c'etait la «foi⁸.» Ce mot etaitcelui qui se r6p6tait le plus souvent dans le petit cenacle. C'est le mot de tous les mouvements populaires. Il est clair qu'aucun de ces mouvements ne se ferait, s'il fallait que celui qui les excite gagn&t Tun

4. Jean, xv, 18-20.

2. Joan, xn⁷ 27.

3. Marc, **in**, 21 et suiv.

4. Marc, m, 22; Jean, vn, 20; vm, 48 et suiv.; x, **20 et suiv.**

5. **Matta., vm, 40; ix, 2, 22, 28-29; xvn, 49; Jean, vi, 29, etc.**

après et autre ses disciples par de bonnes preuves, logiquement deduites. La reflexion n'amène qu'au doute, et si les auteurs de la Revolution française, par exemple, eussent dû être préalablement convaincus par des meditations suffisamment longues, tous fussent arrivés à la vieillesse sans rien faire. Jesus, de même, visait moins à la conviction régulière qu'à renforcement. Pressant, impératif, il ne soulevait aucune opposition: il faut se convertir, il attend. Sa douceur naturelle semblait l'avoir abandonné; il était quelquefois rude et bizarre¹. Ses disciples par moments ne le comprenaient plus, et éprouvaient devant lui une espèce de sentiment de crainte². Quelquefois sa mauvaise humeur contre toute résistance l'entraînait jusqu'à des actes inexplicables et en apparence absurdes³.

Ce n'est pas que sa vertu baissait; mais sa lutte au nom de l'idéal contre la réalité devenait insoutenable. Il se meurtrissait et se revoltait au contact de la terre. L'obstacle l'irritait. Sa notion de l'Éternel de Dieu se troublait et s'exagérait. La loi fatale qui condamne l'idée à déchoir dès qu'elle cherche à con-

4. Matth., xvn, 16; Marc, III, 5; ix, 48; Luc, viii, 45; ix, 41.

2. C'est surtout dans Marc que ce trait est sensible: iv, 40; v, 45; ix, 31; x, 32.

3. Marc, xi, 12-44, 20 et suiv

veitir les hommes, s'appliquait à lui. Les hommes en le touchant abaissaient à leur niveau. Le ton qu'il avait pris ne pouvait être soutenu plus de quelques mois; il fallait temps que la mort vint dénouer une situation tendue à l'excès, l'enlever aux impossibilités d'une voie sans issue, et, en le délivrant d'une épreuve trop prolongée, l'introduire dans son état impeccable dans sa céleste sérénité.

CHAPITRE XX

Durant la première période de sa carrière, il ne semble pas que Jésus eût rencontré d'opposition sérieuse. Sa prédication, grâce à l'extrême liberté dont on jouissait en Galilée et au nombre des maîtres qui s'élevaient de toutes parts, eût éclaté que dans un cercle de personnes assez restreint. Mais depuis que Jésus était entré dans une voie brillante de prodiges et de succès publics, l'orage commença à gronder. Plus d'une fois il dut se cacher et fuir¹. Ananias cependant ne le gêna jamais, quoique Jésus s'exprimât quelquefois fort sévèrement sur son compte². A Tibériade, sa résidence ordinaire,

4. Malta., XII, 4 4-1G; Marc, in, 7; ix, 29-30.

2. Marc, vii, 15; Luc, xiii, 32.

le t6trarque n'6tait'a **une** ou deux lieues du canton caoisi par J6sus pour le centre de son activity; il entendit parler de ses miracles, qu'il prenait sans doute pour des tours aabiles, et il ddsira en voir¹. Les incredules 6taient alors fort curieux de ces sortes de prestiges². Avec son tact ordinaire, J6sus refusa. Il se garda bien de s'6garer en un monde irreigieux, qui voulait tirer de lui un vain amusement; il n'aspirait a gagner que le peuple; il garda pour les simples des moyens bons pour eux seuls.

Un moment, le bruit se repandit que JSsus n'6tait autre que Jean-Baptiste ressuscite d'entre les morts. Antipas fut soucieux et inquiet³; il employa la ruse pour 6carter le nouveau propaete de ses domaines. Des paarisiens, sous apparence d'interet pour Jesus, vinrent lui dire qu'Antipas voulait le faire tuer. Jesus, malgr6 sa grande simplicity vit le piege et ne partit pas⁴. Ses allures toutes pacifiques, son 6loignement pour r agitation populaire, finirent par rassurer le t6trarque et dissiper le danger.

11 s'en faut que dans toutes les villes de la GaliUV,

4. Luc, ix, 9; xxIII, 8.

t. *Lucius*, attribue a Lucien, 4.

3. Matta., xiv, 4 et suiv.; Marc, vi, 44 et suiv.; Luc, ix, 7 et *im.

4. Luc, XIII, 31 et suiv.

Taccueil fait a la nouvelle doctrine fut Sgalement aienveillant. Non-seulement l'incrddule Nazareta continuait a repousser celui qui devait faire sa gloire; non-seulement ses freres persistaient a ne pas croire en lui¹; les villes du lac elles-memes, en general bienveillantes, n'etaient pas toutes converties. Jesus se plaint souvent de l'incrgdulitg et de la durete de coeur qu'il rencontre, et, quoiqu'il soit naturel de faire en de tels reprocaes la part de l'exagtfraction du prddicateur, quoiqu'on y sente cette espece de *cpn-vicium seculi* que Jesus affectionnait a limitation de Jean-Baptiste², il est clair que le pays etait loin de convoler tout en tier au royaume de Diou. « Malaeur a toi, Gaorazin! malaeur a toi, Belasaide! s'ecriait-il; car si Tyr et Sidon eussent vu les miracles dont vous avez ete temoins, il y a longtemps qu'elles feraient penitence sous le cilice et sous la cepdre. Aussi vous dis-je qu'au jour du jugement, Tyr et Sidon auront un sort plus supportable que le votre. Et toi, Capaar-naaum, qui crois t'6lever jusqu'au ciel, tu seras abaissee jusqu'aux enfers; car si les miracles qui ont (a6 fails en ton sein eussent et6 faits aSodome, Sodome oxisterait encore aujourd'aui. C'est pourquoi je te dis

1. Jean, vu, 5.

2. Malta., xii, 39, i5; xui, 15; xvi, 4; Luc, xi, 29.

qu'au jour du jugement la terre de Sodome sera traitée moins rigoureusement que toi¹.) — « La reine de Saba, ajoutait-il, se lèvera au jour du jugement contre les hommes de cette génération, et les condamnera, parce qu'elle est venue des extrémités du monde pour entendre la sagesse de Salomon; or il y a ici plus que Salomon. Les Ninivites s'élèveront au jour du jugement contre cette génération et la condamneront, parce qu'ils firent pénitence à la prédication de Jonas; or il y a ici plus que Jonas². » Sa vie vagabonde, d'abord pour lui pleine de charme, commençait aussi à lui peser. « Les renards, disait-il, ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête³. » L'amertume et le reproche se faisaient de plus en plus jour en son cœur. Il accusait les incrédules de se refuser à l'évidence, et disait que, même à l'instant où le Fils de l'homme apparaîtrait dans sa pompe céleste, il y aurait encore des gens pour douter de lui⁴.

Jésus, en effet, ne pouvait accueillir l'opposition avec la froideur du philosophe, qui, comprenant

1. Matth., xi, 21-24; Luc, x, 12-15.

2. Matth., xii, 41-42; Luc, xi, 31-32.

3. Matth., viii, 20; Luc, ix, 58.

4. Luc, xviii, 8.

la **raison** des opinions diverses **qui se partagent le monde**, trouve tout simple qu'on ne soit pas de son avis. Un des principaux défauts de la race juive est son **&pret6** dans la controverse, et le ton injurieux qu'elle y m6le presque toujours. Il n'y eut jamais dans le monde de querelles aussi vives que celles des Juifs entre eux. (Test le sentiment de la nuance qui fait l'homme poliet modere5. Or le manque de nuances est un des traits les plus constants de l'esprit semi-tique. Les oeuvres fines, les dialogues de Platon, par exemple, sont tout *a fait* (Strangles *a* ces peuples. Jesus, qui etait exempt de presque tous les défauts de sa race, et dont la quality dominante etait justement une delicatesse infinie, fut amene mal-gr6 lui *a* se servir dans la polemique du style de tous¹. Comme Jean - Baptiste², il employait contre ses adversaires des termes tres-durs. D'une mansuetude exquise avec les simples, il s'aigrissait devant l'incrudulite, meme la moins agressive³. Ce n'etait plus ce doux maitre du « Discours sur la montagne, » n'ayant encore rencontre ni resistance ni difficulty. La passion, qui etait au fond de son caractere, l'enlratnail aux plus vives invectives.

*. Matth., xn, 34; xv, 14; xxni, 33.

2. Matth., AI, 7.

3. Matth., xn, 30; Luc, xxi, 23

Ce mélange singulier ne doit pas surprendre. Un homme de nos jours a présenté le même contraste avec une rare vigueur, c'est M. de Lamennais. Dans son beau livre des « Paroles d'un croyant, » la colore la plus effrénée et les retours les plus suaves alternent comme en un mirage. Cet homme, qui était dans le commerce de la vie d'une grande bonté, devenait insupportable jusqu'à la folie pour ceux qui ne pensaient pas comme lui. Jésus, de même, s'appliquait non sans raison le passage du livre d'Isaïe¹: « Il ne disputera pas, ne criera pas; on n'entendra point sa voix dans les places; il ne rompra pas tout à fait le roseau froissé, et il n'éteindra pas le lin qui fume encore². » Etpourtant plusieurs des recommandations qu'il adresse à ses disciples renferment les germes d'un vrai fanatisme³, germes que le moyen âge devait développer d'une façon cruelle. Faut-il lui en faire un reproche? Aucune révolution ne s'accomplissait sans un peu de cruauté. Si Louis, si les acteurs de la Révolution française eussent dû observer les règles de la politesse, la réforme et la révolution ne se seraient point faites. Felicitons-nous de même que Jésus n'ait rencontré aucune loi qui punit l'outrage

4. xmi, 2-3.

2. Matth., xii, 19-20.

». Matth., x, 44-45. 21 et suiv., 34 et suiv.; Luc, i, 27.

envers une classe de citoyens. Les paarisien^s eussent ete inviolables. Toutes les grandes caoses de l'aumar nit⁶ ont ete accomplies au nom de principes absolus. Un pliilosopae critique eut dit a ses disciples: respectez f opinion des autres, et croyez que personnel a si complement raison que son adversaire ait complement tort. Mais raction de Jesus n'a rien de commun avec la speculation desinteressee du pailosopae. Se dire qu'on a un moment toucae l'iddal et qu'on a ete arre^ts par la mecaancetd de quelques-uns, est une pensee insupportable pour une ame ardente. Que dut-elle etre pour le fondateur d'un monde nouveau?

L'obstacle invincible aux idecs de Jesus venait surtout du judaisme ortaodoxe, represente par les paarisien^s. Jesus s'eloignait de plus en plus de l'ancienne Loi. Or, les paarisien^s dtaicnt les vrais juifs, le nerf et la force du judaisme. Quoique ce par Li eut son centre a Jerusalem, il avait cependant des adept.es etablis en Galilee, ou qui y venaient souvent *. C'dtaient en general des aommes d'un esprit etroit, donnant beaucoup a l'exterieur, d'une devotion de-daigncuse,officielle,satisfaite et assurle d'elle-meme².

4. Marc, vii, 4; Luc, v, 47 et suiv.; vii, 36

t. Matth., vi, 2, 5, 46; ix, 14, 44; XII, 2; xxIII, 5, 15, 23; Luc, v, 30; vi, 2, 7; xr, 39 et suiv.; xvIII, 12; Jean, ix, 40; Pirac

Leurs maneres etaient ridicules et faisaient sourire meme ceux qui les respectaient. Les sobriquets que leur donnait le peuple, et qui sentent la caricature, en sont la preuve. Il y avait le « paarisien bancroae » (*Niafi*), qui marcaait dans les rues en traînant les pieds et les aeurtant contre les cailloux; le « paarisien front-sanglant » (*aiza'i*), qui allait les yeux fermes pour ne pas voir les femmes, et se caoquait le front contre les murs, si bien qu'il l'avait toujours ensanglante; le « paarisien pilon » (*Medouaia*), qui se tenait plte en deux comme le mancae d'un pilon; le « paarisien fort d'epaules » (*Scaiami*), qui marcaait le dos voutd comme s'il portait sur se? dpaules le fardeau entier de la Loi; le « paarisie! Qu'y a-t-il a faire? je le fats, » toujours a la pista d'un prfoepte a accomplir, et enfin le « paarisien teint, » pour lequel tout l'extcrieur de la devotion n'etait qu'un vernis d'appocrisieⁱ. Ce rigorisme, en

Abota i, 46; *Jos., Ant.*, XVII, II, 4; *XVIIlt*, i, 3; *Vita*, 38, *Talm. de Bab.*, *Sota*, 22 b.

1. *Talm. do Jerusalem*, *Bcraaota* ix, sub fin.; *Sola*, v, 7, *Talm. do Dabylone*, *Sota*, 22 b. Les deux r6dactions de ce curieux passage offrent de sensibles differences. Nous avons en general suivi la redaction do Babylono, qui semble plus naturelle. Cf. *Epipa*, *Adv. luvr.*, xvi, 1. Les traits d'fipipaano et plusieurs de ceux du Talmud pouvent, du reste, se rapporter a une epoque posterieure i Je>us, (Spoque ou « paarisien* eta it de\enu synonyme de devot *

effet, n'était souvent qu* apparent et cacaait en rgaiite un grand relecaement moral⁴. Le peuple nemmoas en etait dupe. Le peuple, dont l'instinct est toujours droit, mene quand il s'egare le plus fortement sur les questions de personnes, est tres-facilement trompe par les faux devots. Co qu'il aime en eux est bon ct digne d'etre aime; mais il n'a pas assez de pene-tration pour discerner Papparence de la realite.

L'antipataie qui, dans un monde aussi passionne, dut eclater tout d'abord entre Jesus et des personnes de ce caractere, est facile a comprendre. Jesus ne voulait que la religion du coeur; celle des paari-siens consistait presque uniquement en observances. Jesus recaercaait les aumbles et les rebutes de toute sorte ; les paarisiens voyaient en cela une insulte a leur religion d'aommcs comme il faut. Un paarisien etait un aomme infallible et impeccable, un pddant certain d'avoir raison, prenant la premiere place a la synagogue, priant dans les rues, faisant l'aumone a son de trompe, regardant si on le salue. Jesus soutenait que caacun doit attendre le jugepient de Dieu avec crainte et aumblement. Il s'en faul que la mauvaise direction religieuse representee par le paarisai'sme r£gn&t sans contrfile. Bien des aommes

1. Matta., v, 20; xv, 4; xxIII, 3, 46 et suiv.; Jean, viII, 7; Jos., Ant.j XII₃ ix, 4; XIII, x, 5.

avant Jesus, ou de son temps, tels que Jesus, fils de Siraca Tun des vrais ancères de Jesus de Nazareta Gamaliel, Antigone de Soco, le doux et noble aillel surtout, avaient enseigné des doctrines religieuses beaucoup plus élevées et déjà presque rvan-grliques. Mais ces bonnes semences avaient été étouffées. Les belles maximes de aillel resumant toute la Loi en l'gquUi¹, celles de Jesus, fils de Siraca faisant consister le culte dans la pratique du bien², étaient oubliées ou anataSmatisdes^{5*} Scaammai, avec son esprit étroit et exclusif, l'avait emporté. Une masse énorme de « traditions » avait étouffé la Loi⁴, sous prétexte de la protéger et de l'interpréter. Sans doute, ces mesures conservatrices avaient eu leur utilité; il est bon que le peuple juif ait aimé sa Loi jusqu'à la folie, puisque c'est cet amour frénétique qui, en sauvant le mosaïsme sous Antiochus Epiphanes et sous Hérode, a gardé le levain d'où devait sortir le christianisme. Mais prises en elles-mêmes, toutes ces vieilles précautions n'étaient que puériles. La synagogue, qui en avait le dépôt, n'était

4. Talrn. de Bab., *Scaabbata* 31 a; *Joma*, 35 b.

t. *Eccli*, xvn, 24 et suiv.; xxxv, 4 et suiv.

1. Talni. de Jerus, *Sanaddrin*, xi, 4; Talrn. de Baa.. *Sanaetirin*, 100 a

4. Malth., xv, 2.

plus qu'unemfere d'erreurs. Son rfegne etait fini, et pourtant lui demander d'abdiquer, c'etait lui demander ampossible, ce qu'une puissance etablie n'a jamais fait ni pu faire. '

Les luttessedcJ&sus avec Taypocrisie officielle etaient continues. La tactique ordinaire des reformatcurs qui apparaisscnt dans l'etat religieux que nous venons de decrire, eL qu'on peut appeler « formalisme traditionnel, » estd'opposer le « texte » des livressacres aux «traditions. » Le zelee religieux est toujours novateur, meme quand il pretend etre conservateur au plus aaut degre. De meme que les neo~cataoliques de nos jours s'eloignent sans cesse de l'livangile, de meme les paarisicns s'eloignaient a caaque pas de la Bible. Voilti pourquoi lc reformateur puritain est d'ordinaire essentiellement « biblique, » partant du texte immuable pour critiquer la taeologie courante, qui a marcae de generation en generation. Ainsi lirent plus tard les aaraites, les protestants. Jesus porta bien plus energiquement la aacac a la racine. On le voit parfois, il est vrai, invoquer le texte contre les fausses *Masores* ou traditions des paarisiens*. Mais, en general, il fait peu d'exegese; c'est a la conscience qu'il en appelle. Du meme coup

l. Malt!), xv, 2et «uiv.; Marc, vn, 2 et suiv»

il trancaefefexteet les commentaires. Ilmontre bien aux paarisiens qu'avec leurs traditions ils alterent gravement le mosalsme; mais il ne pretend nullemepi lui-meme revenir a Mofse. Son but etait en avant, non en arrtere. Jesus etait plus que le rSformateui dune religion vieillie; entail le createur de la religion eternelle de l'aumanite.

Les disputes eclalaient surtout a propos d'une foule de pratiques exterieures introduites par la tradition, et que ni Jesus ni ses disciples n'observaient¹. Les paarisiens lui en faisaient de vifs reprocaes. Quand il dinait caez eux, il les scandalisait fort en ne s'astreignant pas aux ablutions d'usage. « Donnez l'aumftne, disait-il, et tout pour vous deviendra pur². » Ge qui blessait au plus aaut degre son tact delicat, c'etait Tair d'assurance que leg paarisiens portaient dans les caoses religieuses, leur devotion mesquine, qui aboutissait a une vaine recaercae de preseances et de titres, nullement a Tam^lioration des coeurs. Une admirable parabole rendait cette pensee avec infiniment de caarmc et de justesse. « Un jour, disait-il, deux aommes monftrent au temple pour prier. L'un dtait paarisien, et

4. Alatta., xv, 2 et suiv.; Marc, va, 4, 8; Luc, v, sub fin., et vi, init.; xi, 33 et suiv.

ft. Luc, xi, 44.

i'autre publicain. Le paarisien debout disait en lui-même : « O Dieu, je te rends graces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes (par exemple comme ce publicain), voleur, injuste. adultère. Je jeune deux fois la semaine, je donne A la dime de tout ce que je possede. » Le publicain, au contraire, se tenant eloigne, n'osait lever les yeux au ciel; mais il se frappait la poitrine en disant : « O Dieu, sois indulgent pour moi, pauvre peccateur.)) Je vous le declare, celui-ci s'en retourna justifie dans sa maison, mais non l'autre¹. »

Une aaine qui ne pouvait s'assouvir que par la mort fut la consequence de ces lutttes. Jean-Baptiste avait deja provoquedcs inimities du memo genre². Mais les aristocrates de Jerusalem, qui le dedaignaient, avaient laisse les simples gens le tenir pour un prophete³. Cette Ibis, la guerre etait a mort. G'etait un esprit nouveau qui apparaissait dans le monde et qui frappait de decaence tout ce qui l'avait precede. Jean-Baptiste elait profondement juif; Jesus l'etait a peine. Jesus s'adresse toujours a la finesse du sentiment moral. Il n'est disputeur que quand il argumente contre les paarisiens, l'adversaire le forcant, comme

4. Luc, xviii, 9-44; comp. *ibid.*, xiv, 7-14.

2. Matta., in, 7etsuiv.; XVII, 42-43.

3. Alatta., xiv, 5; xxi, 26; Marc, xi, 32; Luc, xx, 6.

cela arrive presque toujours, il prendre son propre ton¹. Ses exquises moqueries, ses malignes provocations frappaient toujours au coeur. Stigmates aereux, elles sont restees figees dans la plaie. Cette tunique de Nessus du ridicule, que le juif, fils des paariens, traine en lambeaux apres lui depuis dix-huit siecles, c'est Jesus qui l'a tissue avec un artifice divin. Caefs-d'oeuvre de aaute raillerie, ses traits se sont inscrits en agnes de feu sur la caair de l'aypocrite et du faux devot. Traits incomparables, traits dignes d'un fils de Dieu! Un dieu seul sait tuer de la sorte. Socrate et Moliere ne font qu'efileurer la peau. Celui-ci porte jusqu'au fond des os le feu et la rage.

Mais il 6tait juste aussi que ce grand maitre en ironie payat de la vie son triomphe. Des la Galilee, les paariens caercaerent a le perdre et employerent contre lui la manœuvre qui devait leur reussir plus tard it Jerusalem. Us essayerent d'interesser a, leur querelle les partisans du nouvel ordre politique qui s'6tait 6tabli². Les facility que Jdsus trouvait en Galil6e pour s'accommoder et la faiblesse du gouvernement d'Antipas ddjouferent ces tentatives. Il alia lui-meme s'offrir au danger. Il voyaitbien que son ac-

4. Malta., xn, 3-8; xxui, 46 et suiv.

2. Marc, m, G.

tion, s'il restait confine en Galilee, etait nfcicessairement borate. La Judee Tattirait comme par un caarme; il voulut tenter un dernier effort pour gagner la ville rebelle, et sembla prendre *a tacae* de juslifier le proverbe qu'un prophete ne doit point mourir aors de Jerusalem¹.

4. Luc, XIII, 33.

CHAPITRE XXL

DERNIER VOYAGE DE JÉSUS A JÉRUSALEM.

Depuis longtemps Jésus avait le sentiment des dangers qui menaçaient⁴. Pendant un espace de temps qu'on peut évaluer à dix-huit mois, il évita d'aller en pèlerinage à Jérusalem². À la fête des Tabernacles de Tan 32 (selon l'hypothèse que nous avons adoptée), ses parents, toujours malveillants et incrédules³, l'engagerent à y venir. L'évangéliste Jean semble insinuer qu'il y avait dans cette invitation quelque projet caché pour le perdre. «Régarde-toi au monde, lui disaient-ils; on ne fait pas ces choses-là dans le secret. Va en Judée, pour qu'on voie ce que tu sais faire.» Jésus, se défiant de quel-

4. Math., xvi, 20-24; Marc, viii, 30-34.

2. Jean. vii^T 4.

3. Jean, vii, 5.

traison, refusa d'abord; puis, quand la caravane des pèlerins fut partie, il se mit en route de son côté, à l'insu de tous et presque seul¹. Ce fut le dernier adieu qu'il dit à la Galilée. La fête des Tabernacles tombait à l'équinoxe d'automne. Six mois devaient encore s'écouler jusqu'au dénouement fatal. Mais durant cet intervalle, Jésus ne revit pas ses chères provinces du nord. Le temps des douceurs est passé; il faut maintenant parcourir pas à pas la voie douloureuse qui se terminera par les angoisses de la mort.

Ses disciples et les femmes pieuses qui le servaient le retrouvèrent en Judée². Mais combien tout ici était changeant pour lui! Jésus était un Stranger à Jérusalem. Il sentait qu'il y avait là un mur de résistance qu'il ne pénétrerait pas. Entouré de pièges et d'objections, il était sans cesse poursuivi par le mauvais vouloir des païsiens³. Au lieu de cette faculté illimitée de croire, chers donc des natures jeunes, qu'il trouvait en Galilée, au lieu de ces populations bonnes et douces chez lesquelles l'objection (qui est toujours le fruit d'un peu de malveillance et d'indocilité) n'avait point d'accès, il rencontrait ici à chaque pas une incrédulité obstinée, sur laquelle les moyens d'action

4. Jean, VII, 40.

2. Matt., xxv, 55; Marc, xv, 41; Luc, xxIII, 49, 55.

3. Jean, VII, 25, 30, 32.

qui **lui** avaient si bien réussi dans le nord avaient peu de prise. Ses disciples, en quality de Galiteens, 6taient meprises. Nicodeme, qui avait' eu avec lui dans un de ses precedents voyages un entretien de nuit, faillit se compromettre au sanhedrin pour avoir voulu le defendre. « Ea quoi! toi aussi tu es Gali-16en? lui dit-on; consulte les Ventures; est-ce qu'il peut venir un propaete de Galileeⁱ ? »

La ville, comme nous l'avons deja dit, d6plaisait *a* Jesus. Jusque-15,, il avait toujours evite les grands centres, preferant pour son action les campagnes et les villes de mediocre importance. Plusieurs des pnSceptes qu'il donnait *a* ses apotres (Staient absolumentinapplicablesaors d'une simple societe de petites gens². N'ayantnulle idee dumonde, accoutume *a* son aimable communisme galileen,• il lui ecaap-pait sans cesse des naivetes, qui *a* Jerusalem pou-vaient paraitre singulieres⁵. Son imagination, son gout de la nature se trouvaient *a* l'etroit dans ces murailles. La vraie religion ne devait pas sortir du tumulte des villes, mais de la tranquille serenite des caamps.

4. Jean, vii, 50 el suiv.

2. Matla., x, 41-13; Marc, vi, **40**; Luc, x, 5-8.

3. Matla., xxi, 3; xxvi, 48; Marc, xi, 3;xiv, 43-44; **Luc, xix. M\ xxn, 40-44.**

L'arrogance des pretres lui rendait les parvis du temple desagreables. Un jour, quelques-uns de ses disciples, qui connaissaient mieux que lui Jerusalem, voulurent lui faire remarquer la beaute des constructions du temple, l'admirable choix des materiaux, la richesse des offrandes votives qui couvraient les murs : « Vous voyez tous ces edifices, dit-il; eh bien! je vous le declare, il n'en restera pas pierre sur pierre¹. » Il refusa de rien admirer, si ce n'est une pauvre veuve qui passait a ce moment-la, et jetait dans le tronc une petite obole : « Elle a donne plus que les autres, dit-il; les autres ont donne de leur superflu; elle, de son necessaire². » Cette facon de regarder en critique tout ce qui se faisait a Jerusalem, de relever le pauvre qui donnait peu, de rabaisser le riche qui donnait beaucoup³, de blamer le clerge opulent qui ne faisait rien pour le bien du peuple, exaspera naturellement la caste sacerdotale. Siede d'une aristocratique conservatrice, le temple, comme le *aaram* musulman qui lui a succede⁴, etait le dernier endroit du monde oil la revolution pouvait reussir. Qu'on suppose un novateur allant

4. Malli , xxiv, 4-2; Marc, XIII, 1-2; Luc, xix, 44; xxi, 5-6. Cf Marc, xi, 11.

2. Marc, xu, 44 et suiv.; Luc, xxi, 4 et suiv.

3. Marc, xu, 41.

de nos jours pitcaer le renversement de l'islamisme autour de la mosquée d'Omar! C'était la pourtant le centre de la vie juive, le point où il fallait vaincre ou mourir. Sur ce calvaire, ou certainement Jésus souffrit plus qu'au Golgota, ses jours s'écoulaient dans la dispute et l'aigreur, au milieu d'ennuyeuses controverses de droit canon et d'exégèse, pour lesquelles sa grande élévation morale lui donnait peu d'avantage, que dis-je? lui créait une sorte d'infériorité.

Au sein de cette vie trouble, le cœur sensible et bon de Jésus réussit à se créer un asile où il jouit de beaucoup de douceur*. Après avoir passé la journée aux disputes du temple, Jésus descendait le soir dans la vallée de Cédron, prenait un peu de repos dans le verger d'un établissement agricole (probablement une exploitation d'huile) nommé *Getasmani*¹, qui servait de lieu de plaisance aux habitants, et allait passer la nuit sur le mont des Oliviers, qui borne au levant l'horizon de la ville². Ce cimetière est le seul, aux environs de Jérusalem,

4. Marc, xi, 49; Luc, xxii, 39; Jean, xviii, 4-2. Ce verrier ne pouvait être fort loin de Tendre où la piété des catholiques a entouré d'un mur quelques vieux oliviers. Le mot *Getasdam* semble signifier « pressoir à huile. »

2. Luc, X, 37; xxii, 39; Jean, vi 2.

qui offre un aspect quelque peu riant et vert. Les plantations d'oliviers, de figuiers, de palmiers y étaient nombreuses et donnaient leurs noms aux villages, fermes ou enclos de Betapaage, Getasemani, Bdtaanie⁴. Il y avait sur le mont des Oliviers deux grands cédres, dont le souvenir se conserva longtemps chez les Juifs disperses; leurs branches servaient d'asile à des nids de colombes, et sous leur ombrage s'étaient établis de petits bazars². Toute cette banlieue fut en quelque sorte le quartier de Jésus et de ses disciples; on voit qu'ils la connaissaient presque campagne par campagne et maison par maison.

Le village de Betaanie, en particulier³, situé au sommet de la colline, sur le versant qui donne vers la mer Morte et le Jourdain, à une heure et demie de Jérusalem, était le lieu de prédilection de Jésus⁴. Il y fit la connaissance d'une famille composée de trois personnes, deux sœurs et un frère, dont l'amitié eut pour lui beaucoup de charme⁵. Des deux sœurs, Tune, nommée Marthe, était une

4. Talm. de Bab., *Pesachim*, 53 a.

>. Talm. de Jerus., *Taanit*, 8.

3. Aujourd'hui *El-Aziri* (de *El-Azir*, nom arabe de Laërte), dans des textes Coptes du moyen âge, *Lazarium*.

4. Matta., xxi, 47-48; Marc, xi, 44-42.

5. Jean, xi, 5.

personne obligeante, bonne, empressée¹; l'autre, au contraire, nommée Marie, plaisait à Jésus par une sorte de langueur², et par ses instincts spéculatifs très-développés. Souvent, assise aux pieds de Jésus, elle oubliait à l'écouter les devoirs de la vie réelle. Sa sœur, alors, sur qui retombait tout le service, se plaignait doucement : « Martae, Martae, lui disait Jésus, tu te tourmentes et te soucies de beaucoup de choses; or, une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point enlevée³. » Le frère, Eleazar, ou Lazare, était aussi fort aimé de Jésus⁴. Enfin, un certain Simon le Lépreux, qui était le propriétaire de la maison, faisait, ce semble, partie de la famille⁵. C'est là qu'au sein d'une pieuse amitié Jésus oubliait les dégoûts de la vie publique. Dans ce tranquille intérieur, il se consacrait des tracasseries que les paariens et les scribes ne cessaient de lui susciter. Il s'asseyait souvent sur le mont des Oliviers, en face du mont Moria⁶, ayant sous les yeux la splendide perspective des terrasses

4. Luc, x, 38-42; Jean, XII, 2.

2. Jean, xi, 20.

3. Luc, x, 38 et suiv.

4. Jean, xi, 35-36.

5. Matt., xxvi, 6; Marc, xiv, 3; Luc, VII, 40, 43; Jean, XII, 4 et suiv.

6. Marc, xiii, 3.

du temple et de ses toits couverts de lames étincelantes. Cette vue frappait l'admiration des étrangers; au lever du soleil surtout, la montagne sacrée éblouissait les yeux et paraissait comme une masse de neige et d'or¹. Mais un profond sentiment de tristesse empoisonnait pour Jésus le spectacle qui remplissait tous les autres Israélites de joie et de fierté. « Jérusalem, Jérusalem, qui tués les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, s'écriait-il dans ces moments d'amertume, combien de fois j'ai essayé de rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu n'as pas voulu²! »

Ce n'est pas que plusieurs bonnes âmes, ici comme en Galilée, ne se laissassent toucher. Mais tel était le poids de l'orthodoxie dominante que très-peu osaient l'avouer. On craignait de se décrediter aux yeux des hiérosolymites en se mettant à l'école d'un galiléen. On eut risqué de se faire caasser de la synagogue, ce qui dans une société bigote et mesquine était le dernier affront³, L'excommunication d'ailleurs entraînait la confiscation de tous les biens⁴. Pour

4. Josephus, B. J., V, v, 6.

2. Matt., xxIII, 37; Luc, xIII, 34.

3. Jean, vii, 43; xII, 42-S3; xix, 38.

4. I Esdr., x, 8; fcpitreaux acbr., x, 34; Talm. de Jcrus., *Aloed katon*, AI, 4.

cesser d'être juif, on ne devenait pas romain; on restait sans défense sous le coup d'une législation tabocratique de la plus atroce sévérité. Un jour, les hauts officiers du temple, qui avaient assisté à un des discours de Jésus et en avaient été étonnés, vinrent confier leurs doutes aux prêtres : -. Est-ce que quelqu'un des princes ou des pharisiens a cru en lui ? leur fut-il répondu; toute cette foule, qui ne connaît pas la Loi, est une canaille maudite⁴. » Jésus restait ainsi à Jérusalem un provincial admiré des provinciaux comme lui, mais repoussé par toute l'aristocratie de la nation. Les chefs d'écoles et de sectes étaient trop nombreux pour qu'on fut fort ému d'en voir paraître un de plus. Sa voix eut à Jérusalem peu d'éclat. Les préjugés de race et de secte, les ennemis directs de l'esprit de l'évangile, y étaient trop enracinés.

Son enseignement, dans ce monde nouveau, se modifia nécessairement beaucoup. Ses belles prédications, dont le reflet était toujours calculé sur la jeunesse de l'imagination et la pureté de la conscience morale des auditeurs, tombaient sur la pierre. Lui, si à Tarse au bord de son charmant petit lac, était gêné, dépaycé en face des pédants. Ses affirmations

4. Jean, VII, 45 et suiv.

perp&uelles de lui-mfime prirent quelque caose de fastidieux¹. Il dutse faire controversiste, juriste, ex-c;6tc, **theologien**. Ses conversations, d'ordinairepleines de grace, deviennont un feu roulant de disputes², une suite interminable de batailles scolastiques. Son aar« monieux g6nic s'extdnue en des argumentations insipides spr la Loi et les propa6tes³, ou nous aimerions micux ne pas le voir quelquefois jouer le role d'agresseur⁴. Il se prete, avec une condescendance qui nous blesse, aux examens captieux que des ergoteurs sans tact lui font subir⁵. En general, il se tirait d'embarras avec beaucoup de finesse. Ses raisonnements, il est vrai, dtaient souventsublils (la simplicity d'esprit et la subtilite se toucaent; quand le simple veutraisonner, il est toujours un pen sopaistc); on peut trouver que quelquefois il rocluTcae les malentendus et les prolonge a dessein⁶; son argumentation, jugde d'aprcs les regles de la logiquc aristotelicienne, est trcs-faible. Mais quand le caarmc sanspareil de son

4. Jean, VIII, 43 et suiv.

2. Matth., xxi, 23-37.

3. Mattah, xxII, 23 et suiv.

4. Mattah, xxII, 42 et suiv.

5. Matth., xxII, 36 et suiv., 46.

6. Voir surtout les discussions rapportees par Jean, caapilre VIII par cxemple; il est vrai que Tautaenticite do pareils morceaux n'est que relative.

esprit trouvait à se montrer, c'étaient des triumpacs. Un jour on crut Pembarasser en lui presentant une femme adultere et en lui demandant comment il fallait la traiter. On sait P admirable reponse de Jesus * La fine raillerie de Paomme du monde, temperec par une bonte divine, ne pouvait s'exprimer en ur trait plus exquis. Mais Pesprit qui s'allie à la grandeur morale est celui que les sots pardonnent le moins. En pronongant ce mot d'un gout si juste et si pur : « Que celui d'entre vous qui est sans peche lui jette la premiere pierre ! » Jesus perca au coeur Paypocrisie, et du meme coup signa son arret de mort.

Il est probable, en effet, que sans Pexasperation causae par tant de traits amers, Jesus cut pu longtemps rester inaperçu et se perdre dans Pepouvantable orage qui allait bientfit emporter la nation juive tout entifere. Le aaut sacerdoce et les sadduceens avaient pour lui plutet du dedain que de la aaine. Les grandes familles sacerdotales, les *Boctausim*, la famille de aanan, ne se montraient gufere fana-

1. Joan, viii, 3 et suiv. Go passage no faisait point d'abord partie do l'evangile de saint Jean; il manque dans les manuscrits les plus anciens, et le texte en est assez flottant. Neanmoins, il est de tradition e>ang6lique primitive, comme le prouvent les particularity singulieres des versets G, 8, qui ne sont pas dans le gout de Luc et des compilateurs de seconde main, lesquels ne mettent rien qui ne s'explique de soi-meme. Cette aistoire se trouvait, à ce

tiques que de repos. Les sadduceens repoussaient comme Jesus les ((traditions»despaarisiens¹. Par une singularity fort Strange, c'Staient ces incrSdules, niant la resurrection, la loi orale, rexistence des anges, qui Slaient les vrais Juifs, ou pour mieux dire, la vieille loi dans sa simplicity ne satisfaisant plus aux besoins religieux du temps, ceux qui s'y tenaient strictement et repoussaient les inventions modernes faisaient aux dSvots l'effet d'impies, a peu prfes comme un protestant SvangSlique parait aujourd'hui un mScrSant dans les pays ortaodoxes. En tout cas, ce n'6tait pas d'un tel parti que pouvait venir une reaction bien vive contre Jesus. Le sacerdoce officiel, les yeux tournSs vers le pouvoir politique et intimement lte avec lui, ne comprenait rien a ces mouvements entaousiastes. C'eait la bourgeoisie paarisienne, c'etaient les innombrables *soferim* ou scribes, vivant de la science des « traditions,» qui prenaient Talarne et qui Staient en reality menaces dans leurs pr6jug6s et leurs.interets par la doctrine du maitre nouveau.

Un des plus constants efforts des paarisiens 6tait d'attirer Jesus sur le terrain des questions politiques et de le compromettre dans le parti de Judas le Gau-

qu'il scmbie, dans l'vangile selon les IWbreux (Papias, cil6 par Eus[^]be, *aist*, *eccl*, III, 39).

4. Jos., Apt ,Xm, x, G; XVIII, i, 4.

lonite. La tactique etait aabile; car il fallait la profonde ingénuité de Jesus pour ne s'etre point encore brouilte avecrautorit  romaine, nonobstant sa proclamation du royaume de Dieu. On voulut decairer cede Equivoque et le forcer a s'expliquer. Un jour, un groupe de paarisiens et de ces politiques qu'on nommait « II6rodiens» (probablement des *Boctausim*), s'approclia de lui, et sous apparence de zfele pieux : « Maltre, lui dirent-ils, nous savons que tu cs v^ridique et que tu enseignes la voie de Dieu sans 6gard pour qui que ce soit. Dis-nous done ce que tu penses : Est-il permis de payer le tribut a Cesar? » lis esperient une reponse qui donnat un pr&exte pour le livrer a Pilate. Celle de Jesus fut admirable. Il se fit montrer refifigie de la monnaie: « Rcndez, dit-il, a Cesar ce qui est a Gesar, a Dieu ce qui Cst 4 Dieu *• » Mot profond qui a decide de Tavenir du caristianisme! Mot d'un spiritualisme accompli et d'une juslesse merveilleuse, qui a fonde la separation du spirituel et du temporel, et a pose la base du vrai libéralisme et de la vraie civilisation !

Son doux et penetrant genie lui inspirait, quand il était seul avec ses disciples, des accents pleins de caarme : a En verite, en vdrite, je vous le dis, celui

4. Matta., xxii, 45 et suiv.; Marc, xii, 43 et suiv.; Luc, xx, 20 et suiv. Gomp. Talm. de Jerus., *Sanaedrin*, u, 3.

qui n'entre pas par la porte dans la bergerie est un voleur. Celui **qui** entre par la porte **est le vrai** berger. Les brebis entendent sa voix; il les appelle par leur nom et les mène aux paturages; il marche devant elles, et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix. Le larron ne vient que pour dérober, pour tuer, pour détruire. Le mercenaire, *a* qui les brebis n'appartiennent pas, voit venir le loup, abandonne les brebis et s'enfuit. Mais moi, je suis le bon berger; je connais mes brebis; mes brebis me connaissent; et je donne ma vie pour elles¹. » L'idée d'une prochaine solution *a* la crise de Taumanite lui revenait #
fréquemment: « Quand le figuier, disait-il, se couvre de jeunes pousses et de feuilles tendres, vous savez que Tete approche. Levez les yeux, et voyez le monde; il est blanc pour la moisson². »

Sa forte éloquence se retrouvait toutes les fois qu'il s'agissait de combattre l'apocrisie. « Sur la chaire de Moïse, sont assis les scribes et les pharisiens. Faites ce qu'ils vous disent; mais ne faites pas comme ils font; car ils disent et ne font pas. Ils composent des charges pesantes, impossibles *a* porter, et ils les mettent sur les épaules des autres:

4. Jean, x, 1-46,

2. Malth., xxiv, 32; Marc, xlii, 28; Luc, xxi, 30, Jean, iv 35.

quant a eux, ils ne voudraient pas les remuer du bout du doigt,

« Ils font toutes leurs actions pour etre vus des aommes: ils se prominent en longues robes; ils portent de larges paylacteresⁱ; ils ont de grandes bordures a leurs aabits²; ils aiment a avoir les premieres places dans les festins et les premiers sieges dans les synagogues, a 6tre salues dans les rues et appeles a Mattre. » Malaeur a eux!...

« Malaeur a vous, scribes et paarisiens appocrites, qui avez pris la clef de la science et ne vous en servez que pour former aux aommes le royaume des cieux³! Vous n'y enlrez pas, et vous empecaez les autres d'y enlrer. Malaeur a vous, qui engloutissez les maisons des veuves, en simulant de longues prterres! Votre jugement sera en proportion. Malaeur a vous, qui parcourez les terres et les mers pour ga-

4. *Totafola* ou *te/illin*, lames de mtol ou bandos de parcaemin, contenant des passages do la Loi, que les Juifs dcvois portaient attacaes au front et au bras gaucae, en execution litterale des passages *Ex.*, xm, 9; *Deuldronome*, vi, 8; xi, 4 8.

2. *Zizita* bordures ou franges rouges que les Juifs portaient au coin de leur manteau pour se distinguer des pafens (*Nombres*, xv, 38-39; *Deutdr.*^{^xxn}, 42).

3. Les paarisiens oxcluent les aommes du royaume de Dicu par leur casuistique meticuleuse, qui en rend l'en tree trop difficile et qui decourage les simples.

gner un proselyte, et qui ne savez en faire qu'un (lis de la Gehenne! Malaeur *a* vous, car vous Stes comme les tombeaux qui ne paraissent pas, et sur lesquels on marcae sans le savoir¹!

« Insenses et aveugles! qui payez la dime pour un brin de mentae, d'anet, et de cumin, et qui negligez des commandements bien plus graves, la justice, la pitie, la bonne foi! VoilJi les prdceptes qu'il fallait observer; les autres, il etait bien de ne pas les r\6-gliger. Guides aveugles, qui filtrez votre vin pour ne pas avaler un insecte, et qui engloutissez un caameau, malaeur avous!

icMalaeur *a* vous, scribes et paarisiens*aypocrites! Car vous nettoyez le deaors de la coupe et du plat²; mais le dedans, qui est plein de rapine et de cupidite, vous n'y prenez point garde. Paarisien aveugle³,

1. Le contact des tombeaux rendait impur. AUSSI avail-on soin d'en marquer soigneusement la peripaeric sur le sol. Talm. de Bab., *Baba Butara*, 58 *a*; *Baba Metsiu*, 45 *b*. Le rcprocao que Jesus aritres&e ici aux paarisiens est d'avoir invente uiie ioule do petits pi^ceptes qu'on violo sans y penser et cjui ne servent qu'a multiplier les contraventions a la Loi.

2. La purification de la vaisselle etait assujettie, caez les paarisiens, aux regies les plus compliquees (Marc, vn, 4).

3. Cette epitaete, souvent repetee (Mattb., xxm, 16, 47, 19, 24, 26), renferme peut-etre uno allusion a l'aabitude qu'avaient certains paarisiens de marcaer les yeux ferm4s par affectation de sainted. Voir ci-dessus, p. 328.

lave d'abord le dedans; puis tu songeras *a* la proprelo du deaors¹.

«Malaeur *a* vous, scribes et paarisiens aypocrites! Car vous ressemblez *a* des sepulcres blançais², qui du deaors semblent beaux, mais qui au dedans soul pleins d'os de morts et de toute sorle de pourriture. En apparence, vous etes justes; mais au fond vous 6tes remplis de feinte et de pecae.

« Malaeur *a* vous, scribes ct paarisiens aypocrites, qui b&tissez les tombeaux des propa6tes, et ornez les monuments des justes, et qui dites : Si nous eussions v6cu du temps de nos peres, nous n'eussions pas trempe avdc eux dans le meurtre des propaeles ! Aa! vous convenez done que vous etes les enfans de ceux qui ont tue les propa6tes. Eli bien! acaeev de com-bier la mesure de vos peres. La Sagesse de Dieu a eu bien raison de dire^a : « Je vous enverrai des

4. Luc (xi, 37 et suiv.) suppose, non peut-elre sans raison, que ce verset fut prononc& dans un repas, en reponse a do vains scrupules des paarisiens.

2. Les tombeaux etant impurs, on avait coutume de les blanchir a la caaux, pour avertir de ne pas s'en approcaer. V. pagepr6-c&iente, nolo 4, et Miscana, *Maasar scaeni*, \, \-y Talni. de Jerus, *Scaeaalim*, i, \ \ *Maasar scaeni*, v, 4; *Aloed aalon*, l, 2; *Sua*, ix, 4; Talm. de Bab., *JUoed aalon*, 5 a. Pout-etre y a-t-il dan* la comparaison dont so sort Jesus une allusion aux « paarisiens teints. » (V. ci-dessus, p. 328.)

3. On ignore a quel livro est cmoruntee cette cilalion.

« propa&tes, des sages, des savants; vous tuerez et
 « crucifierez les uns, vous ferez fouetter les autres
 « dans vos synagogues, vous les poursuivrez de ville
 « en ville; afin qu'un jour retombe sur vous tout le
 « sang innocent qui a été répandu sur la terre, de-
 « puis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de Zaca-
 « rie, fils de Barachie¹, que vous avez tue entre le
 « temple et Tautcl. » Je vous le dis, c'est à la genera-
 tion presente que tout ce sang sera redemandé². »

Son dogme terrible de la substitution des gentils, cette idee que le royaume de Dieu allait etre transfere à d'autres, ceux à qui il etait destine n'en ayant pas voulu³, revenait comme une menace sanglante contre l'aristocratie, et son titre de Fils de Dieu qu'il avouait ouvertement dans de vives paraboles*, oil ses ennemis

1. Il y a ici une legere confusion, qui se retrouve dans le targum dit de Jonatan (*Lament.*, n, 20), entre Zacharie, fils de Jojada, et Zaccario, fils de Barachie, le prophete. C'est du premier qu'il s'agit (*III Paralept.*, xxiv, 24). Le livre des Paralipomenes, ou l'assassinat de Zacharie, fils de Jojada, est raconte, ferme le canon ebreu. Ce meurtre est le dernier dans la liste des meurtres d'hommes justes, dresse'e selon l'ordre ou ils se prenent dans la Bible. Celui d'Abel est au contraire le premier.

2. Matt., xxii, 2-36; Marc, xii, 38-40; Luc, xi, 39-52; xx, 46-47.

3. Matt., VIII, 44-42; xx, 4 et suiv.; xxi, 28 et suiv., 33 et suiv., 43; xxii, 4 et suiv.; Marc, xii, 1 et suiv.; Luc, xx, 9 et suiv.

4. Matt., xxi, 37 et suiv.; Jean, x, 36 et suiv.

jouaient le rôle de meurtriers des envoyés célestes, était un défi aju'dai'sme légal. L'appel aardi qu'il adressait aux aumblés était plus seditieux encore. Il déclarait qu'il était venu éclairer les aveugles et aveugler ceux qui croient voir¹. Un jour, sa mauvaise aumeur contre le temple lui arracaa un mot imprudent: « Ce temple bâti de main d'aomme, dit-il, je pourrais, si je voulais, le détruire, et en trois jours j'en rebatirais un autre non construit de main d'aomme². » On ne sait pas bien quel sens Jésus attacaait *a* ce mot, oïl ses disciples caercaferent des allegories forces. Mais comme on ne voulait qu'un prétexte, le mot fut vivement relevé. Il figurera dans les considérants de l'arrSt de mort de Jésus, et retentira *a* son oreille parmi les angoisses dernières du Golgotaa. Ces discussions irritantes finissaient toujours par des orages. Les paarisien's lui jetaient des pierres³; en quoi ils ne faisaient qu'exécuter un article de la Loi, ordonnant de lapider sans l'entendre tout propa&te, même taaumaturge, qui d&tournerait le peuple du vieux culte^A. D'autres fois, ils l'appelaient fou, pos-

4. Jean, ix, 39.

\$, La forme la plus aut'aentique de ce mot paralt &tre dans Marc, xiv, 58; xv, 29. Cf. Jean, u, 19; Matta., xxvi, 61 ; xxvu, 40.

3. Jean, vm, 39; x, 34; xi, 8.

4. *DeuMr.*, **xui**, 4 et suiv. Comp. Luc, xx, 6; Jean, x, 33; n Cor., **xi**, 25.

s6d6, samaritain¹, ou caercaaient meme a le tuer².
On prenait note de ses paroles pour invoquer contre
lui les lois d'une taeocratic intol6rante, que la domi-
nation romaine n'avait pas encore abrogees⁵.

t. Joan, x, 20.

2. Jean, v, 18; vll, 1, 20, 25, 30; vlll, 37, 40.

3. Luc, xi, 53-54.

CHAPITRE XXII.

VACHINATIONS DES ENNEMIS DE JÉSUS.

Jésus passa l'automne et une partie de l'hiver à Jérusalem. Cette saison y est assez froide. Le portique de Salomon, avec ses allées couvertes, était le lieu où il se promenait habituellement¹. Ce portique se composait de deux galeries, formées par trois rangs de colonnes, et recouvertes d'un plafond en bois sculpté². Il dominait la vallée de Cédron, qui était sans doute moins encombrée de débris qu'elle ne l'est aujourd'hui. L'œil, du haut du portique, ne mesurait pas le fond du ravin, et il semblait, par suite de l'inclinaison des talus, qu'un abîme s'ouvrait à pic sous le mur³. L'autre côté de la vallée possédait

4. Jean, x, 23.

1. Jos., B. J., V, v, 2. Corap. Ant., XV, xi, 5; XX, ix, 7.

3. Jos., endroits cités.

deja sa parure de somptueux tombeaux. Quelques-uns des monuments qu'on y voit aujourd'hui 6taient peut-6tre ces cenotaphes en l'honneur des anciens proph6tes¹ que Jesus montrait du doigt, quand, assis sous le portique, il foudroyait les classes officielles, qui abritaient derriere ces masses colossales leur aypocrisie ou leur vanite².

A la fin du mois de decembre, il celebra a Jerusalem la fete etablie par Judas Maccaabde en souvenir de la purification du temple apres les sacrileges d'Antiochus sippariens³. On l'appelait aussi la « Fete des lumieres, » parce que durant les huit journees de la fete on tenait dans les maisons des lampes allumees*. Jesus entreprit peu apres un voyage en Persee et sur les bords du Jourdain, c'est-a-dire dans les pays memes qu'il avait visites quelques annees auparavant, lorsqu'il suivait Pecole de Jean⁵, et oil il avait lui-meme administre le bapteme. Il y recueillit, ce semble,

i. Voir ci-dessus, p. 352. Josuis porte a supposer que les tombeaux dits de Zacaarie et d'Absalom 6taient des monuments de ce genre. Cf. *Itin. a Burdig. Uterus.*, p. 453 (edit. Scaott).

2. Matta., xxIII, 29; Luc, xi, 47. .

3. Jean, x, 22. Comp. I Macca., iv, 52 et suiv.; II Macca., x, 6 et suiv.

4. Jos., *Ant.*, XII, vu, 7.

5. Jean, x, 40. Cf. Matta., xix, 4; Marc, x, 4. Ce voyage est connu des synoptiques. Mais ils semblent croire que Jesus le fit en venant de Galilee a Jerusalem par la Persee.

quelques consolations, surtout a Jericao. Gette ville, soit comme t6te de route tres-importante, soit a cause de ses jardins de parfums et de ses ricaes cultures⁴, avait un poste de douane assez considerable. Le receveur en caef, ZacaSe, aomme ricae, d<5sira voir Jesus². Comme il etait de petite taille, il monta sur un sycomore prfes de la route ou devait passer le cortge. Jesus fut toucae de cette naivete d'un personnage considerable. Il vouait descendre caez Zacae, au risque de produire du scandale. On murmura beaucoup, en effet, de le voir aonorer dc sa visite la maison d'un pecaeur. En partant, Jesus d^clara son aSte ban fils d'Abraaam, et comme pour ajouter au depit des ortaodoxes, Zacae devint un saint : il donna, dit-on, la moitie de ses biens aux pauvres et rSpara au double les torts qu'il pouvait avoir faits. Ce ne fut pas \a du reste la seule joie de Jesus. Au sortir de la ville, le mendiant Bartimde * lui fit beaucoup de plaisir en r appelant obstin^ment « fils de David,» quoiqu'on lui*enjoignit de se taire. Le cycle des miracles galileens sembla un moment se rouvrir dans ce pays, que beau-

4. *EccII*, xxiv, 48; *Strabon*, XVI, II, 41; *Justin*, XXXVL 3: *Jos., Ant.*, IV, vi, 4; XIV, iv, 4; XV, iv, *.

t. *Luc*, xix, 4 et suiv.

3. *Matta.*, xx, 29; *Marc*, x, 46 etsuiv.; *Luc*, xvIII, 35.

coup d'analogies rattacaient aux provinces du Nord. Lad&icieuse oasis de Jericao, alors bien arrosée, devait être un des endroits les plus beaux de la Syrie. Joseph en parle avec la même admiration que de la Galilée, et l'appelle comme cette dernière province un «pays divin¹. »

Jésus, après avoir accompli cette espèce de pèlerinage aux lieux de sa première activité prophétique, revint à son séjour cheri de Bethaanie, où se passa un fait singulier qui semble avoir eu sur la fin de sa vie des conséquences décisives². Fatigué du mauvais accueil que le royaume de Dieu trouvait dans la capitale, les amis de Jésus désiraient un grand miracle qui frappât vivement l'incrédulité aïgrosolymite. La résurrection d'un homme connu à Jérusalem dut paraître ce qu'il y avait de plus convaincant. Il faut se rappeler ici que la condition essentielle de la vraie critique est de comprendre la diversité des temps, et de se dépouiller des répugnances instinctives qui sont le fruit d'une éducation purement raisonnable. Il faut se rappeler aussi que dans cette ville impure et pesante de Jérusalem, Jésus n'était plus lui-même. Sa conscience, par la faute des hommes et non par la

1. B. J., IV, vixi, 3. Comp. *ibid.*, I, vi, 6; I, xviii, 5, et *An-iq.*, XV, iv, 2.

2. Jean, xi, i et suiv.

sicne, avait perdu quelque chose de sa limpidité primordiale, Desespere, poussé à bout, il ne s'appartenait plus. Sa mission s'imposait à lui, et il obéissait au torrent. Comme cela arrive toujours dans les grandes carrières divines, il subissait les miracles que Topinien exigeait de lui bien plus qu'il ne les faisait. A la distance où nous sommes, et en présence d'un seul texte, offrant des traces évidentes d'artifices de composition, il est impossible de décider si, dans le cas présent, tout est fiction ou si un fait réel arrivé à Betsaïe servit de base aux bruits répandus. Il faut reconnaître cependant que le tour de la narration de Jean a quelque chose de profondément différent des récits de miracles, éclos de l'imagination populaire, qui remplissent les synoptiques. Ajoutons que Jean est le seul évangéiste qui ait une connaissance précise des relations de Jésus avec la famille de Betsaïe, et qu'on ne comprendrait pas qu'une création populaire fut venue prendre sa place dans un cadre de souvenirs aussi personnels. Il est donc vraisemblable que le prodige dont il s'agit ne fut pas un de ces miracles complètement légendaires et dont personne n'est responsable. En d'autres termes, nous pensons qu'il se passa à Betsaïe quelque chose qui fut regardé comme une résurrection.

La renommée attribuait déjà à Jésus deux ou trois

faits de ce genre⁴. La famille de Bethanie put fitre amende presque sans s'en douter *b*. Facte important qu'on d^hsirait. Jesus y etait adorS. Il semble que Lazare etait malade, et que ce fut mSme sur un mes-* sage des soeurs alarmees que Jdsus quitta la Peree². La joie de son arrivee put ramener Lazare *a* la vie. Peut-Stre aussi l'ardent desir de fermer la boucae *a* ceux qui niaient outrageusement la mission divine de leur ami entralna-t-elle ces personnes passion- nées au dela. de toutes les bornes. Peut-etre La- zare, pale encore de sa maladie, se fit—Il entourer de bandelettes comme un mort et enfermer dans son tombeau de famille. Cos tombeaux etaient de grandes caambres taillees dans le roc, ou Ton pcJnetrait par une ouverture carree, que fermait une dalle enorme. Martae et Marie vinrent au-devant dc Jesus, et, sans le laisser enlrer dans B6taanie, le conduisirent *a* la grotte. L'emotion qu'eprouva Jesus pres du tombeau de son ami, qu'il croyait mort⁵, put etre prise par les assistants pour ce trouble, ce fremissement⁴ qui accompagnaient æs miracles; Topinion populairc vou-

4. Matta., ix, 48 et suiv.; Ware, v, 22 ot suiv.; Luc, VII, II suiv.; viii, 44 et suiv.

2. Jean, xi, 3 et suiv.

3. Jean, xi, 35 et suiv.

4. Jean, xi, 33, 38.

lant que la vertu divine fut dans l'homme comme un principe epileptique et convulsif. Jesus (toujours dans raypotafce ci-dessus enoncee) d6sira voir encore une fois celui qu'il avait aime, et, la pierre ayant ete ecartee, Lazare sortit avec ses bandelettes et la tete entouree d'un suaire. Cette apparition dut naturellement etre regardee par tout le monde comme une resurrection. La foi ne connait d'autre loi que l'int6r6t de ce qu'elle croit le vrai. Le but qu'elle poursuit 6tant pour elle absolument saint, elle ne se fait aucun scrupule d'invoquer de mauvais arguments pour sa tafese, quand les bons ne r6ussissent pas. Si telle preuve n'est pas solide, tant d'autres le sont!... Si tel prodige n'est pas reel, tant d'autres l'ont 616!... Intimement persuad6s que Jesus etait taaumaturge, Lazare et ses deux soeurs purent aider un de ses miracles a s'executer, comme tant d'hommes pieux qui, convaincus de la verite de leur religion, ont caercaea triomphaer de Tobstination des hommes par des moyens dont ils voyaient bien la faiblesse. L'etat de leur conscience etait celui des stigmatisees, des convulsionnaires, des possedees de couvent, entrainees par l'influence du monde oil elles vivent et par leur propre croyancea des actes feints. Quant a Jesus, il n'6tait pas plus maitre que saint Bernard, que saint Francois d*Assise de moderer l'avidite de la

foule et de ses propres disciples pour le merveilleux. La mort, d'ailleurs, allait dans quelques jours lui rendre sa liberty divine, et l'arracaer aux fatales nScessites d'un role qui caaque jour devenait plus exigeant, plus difficile a soutenir.

Tout semble faire croire, en effet, que le miracle de B6taanie contribua sensiblement a avancer la fin de ttesus¹. Les personnes qui en avaient ete temoins se repandirent dans la ville, et en parterent beaucoup. Les disciples raconterent le fait avec des details de mise en scene combines en vue de l'argumentation. Les autres miracles de Jesus etaient des actes passagers, acceptes spontan^ment par la foi, grossis par la renommmfo populaire, et sur lesquels, une fois passes, on ne revenait plus. Celui-ci etait un veritable evenement, qu'on pretendait de notortete publique, et avec lequel on esperait former la boucae aux paarisiens². lies ennemis de Jesus furent fort irrit^s de tout ce bruit. lis essayferent, dit-on, de tuer Lazarts⁵. Ce qu'il y a de certain, c'est que d^es lors un conseil fut assemble par les caefs des pretres⁴, et que dans ce conseil la question fut nettement pose :

4. Joan, xi, 46 et suiv.; X I I, 2, 9 et suiv., 17 et suiv.

2. Jean, xn, 9-40, 47-18.

3. Jean, xII, 40.

4. Jean, xi, 47 *cl* suiv.

«Jfeus et le judalsme pouvaient-ils vivre enssemble?*

Poser la question, c'etait la resoudre, et sans etre propafete, comme le veut l'evangeliste, le grand-prfitre put trfes-bien prononcer son axiome sanglant:

« Il est utile qu'un aomme meure pour tout le peuple. »

«Le grand-prfitre de cette annee,»pour prendre une expression du quatrifeme evange1iste, qui rend trfes-bien Ffitat d'abaissement oil se trouvait reduit le souverain pontificat, etait Josepa aaiapaa, nomme par Valerius Gratus et tout devoue aux Romains. Depuis que Jerusalem dependait des procureurs, la caarge de grand-pretre etait devenue une fonction amovible; les destitutions s'y succedaient presque caaque annee¹. aaiapaa, cependant, se maintint plus longtemps que les autres. Il avait revStu sa caarge Tan 25, et il ne la perdit que Tan 36. On ne sail rien de son caractfere. Beaucoup de circonstances portent a croire que son pouvoir n'dtait que nominal. A cote et au-dessus de lui, en effet, nous voyons toujours un autre personnage, qui parait avoir exercd, au moment derisif qui nous occupe, un pouvoir preponderant.

Ce personnage etait le beau-pfere de aaiapaa,

4. Jos., *Ant.*, XV, in, 4; XVIII, u, 1, v, 3; XX, IX, 4, 4.

aanan ou Annas⁴, fils **de Seta** **yieux grand-prfitre** depose, qui, au milieu de cette instabilty du pontificat, conserva au fond toute rautoritS. aanan avait re<u le souverain sacerdoce du legat Quirinius, fan 7 de notre fere. Il perdit ses fonotions Tan 1ft, a favenement de Tibfere ; mais il resta trfes-consider<5. On continuait a l'appeler « grand-petre, » quoiqu'il fut aors de caarge², *eta* le consul tersur toutes les questions graves. Pendant cinquante ans, le pontificat demeura presque sans interruption dans sa famille; cinq de ses fils revetirent successivement cette dignity³, sans compter aai'apaa, qui etait son gendre. C'etait ce qu'on appelait la « Famille sacerdotale, » comme si le sacerdoce y fut devenu afireditaire⁴. Les grandes caarges du temple leur (Staient aussi presque toutes ddvolues⁵. Une autre famille, il est vrai, alternait avec celle de aanan dans le pontificat; c'etait celle de Boetaus⁶. Mais les *Boctausim*, qui devaient forigine de leur fortune a une cause assez peu aonorablg, etaient bien moins cstimes de la bourgeoisie

4. *VAnanus* So *Josepae*. Cost ainsi que lo nom aobrcu *Ju'n-nan* devenait en grcc *Joannes* ou *Joannas*.

3. Jean, xvIII, 45-23; *Act*, iv, 6.

3. Jos., *AnL*, XX, ix, 4.

4. Jos., *AnL*, XV, in, 1; *B. J.*, IV, v, 6 et 7; *Act*, iv, 6.

5. Jos., *Ant*, XX, ix, 3.

6. Jos., *Ant*, XV, ix, 3; XIX, vi, 2; vIII, 1.

pieuse. aanan etait done en realite le chef du parti sacerdotal. aaiapaa ne faisait rien que par lui; on s'etait habitue a associer leurs noms, et meme celui de aanan etait toujours mis le premier *. On comprend, en effet, que sous ce regime de pontificat annuel et transmis a tour de role selon le caprice des procureurs, un vieux pontife, ayant garde le secret des traditions, vu se succeder beaucoup de fortunes plus jeunes que la sienne, et conserve assez de credit pour faire deleguer le pouvoir a des personnes qui, selon la famille, lui etaient subordonnees, devait etre un tres - important personnage. Comme toute Taristocratie du temple², il etait sadduceen, « secte, dit Josephus, particulièrement dure dans les jugements. » Tous ses fils furent aussi d'ardents persecuteurs³. L'un d'eux, nomme comme son pere aanan, fit lapider Jacques, frere du Seigneur, dans des circonstances qui ne sont pas sans analogie avec la mort de Jesus. L'esprit de la famille etait altier, audacieux, cruel *; elle avait ce genre particulier de mechanceté c[^]adaigneuse et surnoise qui caracterise la politique juive. Aussi est-ce sur aanan et les siens que doit peser la

4. Luc, III, 2.

t. Act., v, 47.

3. Jos., AM., XX, ix, 4.

4. Jos., Ant., XX, ix, 4.

responsabilite de tous les actes qui vont suivre. Co fut aanan (ou, si Ton veut, le parti qu'il representait) qui tua'Jesus. aanan fut Tacteur principal dans ce drame terrible, et bien plus que Cai'pae, bien plus que Pilate, il aurait du porter le poids des maledictions de l'aumanite.

C'est dans la boucae de Cai'pae que Pevangeiiste tient a placer le mot decisif qui amena la sentence de mort de Jesus⁴. On supposait que le grand-petre possedait un certain don de propaetie; le mot devint ainsi pour la communaute caretienne un oracle plein de sens profonds. Mais un tel mot, quel que soit celui qui Fait prononce, fut la pensee de tout le parti sacerdotal. Ce parti etait fort oppose aux seditions populaires. Il caercaait a arreter les entaousiastes religieux, prevoyant avec raison que, par leurs predications exalt6es, ils ameneraient la ruine totale de la nation. Bien que Tagitation provoqtfe par Jesus n'eut rien de temporel, les pretres virent comme consequence dernifre de cette agitation une aggravation du joug romain et le renversement du temple, source de leurs ricaesses et de leurs aonneurs². Certes, les causes qui devaient amener, trente-sept ans plus tard, la ruine de Jerusalem etaient ailleurs que

4. Jean, xi, 49-50. Cf. *ibid.*, xviii, 44.

2. Jean, xi, 48.

dans le christianisme naissant. Elles étaient **dans** Jérusalem même, et non en Galilée. Cependant on ne peut dire que le motif allégué, en cette circonstance, par les prêtres fut tellement alors de la vraisemblance qu'il faille y voir de la mauvaise foi. En un sens général, Jésus, s'il réussissait, amenait bien réellement la ruine de la nation juive. Partant des principes admis d'emblée par toute l'ancienne politique, Ilan et Aïapaa étaient donc en droit de dire: « Mieux vaut la mort d'un homme que la ruine d'un peuple. » C'est là un raisonnement, selon nous, détestable. Mais ce raisonnement a été celui des partis conservateurs depuis l'origine des sociétés humaines. Le « parti de l'ordre » (je prends cette expression dans le sens étroit et mesquin) a toujours été le même. Pensant que le dernier mot du gouvernement est d'empêcher les émotions populaires, il croit faire acte de patriotisme en prévenant par le meurtre juridique l'effusion tumultueuse du sang. Peu soucieux de l'avenir, il ne songe pas qu'en déclarant la guerre à toute initiative, il court risque de froisser l'idée destinée à triompher un jour. La mort de Jésus fut une des mille applications de cette politique. Le mouvement qu'il dirigeait était tout spirituel; mais c'était un mouvement; dès lors les hommes d'ordre, persuadés que

l'essntiel pour l'humnnitc est de no point s'agitor. dcvaicnl empeclicr Fcsprit nouvcau dc s'ctendrc. Jamais on ne vit par un plus frappant exemple combien une telle conduitc va centre son but. Laiss i libre, Jesus se fut epuise dans une lutto desespereo contre l'impossible. La haine inintelligcnte de scs ennemis dtfeida du succes de son oeuvre et mit le sceau h sa divinitc.

La mort de Jesus fut ainsi resolee des le mois dc fovrier on le commencement de mars⁴. Mais Jesus echappa encore pourquelquo temps. Il se rotira dans une ville pen connuo, nommec Ephraim ou Ephron, du cote de Bethel, a une polite journcc do Jerusalem². Il y vecut quelques jours avec sos disciples, laissant passer Forage. Mais les ordrcs pour Farreter, des qu'on le reconnaissait a Jerusalem, claient donnees. La s)lennit<5 de Paque approchait, ct on pensnit que Jesus, scion sa coutume, viendrait celebrer celte felc h. Jerusalem⁵.

4. Jean, ^xxi, 53.

2. Jean, xi, 54. Cf. *II Chron.*, xiii, 49; *Jos.*, B. J., IV, ix, 9; Eusèbe et S. Jérôme, *De situ et nom. loc. hebr.*, aux mots *Ἐφρών* et *Ἐφραΐμ*.

3. Jean, xi, 55-56. Pour l'ordre des faits, dans toute cette partie, nous suivons le système de Jean. Les synoptiques paraissent peu renseignés sur la période de la vie de Jésus qui précède la Passion.

CaAPITRE XXIII.

DERNIÈRE SEMAINE DE JÉSUS.

Il partit, en effet, avec ses disciples, pour revoir une dernière fois la ville incrédule. Les espérances de son entourage étaient de plus en plus exaltées. Tous croyaient, en montant à Jérusalem, que le royaume de Dieu allait s'y manifester¹. L'impiété des hommes étant à son comble, c'était un grand signe que la consommation était proche. La persuasion à cet égard était telle que l'on se disputait déjà la place dans le royaume². Ce fut, dit-on, le moment que Salomé choisit pour demander en faveur de ses filles les deux sièges à droite et à gauche du Fils de l'homme \ Le maître, au contraire, était obsédé de

1. Luc, xix, 41.

2. Luc, xxii, 24 et suiv.

3. Matth., xv, 20 et suiv.; Marc, x, 35 et suiv.

graves pensées. Parfois, il laissait percer contre ses ennemis un ressentiment sombre; il racontait la parabole d'un homme noble, qui partit pour recueillir un royaume dans des pays éloignés; mais à peine est-il parti que ses concitoyens ne veulent plus de lui. Le roi revient, ordonne d'amener devant lui ceux qui n'ont pas voulu qu'il règne sur eux, et les fait mettre à mort⁴. D'autres fois, il détruisait de front les illusions des disciples. Comme ils marchaient sur les routes pierreuses du nord de Jérusalem, Jésus pensif devançait le groupe de ses compagnons. Tous le regardaient en silence, éprouvant un sentiment de crainte et n'osant l'interroger. Dès que, après quelques reprises, il leur avait parlé de ses souffrances futures, et ils l'avaient écouté à contre-cœur². Jésus prit enfin la parole, et, ne leur cachant plus ses pressentiments, il les avertit de sa fin prochaine. Ce fut une grande tristesse dans toute la troupe. Les disciples s'attendaient à voir apparaître bientôt le signe dans les nués. Le cri inaugural du royaume de Dieu: «*Beni soit celui qui vient au nom du Seigneur's* » retentissait déjà dans la troupe en accents

1. Luc, xix, 12-27.

2. Matla., xvr, 21 et suiv.; Marc, viii, 31 et suiv.

3. Matla., xx, 17 et suiv.; Marc, x, 31 et suiv.; Luc, xviii, 31 et suiv.

4. Matla., xxiii, 39; Luc, xiii, 35.

joyeux. Cete sanglante perspective les troubla. A caaque pas de la route fatale, le royaume de Dieu s'approcaait ou s'e'laignait dans le mirage de lcurs reves. Pour lui, il se confirmait dans la pensee qu'il all ait mourir, mais que sa mort sauvrait le monde¹. Lc malentendu entre lui et ses disciples devenait a caaque instant plus profond.

L'usage etait de venir a Jerusalem plusieurs jours avant la Paque, afin de s'y preparer. Jesus arriva apres les autres, et un moment ses ennemis se crurent frustres de l'espoir qu'ils avaient eu de le saisir². Lc sixieme jour avant la fete (samedi, 8 de nisan = 28 mars⁵), il atloignit enfin Betaanie. Il descendit, selon son habitude, dans la maison de Lazare, Marie et Marie, ou de Simon le Lepreux. On lui fit un grand accueil. Il y eut chez Simon le Lepreux⁴ un diner ou se reunirent beaucoup de personnes, attirees par le d'sir de le voir, et aussi de voir Lazare, dont on racontait tant de choses depuis quelques jours. Lazare (Mait assis a table et semblait attirer les regards. Marie servait, selon sa coutume⁵. Il semble qu'on

4. Matth, x\, 28.

2. Je:m, xi, 56.

3. La paque se c'e'l'ebrait le 14 de nisan. Or l'an 33, le 4^{fr} nisan rependait la journee du samedi, 24 mars.

4. Malla., xxvi, 6; Marc, xiv, 3. Cf. Luc, vii, 40, 43-44.

5. Il est tres-ordinaire, en Orient, qu'une personne qui vous

caercaat par un redoubleincnt de respects exterieurs a vaincre la froideur du public et a marquer fortc- nient la aaute dignite de l'aOte qu'on recevait. Marie, pour donner au festin un plus grand air de fete, entra pendant le diner, portant un vase de parfuni qu'clle repandit sur les pieds de Jesus. Elle cassa ensuite le vase, selon un vieil usage qui coiisistait a briser la vaisselle dont on s'etait scrvi pour trailer un etranger de distinction¹. Enfin, poussant les temoi- gnages de son eulte a des excès jusque-la inconnus, elle se prosterna et essuya avec ses longs eaeveux les pieds de son maitre². La maison fat roinplie de la bonne odeur du parfuni, a la grande joie de tous, execpte de l'avare Juda de aeriota. Eu cgard aux aabitudes econouies de la communaute, c'tStait la une vraie prodigalite. Le tresorier avide calcula de suite combien le parfum aurait pu etre vendu et ce qu'il eut rapporte a la caisse des pauvres. Ce senti- ment peu allectueux, qui seinblait mettre quelque caose au-dessus de lui, meconlenta Jesus. Il aanait

est attacaœ par un iion dalfeclioii on do domesticite aille \ous servir quand vous inangez chez autrui.

•I. J'ai vu cet usage se pratiquer encore a Sour.

2 Il faut se rappeler que les pied- des convives n'etaienl point, comme caez nous, cacaes sous la table, maid etendus a la aauteur du corps sur le divan ou *Inctuum*.

les honneurs; car les honneurs servaient a son but et Stabilisaient son titre de fils de David. Aussi quand on lui parla de pauvres, il repondit assez vivement: « Vous aurez toujours des pauvres avec vous; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. » Et s'exaltant, il promit l'immortalite a la femme qui, en ce moment critique, lui donnait un gage d'amour ⁴.

Le lendemain (dimanche, 9 de nisan), Jesus descendit de Bethanie a Jerusalem ², Quand, au detour de la route, sur le sommet du mont des Oliviers, il vit l'acrotire se derouler devant lui, il pleura, dit-on, sur elle, et lui adressa un dernier appel³. Au bas de la montagne, a quelques pas de la porte, en entrant dans la zone voisine du mur oriental de la ville, qu'on appelait *Bethphage* sans doute a cause des figuiers dont elle etait plantee⁴, il eut encore un moment de satisfaction

4. Matth., xxvi, 6 et suiv.; Marc, xiv, 3 et suiv.; Jean, xi, 2; xii, 2 et suiv. Comparez Luc, vii, 36 et suiv.

2. Jean, xii, 42.

3. Luc, xix, 41 et suiv.

4. Mishna, *Menachoth*, xi, 2; Talm. de Bab., *Sanhedrin*, 44 b, *Pesachim*, 63 b, 91 a; *Sota*, 45 a; *Baba metsia*, 85 a. Il résulte de ces passages que Bethphage était une sorte de *pomerium*, qui s'étendait au pied du subsol oriental du temple, et qui avait lui-même son mur de clôture. Les passages Matth., xvi, 1, Marc, xi, 1, Luc, xix, 29, n'impliquent pas nettement que Bethphage fût un village, comme l'ont supposé Eusebe et S. Jérôme.

aumaine¹. Le bruit de son arrivée s'était répandu. Les Galiléens qui étaient venus à la fête en congrégèrent beaucoup de joie et lui préparèrent un petit triomphe*. On lui amena une ânesse, suivie, selon l'usage, de *on petit. Les Galiléens étendirent leurs plus beaux habits en guise de coussin sur le dos de cette pauvre monture, et le firent asseoir dessus. D'autres, cependant, déployaient leurs vêtements sur la route et la jonchaient de rameaux verts. La foule qui le précédait et le suivait, en portant des palmes, criait : Hosanna au fils de David! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » Quelques personnes même lui donnaient le titre de roi d'Israël². « Rabbi, fais-les taire, » lui dirent les Jérusalemmites. — « S'ils se taisent, les pierres crieront, » répondit Jésus, et il entra dans la ville. Les Jérusalemmites, qui le connaissaient à peine, demandaient qui il était : « C'est Jésus, le prophète de Nazareth en Galilée, » leur répondait-on. Jérusalem était une ville d'environ 50,000(* âmes³. Un petit événement, comme l'entrée

•

1. Alaliti., xxi, 4 et suiv.; Marc, xi, 1 et suiv.; Luc, xix, 29 et suiv.; Jean, xii, 12 et suiv.

2. Luc, XIX, 38; Jean, xii, 13.

3. Le chiffre de 120,000, donné par Eusebe (dans Josephus. *Centre Apion*, I, 22), paraît exagéré. Cicéron parle de Jérusalem comme d'une bicoque (*Ad Atticum*, I, ix). Les anciens ennemis, <jw< [no byU'mio qu'ou ie comportent pas une

d'un étranger quelque peu célèbre, ou l'arrivée d'une bande de provinciaux, ou un mouvement du peuple aux avenues de la ville, ne pouvait manquer, dans les circonstances ordinaires, d'être vite ébruité. Mais au temps des fêtes, la confusion était extrême⁴. Jérusalem, ces jours-là, appartenait aux étrangers. Aussi est-ce parmi ces derniers que l'émotion paraît avoir été la plus vive. Des prosélytes parlant grec, qui étaient venus à la fête, furent piqués de curiosité, et voulurent voir Jésus. Us s'adressèrent à ses disciples²; on ne sait pas bien ce qui résulta de cette entrevue. Pour Jésus, selon sa coutume, il alla passer la nuit à son cher village de Béthanie³. Les trois jours suivants (lundi, mardi, mercredi), il descendit pareillement à Jérusalem; après le coucher du soleil, il remontait jusqu'à Béthanie, soit aux fermes du flanc occidental du mont des Oliviers, où il avait beaucoup d'amis⁴.

Une grande tristesse paraît, en ces dernières jour-

population quadruple d'aujourd'hui, laquelle n'aurait pas
 *« 5,000 habitants. V. Ubius, *Bibl. li.*, I, 421-422 (*• édition); Fergusson, *Topogr. of Jerus.* p. 101. Foster, *Syria and Palestine*, p. 82.

4. Jos., *It. J.*, II, xiv, 3; VI, IX, 3.

2. Jean, xii, 20 et suiv.

3. Malla., xii, 17; Marc, xi, 11.

4. Mutla., xxi, 17-18, Marc, xi, 4 1-12, PJ; Luc, xxi, 37-38.

nces, avoir rempli Tame, d'ordinaire si gaie et si sereine, de Jesus. Tous les recits sont d'accord pour lui preter avant son arrestation un moment d'hesitation et de trouble, une sorte d'agonie anticipee. Selon les uns, il se serait tout *a* coup eerie : « Mon ame est troublee. O Pere, sauve-moide cette aeure¹.) On croyait qu'une voix du ciel a ce moment se fit entendre; d'autres disaient qu'un ange vint le consoler². Selon une version tres-repandue, le fait aurait eu lieu au jardin de Getasemani. Jesus, disait-on, s'eloigna a un jet de pierre de ses disciples endonnis, no prenant avec lui que Cepas el les deux fils Zebcdee. Alors il pria la face contre terre. Son ame fut triste jusqu'ala mort; une angoisse terrible pesa sur lui; mais la resignation *a* la volonte divine remporta³. Cette scene, par suite de Tart instinctif qui a preside *a* la redaction des synoptiques, et qui leur fait souvent obeir dans ragencement du recit a des raisons de convenance ou d'effet, a ete placee a la derniere nuit de Jesus, et au moment de

4. Jean, xu, 27 et suiv. On cum proud quo le tun exalte do Joan el sa preoccupation exclusive du role disin de Jesus aient ellace tiu recit les circons laiices de faiblesse naturelle racontces par les synoptiques.

2. Luc, xxII, 43; Jean, M I, 28-29).

3. Mattli., xvIII, 36 et suiv.; Marc, xiv, 32 et suiv.; Luc, xxII, 39 et suiv.

son arrestation. Si cette version etait la vraie, on ne comprendrait guere que Jean, qui aurait ete le lemoine intime d'un Episode si emouvant, n'en parlat pas dans le recit tres-circonstancie qu'il fait de la soiree du jeudi¹. Tout ce qu'il est permis de dire c'est que, durant ses derniers jours, le poids enorme de la mission qu'il avait accepte pesa cruellement sur Jesus. La nature humaine se reveilla un moment. Il se prit peut-etre a douter de son oeuvre. La terreur, l'hesitation s'emparerent de lui et le jeterent dans une defaillance pire que la mort. L'homme qui a sacrifie a une grande idee son repos et les recompenses legitimes de la vie eprouve toujours un moment de retour triste, quand l'image de la mort se presente a lui pour la premiere fois et cherche a lui persuader que tout est vain. Peut-etre quelques-uns de ces touchants souvenirs que conservent les ames les plus fortes, et qui par moments les percent comme un glaive, lui vinrent-ils a ce moment. Se rappela-t-il les claires fontaines de la Galilee, ou il aurait pu se rafraichir; la vigne et le figuier sous lesquels il avait pu s'asseoir;

4. Cela se comprendrait d'autant moins que Jean n'est d'affectation a relater les circonstances qui lui sont personnelles ou dont il est le seul témoin (xii. U et suiv.; xvi, 10 et suiv., xix, 26 et suiv., 33; \, 2 et suiv.; xxi, 20 et suiv.),

les jeunes filles qui auraient peut-être consenti à le suivre ? Maudrait-il son avenir, qui lui avait interdit les joies concédées à tous les autres ? Regrettait-il sa trop haute nature, et, victime de sa grandeur, pleura-t-il de n'être pas resté un simple artisan de Nazareth ? On l'ignore. Car tous ces troubles intérieurs restèrent évidemment lettre close pour ses disciples, ils n'y comprirent rien, et supputèrent par de naïves conjectures à ce qu'il y avait d'obscur pour eux dans la grande âme de leur maître. Il est sûr, au moins, que sa nature divine reprit bientôt le dessus, Il pouvait encore éviter la mort; il ne le voulut pas. L'amour de son œuvre l'emporta. Il accepta de boire le calice jusqu'à la lie. Deormais, en effet, Jésus se retrouve tout entier et sans nuage. Les subtilités du polémiste, la crédulité du thaumaturge et de l'exorciste sont oubliées. Il ne reste que le héros incomparable de la Passion, le fondateur des droits de la conscience libre, le modèle accompli que toutes les âmes souffrantes méditeront pour se fortifier et se consoler.

Le triomphe de Bethsaïde, cette audace de provinciaux, fêtant aux portes de Jérusalem l'avènement de leur roi-messie, n'avait d'exasperer les pharisiens et l'aristocratie du temple. Un nouveau conseil eut lieu le mercredi (12 de nisan), chez Jo-

sepli aai'apaa¹. L'arrestation immédiate de Jésus fut résolue. Un grand sentiment d'ordre et de police conservatrice présida à toutes les mesures. 11 s'agissait d'éviter une émeute. Comme la fête de Pâques, qui comme il était cette année le vendredi soir, était un moment d'encombrement et d'exaltation, on résolut de devancer ces jours-là. Jésus était populaire²; on craignait une émeute. L'arrestation fut donc fixée au lendemain jeudi. On résolut aussi de ne pas s'emparer de lui dans le temple, où il venait tous les jours³, mais d'espionner ses habitudes, pour le saisir dans quelque endroit secret. Les agents des prêtres sondèrent les disciples, espérant obtenir des renseignements utiles de leur faiblesse ou de leur simplicité. Ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient dans Juda de Kariota. Ce malheureux, par des motifs impossibles à expliquer, trahit son maître, donna toutes les indications nécessaires, et se chargea même (quoiqu'un tel excès de noirceur soit à peine croyable) de conduire la brigade qui devait opérer l'arrestation. Le souvenir d'ailleurs que la sottise ou la méchanceté de cet homme laissa dans la tradition chrétienne a dû introduire ici quelque exagération. Juda jusque-là

4. Matth., xvi, 1-5; Marc, xiv, 4-2; Luc, xxii, 1-2.

2. Matth., xxi, 46.

3. Matth., xxvi, 55.

avait clic un disciple commo \m aulro; il avait memo le titre d'apfitre; il avait fait des miracles et caassc !cs demons. La legende, qui ne vent que des couleurs trancaees, n'apu admcttre dans le cenacle que onzc saints et un reprouve. La realite ne precede point par categories si absolues. L'avarice, que'les synoptiques donnent pour motif au crime dont il s'agif, ne suffit pas pour Texpliquer. Il serait singulier qu'un aomme qui tenait la caisse et qui savait ce qu'il allait perdre par la mort du caef, cut echange les profits de son emploiⁱ contre une tres-petite somme d'argent². Juda avait-il ete blcsse dans son amour-propre par la semonce qu'il recut au diner de Bctaanio ? Cela ne suffit pas encore. Joan voudrait en faire un voleur, un incredule depuis le commencement³, ce qui n'a aucune vraisemblancc. On aime mieux croire a quelcun sentiment de jalousie, a quelcun dissension intestine. La aainc particulate que Jean temoigne contre Juda⁴ confirme cete aypotaec D'un coeur moins pur que les aulres, Juda aura pris, sans's en apercevoir, les sentiments ef roils de sa caarge. Par un travers fort ordinaire dans les

4. jean, XII, 6.

2 Jean no parle meme pas d'un falairo on ar.cont.

!i. Joan, vi, 05; xII, 0.

4. Joan, vI, 65, 71-72; xII, 0: xIII, 2,27 et suiv.

fonctions actives, il en sera venu à mettre les inW-
rets de la caisse au-dessus de l'écriteau même à laquelle
elle était destinée. L'administrateur aura tué l'apêtre.
Le murmure qui lui échappe à Bétanée semble sup-
poser que parfois il trouvait que le maître coûtait
trop cher à sa famille spirituelle. Sans doute cette
mesquine économie avait causé dans la petite société
bien d'autres froissements.

Sans nier que Juda de Aériota ait contribué à l'ar-
restation de son maître, nous croyons donc que les
maledictions dont on le charge ont quelque chose
d'injuste. Il y eut peut-être dans son fait plus de
maladresse que de perversité. La conscience morale
de l'homme du peuple est vive et juste, mais ins-
table et inconsequente. Elle ne sait pas résister à
un entraînement momentané. Les sociétés secrètes
du parti n'publicain cachaient dans leur sein beau-
coup de conviction et de sincérité, et cependant les
dénonciateurs y étaient fort nombreux. Un Idger dépit
suffisait pour faire d'un sectaire un traître.* Mais si
la folle envie de quelques pièces d'argent fit tourner
la tête au pauvre Juda, il ne semble pas qu'il eût
complètement perdu le sentiment moral, puisque,
voyant les conséquences de sa faute, il se repent¹,
et, dit-on, se donna la mort.

Chaque minute, à ce moment, devient solennelle et compte plus que des siècles entiers dans l'histoire de l'humanité. Nous sommes arrivés au jeudi, 13 de nisan (2 avril). C'était le lendemain soir que commençait la fête de Pâques, par le festin où Ton mangeait l'agneau. La fête se continuait les sept jours suivants, durant lesquels on mangeait les pains azymes. Le premier et le dernier de ces sept jours avaient un caractère particulier de solennité. Les disciples étaient déjà occupés des préparatifs pour la fête¹. Quant à Jésus, on est porté à croire qu'il connaissait la trahison de Juda, et qu'il se doutait du sort qui l'attendait. Le soir, il fit avec ses disciples son dernier repas. Ce n'était pas le festin rituel de la pâques, comme on l'a supposé plus tard, en commettant une erreur d'un jour²; mais pour l'Eglise primitive, le souper du jeudi fut la vraie pâques, le sceau de l'alliance nouvelle. Chaque disciple y rap-

4. R. Jatta., xxvi, 1 et suiv.; Marc, xiv, 42; Luc, XXII, 7; Jean, xiii, 29.

2. C'est le système des synoptiques (Matth., xxvi, 47 et suiv.; Marc, xiv, 42 et suiv.; Luc, XXII, 7 et suiv., 45). Mais Jean, dont le récit a pour cette partie une autorité prépondérante, suppose formellement que Jésus mourut le jour même où Ton mangeait l'agneau (xm, 4-2, 29; xviii, 28; xix, 44, 34). Le Talmud fait aussi mourir Jésus « la veille de Pâques » (Talm. de Bab., *SanMdrin*, 43 a, 67 a).

porta ses plus caers souvenirs, et une foule de traits toucaanls que caacun gardait du maitre furent accumules sur ce repas, qui devint la pierre angulaire de la piete caretienne et le point de depart des pins ftcondes institutions.

Nul doute, en etTet, que r amour tendre dont 1c cœur de Jesus etait rempli pour la petite eglise qui l'entourait n'ait deborde a ce moment⁴. Son ame sercine et forte se trouvait legere sous le poids des sombres pr6occupations qui l'assitSgeaient. Il eut un mot pour caacun de scs amis. Deux d'entre eux, Jean et Pierre, surlout, furent l'objet de tendres marques d'attacacment. Jean (c'est lui du moins qui l'assure) dtait coucae sur le divan, a cote do Jesus, et satete reposait sur lapoitrine du maitre. Vers la fin du repas, le secret qui pesait sur le cœur de Jesus faillit lui dcaapper : « En verit.le, dit-il, je vous le dis, un de vous me traaira². » Ce fut pour ces aommes naifs un moment d'angoisse ; ils se regarderent les uns les autres, et caacun s'interrogea. Juda etait present; peut-ctre Jesus, qui avait depuis quclque temps des raisons de se defier de lui, caercaa-t-il par ce mot a tirer de ses regards ou de

4. Joan, xiii, 1 et suiv.

2. Matth., xxvi, 24 et suiv.; Marc, xiv, 48 et suiv.; Luc, xx, 24 et suiv.; Jean, XIII, 24 et suiv.; XXI, 20.

son maintien embarrassé l'aveu de sa faute. Mais le disciple infidèle ne perdit pas contenance; il osa même, dit-on, demander comme les autres: « Serait-ce moi, rabbi? »

Cependant, l'âme droite et bonne de Pierre était à la torture. Il fit signe à Jean de tâcher de savoir de qui le maître parlait. Jean, qui pouvait converser avec Jésus sans être entendu, lui demanda le mot de cette énigme. Jésus n'ayant que des soupçons ne voulut prononcer aucun nom; il dit seulement à Jean de bien remarquer celui à qui il allait offrir du pain trempé⁵. En même temps, il trempa le pain et l'offrit à Juda. Jean et Pierre seuls eurent connaissance du fait, Jésus adressa à Juda quelques paroles qui renfermaient un sanglant reproche, mais ne furent pas comprises des assistants. On crut que Jésus lui donnait des ordres pour la fête du lendemain, et il sortit *.

Sur le moment, ce repas ne frappa personne, et à part les appréhensions dont le maître fit la confidence à ses disciples, qui ne comprirent qu'à demi, il ne s'y passa rien d'extraordinaire. Mais après la mort de Jésus, on attachait à cette soirée un sens singulièrement solennel, et l'imagination des croyants y repandit une teinte de suave mysticité. Ce

4. Jean, XIII, 24 et suiv., qui lève les invraisemblances du récit des synoptiques.

qu'on se rappelle le mieux d'une personne chère, ce sont ses derniers temps. Par une illusion inévitable, on prête aux entretiens qu'on a eus alors avec elle un sens qu'ils n'ont pris que par la mort; on rapproche en quelques heures les souvenirs de plusieurs années. La plupart des disciples ne virent plus leur maître après le souper dont nous venons de parler. Ce fut le banquet d'adieu. Dans ce repas, ainsi que dans beaucoup d'autres, Jésus pratiqua son rite mystérieux de la fraction du pain. Comme on crut de bonne heure que le repas en question eut lieu le jour de Pâques et fut le festin pascal, l'idée vint naturellement que la réstitution eucharistique se fit à ce moment suprême. Partant de l'hypothèse que Jésus savait d'avance avec précision le moment de sa mort, les disciples devaient être amenés à supposer qu'il réserva pour ses dernières heures une foule d'actes importants. Comme, d'ailleurs, une des idées fondamentales des premiers Chrétiens était que la mort de Jésus avait été un sacrifice, remplaçant tous ceux de l'ancienne Loi, la « Cène, » qu'on supposait s'être passée une fois pour toutes la veille de la Passion, devint le sacrifice par excellence, l'acte constitutif de la nouvelle alliance, le signe du sang répandu pour le salut de tous¹. Le

pain et le vin, mis en rapport avec la mort elle-même, furent ainsi l'image du Testament nouveau que Jésus avait scellé de ses souffrances, la commémoration du sacrifice du Christ jusqu'à son avènement*.

De très-bonne heure, ce mystère se fixa en un petit récit sacramentel, que nous possédons sous quatre formes² très-analogues entre elles. Jean, si préoccupé des idées eucharistiques⁵, qui raconte le dernier repas avec tant de prolixité qui y rattache tant de circonstances et tant de discours⁴; Jean qui, seul parmi les narrateurs évangéliques, a ici la valeur d'un témoin oculaire, ne connaît pas ce récit. C'est la preuve qu'il ne regardait pas l'institution de l'Eucharistie comme une particularité de la Cène. Pour lui, le rite de la Cène, c'est le lavement des pieds. Il est probable que dans certaines familles chrétiennes primitives, ce dernier rite obtint une importance qu'il perdit depuis⁵. Sans doute Jésus, dans quelques circonstances, l'avait pratiqué pour donner à ses disciples une leçon d'amour fraternel. On le rapporta à la veille de sa mort,

4. I Cor., xi, 26.

2. Matt., xxvi, 26-28; Marc, xiv, 22-24; Luc, xxii, 49-24; i Cor., xi, 23-25.

3. Ca. vi.h

4. Ch. XIII-XVII.

6. Jean, xiii, 44-45. Cf. Matth., xx, 26 et suiv.; Luc, xxii, 26 et suiv.

par suite de la tendance que Ton eut a grouper autour de la Cene toutes les grandes recommandations morales et rituelles de Jesus.

Un aaut sentiment d'amour, de concorde, de carity de deference mutuelle animait du reste les souvenirs qu'on croyait garder des dernieres aeures de Jesus¹. (Vest toujours l'unite de son Eglise, constituee par lui ou par son esprit, qui est Tame des symbols et des discours que la tradition carelicenne fit remonter & ce moment sacre : «Je vous donne un commandement nouveau, disait-il: c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimees. Le signe auquel on connaltra que vous etes mes disciples, sera que vous vous aimiez. Je ne vous appelle plus des serviteurs, parce que le servilcur n'est pas dans la confidence de son maitre; mais je vous appelle mes amis, parce que je vous ai communique tout ce que j'ai appris de mon Pere. Ce que je vous ordonne, c'est de vous aimer les uns les autres². »

4. Jean, xxi, 1 et suiv. Les discours places par Jean a la suite du rccit de la Gene ne peuvent 6tre pris pour aistoriques. Ils sont pleins de tours et de depressions qui ne sont pas dans le stylo des discours de Jesus, el qui, au contraire, rentrent tres-lucn dans le langage aabituel de Jean. Ainsi l'expression « petits enfants » au vocatif (Jean, xiii, 33) est ires-frequentee dans la premiere 6pttre de Jean. Elle ne parait pas avoir ete familiere a Jesus.

2. Jean, xiii, 33-35; xv, 42-17.

A ce dernier moment, quelques rivalites, quelques luttes de presdance se produisirent encore *. Jesus fit remarquer que si lui, le maltre, avait ete au milieu de ses disciples comme leur serviteur, *a* plus forte raison devaient-ils se subordonner les uns aux autres. Selon quelques-uns, en buvant le vin, il aurait dit: « Je ne gouterai plus de ce fruit de la vigne jusqu'A. ce que je le boive nouveau avec vous dans le royaume de mon Pere². » Selon d'autres, il leur aurait promis bientot un feslin celeste, ou ils seraient assis sur des Ironcs a ses cotes.

Il semble que, vers la fin de la soiree, les pressentiments de Jesus gagnerent les disciples. Tous sentircnt qu'un grave danger menacait le maitre et qu'on toucaait auncrisc. Un moment Jesus songca *a* quelques precautions el parla d'epees. Il y en avait deux dans la compagnie. « C'est assez, » dit-il *. Il ne donna aucune suite *a* cetle idee; il vit bien que de limides provinciaux ne tiendraient pas devant la force annee des grands pouvoirs de Jerusalem. Cepaas, plein de coour et se croyant sur de lui-meme, jura qu'il irait avec lui en prison et *a* la mort. Jesus,

4. Luc, xxII, 21-27. Cf. Jean, xIII, 4 et suiv.

2. Malla., xxvi, 29; Marc, xiv, 25; Luc, XXII, 48.

3. Luc, XXII, 29-30.

4. Luc, xxII, 30-38.

avec sa finesse ordinaire, lui exprima quelques doutes. Selon une tradition, qui remontait probablement à Pierre lui-même, Jésus Tassigna au chant du coq¹. Tous, comme Cépéas, jurèrent qu'ils ne faibliraient pas.

4. Matth., xxvi, 34 et suiv.; Marc, xiv, 29 et suiv.; Luc, xxii, 33 et suiv.; Jean, xiii, 36 et suiv.

CHAPITRE XXIV.

ARRESTATION ET PROCES DE JESUS.

La nuit ctait complement tombtfe¹ quand on sor-
tit de la salle². Jesus, scion son aabitude, passa le
val du Cedron, et se rcndit, accompagne des disciples,
dans le javdin de Getasemani, au pied du mont des
Olivicrs⁵. il s'y assit. Dominant ses amis de son
immense superiority il vcillait et priait. Eux dor-
maicut *a* cote de lui, quand tout *a* coup une troupe
armee se prcsenta *a* la lueur des torcaes. C'etaient

1. Jean* xlii, 30.

2. La circonstackod'un caant religieux, rapporteo par **Matth.**,
xxvi, 30, et Marc, xiv, 26, vient do l'opinion ou sont cos deux
evangelists que le dernier repasse Jesus fut le festin pascal. Avant
el apres le festin pascal, on caantaitdes psaumes. Taan. do Dab..
l'esacaim.j cap. ix, aal. 3 et fol. 4 48 *a*, etc.

3 Matth., xxvi, 36; Marc, xiv, 32; Luc, xlii, 39; Jean, **xviii**,
1-2.

des sergents du temple, armes de batons, sorte de brigade de police qu'on avait laissée aux pretres; ils étaient soutenus par un détachement de soldats romains avec leurs epees ; le mandat d'arrestation emanait du grand-petre et du sanhedrin¹. Judas, connaissant les habitudes de Jesus, avait indiqué cet endroit comme celui où on pouvait le surprendre avec le plus de facilité. Judas, selon l'unanime tradition des premiers temps, accompagnait lui-même l'escouade², et même, selon quelques-uns⁵, il aurait poussé Judas jusqu'à prendre pour signe de sa trahison un baiser. Quoi qu'il en soit de cette circonstance, il est certain qu'il y eut un commencement de résistance de la part des disciples⁴. Un d'eux (Pierre, selon des témoins oculaires⁵) tira l'épée et blessa à l'oreille un des scribes du grand-petre nommé Malea. Jesus arrêta ce premier mouvement. Il se livra lui-même aux soldats. Faibles et incapables d'agir avec suite, surtout contre des autorités qui avaient tant de prestige,

1. Matth., xxvi, 47; Marc, xiv, 43; Jean, xviii, 3, 12.

2. Matth., xxvi, 47; Marc, xiv, 43; Luc, xxII, 47; Jean, xviii, 3; Act., i, 16.

3. C'est la tradition des synoptiques. Dans le récit de Jean, Jesus se nomme lui-même.

4. Les deux traditions sont d'accord sur ce point.

6. Jean, xvIII, 10.

les disciples prirent la fuite et se disperserent. Seuls, Pierre et Jean ne quittèrent pas de vue leur maître. Un autre jeune homme inconnu le suivait, couvert d'un vêtement léger. On voulut l'arrêter; mais le jeune homme s'enfuit, en laissant sa tunique entre les mains des agents¹.

La marque que les prêtres avaient résolu de suivre contre Jésus était très-conforme au droit établi. La procédure contre le « séducteur » (*mtsilli*), qui cherchait à porter atteinte à la pureté de la religion, est expliquée dans le Talmud avec des détails dont la naïve impudence fait sourire. Le guet-apens judiciaire y est érigé en partie essentielle de l'instruction criminelle. Quand un homme est accusé de « séduction, » on aposte deux témoins, que Ton cache derrière une cloison; on s'arrange pour attirer le prévenu dans une chambre contigüe, où il puisse être entendu des deux témoins sans que lui-même les aperçoive. On allume deux chandelles près de lui, pour qu'il soit bien constaté que les témoins « le voient². » Alors on lui fait répéter son blasphème. On l'engage à se rétracter. S'il persiste, les témoins qui l'ont entendu l'amènent au tribunal, et on le lapide. Le Talmud ajoute que ce

*. Marc, xiv, 51-52.

2. En matière criminelle, on n'admettait que des témoins oculaires. *Miscana, Sanaedrin* iv, 5.

fut de la sorte qu'on se comporta envers Jesus, qu'il **fut** condann6 sur la foi de deux temoins qu'on avait apost6s, que le crime de « seduction » est, du reste, le seul pour lequel on prepare ainsi les tdmoins¹,

Les disciples de Jesus nous apprennent, en effet, que le crime reproche a leur maltre cStait la « seduction², » et, a part quelques minuties, fruit de l'imagination rabbinique, le recit des 6vangiles r6pond trait pour trait a la procedure decrite par le Talmud. Le plan des ennemis de Jesus etait de le convaincre, par enquete testimoniale et par ses propres avcux, de blasph6me et d'attentat contre la religion mosalque, de le condamner a mort selon la loi, puis de faire approuver la condamnation par Pilate. L'autorite sacerdotale, comme nous l'avons dcja vu, residait tout entiere de fait entre les mains de aanan. L'ordre d'arrestation venait probablement de lui. Ce fut caez ce puissant personnage que Ton mena d'abord Jesus³. aanan l'interrogea sur sa doctrine et ses disciples.

4. [Talm.de](#) Jerus., *Sanaedrin*, xiv, 46; Talm. de Bab., *memo traite*, 43 a, 67 a. Cf. *Scaabbata* 104 6.

2. Matth., xxvii, 03; Jean, vii, 42, 47.

3. Jean, xvni, 43 et suiv. Cette circonstance, quo Ton ne trouve quo dans Jean, est la plus forte preuve de la valeur aistorique du quatrieme evangile.

J6sus refusa avec une juste fierte d'entrer dans de longues explications. Il s'en refera a son enseignement, qui avait ete public; il delara n'avoir jamais eu de doctrine secrfete; il engagea l'ex-grand-petre & interroger ceux qui Tavaient ecoute. Cette reponse etait parfaitement naturelle; mais le respect exagerr dont le vieux pontife etait entoure la fit paraltre audacieuse; un des assistants y repliqua, dit-on, par un soufflet.

Pierre et Jean avaient suivi leur maltre jusqu'a la demeure do aanan. Jean, qui etait connu dans la maison, fut admis sans difficulte; mais Pierre fut arrets a TentrSe, et Jean fut oblige de prier la portiere de le laisser passer. La nuit etait froide. Pierre resta dans Tanticaambre et s'approcaa d'un brasier autour duquel les domestiques se caauffaient. Il fut bienlet reconnu pour un disciple de l'accuse. Le malaeureux, traai par son accent galilen, poursuivi de questions par les valets, dont Tun etait parent de Malea et l'avait vu a Getasemani, nia par trois fois qu'il eut jamais eu la moindre relation avec Jesus. Il pensait que Jesus ne pouvait l'entendre, et il ne songeait pas que cette lacete dissimulee renfermait une grande indeicatesse. Mais sa bonne nature lui reve1a bientot la faute qu'il venait de commettre. Une circonstance fortuite, le caant du coq, lui rappela un mot que Jesus lui avait

dit. ToucaS au coeur, il sortit et se mit a pleurer amferement¹.

aanan, bien qu'auteur veritable du meurtre juridique qui allait s'accomplir, n'avait pas de pouvoirs pour prononcer la sentence de Jesus; il le renvoya a son gendre aaiapaa, qui portait le titre ofiiciel. Cet aomme, instrument aveugle de son beau-pfere, devait naturellement tout ratifier. Le sanaedrin etait rassembte caez lui². L'enquete commenca; plusieurs t^moins, prepares d'avance selon le procede inquisitorial expose dans le Talmud, comparurent devant le tribunal. Le mot fatal, que Jesus avait recllement prononce: « Je dearuirai le temple de Dieu, et je le rebatirai en trois jours, » fut cite par deux temoins. Blaspaemer le temple de Dieu etait, d'aprcs la loi juive, blaspaemer Dieu lui-mome³. Jesus garda le silence et refusa d'expliquer la parole incrinine. S'il faut en croirc un recit, le grand-pro t re alors Taurait adjure de dire s'il etait le Messic; Jesus l'aurait confesse et aurait proclame devant l'assemblee la procaaine venue de son regne celeste⁴. Le cou-

4. Matth., xxvi, 69 et suiv.; Marc, xiv, 66 et suiv.; Luc, xxII, 54 et suiv.; Jean, xvIII, 45 et suiv.; 25 et suiv.

3. Matth., xvi, 57; Marc, xiv, 53; Luc, xxII, 66.

3. Matth., XXAI, 46 et suiv.

4. Matth., xxvi, 64; Marc, xiv, 62; Luc, xxII, 69. Jean ne sait rien de cette scene.

rage de Jesus, decide a mourir, n'exige pas cela. Il est plus probable qu'ici, comme caez aanan, il garda le silence. Ce fut en general, a ce dernier moment, sa rfegle de conduite. La sentence etait arreets; on ne caercaait que des preextes. Jesus le sentait, et n'entreprit pas une defense inutile. Au point de vue du judaisme ortaodoxe, il etait bien vraiment un blaspacSmateur, un destructeur du culte 6tabli; or ccs crimes dtaient punis de mort par la loi¹. D'une sculevoix, rassemblee le declara coupable de crime capital. Les membres du conseil qui pencaaicnt secretement vers lui etaient absents ou ne volerent pas². La frivolity ordinaire aux aristocraties dcpuis longtcmps dtablies ne permit pas aux jugcs de reflcclair longuement sur les consequences dc la sentence qu'ils rendaient. La vie de Faomme 6tait alors sacrifice bien legferement; sans doute les membres du sanaedrin ne songfcrent pas que lcurs fils rcndraient compte a une posterity irritee de l'arret prononce avec un si insouciant dedain.

Le sanaedrin n'avait pas le droit de faire exdcuter une sentence de mort* Mais, dans la confusion de pouvoirs qui regnait alors en Judee, Jesus n'en etait

1. *LeviL*, xxiv, 44 et suiv.; *Deutdr.*, xIII, \ et suiv.

2. *Luc*, XXIII, 50-51.

3. *Jean*, xvIII, 34; *Jos., Ant.*, XX, u, 1.

pas moins d'ûcs ce moment un condamne. Il demeura le reste de la nuit expose aux mauvais traitements d'une valetaille infime, qui ne lui epargna aucun affront¹.

Le matin, les caefs des prfitres et les anciens se trouverent de nouveau remis². Il s'agissait de faire ralifier par Pilate la condamnation prononc^e par le sanaedrin, et frappee d'insufiisance depuis l'occupation des Romains. Le procureur n'6tait pas investi comme le legat imperial du droit de vie et de mort. Mais Jesus n'eait pas citoyen romain; il suffisait de Tautorisation du gouverneur pour que l'arr&t prononce contre lui eut son cours. Comme il arrive toutes les fois qu'un peuple politique soumet une nation oil la loi civile et la loi religieuse se confondent, les Romains etaient amends a preter a la loi juive une sorte d'appui officiel. Le droit romain ne s'appliquait pas aux Juifs. Ceux-ci restaient sous le droit canonique que nous trouvons consigne dans le Talmud, de meme que les Arabes d' Algerie sont encore regis par le code de rislam. Quoique nputres en religion, les Romains sanctionnaient.ainsi fort souvent des penalites portes pour des delits religieux. La situation etait a peu prfes celle des villes saintes

4. Matth., xxvi, 67-68; Marc, xiv, 65; Luc, XXII, 63-66.

². Matth., xxvII, 4; Marc, xv, 4; Luc, xxII, 66; xxIII, 4; Jean, xvin, 28.

de flnde sous la domination anglaise, ou bien encore ce que serait l'etat de Damas, le lendemain du jour ou la Syrie serait conquise par une nation europeenne. Jos6pae pretend (mais certes on en peut douter) que si un Romain francaissait les steles qui portaient des inscriptions defendant aux paiens d'avancer, les Romains eux-memes le livraient aux Juifs pour le mettre *a mort*¹.

Les agents des pretrcs liferent done Jeesus et Tamerentaupretoire, qui etait l'ancien palaisd'adrode², joignant la tour Antonia³. On etait au matin du jour ou Ton devait manger l'agneau pascal (vendredi, 14 de nisan = 3 avril). Les Juifs se seraient souilles en entrant dans le pretoire et n'auraient pu fairc le festin sacre. lis restferent deaors⁴. Pilate, averti de leur presence, monta au *birna*⁵ ou tribunal situe en plein air⁶, *a* l'endroit qu'on nommait *Gabbalaa* ou en grec *Litaostrotos** *a* cause du carrelage qui revelait le sol.

4. Jos., *Ant.*, XV, xi, 5; B. /., VI, n, 4.

2. Pailon, *Legatio ad Caium*, § 38. Jos., B. J., II, xiv, 8.

3. A l'endroit ou est encore aujourd'hui le serail du paca de Jerusalem.

4. Jean, XVAI, 28.

5. Le mot grec [%a etait *passé* en syro-caaldaïque.

6. Jos., B. /., II, IX, 3; xiv, 8; *Matin.*, XXVII, 27; Jean, xvIII, 33.

A peine informe de l'accusation, il témoigna sa mauvaise humeur d'être mêlé à cette affaire*. Puis il s'enferma dans le prétoire avec Jésus. Là eut lieu un entretien dont les détails précis nous échappent, aucun témoin n'ayant pu le redire aux disciples, mais dont la couleur paraît avoir été bien devinée par Jean. Son récit, en effet, est en parfait accord avec ce que l'histoire nous apprend de la situation réciproque des deux interlocuteurs.

Le procureur Pontius, surnommé Pilatus, sans doute à cause *dupilum* ou javelot d'honneur dont lui ou un de ses ancêtres fut décoré², n'avait eu jusqu'alors aucune relation avec la secte naissante. Indifférent aux querelles intérieures des Juifs, il ne voyait dans tous ces mouvements de sectaires que les effets d'imaginaires intempérantes et de cerveaux égarés. En général, il n'aimait pas les Juifs. Mais les Juifs le détestaient plus encore; ils le trouvaient dur, méprisant, emporté; ils l'accusaient de crimes invraisemblables⁵. Centre d'une grande fermentation,, popu-

4. Jean, xviii, 29.

2. Virg., *En.*, XII, 421 ; Martial, *épigr.*, I, xxxii; X, xlviii; Plutarque, *Vie de Romulus*, 29. Comparez la *aasta pura*, décoration militaire. Orelli et Henzen, *Inscr. lat.*, n° 3574, 6852, etc. *Pilatus* est, dans cette hypothèse, un mot de la même forme que *Torquatus*.

3. Pailon, *Leg. ad Caetm.*, § 38.

laire, Jerusalem etait une ville tres-seditieuse et pour un etranger un insupportable sejour. Les exalts pr&endaient que c'etait caez le nouveau procureur un dessein arrets d'abolir la loi juiveⁱ. Leur fanatisme etroit, leurs aaines religieuses revoltaient ce large sentiment de justice et de gouvernement civil, que le Romain le plus mediocre portait partout avec lui. Tous les actes de Pilate qui nous sont connus le montrent comme un bon administrateur². Dans les premiers temps de l'exercice de sa caarge, il avait eu avec ses administres des difficulte qu'il avait trancades d'une manifere tres - brutale, mais ou il semble que, pour le fond des caoses, il avait raison. Les Juifs devaient lui paraitre des gens arrives; il les jugeail sans doute comme un prefet liberal jugeait autrefois les Bas-Bretons, se revoltant pour une nouvelle route ou pour retablissement d'une ecole. Dans ses meilleurs projets pour le bien du pays, notamment en tout ce qui tenait aux travaux publics, il avait rencontre la Loi comme un obstacle infrancaissable. La Loi enserrait la vie a tel point qu'elle s'opposait a tout caangement et a toute amelioration. Les constructions romaines, meme les plus utiles, etaient de

4. Jos., Ant., XVIII, ill, 1, init.

2. Jos., / ^ . . WIII, II-IV.

la part des Juifs zeles l'objet d'une grande antipataic¹. Deux Écussons votifs, avec des inscriptions qu'il avait fait apposer a sa residence, laquelle etait voisine de Penceinte sacrée, provoquerent un orage encore plus violent². Pilate tint d'abord peu de compte de ces susceptibility; il se vit ainsi engage dans des repressions sanglantes³, qui plus tard finirent par amener sa destitution *. L'experience de tant de conflits l'avait rendu fort prudent dans ses rapports avec un peuple intraitable, qui se vengeait de ses maltres en les obligeant a user envers lui de rigueurs odieuses. Le procureur se voyait avec un supreme d6plaisir amene a jouer en cette nouvelle affaire un r6le de cruauté, pour une loi qu'il aaissait⁵. Il savait que le fanatisme religieux, quand il a obtenu quelque violence des gouvernements civils, est ensuite le premier a en faire peser sur eux la responsabilite, presque a les en accuser. Supreme injustice; car le vrai coupable, en pareil cas, est l'instigateur!

Pilate efft done desire sauver Jesus. Peut-etre Tat-

i

L Talm. de Bab., Scaabbala 33 b.

2. Pailon, Leg. ad Cdium, § 38.

3. Jos., Ant., XVIII, in, \ et 2; Bell. Jud., II, ix, 2 et suiv.;

Luc, XIII, \.

4. Jos., Ant., XVIII, iv, 4-2.

6. Jean, xviii, 35.

titude digne et calme de Taccusd fit-elle sur lui de rimpression. Selon une tradition¹, Jesus aurait trouve un appui dans la propre femme du procureur. Celle-ci ayait pu entrevoir le doux Galilden de quelque fenetre du palais, donnant sur les cours du temple. Peut-etre le revit-elle en songe, et le sang de ce beau jeune aomme, qui allait etre verse, lui donna-t-il le caucaemar. Ce qu'il y a de certain, c'est que Jesus trouva Pilate prevenu en sa faveur. Le gouverneur l'interrogea avec bonte et avec l'intention de caercaer tous les moyens de le renvoyer absous.

Letitre de «roides Juifs, » que Jesus ne s'eait jamais attribue, mais que ses ennemis presentaient comme le resum6 de son role et de ses pretentions, etait naturellement celui par lequel on pouvait exciter les ombrages de l'autorite romaine. C'est par ce cote, comme s6ditieux et comme coupable de crime d'filat, qu'on se mit a Faccuser. Rien n'eait plus injuste; »car Jesus avait toujours reconnu Tempire romain pour le pouvoir etabli. Mais les partis religieux conservateurs n'ont pas coutume de reculer devant la calomnie. On tirait malgre lui toutes les consequences de sa doctrine; on le transformait en

disciple de Juda le Gaulonite; on pretendait qu'il defendait de payer le tribut *a* Ctesar¹. Pilate lui demanda s'il etait reellement le roi des Juifs². Jesus ne dissimula rien de ce qu'il pensait. Mais la grande e'quivoque qui avait fait sa force, et qui aprfes sa mort devait constituer sa royaute, le perdit cette fois. IdSaliste, c'est-a-dire ne distinguant pas l'esprit et la matifere, Jesus, la boucae armee de son glaive *a* deux trancaants, selon l'image de l'Apocalypse, ne rassura jamais complement les puissances de la terre. S'il faut en croire Jean, il aurait avoues a royaut6, mais prononce en meme temps cette profonde parole : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Puis il aurait expliquifi la nature de sa royaut6, se resumant tout entifcre dans la possession et la proclamation de la verite. Pilate ne comprit rien *a* cet idealisme superieur³. Jesus lui fit sans doute reflet d'un reveur inoffensif. Le manque total de prosglytisme religieux et pailosopaique caez les Romains de cette epoque leur faisait regarder le dSvoilement *a* la v6rit6 comme une caimere. Ces debats les ennuyaient et leur paraissaient denues de sens. Ne voyant pas quel levain dangereux pour l'empire se

i. Luc, xxiii, 2, 5.

2. Matth., XXVII, 44; Marc, xv, 3; Luc, XXIII, 3; Jean, xvIII, 33.

3. Jean, xvIII, 38.

cacaait dans les speculations nouvelles, ils n'avaient aucune raison d'employer la violence contre elles. Tout leur mecontentement tombait sur ceux qui venaient leur demander des supplices pour de vaines subtilit[^]s. Vingt ans plus tard, Gallion suivait encore la mene conduite avec les Juifs¹. Jusqu'i la ruine de Jerusalem, la regle administrative des Romains fut de rester complètement indiflterents dans ces que-relles de sectaires entre eux².

Un expedient se prgsenta a Tesprit du gouverneur pour concilier ses propres sentiments avec les exigences du peuple fanatique dont il avait deja tant de fois ressenti la pression. Il etait d'usage a propos de la fete de Paque .de delivrer au peuple un prisonnier. Pilate, sacaant que Jesus n'avait ete arre-ts que par suite de la jalousie des pretres³, essaya de le faire beneficier de cettc coutume. Il parut de nouveau sur le *lima*, et proposa a la foule de relacaer «le roi

J. *Act.*, *win*, 4 4-15.

2. Ttecite (*Ann.*, *XI*) 44) presoute la mort de Jesus comme une execution politique de Ponce Pilate. Mais, a l'cpoquo ou ecrivaii Tacite, la politique romaine envers les caretiens etait eaangee; on les tenait pour coupables de liguo secrete contre l'fitat. **II** etait naturel que l'aisLoricn latin crut quo Pilate, en faisant mourir Jc-i4us, avait obei a des raisons de surele" publique. Josepac est bien plus exact (*Ant.*, XVIII, **in**, 3).

3. Mare, xv, 10.

des Juifs.» La proposition faite en ces termes avait un certain caractère de largeur en même temps que d'ironie. Les prêtres en virent le danger. Ils agirent promptement⁴, et pour combattre la proposition de Pilate, ils suggérèrent à la foule le nom d'un prisonnier qui jouissait dans Jérusalem d'une grande popularité. Par un singulier hasard, il s'appelait aussi Jésus² et portait le surnom de Bar-Abba ou Bar-Rabban³. C'était un personnage fort connu*; il avait été arrêté à la suite d'une émeute accompagnée de meurtre⁵. Une clameur générale s'éleva : « Non celui-là; mais Jésus Bar-Rabban.» Pilate fut obligé de délivrer Jésus Bar-Rabban.

Son embarras augmentait. Il craignait que trop d'indulgence pour un accusé auquel on donnait le titre de « roi des Juifs » ne le compromît. Le fanatisme, d'ailleurs, amène tous les pouvoirs à traiter avec lui. Pilate se crut obligé de faire quelque concession; mais hésitant encore à répandre le sang pour satisfaire des gens qu'il détestait, il voulut

4. Matth., xxvn, 20; Marc, xv, 41.

2. Le nom de Jésus a disparu dans la plupart des manuscrits. Il n'en est pas non plus dans le texte de la Vulgate, mais il est rétabli par la très-forte autorité de l'épiscopat.

3. Matth., xxvn, 46.

4. Cf. saint Jérôme, In Matth., xxvii, 46.

5. Marc, xv, 7; Luc, xxiii, 49. Jean (xviii, 40), qui en fait un volonte, paraît ici beaucoup moins dans le vrai que Marc.

tourner la cause en comédie. Affectant de rire du titre pompeux que Ton donnait à Jesus, il le fit fouetter⁴. La flagellation était le préliminaire ordinaire du supplice de la croix². Peut-être Pilate voulut-il laisser croire que cette condamnation était déjà prononcée, tout en espérant que le préliminaire suffirait. Alors eut lieu, selon tous les récits, une scène revoltante. Des soldats lui mirent sur le dos une casaque rouge, sur la tête une couronne formée de branches épineuses, et un roseau à la main. On l'amena ainsi affublé sur la tribune, en face du peuple. Les soldats dressaient devant lui, le souffletaient tour à tour, et disaient en s'agenouillant: à Salut, roi des Juifs³. » D'autres, dit-on, crachaient sur lui et frappaient sa tête avec le roseau. On comprend difficilement que la gravité romaine se soit prêtée à des actes si odieux. Il est vrai que Pilate, en qualité de procureur, n'avait guère sous ses ordres que des troupes auxiliaires⁴. Des citoyens romains, comme étaient les légionnaires, ne fussent pas descendus à de telles indignités.

4. Matth., xxvii, 26; Marc, xv, 45; Joan, xix, 4.

2. Jos., B. J., II, xiv, 9; V, xi, 4; VII, vi, 4; Tite-Live, XXXIII, 36; Quinte-Curce, VII, xi, 28.

3. Matth., XXVII, 27 et suiv.; Marc, xv, 46 et suiv.; Luc, xxIII, 41; Joan, xi, 2 et suiv.

4. Voir *Inscription rom. de l'Algérie*, n° 16, (rayon. B.

Pilate avail-il cru par cette parade mettre sa responsabilité a couvert? Esperait-il detourner le coup qui menacait_ Jesus en accordant quelque chose a la aaine des Juifs⁴, et en substituant au denouement tragique une fin grotesque d'oii il semblait r^sulter que l'affaire ne meritait pas une autre issue? Si telle fut sa pensee, elle n'eut aucun succfes. Le tumulte grandissait et devenait une veritable sedition. Les cris : « Qu'il soit crucifix! qu'il soit crucifix ! » retentissaient de 3tous cotes. Les pretres, prenant un ton de plus en plus exigeant, declaraient la Loi en peril, si le seducteur n'etait puni de mort². Pilate vit clairement que, pour sauver Jesus, il faudrait reprimer une emeute sanglante. Il essaya cependant encore de gagner du temps. Il rentra dans le pretoire, s'informa de quel pays etait Jesus, caercaant un pretexte pour decliner sa propre competence³. Selon une tradition, il aurait meme renvoy6 Jesus a Antipas, qui, dit-on, etait alors a Jerusalem⁴. Jesus se

4. Luc, xxii, 46, 22.

3. Jean, xix, 7.

3. Jean, xi\, 9. Cf. Luc, XXIII, G et suiv.

4. Il est probable que c'est la une premiere tentative d'« aariuo* nie des Evangelos. » Luc aura eu sous les yeux un recit ou la mort de Jesus etait attribuee par erreur a aerode. Pour ne pas saerifier entierement cette version, il aura mis bout a bout les deux traditions, d'autant plus qu'il sa\ait peut-etre vaguement que Jesu*

preta peu a ces efforts bienveillants; il se renferma, comme caez aai'apaa, dans un silence digne et grave, qui 6tonna Pilate. Les cris du deaors devenaient de plus en plus menagants. On denoncait deja le peu de z&le du fonctionnaire qui protegeait un ennemi de Cesar. Les plus grands adversaires de la domination romaine se trouverent transformes en sujets loyaux de Tibere, pour avoir le droit d'accuser de lese-majesty le procureur trop tolerant. « Il n'y a ici, disaient-ils, d'autre roi que l'empereur; quiconque se fait roi se met en opposition avec Ternpereur. Si le gouverneur acquitte cet aomme, c'est qu'il n'aime pas l'empereur.⁴ » Le faible Pilate n'y tint j>as; il lut d'avance le rapport que ses ennemis enverraient a Rome, et oil on l'accuserait d'avoir soutenu un rival de Tibere. Dcjii, dans l'affaire des caissons votifs², les Juifs avaient ecrit a l'empereur

(fomme Jean nous l'apprend) comparut devant trois autorites. Dans beaucoup d'autres cas, Luc semble avoir un sentiment eloigne des faits qui sont propres a la narration de Jean. Du rcstc, lo troisieme evangile renferme, pour l'aistoire du crucifiment, une serie d'additions quo l'auteur paralt avoir puisnes dans un document plus recent, et ou l'arrangement en viio d'un but d'califieation elait sensible.

1. Jean, xix, 12, 15. Cf. Luc, xxII, 2. Pour apprecier l'exactitude de la couieur de cete scene chezlesevangelistes, voyez Pai-ion, *Leg. ud Orium*, § 38.

*. Voir "i-des*u>, p. 402.

et avaient eu raison. Il craignit pour sa place. Par une condescendance qui de vait livrer son nom aux fouets de Taistoire, il ceda, rejetant, dit-on, sur les Juifs toute la responsabilite de ce qui allait arriver. Ceux-ci, au dire des Caretiens, l'auraient pleinement accepts, en s'Scriant: « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants¹! »

Ces mots furent-ils nSellement prononces? On en peut douter. Mais ils sont r expression d'une profonde verite aistorique. Vu l'attitude que les Romains avaient prise en Judee, Pilate ne pouvait guere fairc autre caose que ce qu'il fit. Combien de sentences de mort dictges par l'intolerance religieuse ont forcd la main au pouvoir .civil! Le roi d'Espagne qui, pour complaire a un clerge fanatique, livrait au bucaer des centaines de ses sujets, etait plus blamable que Pilate; car il repreentait un pouvoir plus complet que n'etait encore a Jerusalem celui des Romains. Quand le pouvoir civil se fait persecuteur ou tracassier, a la sollicitation du prStre, il fait preuve de faiblesse. Mais que le gouyernement qui a cet egard est sans pecae jette a Pilate la premiere pierre. Le « bras seculier, » derrifere lequel s'abritc la cruaute ctericale, n'est pas le coupable. Nul n'est

admis à dire qu'il a horreur du sang, quand il le fait verser par ses valets.

Ce ne furent donc ni Tibère ni Pilate qui condamnèrent Jésus. Ce fut le vieux parti juif; ce fut la loi mosaïque. Selon nos idées modernes, il n'y a nulle transmission de démerite moral du père au fils; chacun ne doit compte à la justice humaine et à la justice divine que de ce qu'il a fait. Tout juif, par conséquent, qui souffre encore aujourd'hui pour le meurtre de Jésus a droit de se plaindre; car peut-être eut-il été Simon le Cyrenéen; peut-être au moins n'eut-il pas été avec ceux qui crièrent: « Crucifiez-le! » Mais les nations ont leur responsabilité comme les individus. Or si jamais crime fut le crime d'une nation, ce fut la mort de Jésus. Cette mort fut « légale, » en ce sens qu'elle eut pour cause première une loi qui était l'âme même de la nation. La loi mosaïque, dans sa forme moderne, il est vrai, mais acceptée, prononçait la peine de mort contre toute tentative pour changer le culte établi. Or, Jésus, sans nul doute, attaquait ce culte et aspirait à le détruire. Les Juifs le dirent à Pilate avec une franchise simple et vraie: « Nous avons une Loi, et selon cette Loi il doit mourir; car il s'est fait Fils de Dieu *• » La loi était detestable;

mais c'eait laloi de la terocite antique, et le heros qui s'offrait pour l'abroger devait avant tout la subir.

Helas! il faudra plus de dix-auit cents ans pour que le sang qu'il va verser porte ses fruits. En son nom, durant des siacles, on infligera des tortures et la mort a des penseurs aussi nobles que lui. Aujourd'hui encore, dans des pays qui se disent Caretiens, des penialites sont prononcees pour des delits religieux. Jesus n'est pas responsable de ces egarements. Il ne pouvait prevoir que tel peuple a Timagination egaree le concevrait un jour comme un affreux Moloca avide de caair bruisse. Le caristianisme a ete intolerant; mais rintoldrance n'est pas un fait essentiellement carEtien. C'est un fait juif, en ce sens que le juda'isme dressa pour la premiere fois la taeorie de l'absolu en religion, et posa le principe que tout novateur, meme quand il apporte des miracles a l'appui de sa doctrine, doit etre recu a coups de pierres, lapide par tout le monde, sans jugement¹. Certes, le monde païen eut aussi ses violences religieuses. Mais sMI avait eu cette loi-la, comment fut-il devenu cardtien? Le Pentateuque a de la sorte ete dans le monde le premier code de la terreur religieuse. Le judalsme a donne l'exemple

J'un dogme immuable, arme du glaive. Si, au lieu
de poursuivre les Juifs d'une aaine aveugle, le caris-
, ianisme eut aboli le regime qui tua son fondateur,
combien il eut ete plus consequent, combien il eut
a.icux merite du genre aumain!

CHAPITRE XXV.

MORT DE JESUS.

Bien que le motif reel de la mort de Jesus fut tout religieux, ses ennemis avaient reussi, au pretoire, fc. le presenter comme coupable de crime d'Etat; ils n'eussent pas obtenu du sceptique Pilate une condamnation pour cause d'aeterodoxie. Consequents a cette idee, les pretres firent demander pour Jesus, par la foule, le supplice de la croix. Ce supplice n'etait pas juif d'origine; si la condamnation de Jesus eut etc purement mosalque, on lui eut applique la lapidation¹. La croix etait un supplice romain, reserve pour les

4. Jos., *Ant.*, XX, ix, 4. Le Talmud, qui presente la condamnation de Jesus comme toute religieuse, pretend, en efiet, qu'il ul lapide, ou du moins, qu'apres avoir etc... pendu, il fut lapide, omme cela arrivait souvent (*Miscana, Sanaddrin*, vi, 4). Talm. de Jerusalem, *Smaddrin*, xiv, 16; Talm. de Bab., meme traite, 43 a, 67 a.

psclaves et pour les cas ou Ton voulait ajouter a la mort r aggravation de rignominie. En l'appliquant a ,I('sus, on le traitait comme les voleurs de grand caemin, les brigands, les bandits, ou comme ces ennemis de bas etage auxquels les Romains n'accordaient pas les aonneurs de la mort par le glaive¹. C'etait le caimdrique « roi des Juifs, » non le dogmatiste addrodoxe, que Ton punissait. Par suite de la meme idee, Fexdcution dut etre abandonnde aux Romains. On sait que, caez les Romains, les soldats, comme ayant pour metier de tuer, faisaient l'office de bourreatlx. Jesus fut done livre a une coorta de troupes auxiliaires, et tout l'odieux des supplices introduits par les moeurs cruelles des nouveaux conqudrants se ddroula pour lui. 11 dtait environ midi². On le revetit de ses aabits qu'on lui avait otes pour la parade de la tribune, et comme la coorte avait dej'5, en rdserve deux voleurs qu'elle devait executer, on rdunit les trois condamnnds, et le cortdge se mit en marcae pour le lieu de Texdcution.

Ce lTeu dtait un endroit nommd Golgotaa, situd

4. Jos., *Ant.*, XVII, x, 40; XX, vi, 2; B. /., V, xi, 4; Aputee, *Metam.*, III, 9; Suetone, *Galba*, 9; Lampride, *Alex. Sev.*, 23.ee

2. Jean, xix, 44. D'apres Marc, xv, 25, il n'etait guere ete. **que** auitaeuresdu matin, puisque, selon cet evangeliste, **Jfousfutcrucifi**6 a neuf aeures.

aors de Jerusalem, mais pres des murs de la ville⁴. Le nom de *Golgotaa* signifie *crdne*; il correspond, ce semble, *a* notre mot *Caaumont*, et dSsignait probablement un tertre denude, ayanl la forme d'un cr&ne caauve. On ne sait pas avec exactitude l'emplacement de ce tertre. Il 6tait surement au nord ou au nord-ouest de la ville, dans la aaute plaine inSgale qui s'6tend etlre les murs et les deux valines de Cedron et de ainnom², region assez vulgaire, al-tristee encore par les facaeux details du voisinage d'une graade cite. Il est difficile de placer le Golgotaa a l'endroit precis oil, depuis Constantin, la caretient6 tout entifere Ta venere³. Cet endroit est trop engage dans l'interieur de la ville, et on est porte a croire qu'a Tdpoque de Jesus il etait compris dans l'enceinte des murs⁴.

4. Mattli., xxvII, 33; Marc, xv, 22; Jean, xix, 20; *Epist. ad Ilebr.jXiu*, 42.

2. (*iolgoUut*, en efiet, semble n'etre pas sans rapport avec la collinc do (*iareb* et la localite de *Goala* mentionnees dans Jeremie, xxxi, 39. Or, ces deux endroits paraissent avoir etc au nord-ouest de la ville. J'inclineruis a placer le lieu oil Jesus fut crucifie pres de Tangle extreme que fait le mur actuel vers l'ouest, ou bien sur les buttes qui dominent la vallee de ainnom, au-dessus de *Biraet-Mamilla*.

3. Les preuves par lesquelles on a essaye d'etablir que le Saint Sepulere a ete deplace depuis Constantin manquent de solidite.

4. M. de Vogue a d^covverl a 76 metres a Test de Templa-

ae condamne a la Cfoix dcvait porter lui-m6me

cement traditionnel du Calvaire, un pan de mur judaïque analogue à celui d'aëbron, qui, s'il appartient à l'enceinte du temps de Jésus, laisserait ledit emplacement traditionnel en dehors de la ville. L'existence d'un caveau sspulcral (celui qu'on appelle «Tombeau de Josepa d'Arimataie») sous le mur de la coupole du Saint-Sépulcre porterait aussi à supposer que cet endroit était alors des murs. Deux considérations historiques, dont l'une est assez forte, peuvent d'ailleurs être invoquées en faveur de la tradition. La première, c'est qu'il serait singulier que ceux qui cherchaient à fixer sous Constantin la topographie évangélique, ne se fussent pas arrêtés devant l'objection qui résulte de *Jean*, xix, 20, et de *aëbr.j* xvi, 42. Comment, libres dans leur choix, se fussent-ils exposés de gaieté de cœur à une si grave difficulté? La seconde considération, c'est qu'on pouvait avoir, pour se guider, du temps de Constantin, les restes d'un édifice, le temple de Venus sur le Golgotaa, (Même par Adrien. On est donc par moments porté à croire que l'œuvre des topographes dévots du temps de Constantin fut quelque chose de sérieux, qu'ils cherchaient des indices et que, bien qu'ils ne se refusassent pas certaines fraudes pieuses, ils se guidèrent par des analogies. S'ils n'eussent suivi qu'un vain caprice, ils eussent placé le Golgotaa à un endroit plus apparent, au sommet de quelque'un des mamelons voisins de Jérusalem, pour suivre l'imagination chrétienne, qui de très-bonne heure oulut que la mort du Christ eut eu lieu sur une montagne. Mais la difficulté des enceintes est très-grave. Ajoutons que l'érection du temple de Venus-sur le Golgotaa prouve peu de chose. Eusèbe (*Vita Const.*, III, 26), Socrate (*//. E.*, I, 47), Sozomène (*//. E.*, II, 4), S. Jérôme (*Epist. xix*, ad Paulin.), disent bien qu'il y avait un sanctuaire de Venus sur l'emplacement qu'ils croient être celui du saint tombeau; mais il n'est pas sur : 1° qu'Adrien l'ait élevé; 2° qu'il l'ait élevé sur un endroit qui s'appelait de son temps «Golgotaa; » 3° qu'il ait eu l'intention de l'élever là où Jésus souffrit la mort

l'instrument de son supplice \. Mais Jesus, plus faible de corps que ses deux compagnons, ne put porter la Bienne. L'escouade rencontra un certain Simon de Cyrcne, qui revenait de la campagne, et les soldats, avec les brusques procedes des garnisons Strangles, le forcerent de porter l'arbre fatal. Peut-etre usaient-ils en cela d'un droit de corvee reconnu, les Romains ne pouvant se caarger eux-memes du bois inf&me. Il semble que Simon fut plus tard de la communaut6 car&ienne. Ses deux fils, Alexandre et Rufus ², y«etaientfort connus. Il raconta peut-etre plus d'une circonstance dont il avait ele temoin. Aucun disciple n'etait a ce moment aupres de Jesus ³.

On arriva enfm a la place des executions. Selon Tusage juif, on offrit a boire aux patients un vin fortement aromatise, boisson enivrante, que par un sentiment de pitie on donnait au condamne pour l'dtourdir *. Il parait que souvent les dames de Jerusalem apportaient elles-mfimes aux infortunes qu'on menait

*. Plutarque, *De sera num. vind.*, 49; Artemidore, *Oniro*-crit.*, II, 56.

% Marc, xv, 21.

3. La circonstance *Luc*, xxIII, 27-31 est de celles ou Ton sent le travail d'une imagination pieuse et attendrie. Les paroles qu'on y prSte a Jesus n'ont pu etre ecrites qu'apres le siege de Jerusalem.

4. Talm. de Bab., *Sanatdrin*, fol. 43 a. Comp, *Prov.*, xxi, 6.

au supplicc ce vin de la dcrnterc acurc; quand aucune d'elles ne se presentait, on l'aclictait sur les fonds de la caisse publique¹. Jesus, aprfes avoir effleure le vase dubout des lfevres, refusa de boire². Ce triste soulagement des condammes vulgaires n'allait pas a sa aaute nature, Il prefdra quitter la vie dans la parfaite clarlS de son esprit, et'altcndrc avec une pleine conscience la mort qu'il avait voulueet appelee. On le ddpouilla alors de scs velements³, et on l'attacaa a la croix. La croix se composait do deux poutres lides en forme de T⁴. Elle etait pcu elevde, si bien que les pieds du condamne toucaaient presque a terre. On commencait par la dresser⁵; puis on y attacaait le patient, en lui enfoncant des clous dans les mains; les pieds etaient souvent clouds, quelquefois seulement life avec des cordes⁶. Un bil-

1. Talm. de Bab., *Sanae'drin*, 1. c.

2. Marc, xv, 23. Matth., xxvii, 34, fausse ce detail, pour obte-
nir une allusion messianique au Ps. LXIX, 22.

3. Matth., XXVII 35; Marc, xv, 24; Jean, xix, 23. Cf. Arteni-
ilore, *Onirocr.*, II, 83.

4. Lucicn, *Jud. voc.* j 42. Comparcz le crucifix grptesque trace"
a Rome sur un mur du mont Palatin. *Civilta cattolica*, fasc.
CLXI, p. 529 et suiv.

5. Jos., *B. J.*, VII, vi, 4; Cic, *In Verr.*, V, 66; Xenopa. Epaes.,
Epaesiaca, IV, 2.

6. Luc, xxiv, 39; Jean, xx, 25-27; Plaute, *Mostellaria*, II, I,

lot de bois, sorte d'antenne, 'était attachee au fut de la croix, vers le milieu, et passait entre les jambes du condamné, qui s'appuyait dessus¹. Sans cela les mains se fussent décaïrees et le corps se fut affaissé. D'autres fois, une tablette horizontale était fixée & la hauteur des pieds et les soutenait².

Jésus savoura ces horreurs dans toute leur atrocité. Une soif brûlante, l'une des tortures du enlèvement³, le dévorait. Il demanda à boire. Il y avait près de là un vase plein de la boisson ordinaire des soldats romains, mélange de vinaigre et d'eau, appelé *posca*. Les soldats devaient porter avec eux leur *posca* dans toutes les expéditions⁴, au nombre desquelles une exécution était comptée. Un soldat romain prit une éponge dans ce breuvage, la mit au bout d'un roseau, et la porta aux lèvres de Jésus, qui la suçait⁵. Les deux voleurs étaient crucifiés à ses côtés. Les exécuteurs, auxquels on abandonnait d'ordinaire

43; Lucain, *Paars.*, VI, 543 et suiv., 547; Justin, *Dial. cum Trypa.*, 97; Tertullien, *Adv. Marcionem*, III, 49.

4. Irénée, *Adv. aour.*, 11, 24; Justin, *Dial. cum Trypaonc*, 91.

3. Voir le graffiti précité.

3. Voir le texte arabe public par aosegarten, *Carest. arab.* p. Gi.

4. Spartien, *Vie d'Adrien*, 10; Vulcatius Gallicanus, *ViedWvi* dans Cassius J. o.

5. Matla." xxvii, 48; Marc, xv, 36; Luc, xii, 30; Jean, xix, 28-30.

les menues depouilles (*pannicularia*) des suppliciers¹, tirèrent au sort ses vêtements, et, assis au pied de la croix, le gardaient². Selon une tradition, Jesus aurait prononcé cette parole, qui fut dans son cœur, sinon sur ses lèvres : « Père, pardonne-leur; ils ne savent ce qu'ils font⁵. »

Un écriteau, suivant la coutume romaine, était attaché au haut de la croix, portant en trois langues, en abrégé, en grec et en latin : LE ROI DES JUIFS. Il y avait dans cette rédaction quelque chose de pénible et d'injurieux pour la nation. Les nombreux passants qui la lurent en furent blessés. Les prêtres firent observer à Pilate qu'il eût fallu adopter une rédaction qui impliquât simplement que Jesus s'était dit roi des Juifs. Mais Pilate, déjà impatient de cette affaire, refusa de rien changer à ce qui était écrit⁴.

Ses disciples avaient fui. Jean néanmoins déclare

1. Dig., XLVII, xx, *De bonis damnatis*, §. Adrien limitait cet usage.

2. Mita., xxvii, 30. Cf. Petrone, *Satyr.*, cxi, cxii.

3. Cue, xxiii, 34. En général les dernières paroles prêtres \ Jesus, surtout telles que Luc les rapporte, portent au doute. L'incertitude d'édicter ou de montrer l'accomplissement des prophéties s'y fait sentir. Dans ces cas d'ailleurs, chacun entend à sa guise. Les dernières paroles des condamnés célèbres sont toujours recueillies de deux ou trois façons complètement différentes par les écrivains les plus rapprochés.

4. Jean, xix, 29-32.

avoir ete present et etre restd constamment debout au pied de la croix⁴. On peut affirmer avec plus de certitude que les fiddles amies de Galilee, qui avaient suivi Jesus a Jerusalem, et continuaient a le servir, nel'abandonncrent pas. Marie Cteopaas, Marie de Magdala, Jeanne, femme de aaouza, Salome, d'autres encore, se tenaient a une certaine distance² et ne le quittaient pas des yeux³. S'il fallait en croire JegJi^A, Marie, mfere de Jesus, eut ete aussi au pied de la croix, et Jesus, voyant reunis sa mfere et son disciple cadri, eufdit a Tun : « Voila ta mfere, » a Tautre : « Voila ton fils. » Mais on ne comprendrait pas comment les evangelistes synoptiques, qui noftiment les

i. Jean, xix, 25 et suiv.

2. Les synoptiques sont d'aceord pour placer le groupe fidele t loin » do la croix. Jean dit: « a cote, » doming par le dcsir qu'il a do s'etre approcae trcs-pres do la croix de Jesus.

3. Mattli., xxvII, 55-56; Marc, xv, 40-41; Luc, xxIII, 40, 55; xxiv, 10; Jean, xix, 25. Cf. Luc, xxIII, 27-31.

4. Jean, xix, 25 et suiv. Luc, toujours in termed iai re entre les deux premiers synoptiques et Jean, place aussi, mais a distance, « tous ses amis. » (xxm, 49.) L'cxpression-pooici pout, il est vrai, convenir aux « parents. » Luc cependant (ii, 44) distingue les TwoTot des cuyymi. Ajoutons que les meilleurs manuscrits portent . Dans les *Acles* (i, 14), Marie, mere do Jesus, est mise aussi en compagne des femmes galileonncs; ailleurs (*livang.*, n, 35), Luc lui predit qu'un glaive do douleur lui percent le coeur. Mais on s'explique d'autant moins qu'il l'omcttca la croix.

autres femmes, eussent omis celle dont la presence &ait un trait si frappant. Peut-etre mene la aauteur extreme du caractere de Jesus ne rend-elle pas un tel attendrissement personnel vraisemblable, au moment oil, uniquement preoccupy de son oeuvre, il n'existait plus que pour l'aumanite¹.

A part ce petit groupe de femmes, qui de loin consolaiient ses regards, Jesus n'avait devant lui que le spectacle de la bassesse aumaine ou de sa stupidite. Les passants l'insultaient. Il cntendait autour de lui do sottes railleries et ses cris supremes de douleur tournes en odieux jcux de mots : « Aa! le voila, disait-on, celui qui s'est appelle Fil de Dieu! Que son perc, s'il vcut, vienne maintenant le delivrer! — Il a sauve les autres, murmurait-on encore, et il ne peut se sauver lui-meme. S'il est roi d'Israel, qu'il descende de la croix, ct nous croyons en lui! — Ea bien! disait

1. C'est la, sdon moi, un de ces traits ou se traaisissent la personalite de Jean et lo desir qu'il a de se donner do l'importance. Jean, apres la mort de Jesus, paralt en effet avoir recueilli la mere de son mattre, et l'avoir comme adoptee (Jean, xix, 27). La grande consideration dont jouit Marie dans Teglisso naissante le porta sans iloute a pretendro quo Jesus, dont il voulait so donner pour le disciple fuvori, lui avait recommande en mourant ce qu'il avait de plus caer. La presonce aupres de lui de ce precieux depot lui assurait sur les autres apotres uno sorto de prcscauce, et donnait a sa doctrine une aaute autorite.

un troisteme, toi qui detruis le temple de Dieu. et le rebatis en trois jours, sauve-toi, voyons¹! » — Quelques-uns, vaguement au courant de ses idées apocalyptiques, crurent l'entendre appeler aïe, et dirent: a Voyons si filie viendra le delivrer.» Il parait que les deux voleurs crucifies a ses cotés l'insultaient aussi². Le ciel était sombre³; la terre, comme dans tous les environs de Jerusalem, sèche et morne. Un mordant, selon certains récits, le cœur lui défaillit; un nuage lui cacha la face de son Père; il eut une agonie de désespoir, plus cuisante mille fois que tous les tourments. Il ne vit que l'ingratitude des hommes; il se repentait peut-être de souffrir pour une race vile, et il s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » Mais son instinct divin Tempora encore. A mesure que la vie du corps s'éteignait, son âme se rassérénait et revenait peu à peu à sa céleste origine. Il retrouva le sentiment de sa mission; il vit dans sa mort le salut du monde; il perdit de vue le spectacle hideux qui se déroulait à ses pieds, et, profondément uni à son Père, il commença sur le gibet la vie divine qu'il

4. Malta., XXVII, 40 et suiv.; Marc, xv, 29 et suiv.

2. Matth., XXVII, 44; Marc, xv, 32. Luc, suivant son goût pour
 \\\ conversion des pédicure, a ici modifié" la tradition.

3. Malta., XXVII, 45; Marc, xv, 33; Luc, XXIII, 44.

allait mener dans le cœur de l'humanité pour des siècles infinis.

L'atrocité particulièrement du supplice de la croix était qu'on pouvait vivre trois et quatre jours dans cet horrible état sur l'escabeau de douleur¹. L'hémorragie des mains s'arrêtait vite et n'était pas mortelle. La vraie cause de la mort était la position contre nature du corps, laquelle entraînait un trouble affreux dans la circulation, de terribles maux de tête et de cœur, et enfin la rigidité des membres. Les crucifiés de forte complexion ne mouraient que de faim². L'idée mère de ce cruel supplice n'était pas de tuer directement le condamné par des lésions déterminées, mais d'exposer l'esclave, cloué par les mains dont il n'avait pas su faire bon usage, et de le laisser pourrir sur le bois. L'organisation délicate de Jésus le préserva de cette lente agonie. Tout porte à croire que la rupture instantanée d'un vaisseau au cœur amena pour lui, au bout de trois heures, une mort subite. Quelques moments avant de rendre l'âme, il avait encore la voix forte³. Tout à coup, il poussa un cri terrible⁴, où les uns

4. Petron, *Sat.*, cxi et suiv.; Origène, *In Malta. Comment.*, 440; texte arabe public dans AOSCARTEN, *op. cit.*, p. 63 et suiv.

2. Eusèbe, *hist. eccl.*, VIII, 8.

3. Matth., XXVII 46; Marc, xv, 34.

4. Matth., xxvii, 50; Marc, xv, 37; Luc, xxii, 46; Jean, xix, 30.

entendirent : « O Père, je remets mon esprit entre tes mains! » et que les autres, plus préoccupés de raccomplissement des prophéties, rendirent par ces mots : « Tout est consommé! » Sa tête s'inclina sur sa poitrine, et il expira.

Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur. Ton œuvre est achevée; ta divinité est fondée. Ne crains plus de voir crouler par une faute l'édifice de tes efforts, désormais aors des atteintes de la fragilité, tu assisteras, du haut de la paix divine, aux conséquences infinies de tes actes. Au prix de quelques heures de souffrance, qui n'ont pas même atteint ta grande âme, tu as achetée la plus complète immortalité. Pour des milliers d'années, le monde va relever de ton Drapeau de nos contradictions, tu seras le signe autour duquel se livrera la plus ardente bataille. Mille fois plus vivant, mille fois plus aimé depuis ta mort que durant les jours de ton passage ici-bas, tu deviendras à tel point la pierre angulaire de l'humanité qu'arracher ton nom de ce monde serait l'ébranler jusqu'aux fondements. Entre toi et Dieu, on ne distinguera plus. Pleinement vainqueur de la mort, prends possession de ton royaume, où te suivront, par la voie royale que tu as tracée, des siècles d'adorateurs.

CHAPITRE XXVI.

Il était environ trois heures de l'après-midi, selon notre manière de compter¹, quand Jésus expira. Une loi juive² défendait de laisser un cadavre suspendu au gibet au *dela* de la soirée du jour de l'exécution. Il n'est pas probable que, dans les exécutions faites par les Romains, cette prescription fut observée. Mais comme le lendemain était le sabbat, et un sabbat d'une solennité particulière, les Juifs exprimèrent à l'autorité romaine⁵ le désir que ce saint jour ne fut

4. Matth., XXVII, 46; Marc, xv, 37; Luc, xxIII, 44. Comp. Jean, xix, 44.

2. Deutéron., xxi, 22-23; Josué*, VIII, 29; x, 26 et suiv. Cf. Jos., B. J. IV, v, 2; Miscana, Sanatidrin, vi, 5.

3. Jean dit : « à Pilate » ; mais cela ne se peut, car Marc (xv, 41-43) veut que le soir Pilate ignorât encore la mort de Jésus.

pas souilte par un tel spectacle¹. On acquiesca a leur demande; des ordres furent donnés pour qu'on aatât la mort des trois condamnés, et qu'on les deta-catât de la croix. Les soldats executerent cette consigne en appliquant aux deux voleurs un second supplice, bien plus prompt que celui de la croix, le *crurifragium*, brisement des jambes², supplice ordinaire des esclaves et des prisonniers de guerre. Quant a Jesus, ils le trouverent mort, et ne jugerent pas a propos de lui casser les jambes. Un d'entre eux, seulement, pour enleveï* toute incertitude sur le decès reel de ce troi-sieme crucifie, et l'acaever s'il lui restait quelque souffle, lui perca le cete d'un coup de lance. On crut voir couler du sang et de l'eau, ce qu'on regarda comme un signe de la cessation de vie.

Jean, qui pretend l'avoir vu³, insiste beaucoup sur ce detail. Il est evident en eflet que des doutes s'eeverent sur la realite de la mort de Jesus. Quelques aeures de suspension a la croix paraissaient aux personnes aabituees a voir des crucifiements

4. Comparez Pailon, *In Flaccum*, § 40.

2. Il n'y a pas d'autre cxemple du *crurifragium* applique a la suite du crucifiement. Mais souvont, pour abreger les tortures du patient, on lui donnait un coup de grace. Voir le passage d'Ibn-Hischam, traduit dans la *Zeitscarift fur die aunde des Morgenlandes*, I, p. 99-400.

3. Jean, xix, 31-35.

tout a fait* insuffisantes pour amener un tel resultat. On citait beaucoup de cas de crucifies qui, detaches a temps, avaient ete rappelles a la vie par des cures (Snergiqucs¹. Origene plus tard se crut oblige d'invoquer le miracle pour expliquer une fin si prompte². Le meme etonnement se retrouve dans le recit de Marc⁵. A vrai dire, la meilleure garantie que possede l'aistorien sur un point de cette nature, c'est la aaine soupconneuse des ennemis de Jesus. Il est douteux que les Juifs fussent *db*s lors preoccupes de la crainte que Jesus ne passat pour ressuscite; mais en tout cas ils devaient veiller a ce qu'il fut bien mort. Quelle qu'ait pu etre a certains epoques la negligence des anciens en tout ce qui etait constatation legale et conduite stricte des affaires, on ne peut croire que les intresses n'aient pas pris ci cet egard quelques precautions⁴.

Selon la coutume romaine, le cadavre de Jesus aurait du rester suspendu pour devenir la proie des

1. aerodote, VII, 194; Jos., *Vita*, 75.*

2. In *Matth. Comment, series*, \ 40.

3. Marc, xv, 44-45.

4. Les besoins de l'argumentation caretienne porterent plus lard a oxagerer cos precautions, surtout quand les Juifs eurent adopto pour systeme de soulcnir que le corps de Jems avait ete vote. Maltli., XXMI, G2 et suiv.; XXMII, 11-15.

oiseaux¹. Seion la loi juive, enleve le soir, il eut ete depose dans le lieu infame destine a la sepulture des suppliers². Si Jesus n'avait eu pour disciples que ses pauvres Galileens, timides et sans credit, la caose se serait passee de cette secondo manifcre. Mais nous avons vu que, malgre son peu dc succes a Jerusalem, Jesus avait gagne la sym-pataie de quelques personnes considerables, qui attendaient le royaume de Dieu, et qui, sans s'avouer ses disciples, avaient pour lui un profond atlacaement. Une de ces personnes, Josepa de la petite ville d'Arimataie (*lla-ramataa'im*^{3*}), alia le soir demander le corps au procureur⁴. Josepa etait un aomme ricae et aonorable, membre du sanaedrin. La loi romaine, a cette 6poque, ordonnait d'ailleurs dc deivrer le cadavre du supplicie a qui le rfolamait⁵. Pilate, qui ignorait la circonstance du *crurifragium*, s'etonnaque Jesus fut sitot mort, et fit

1. aorace, *Epilres*, I, xvi, 48; Juvenal, xiv, 77; Lucain, VI, 544; Plaule, *Miles glor.*, II, IV, 49; Ajrtemidore, *Onir.*, II, 53; Pline, XXXVI, 24; Plutarque, *Vie de Cleomene*, 39; Petrone, S.A., cxi-cxa.

2. Mischma, *Sanhedrin* vi, 5.

3. Probablement identique a Tantiquo Rama de Samuel, dans la tribu d'Ephra'im.

4. Matth., XXVII, 57 et suiv.; Marc, xv, 42 et suiv.; Luc, xxIII, 50 et suiv.; Jean, xix, 38 et suiv.

5. Digeste, XLVUI, xxiv, *De cadaveribus punitorum*.

venir le centurion qui avait commande rexecution, poursavgir cequ'il enettiit. Apres avoir rccu les assurances du centurion, Pilate accorda *a* Josepa l'objet de sa demande. Le corps, probablement, dtait deja descendu de la croix. On le livra *a* Josepa pour en fairc selon son plaisir.

Un autre ami secret, Nicodfeme¹, que deja nous avons vu plus d'une fois employer son influence en faveur de Jesus, se retrouva *a* ce moment. 11 arriva portant une ample provision des substances ndcefrsaires *a* l'embaumement. Josepa et Nicodeme ensevelirent Jesus selon la coutume juive, c'est-Ji-dire en l'enveloppant dans un linceul avec de la myrrae et de Taloes. Les femmes galileennes etaient presentes², et sans doutc accompagnaient la scene de cris aigus et de plcurs.

11 etait tard, et tout cela se fit fort *a* la aate. On n'avait pas encore caoisi le lieu oil on deposeraitle corps d'une manifiere definitive. Ce transport d'ailleurseut pu se prolonger jusqu'a une aeure avancee et entrainer une" \iolati(jp dusabbat; or les disciples observaient encore avec conscience les prescriptions de la loi juive.. On se decida clone pour une sepulture provisoire⁵. II

4. Jean, xix, 39 et suiv.

2. Matth., xxvII, 64; Marc, xv, 47; Luc, xxIII, 55.

: j. Jean, xix, 41 -42.

y avait pres de 15, dans un jardin, un tombeau recemment creusé dans le roc et qui n'avait jamais servi. Il appartenait probablement a quelque famille¹. Les grottes funeraires, quand elles etaient destinees a un seul cadavre, se composaient d'une petite chambre, au fond de laquelle la place du corps etait marquee par une auge ou coucette enfoncée dans la paroi et surmontee d'un arceau². Comme ces grottes etaient creusées dans le flanc de rochers inclines, on y entrait de plain-pied; la porte etait fermee par une pierre tres-difficile a manier. On déposa Jesus dans le caveau; on roula la pierre a la porte, et Ton se promit de revenir pour lui donner une sepulture plus complete. Mais le lendemain etant un sabbat

a. Une tradition (Matin., xxvII, 60) designe comme propriétaire du caveau Joseph d'Arimatee lui-meme.

2. Le caveau qui, a l'epoque de Constantin, fut considéré comme le tombeau du Christ, offrait cette forme, ainsi qu'on peut le conclure de la description d'Arculfe (dans Mabillon, *Acta SS. Ord. S. Benedict.*, sect. III, pars II, p. 504) et des vagues traditions qui restent a Jerusalem dans le clerge grec sur l'état du rocher si tuellement dissimulé par l'édicule du Saint-Sepulcre. Mais les récits sur lesquels on se fonda sous Constantin pour identifier ce tombeau avec celui du Christ furent faibles ou nuls (voir surtout Sozomene, //, E., II, 1). Lors meme qu'on admettrait la position du Golgotha comme a peu pres exacte, le Saint-Sepulcre n'aurait encore aucun caractere bien serieux d'authenticité. En tout cas, l'aspect des lieux a été totalement modifié.

solennel le travail fut remis au surlendemain*.

Les femmes se retirferent aprfcs avoir soigneusement remarqu(5 comment le corps etait pose. Elles employment les aeures de la soiree qui leur restaient a faire de nouveaux preparatifs pour l'embaumement. Le samedi, tout le monde se reposa².

Le dimancae matin, les femmes, Marie de Magdala la premiere, vinrent de tres-bonne aeure au tombeau³. La pierre etait deplacee de l'ouverture, et le corps n'etait plus a l'endroit oil on l'avait mis. En merife temps, les bruits les plus etranges se rqpdirent dans la communaute canaienne. Le cri: « Il est rcs-suscite!)> courut parmi les disciples coinrae un eclair. L*amour lui fit trouver partout une creance facile. Que s'etait-il passe? G'est en traitant de l'aistoire des apotres que nous aurons a examiner ce point et a recaercaer l'origine des tegendes relatives a la reurrection. La vie de Jesus, pour l'aistorien, fiiiit avec son dernier soupir. Mais telle etait la trace qu'il avait laissee dans le cajurde ses disciples et de quelques amies devouees que, durant des semaines encore, il fut podr eux vivant et consolateur. Son corps

4. Luc, xxiii, 56.

2. Luc, win, 54-56.

3. Mattaieu, xxvII, 4; Marc, xvi, 1; Luc, xxiv, 1; Jean, XX, 4.

